



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

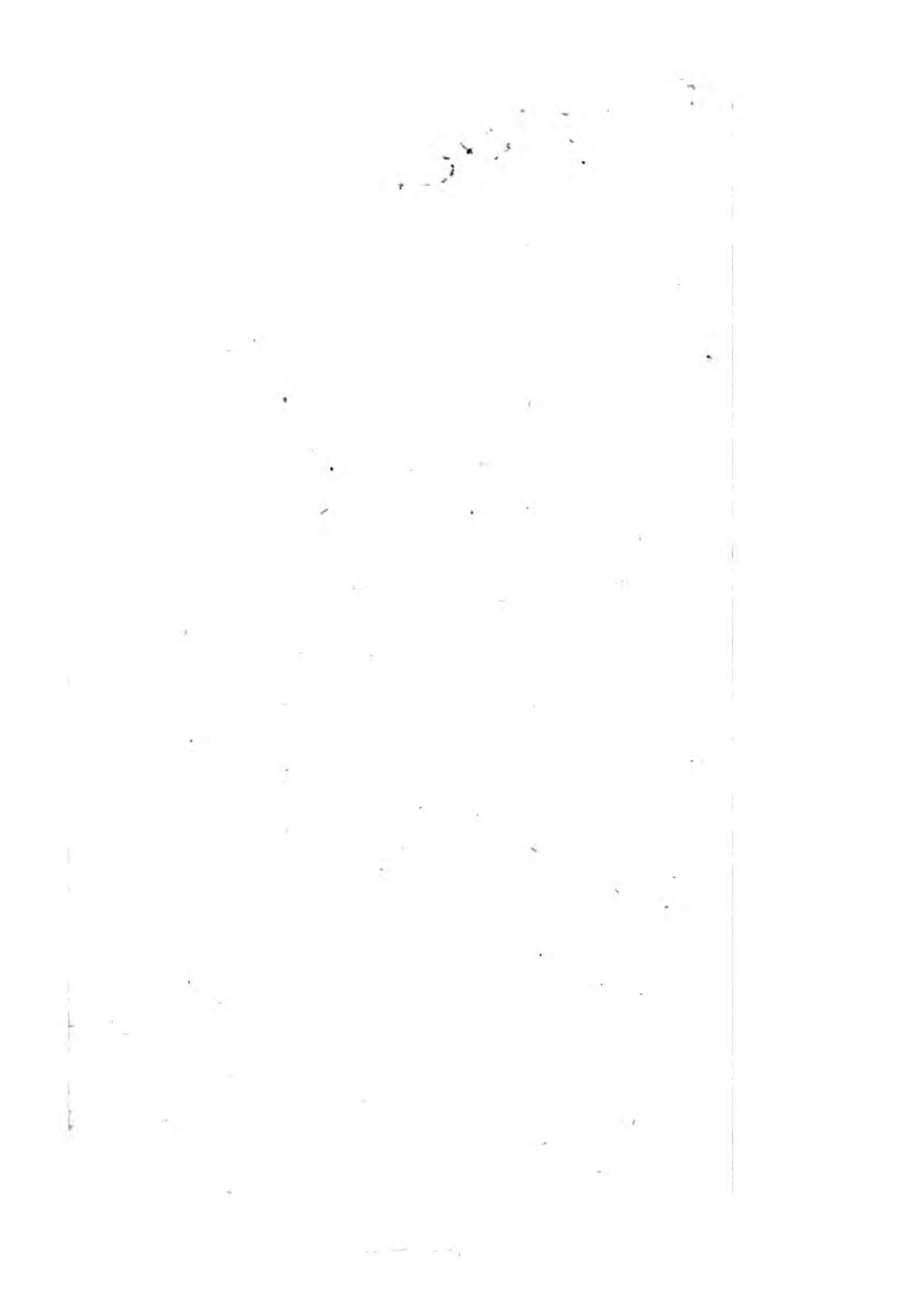


7/12
Bought from Hannas

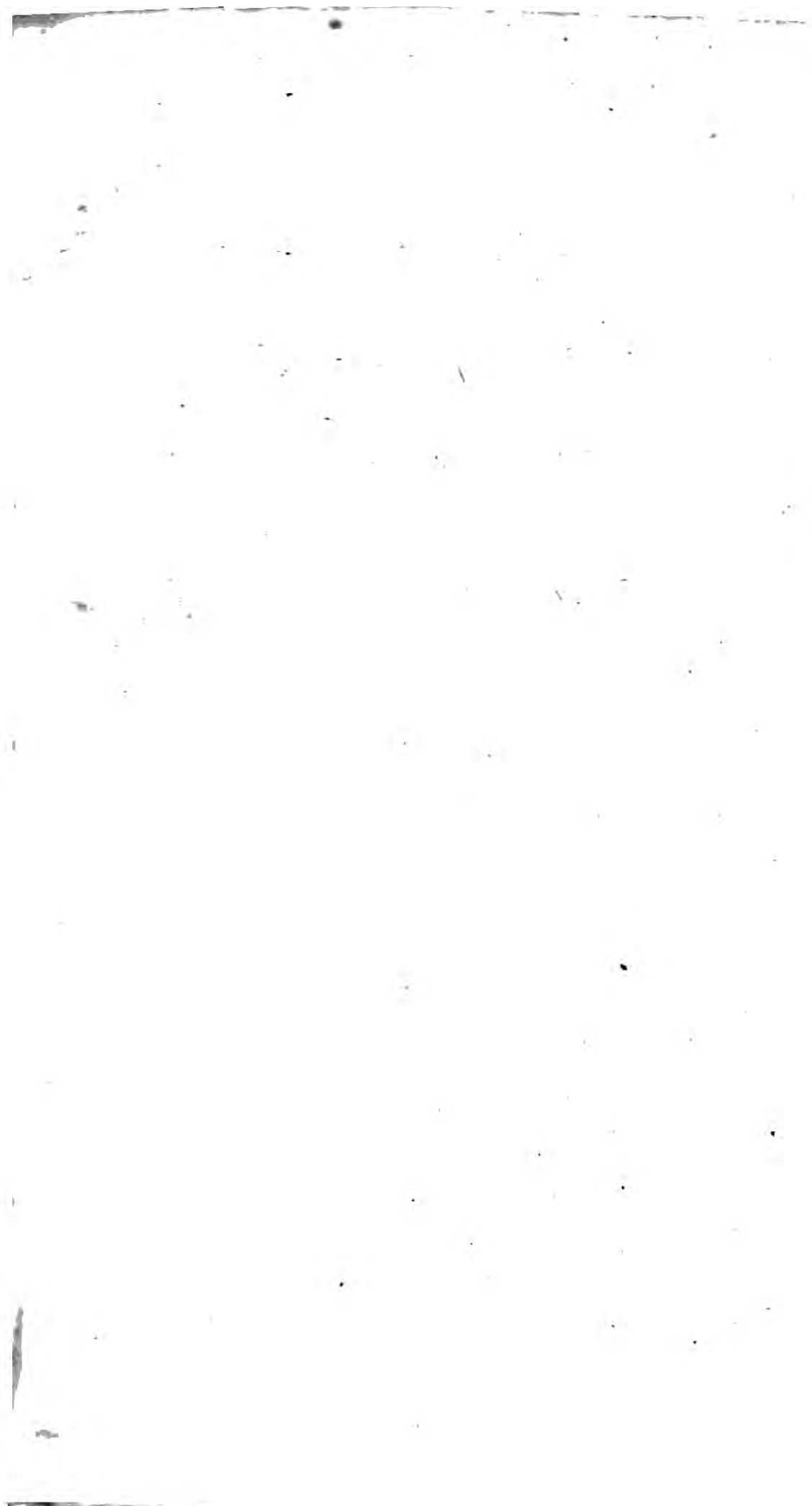


G. D. L. Horsburgh.

76.04 Vol. III



Bought von rannes





*Tels sont les traits du moderne Terence,
Qui Athènes et que Rome ont formé pour la France,
Dans ses charmans Ecrits, l'Esprit, le Jugement,
Les Graces, le bon Gout, l'élegant Badinage,
Pour instruire et pour plaire usent leur langage,
Et l'Honnête-homme y joint le sentiment.*

J. Vander Schley sculp 1751.

OEUVRES
DE MONSIEUR
DESTOUCHES,

DE

L'ACADEMIE FRANCOISE

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTE'E DE PIECES
nouvelles, & mise en meilleur ordre.

TOME PREMIER.



A LA HAYE,
Chez BENJAMIN GIBERT, Libraire.

M. D C C. L I.

TAYLOR INSTITUTE
UNIVERSITY
22 OCT 1979



A M O N S I E U R
P H I L I P P E - N E R I C A U L T
D E S T O U C H E S ,

Ecuyer, Seigneur de Fortoiseau, de Voves, de Vives-Eaux, &c. Gouverneur de la Ville & du Château de Melun; & l'un des Quarante de l'Académie Française.



M O N S I E U R ,

Permettez qu'en présentant au Public un Recueil nouveau de vos élégans Ouvrages, je vous en fasse à vous.
Tome I.

DE' D I C A C E.

même une solennelle restitution. Recevez-la , MONSIEUR , comme un témoignage de mon admiration pour ces mêmes Ouvrages , & de mon respect pour leur illustre Auteur. Daignez en même tems me pardonner , en faveur de mes sentimens , les larcins que je vous ai faits. Je ne rougis pas de vous les avouer , pour mieux mériter ma grace ; bien sûr au moins de l'obtenir du Public , dont je n'ai été que le Ministre ou le Complice. Souffrez donc , MONSIEUR , qu'un Libraire Hollandois , dans le sein de sa République , vous donne des preuves éclatantes de son zèle. Rassuré d'ailleurs par les vœux de toutes les Personnes de bon goût , j'ai saisi l'occasion de vous donner cette marque de ma vénération pour vos Ouvrages. Vous la reconnoîtrez , MONSIEUR , dans le soin extrême que j'ai pris de rassembler précieusement tout ce que j'en ai pu recouvrer pour grossir ce nouveau Recueil. Je ne doute point que le Public n'y admire cet-

D E D I C A C E.

*te heureuse fécondité de Génie qui
sait s'exercer sur toutes sortes de
sujets avec autant d'enjouement que
de solidité. Le Poëte , l'Honnête
Homme , le Philosophe , le Théolo-
gien y marchent par - tout d'un pas
égal. Ils se prêtent réciproquement
leurs lumières , leurs sentimens &
leurs graces , qui se font sentir jus-
ques dans vos moindres Pièces.*

*L'avidité de ce même Public , pour
tout ce qui sort de votre plume ,
m'est un sûr garant de son accueil fa-
vorable ; il y auroit de l'injustice à
l'en priver plus long - tems.*

*Uniquement occupé , MONSIEUR ,
à satisfaire son empressement , j'ai
ramassé toutes les Pièces nouvelles
qui ont paru sous votre nom. Les
soins que je me suis donnés pour la
perfection de cette nouvelle Edition ,
me donnent lieu d'espérer , que si je
vous ai fait quelques larcins , vous
n'en accuserez que mon zèle. C'est
aussi , MONSIEUR , une des plus
fortes raisons qui m'a fait prendre la*

DEDICACE.

*liberté de vous dédier vos propres
Ouvrages, persuadé que cette nouvelle
adoption leur tiendra lieu d'une puis-
sante protection. Je demande donc en
grace, MONSIEUR, de leur faire
l'honneur de les reconnoître, & à
moi celui d'agréer ce témoignage pu-
blic de la parfaite vénération avec
laquelle je suis,*

MONSIEUR,

Votre très-humble Serviteur,
BENJAMIN GIBERT.



A V I S
D U
L I B R A I R E.

LES Comédies de Monsieur
Néricault Destouches ont eu,
& ont tous les jours tant de
succès en France, & sont si générale-
ment estimées dans tous les Païs
où le bon goût les a fait parvenir,
que j'ai cru ne pouvoir faire un pré-
sent plus agréable au Public, qu'en
lui donnant un Recueil complet des
Ouvrages de ce célèbre Auteur.

J'ai à la vérité bien des excuses à

A V I S

faire à Monsieur *Destouches* , de ce que j'augmente son Recueil de plusieurs Pièces nouvelles , qui ne sont point dans l'Edition de Paris. Mais je me flatte que l'avantage & la satisfaction du Public l'emporteront chez lui sur la délicatesse d'*Auteur*.

Je me serois cependant fait scrupule de profiter de ces dernières Pièces , si notre illustre Auteurn'avoit déclaré publiquement lui-même , qu'il étoit absolument résolu de ne plus donner de Comédies que par la voye de l'impression. Cela suffit , je crois , pour me disculper à son égard sur cet article.

Tout ce que je viens d'exposer , me fait espérer qu'un Recueil orné de tant de nouveautés , & que je

DU LIBRAIRE.

me suis fait un devoir de rendre le plus propre & le plus parfait qu'il m'a été possible, sera reçu du Public avec autant de plaisir & d'empressement, que j'en ai eu à le lui procurer.

J'y ai joint au reste un ornement qui m'a coûté bien des difficultés & des peines. C'est le Portrait du célèbre Auteur de ce Recueil, qui m'est enfin parvenu par un de mes Amis, à qui je laisse le soin de se justifier envers Monsieur *Destouches*, qui lui avoit donné une copie de ce Portrait, & qui fera sans doute bien surpris de se voir en cuivre à la tête de ses Ouvrages imprimés en Hollande. Quant à moi, je ne crois pas devoir rougir des petites supercheries que je

AVIS DU LIBRAIRE:

lui ai faites : Je me flatte même qu'il voudra bien me les pardonner, ainsi qu'à mon Ami, à qui j'avoue que je suis infiniment redevable, & que je supplie d'agréer ici les témoignages publics de ma reconnoissance.

PROLOGUE

PROLOGUE

DU

CURIEUX IMPERTINENT.

Tome I,

a



P R E M I E R E
 L E T T R E.
 A M A D A M E
 LA COMTESSE DE C**.

JE viens, M A D A M E, de passer deux mois dans la belle Maison de campagne de M. le Marquis de P**, où j'ai trouvé une des plus aimables & des plus brillantes Compagnies qu'on puisse assembler à vingt lieues de Paris. La fête du bon Seigneur chez qui nous étions, devoit arriver dans trois semaines, & nous voulions la célébrer par quelque agréable divertissement. On imagina de jouer une Comédie: on choisit LE CURIEUX IMPERTINENT: on me chargea du rôle de *l'Olive*, & on me pria d'y ajouter un Prologue qui eût raport au Patron de la Caze, & aux Spectateurs que nous devions avoir, entre lesquels devoit se trouver un grave & célèbre Magistrat, qui certainement ne fréquente point les Spectacles. Je me prêtai de bonne grace à tout ce qui me fut proposé. Nous fîmes dresser un Théâtre: nous aprîmes & répétâmes la Pièce à l'insçu du Marquis & de Madame sa Femme, qui est un des plus beaux esprits que je connoisse, quoique sa rare piété la force à cacher modestement tous les précieux dons qu'elle pourroit faire briller: & enfin nous jouâmes avec quelque succès *le Curieux Impertinent*, précédé du Pro-

iv PREMIERE LETTRE.
logue que je vais insérer ici, & qui fut exécuté
par le Commandeur de W... par le Chevalier
de B... par Madame la Comtesse de T... &
par la jeune Marquise de N... Je substitue à
leurs véritables noms, ceux d'*Ariste*, d'*Ara-
minte* & de *Bélise*, & je ne nomme point le
Chevalier.



T A B L E

*Des Pièces contenues dans ce premier
Volume.*

LE CURIEUX IMPERTINENT , avec son
Prologue , Comédie en Vers & en cinq Actes.

L'INGRAT , Comédie en Vers & en cinq
Actes.

L'IRRÉSOLU , Comédie en Vers & en cinq
Actes.

LE ME'DISANT , Comédie en Vers & en
cinq Actes.

LE TRIPLE MARIAGE , Comédie en un
Acte.

LA BELLE ORGUEILLEUSE , ou l'Enfant
gâté , connue encore sous le Titre de LA
BELLE IMPERTINENTE , Comédie en
Vers & en un Acte.

Fin de la Table du premier Volume.

A C T E U R S.

A R I S T E.

A R A M I N T E.

B É L I S E.

LE C H E V A L I E R.

La Scène est à Paris.



PROLOGUE

D U

CURIEUX IMPERTINENT.

SCENE PREMIERE.

A R I S T E *seul.*



OUR divertir notre Hôte, & célébrer sa
fête,
Cent sortes de projets me passent par la
tête;

Mais je ne puis me contenter.
Une abondance de pensées,
L'une par l'autre traversées,
M'empêche de rien arrêter.
Bien souvent trop d'esprit nous gâte;
Et fait grand tort au jugement.

D'ailleurs, ceci devient l'ouvrage d'un moment;
Et quand on travaille à la hâte,
On travaille imparfaitement.

Attendez. Il me vient cependant une idée
Qui me flatte, m'enchanté, & réussira bien;
Car mon plan est si beau... Non cela ne vaut rien.

vij PROLOGUE.

Mon imaginative un peu trop obsédée

Par le desir de réussir ,

De plus en plus va s'obscurcir ,

Si par quelqu'ami sage elle n'est pas guidée . . .

Moi , chercher du secours ? Je ne fors point d'ici ,

Que je n'aye inventé . . .

S C E N E I I.

A R I S T E , * A R A M I N T E ,
L E C H E V A L I E R .

L E C H E V A L I E R à *Araminte.*

M Adame , le voici.

A R A M I N T E .

A la fin nous trouvons Monsieur le solitaire :

Depuis une heure au moins on le cherche par-tout.

A R I S T E à part , sans les voir.

Je crois que m'y voilà.

A R A M I N T E au Chevalier.

Que dit-il ?

A R I S T E .

Paix. J'espère

De mon projet venir à bout.

L E C H E V A L I E R à *Araminte.*

(*A Ariste.*)

Il s'entretient tout seul. Quelle importante affaire

Vous occupe si fort ?

A R A M I N T E .

Il ne répondra pas.

Voyez comme il s'agite & chemine à grands pas.

(*A Ariste.*)

Oh , le beau ténébreux , peut-on , sans vous déplaire ,

* *Ariste rêve à l'écart sans les apercevoir.*

DU CURIEUX IMPERTINENT. ix

Vous arrêter un peu ? Vous devez être las.

A R I S T E.

Faites-moi le plaisir...

A R A M I N T E.

Quel plaisir ?

A R I S T E.

De vous taire.

A R A M I N T E.

La prière est gentille ; elle me touche fort.

A R I S T E.

Ah ! de grace , pardon. Je sens bien que j'ai tort
D'inviter une Dame à garder le silence ;
Et c'est exiger d'elle un trop pénible effort.

Par pitié je vous en dispense.

A R A M I N T E.

Prenant la chose à la rigueur ,

Ce discours peut passer pour une impertinence ;

Mais , par pure bonté de cœur ,

Je ne dis pas ce que j'en pense.

Je vous suis obligé de cette déférence.

Vous poussez la bonté jusqu'au dernier excès.

L E C H E V A L I E R.

Mais aussi quel diable d'accès

Fait prendre à votre humeur cette sombre nuance ?

A R I S T E.

Un accès de raison & de reconnoissance

L E C H E V A L I E R.

En voici bien d'un autre ! Est-ce que la raison

Et la reconnoissance ont un air si sauvage ?

A R I S T E.

Vous ne m'entendez pas.

A R A M I N T E.

Tout franc , Monsieur Caton ;

La raison tient par vous un bizarre langage :

Si vous voulez qu'elle ait notre suffrage ,

Faites-lui prendre un autre ton.

X

P R O L O G U E
LE CHEVALIER.

En effet...

A R I S T E.

Ventrebleu ! J'enrage.

A R A M I N T E.

Encore ? Il devient furieux.

Eh vite , ôtons nous de ses yeux.

A R I S T E.

Plaisantez-moi bien l'un & l'autre.

Vous blâmez mon caprice , & je blâme la vôtre ;
Car c'en est un sans doute , & vous en conviendrez ,
Que de me condamner avant que de m'entendre.
Je voulois rêver seul , à quoi bon m'en défendre ,
Puisque c'est sur un point que vous aprouverez ?

A R A M I N T E.

Ah ! Si l'objet de votre rêverie

Mérite qu'à l'écart vous pouffiez des soupirs ,
Nous ne troublerons plus vos favoureux plaisirs.

A R I S T E.

Mon Dieu , trêve de raillerie.

A tout ceci l'amour n'a point de part ;

Et je méditois à l'écart

Une simple galanterie.

A R A M I N T E.

Fort bien , galanterie. Enfin nous sçaurons tout.

A R I S T E.

Oui , si vous voulez bien m'écouter jusqu'au bout.

A R A M I N T E.

Est-ce moi que cela regarde ,

Ou mon amie ?

A R I S T E.

A parler franchement ,

Je me tiens un peu trop en garde ,

Pour rêver à vous un moment.

A R A M I N T E.

Comment ?

DU CURIEUX IMPERTINENT. xj

A R I S T E.

Oui, toutes deux vous êtes adorables;
On se perd en pensant à vous;
Et s'il faut l'avouer, sans vous mettre en couroux,
Je me livre à des soins un peu plus raisonnables.

A R A M I N T E.

En vérité, Monsieur, le compliment est doux.

A R I S T E.

Dites, si vous voulez, qu'il est très-ridicule.
Mais enfin...

A R A M I N T E.

Mais enfin, sans plus de préambule,
De vos réflexions dites-nous le sujet.

A R I S T E.

L'amitié seule en est l'objet.

L E C H E V A L I E R.

L'amitié ?

A R I S T E.

De notre Hôte aujourd'hui c'est la fête.

A R A M I N T E.

Oui, vous avez raison.

A R I S T E.

Dans ce sombre bosquet
Je lui préparois un bouquet.

A R A M I N T E.

Fort bien. Où sont les fleurs ?

A R I S T E.

Où ?

A R A M I N T E.

Oui.

A R I S T E.

Dans notre tête,

A les lui presenter aidez-moi, s'il vous plaît.

Me le promettez-vous ?

L E C H E V A L I E R.

Pour moi, me voilà prêt

A suivre votre idée, & j'en donne parole.

P R O L O G U E

A R I S T E.

Et vous, Madame ?

A R A M I N T E.

Moi ? Je ne suis pas si folle
Que de promettre aveuglément.
Que meditez-vous ?

A R I S T E.

Franchement :

L'entreprise est un peu hardie.
Nous sçavons une Comédie ,
Donnons-en au Marquis le divertissement.

A R A M I N T E.

Je m'y résoudrois aisément,
S'il n'avoit pas chez lui si bonne Compagnie.
De si fins Spectateurs pourroient m'intimider.

A R I S T E.

Bon, bon, à la campagne on peut tout hazarder.
Nous n'aurons point ici ce terrible Parterre
Qui commande en maître aux Acteurs,
Et qui se fait honneur d'être toujours en guerre
Avec tous nos pauvres Auteurs :

Son fracas insolent souvent les épouvente.

Ici la chose est différente,

Et nos meilleurs Amis seront nos Spectateurs.

A R A M I N T E.

Eh bien, si ma compagne entre dans votre idée ;

Je vous permets de vous vanter.

Que vous m'avez persuadée ;

Mais, de son agrément j'ai tout lieu de douter.

L E C H E V A L I E R.

Moi, j'en augure bien. La voici qui s'avance.

Voyons si les effets suivront mon espérance.

S C E N E I I I.

ARISTE, ARAMINTE, BE'LISE
LE CHEVALIER.

B E' L I S E.

Comment donc ? Tous trois à l'écart ?
Quel complot faites vous ? Il faut m'en faire part.

A R I S T E.

Nous méditons une entreprise.

B E' L I S E.

Est-elle périlleuse ?

A R A M I N T E.

Au dernier point.

B E' L I S E.

Tant mieux.

Plus le péril est grand , plus il est glorieux.

Je veux le partager avec vous. Je méprise

Ces cœurs timides , chancelans ,

Qu'on voit au moindre obstacle effraïez & tremblans ;

Point de réflexions. L'occasion est belle ;

Marchons , courons , volons où l'honneur nous
apelle.

A R A M I N T E.

Admirez ce courage , il ne durera pas.

Si vous sçaviez , Madame l'héroïne ,

A quoi ce Monsieur vous destine . . .

B E' L I S E.

Me voilà prête à tout. Je vole sur ses pas.

L E C H E V A L I E R.

Vous ferez un peu moins hardie ,

Quand vous sçaurez combien on va vous exposer.

P R O L O G U E

B E' L I S E.

Vous ne m'effrayez point.

A R A M I N T E.

On veut vous proposer

De jouer une Comédie.

B E' L I S E.

Entre nous ? A huis clos ? J'y consens de bon cœur.

L E C H E V A L I E R.

Non , non , devant la Compagnie.

B E' L I S E *s'appuyant sur Araminte.*

Soutenez-moi , je meurs de peur.

De cette entreprise éclatante

La seule idée est effrayante.

A tout autre danger on me verroit courir :

Mais jouer en public ? ah , c'est pour en mourir !

Et je suis bien votre servante.

A R I S T E.

Et voilà donc cette héroïque ardeur ,

Dont vous faisiez le pompeux étalage ?

B E' L I S E.

Le grand monde me fait frayeur ,

Mais à huis clos j'ai du courage.

L E C H E V A L I E R.

Ce grand monde qu'ici vous semblez redouter ,

Ce sont vos amis & les nôtres.

B E' L I S E.

Amis plus éclairez mille fois que mille autres.

P . . . est obligeant , courtois & gracieux ,

Mais je redoute sa censure.

L E C H E V A L I E R.

Sa politesse me rassure.

Sa vertueuse épouse est au même degré ,

Obligéante , honnête , polie.

B E' L I S E.

Mais n'est-ce pas une folie

Que d'oser nous flâter qu'elle nous sçaura gré

De lui donner la Comédie ?

DU CURIEUX IMPERTINENT. xv

Son austère vertu , son esprit délicat ,
Lui forment un goût redoutable ;
Et nous lui préparons un assez mauvais plat.

L E C H E V A L I E R .

La vertu la plus pure est humaine & traitable :
Et , quoique son esprit soit sublime , admirable ,
Il sçait tempérer son éclat
Pour se rendre plus sociable :

Nous l'éprouverons tous , ou je ne suis qu'un fat.

B E' L I S E .

Cette réflexion m'encourage & m'anime.
Mais ne craignez-vous point ce grave Magistrat
Pour qui nous avons tous une profonde estime ?

A R I S T E .

Ses lumières & son esprit

Le portent au-dessus des préjugés vulgaires.
L'Auteur de notre Pièce , en tout ce qu'il écrit ,
Evite des Auteurs les écarts ordinaires ;
Il a pour objet principal

De prêcher la vertu , de décrier le vice ;
Ou son innocente malice

Nous égaye aux dépens de quelqu'original ;
Et les oreilles les plus pures

Ne peuvent s'offenser de ses chastes peintures :
En divertissant , il instruit ;

Il peint grands & petits , mais jamais il ne nomme ,
Et tout son effort se réduit

A faire rire l'honnête homme.

Notre grand Magistrat a le goût fin & sûr ,
C'est ce qui me feroit redouter sa présence ;

Mais il sçait distinguer la coupable licence
D'un plaisir délicat & pur.

B E' L I S E .

Je le sçai comme vous. Mettons donc notre gloire
A l'amuser innocemment.

Mais , quand je paroîtrai , je crains terriblement
Qu'un excès de frayeur ne m'ôte la mémoire.

PROLOGUE
LE CHEVALIER.

Bon ! Vous tremblerez un moment ,
Et puis vous ferez aguerrie

À point de reciter tout naturellement.

B E' L I S E.

Je suis de mes frayeurs presque à demi guérie ,
Quoiqu'il me reste encore un petit tremblement.

A R I S T E.

Cette pudeur vous donne une grace infinie.

B E' L I S E.

Je m'en passerois bien Mais à la Compagnie

Il faut un petit compliment ;

Ce sera votre lot , songez-y promptement.

A R I S T E.

Pour la troupe il faut donc que je me sacrifie ?

C'est être téméraire , à vous dire le vrai ,

Mais mon zèle me justifie.

Laissez moi seul ici ; j'y veux faire l'essai

D'une vive & courte harangue.



SCENE DERNIERE.

ARISTE *seul.*

SUpofons l'Auditoire, & dénouons ma langue.
 Mesdames & Messieurs... Ma foi, le harangueur
 Ne fçait pas trop bien que vous dire.

Ah! l'esprit me revient. Bon. Nous aurons l'honneur,
 Dans un petit moment, ou de vous faire rire,
 Ou de vous ennuyer; & si, par grand malheur,
 L'ardeur de critiquer vous agite & vous presse,
 Epargnez les Auteurs, & tombez sur la Pièce.
 Le sujet en est rare, & même surprenant.

D'un Curieux Impertinent

Qui veut éprouver sa future,
 Nous représenterons la fâcheuse aventure;
 Car il en est la dupe: & je crois qu'en effet
 Vous direz tous que c'est bien fait.

Or, ce *Curieux*, c'est moi-même,
 En qualité d'Acteur, s'entend: car, quant à moi,
 J'estime toujours ce que j'aime;

On m'aime également, ou du moins je le croi;
 Et cette confiance est le bonheur suprême.

Du reste nous voulons employer tous nos soins
 A mériter le bonheur de vous plaire;

Je fçais que ce n'est pas une petite affaire;
 Mais, qui fait de son mieux, peut espérer au moins
 Que son zèle doit satisfaire.

Jusqu'au revoir, Messieurs. Bien-tôt votre Orateur
 Va remplir à vos yeux un autre personnage:
 Et vous, pour lui donner un peu plus de courage,
 Ne voyez que l'Ami quand vous verrez l'Acteur.

Fin du Prologue du Curieux Impertinent.

xviii PROLOG. DU CUR. IMPERT.

[Ce Compliment fut très-bien reçu , & mit l'Auditoire en train de rire. Un certain jaloux , dont tout le monde se mocque , y parut si déconcerté , qu'il feignit de se trouver mal pour avoir un prétexte de sortir , ne pouvant plus tenir aux éclats de rire que faisoit sa Femme : car il a souvent sondé sa vertu par de périlleuses épreuves , dont on dit qu'elle est sortie glorieusement , quoique certains épilogueurs m'ayent assuré qu'il avoit enfin trouvé ce qu'il méritoit. Recevez , Madame , les nouvelles assurances de mon respect.]





A M O N S I E U R
L E M A R Q U I S
D E P U Y Z I E U L X ,

CHEVALIER DES ORDRES DU ROY ;
Lieutenant-Général de ses Armées , Con-
seiller d'Etat ordinaire , Gouverneur
d'Huningue , Grand-Baillif & Gouver-
neur d'Epernay , ci-devant Ambassadeur
de Sa Majesté en Suisse.

M O N S I E U R ,

*I L est bien juste que je vous marque ma
reconnoissance par tout ce qui peut dépendre
de moi ; car que ne vous dois-je point ? Vous
avez eu la générosité de me prendre auprès de*

vous , il y a plus de dix ans , dans un tems où , tout jeune encore , j'étois presque incapable de vous rendre aucun service. Vous m'avez formé aux affaires avec une bonté & une affection dont mon cœur sera toujours pénétré. C'est dans le cours de ces mêmes affaires , MONSIEUR , que j'ai eu tout le loisir d'admirer la force de votre esprit , la solidité de votre jugement , la justesse & la profondeur de vos vuës. Parlerai je de vos dépêches à la Cour , si pleines de sens , si abondantes en expédiens propres à concilier les intérêts les plus opposés ? Le recit , ou , si l'on veut , l'histoire que vous avez composée de certaines Négociations difficiles que vous avez eu à soutenir , est un ouvrage qui ne verra pas si tôt le jour : mais s'il arrive jamais que le Public en soit enrichi , de quelle instruction ne sera t'il pas pour tous ceux qui à l'avenir seront employez dans les Ambassades ? Enfin , permettez moi de le dire ici : Si la Comédie que je prens la liberté de vous offrir a eu quelque succès , j'en suis redevable uniquement à tout ce que je vous ai entendu dire de beau , de juste & de précis , lorsqu'il vous a plu de traiter devant moi les matières d'esprit. Ne dédaignez pas , MONSIEUR , cette sorte de gloire ; elle vous est commune avec ce qu'il y a de plus grands Hommes dans l'Antiquité ; & après tout , elle n'ôte rien à celle que vous vous êtes aussi acquise dans les Armes. En combien de Siéges , de Combats , de Batailles vous êtes vous trouvé ?

Vous en portez en plus d'un endroit de votre corps les marques glorieuses. Et ne sçait-on pas (ce qui vaut seul un éloge) que ce grand Capitaine , comparable aux Cézars & aux Scipions , le fameux Vicomte de Turenne , vous avoit donné toute sa confiance ? Si bien qu'à l'exemple de ce Héros , vous avez trouvé le secret d'allier deux qualitez fort oposées ; la Sageffe & le Flegme dans les affaires politiques , & la Hardiesse & l'Activité dans les actions militaires. Ce n'est pas tout ; & comme si le Ciel avoit pris à tâche de vous combler des plus précieux avantages , vous vous trouvez environné de la famille du monde la plus spirituelle : la raison , le bon sens , le goût sûr & exquis , font le caractère particulier de toutes les personnes qui la composent. Pour moi , qu'une certaine destinée conduisoit à devoir un jour amuser le Public , j'ai beaucoup à me louer de celle qui m'a attaché à une Maison telle que la vôtre , où se trouve dans le degré le plus excélent , tout ce qui pouvoit m'apprendre & à bien penser & à bien écrire. Mais , MONSIEUR , on n'apprend pas seulement auprès de vous , & auprès de votre illustre Famille , à se former l'esprit ; on y apprend aussi , ce qui est bien plus considérable , à se former le cœur. Et peut on voir de si grands exemples de bonté , de droiture , de probité , de desintéressement , en un mot , de toutes sortes de vertus , qui éclatent , & en vous , & en tous ceux que le sang vous a joints , sans y participer en quelque sorte , sans au moins concevoir le desir

de se régler sur de si parfaits modèles ? La générosité & la grandeur d'ame sont les qualitez qui vous sont naturelles à tous. Jamais il n'y a eu de cœurs si bienfaisans que les vôtres ; vous ne goûtez tous de véritable joye , que lorsque vous rendez un homme heureux. La piété chrétienne enfin acheve de couronner , en tout tant que vous êtes, ces inclinations estimables. Aussi est-il vrai , qu'ayant composé mon Ouvrage en quelque façon sous les yeux de tant de Maîtres si sages , j'ai eu soin de n'y rien mettre qui pût blesser la pudeur ; & au reste j'ai eu la satisfaction de voir que le Public a beaucoup goûté cette manière d'écrire. En effet , MONSIEUR , la Comédie , qui n'est faite que pour instruire , peut parfaitement bien trouver le secret de plaire , sans rien dire qui puisse allarmer les oreilles chastes : & c'est de quoi , à mon avis , on ne sçauroit avoir trop de soin de la purger. Il ne me resteroit à present , pour finir cette Epitre dédicatoire , qu'à parler de la Noblesse de votre Race , qui depuis plus de cinq cens ans s'est distinguée dans les plus grands Emplois ; qu'à faire mention de tant de grands Personnages qu'elle a portez : Mais qui sçait mieux que vous , que la Noblesse n'ayant d'autre origine que la vertu , c'est par la vertu toute seule qu'elle subsiste ? De sorte que vous ne pouvez supporter cette sorte d'éloge , qui ne se fait d'ordinaire que pour satisfaire la vani-

E P I T R E. xxiiij

té de celui à qui on l'adresse. Je me contenterai donc de vous assurer que ma reconnoissance est égale aux obligations que je vous ai , & que je suis , avec un respectueux dévouement ,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéissant
Serviteur ,

NERICAULT DESTOUCHES.

A C T E U R S.

GERONTE.

JULIE Fille de G ronte.

LEANDRE, Amant de Julie.

DAMON, Ami de Léandre.

NERINE, Suivante de Julie.

L'OLIVE, Valet de Léandre.

CRISPIN, Valet de Damon.

UN LAQUAIS de G ronte.

La Scène est à Paris, dans la Maison de G ronte.

LE



LE CURIEUX
IMPERTINENT,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAMON, CRISPIN.

CRISPIN.



H par ma foi, Monsieur, je ne vous
comprends point,

Et je veux, s'il vous plaît, raisonner
sur ce point :

Au milieu de l'hyver vous sortez de la Ville,
Pour vivre à la Campagne, & pour être tranquille;
Puis, à peine arrivé, vous regagnez Paris :
D'un si prompt changement qui ne seroit surpris ?

Tome I.

A

2 **LE CURIEUX IMPERTINENT ,**
 D A M O N.

Ce voyage , Crispin , ne doit pas te surprendre ;
Je reviens à Paris par l'ordre de Léandre ;
Car tout ce qu'il souhaite est un ordre pour moi ,
Et de lui plaire en tout je me fais une loi.
Tu sçais qu'unis tous deux d'une amitié parfaite....

C R I S P I N.

Nous voilà donc ici parce qu'il le souhaite ?

D A M O N.

Tu l'as dit.

C R I S P I N.

J'ai , Monsieur , quelque petit soupçon ,
De grace , aprenez-moi si j'ai tort ou raison.
Je crois , sans vanité , n'être pas une bête ,
Et lorsque je me mets certaine chose en tête...
Vous êtes amoureux , ou je suis fort trompé.

D A M O N.

Comment ?

C R I S P I N.

Quand vous étiez tout entier occupé
Du dessein d'assurer le bonheur de Léandre ,
Et d'engager Géronte à l'accepter pour gendre ,
Le vieillard refusoit ; vous content & joyeux
Vous reveniez les soirs affable , gracieux ;
Crispin , me disiez-vous avec un air paisible ,
J'ai perdu tous mes soins , Géronte est inflexible.

D A M O N.

D'accord.

C R I S P I N.

Après cela , lorsque sur son esprit
Vous eutes pour Léandre acquis quelque crédit ,
Je vous vis tout d'un coup triste , mélancolique ,
Brutal , & soufflettant votre cher domestique ,
Tout ce que je faisois étoit toujours mal fait ,
Et jamais de mes soins vous n'étiez satisfait.
Je me disois tout bas : il en tient notre Maître :

C O M E D I E.

3

De Julie amoureux , il n'ose le paroître ;
Ses soins près du vieillard ont du succès enfin ,
Et voilà le sujet qui cause son chagrin.

D A M O N.

Tout ce que tu disois étoit trop véritable.
Julie avoit surpris

C R I S P I N.

Morbleu qu'elle est aimable !
Sa suivante Nérine est bien aimable aussi !
Mais pourquoi , s'il vous plaît , revenons-nous ici ?
Ayant fait tant d'efforts pour votre ami Léandre ,
Jusques après la nôce il vous falloit attendre.

D A M O N.

La nôce est différée encor de quelques jours ,
Et je sens que mes feux vont reprendre leur cours.
Je ne puis t'exprimer jusqu'où va ma surprise ;
Léandre m'a mandé de venir sans remise.
Nos Amans sont brouillez , il n'en faut point douter ;
Si j'en crois ma foiblesse , il en faut profiter.
Mais , Crispin , je perdrais plutôt cent fois la vie ,
Que de faire à Léandre aucune perfidie.

C R I S P I N.

Bon , mourir quand on a si long-tems combattu !
Oh , pour moi , je sens bien que j'ai moins de vertu.
Nérine m'a donné vivement dans la vûë ,
Si-tôt que je la vois je me sens l'ame émuë ;
Je ne m'en cache point. L'Olive est mon ami :
Mais le diable , Monsieur , n'est jamais endormi ;
Et si Nérine veut , ma foi , quoiqu'il arrive ,
Malgré notre amitié , je suplante L'Olive.

D A M O N.

Pour ton compte , Crispin , fais ce que tu voudras .
Mais de tels procedez ne me conviennent pas.
Pour m'éclaircir de tout je vais chercher Léandre.
Tu peux m'attendre ici , je viendrai te reprendre.

S C E N E I I.

CRISPIN (*seul.*)

M On Maître est scrupuleux très-excessivement,
Moi, je n'y cherche point tant de raffinement.

S C E N E I I I.

JULIE, NERINE, CRISPIN.

Q U E vois-je ? JULIE.

NERINE.
C'est Crispin!

CRISPIN.

C'est lui-même en personne.
Très-humble serviteur. Bonjour, belle friponne.

JULIE.
Ton maître est-il venu ?

CRISPIN.

Nous venons d'arriver :
Mais il est bien surpris ; il croyoit vous trouver
Mariée à Léandre, & je pensois de même.

NERINE.
Vous vous trompiez tous deux, &....

JULIE.

Ma joye est extrême ;
D'apprendre que ton Maître arrive en ce moment.
Crispin, va de ma part lui faire compliment,

C O M E D I E.

5

Dis-lui que je l'attens avec impatience.

C R I S P I N.

Je m'en vais l'avertir en toute diligence.

S C E N E I V.

J U L I E , N E R I N E.

N E R I N E.

ENfin vous le voyez , chacun est étonné
Que votre hymen encor ne soit pas terminé.
Quel étrange amoureux que votre beau Léandre ,
C'est lui qui doit presser , c'est lui qui fait attendre ,
Et depuis plus d'un mois que cet Amant cheri
Vous est par bon contrat engagé pour mari ,
Lorsque rien ne s'opose à votre mariage ,
Il ne profite point d'un pareil avantage ?
Qu'attend-il , s'il vous plaît ? Je vous dis en un mot ,
Qu'un Amant qui diffère est infidèle ou sot.

J U L I E.

Il m'a dit ses raisons , dont je t'ai fait mystère.

N E R I N E.

En êtes-vous contente ?

J U L I E.

Oui.

N E R I N E.

Je dois donc me taire ,
Et croire après cela que Léandre fait bien ;
Quoique j'en doute fort , je ne réplique rien :
En tout ceci pourtant je suis intéressée ,
Et de conclure , moi , je suis un peu pressée.
Le Maître est votre Amant , le Valet a ma foi.
Le délai vous convient , il me déplaît à moi.

6 LE CURIEUX IMPERTINENT,
J U L I E.

De semblables discours choquent la bienséance,
Nérine, songe au moins que ton impatience
Fait tort à notre Sexe, & blesse la pudeur.

N E R I N E.

Chançons. Depuis long-tems je suis fille d'hon-
neur,

Et je comprends fort bien qu'en fait de mariage
La plus impatiente est toujours la plus sage.
Mais ne contestons plus, dites moi seulement
Ce qui porte Léandre à ce retardement.

J U L I E.

Tu l'aurois pénétré si tu pouvois comprendre
Jusqu'où va pour Damon l'amitié de Léandre.
Il m'a donc conjurée au nom de notre amour,
D'attendre que Damon fût ici de retour,
Afin que cet ami, dont les soins & le zèle
Menagerent, dit-il, une union si belle,
Reçût de lui, de moi, ces marques d'amitié.

N E R I N E.

Ce font-là ses raisons?

J U L I E.

Oui.

N E R I N E.

Cela fait pitié.

Peut-on se contenter d'un prétexte si fade?

Je crois que le pauvre homme a le cerveau malade.

Oui, depuis quelques jours je vois ses yeux ha-
gards,

Le trouble est répandu dans ses brusques regards :

Il rêve incessamment, il est quinteux, bizarre :

Je trouve auprès de vous que son esprit s'égare.

D'où vient donc qu'il paroît si triste & si distrait?

Ne se repent-il point du marché qu'il a fait?

J U L I E.

Me préserve le Ciel d'avoir cette pensée.

C O M E D I E.

7

N E R I N E.

De ses sottés raisons je suis bien offensée.

J U L I E.

Cesse de le blâmer, & calme tes esprits,
Tu vois que Damon vient d'arriver à Paris.

N E R I N E.

Il ne me faut donc plus, pour me tirer de peine,
Que voir aussi L'Olive arriver de Touraine.

J U L I E.

Il ne peut pas tarder.

N E R I N E.

Non, depuis quinze jours
Qu'il est parti d'ici pour s'en aller à Tours...

J U L I E.

Croi qu'il sera dans peu de retour.

N E R I N E.

Je respire.

Mais encor, s'il vous plaît, j'ai deux mots à vous
dire.

Quand Léandre sera devenu votre époux,
Nous emmenera-t-il en Province? Entre nous,
J'aimerois beaucoup mieux demeurer toujours fille.
Que de quitter Paris; & si votre famille
M'en croyoit...

J U L I E.

Sur ce point tu peux te rassurer,
Car Léandre à Paris doit toujours demeurer:
Et comme il est fort mal avec sa belle-mère,
Il s'établit ici par l'ordre de son père;
Sa Charge est achetée, il doit incessamment...

N E R I N E.

Charge de Conseiller?

J U L I E.

Oui.

N E R I N E.

Pour moi, franchement

LE CURIEUX IMPERTINENT,
Je souhaiteroie fort qu'il fût homme d'épée,
Et vous pensez de même, ou je fuis fort trom-
pée,

Il fera, je l'avoue, un joli Magistrat :
Mais, Madame, un plumet fied bien mieux qu'un
rabat :

Oui, fans doute, un plumet a toute une autre
force :

Et pour prendre les cœurs c'est une douce amorce.

J U L I E.

Je vois venir Léandre.

N E R I N E.

Et Damon avec lui.

Quel bonheur fi L'Olive arrivoit aujourd'hui !

S C E N E V.

J U L I E , L E A N D R E , D A M O N ,
N E R I N E.

L E A N D R E.

Voilà ce cher Ami qu'enfin je vous présente ;
Quoiqu'il ait peu tardé, j'ai souffert de l'attente,
Tout prêt par fon retour de me voir votre époux....

J U L I E.

Léandre, ce retour me charme comme vous ;
Vous avez fur mon cœur un droit fi légitime,
Et toujours pour Damon j'ai senti tant d'estime,
Que de vos sentimens je me fais une loi,
Et qu'avec grand plaisir ici je le revoi.

D A M O N.

Combien dois-je chérir l'amitié de Léandre,
Qui m'attire un accueil que je n'osois attendre ;

C O M E D I E. 9

Heureux que mon retour serre enfin les doux
nœuds

D'un hymen ardemment souhaité de tous deux.

L E A N D R E à Damon.

Juge par sa beauté de mon impatience.

N E R I N E.

Et pourquoi donc d'un autre attendre la présence ?

J U L I E.

Tai-toi, Nérine.

N E R I N E.

Oh non, vous souffrirez qu'ici
Après vous, à mon tour, je le harangue aussi.

(à Damon.)

Soyez le bien venu du fond de la Champagne ;
Vous avez un peu tard quitté votre campagne,
Et pour bonnes raisons j'aurois fort souhaité
Que de vous rendre ici vous vous fussiez hâté ;
Et Madame, de qui la pudeur est extrême,
Le souhaitoit autant, & peut-être plus même.

J U L I E.

Depuis un certain tems elle perd la raison.

N E R I N E.

Chacun sçait ce qu'il sçait, je parle sans façon,
Et je me pique en tout d'être fille sincère.

J U L I E à Léandre.

Je m'en vais annoncer son retour à mon père.

D A M O N.

Je vous suis pour avoir l'honneur de l'embrasser.



S C E N E V I.

LEANDRE, DAMON.

LEANDRE *retenant Damon.*

LE bon homme est sorti , rien ne doit te presser.

D A M O N.

Mais ne la suivre point ?

LEANDRE.

Elle nous en dispense ,

Et je te veux , Ami , faire une confidence.

D A M O N.

Son bon cœur , son esprit égalent sa beauté ,

Et rien ne doit manquer à ta félicité.

LEANDRE.

Ecoute moi , de grâce , & tu pourras connoître

Qu'il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître.

Tu vantes mon bonheur , & je suis malheureux.

D A M O N.

Toi ? lorsque tout conspire à contenter tes vœux ?

LEANDRE.

Tu le crois. Mais aprends combien je suis à plaindre.

D A M O N.

Comment ?

LEANDRE.

Connoi mon mal , il n'est plus tems de feindre :

Mais ne me blâme point , & que ton amitié ,

Loin de me condamner , me regarde en pitié.

J'ai besoin de tes soins & de ta complaisance.

J'aide mortels chagrins.

C O M E D I E.

II

D A M O N.

Tu m'as fait une offense ,
Et ta lettre auroit dû m'en marquer le sujet.
Mais de ces noirs chagrins enfin , quel est l'objet ?

L E A N D R E.

Je suis jaloux.

D A M O N.

Jaloux !

L E A N D R E.

Oui , jaloux comme un diable ;

D A M O N.

De qui ?

L E A N D R E.

Du monde entier.

D A M O N.

Le trait est admirable.

L E A N D R E.

Je suis sûr d'être aimé : mais je tremble qu'un jour....
Souvent le mariage est la fin de l'amour.

Les femmes , tu le sçais , sont foibles , incons-
tantes ,

On en voit tous les jours cent preuves éclatantes ;
J'en suis frappé , je crains . . . Je mourrois de dou-
leur ,

Si je tombois , Ami , dans un pareil malheur.

Car enfin , méprisant la commune méthode ,

Je veux aimer ma femme , & l'aimer à ma mode ;

J'en veux en même-tems être Amant & Mari ,

Mais aussi j'en veux être également chéri.

Pour satisfaire donc à ma délicatesse ,

Je prétens de Julie éprouver la tendresse ;

Avant que l'épouser , je veux être certain

Que tout autre que moi l'adoreroit envain ;

Que les plus grands efforts d'une ardente pour-
suite ,

Que le brillant éclat du plus parfait mérite ,

12 **LE CURIEUX IMPERTINENT ,**
Qu'en un mot, il n'est rien qui la puisse engager,
Malgré le goût du siècle, au plaisir de changer.
Assuré de son cœur, dès demain je l'épouse :
Incertain, je me livre à mon humeur jalouse,
Point d'hymen. Aide-moi dans l'exécution
D'un projet d'où dépend ma satisfaction,
Mon repos, mon honneur.

D A M O N.

Ah ! que viens-je d'entendre !
Que dis-tu ? que veux-tu ? que faut-il entreprendre ?

L E A N D R E.

Il me faut un rival ; & pour un tel emploi
Ne m'est-il pas permis de te choisir, di-moi ?
Sur tout autre que toi, sans être téméraire,
Puis-je me reposer du soin de cette affaire ?
En mérite, en vertu tu n'as guères d'égal ;
Et quand ma jalousie en toi prend un rival,
Je présente à Julie un moyen infailible
D'éprouver que son cœur pour moi seul est sen-
fible.

Si près d'elle tes soins ne trouvent point d'accès,
Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur suc-
cès.

Feins donc d'être charmé des beautés de Julie.

D A M O N.

Moi, je seconderois une telle folie ?
Quitte, mon cher Ami, ce bizarre dessein.

L E A N D R E.

Pour m'en faire changer tu parlerois envain.

D A M O N.

Je ne puis t'exprimer l'excès de ma surprise,
Poursui, si tu le veux, sans moi ton entreprise :
Mais ne présume pas que j'en sois de moitié,
Quelques droits que sur moi te donne l'amitié.
Ces droits, mon cher Léandre, ont des bornes
prescrites ;

C O M E D I E.

13

Vouloir ce que tu veux , c'est passer les limites.

L E A N D R E.

Tu me refuses ?

D A M O N.

Oui , pour ne te pas trahir ,
Notre amitié m'engage à te desobéir.

L E A N D R E.

Chançons !

D A M O N.

Je te dis vrai.

L E A N D R E.

Mais ...

D A M O N.

Sur le mariage ,

Voici tout ce que doit penser un homme sage.

On peut s'en trouver mal , on peut s'en trouver
bien :

Mais du reste il ne faut s'embarraffer de rien ,
A tout événement s'attendre sans rien craindre ,
Et si le malheur vient , le souffrir sans se plaindre.

L E A N D R E.

La maxime est fort belle , & j'en fais fort grand cas ;
Je crois en tems & lieu que tu t'en serviras :
Pour moi , je n'en veux point , Damon , je t'en
conjure ,

Sers-moi.

D A M O N.

Me crois tu donc capable d'imposture ?

Qui ? moi , j'irois d'un ton fausement langoureux
Feindre que ta Maîtresse est l'objet de mes vœux ?

Non. A tous mes discours la vérité préside ,

Je ne veux point passer pour un Ami perfide.

Et que diroit Julie aprenant mon amour ,

Quand je la presserois sur un tendre retour ?

Je suis sûr que mes soins ne pourroient rien sur elle ;

Qu'elle mourroit plutôt que de t'être infidèle.

14 **LE CURIEUX IMPERTINENT ,**
Mais enfin , supposons que , sensible à mes vœux ,
Son cœur pût balancer à choisir de nous deux ;
Que ferai-je pour lors ? dis-moi , te trahirai-je ?
Et quand je le voudrai , Leandre , le pourrai-je ?
Il faudra donc paroître , au moment d'être aimé ,
Trahir le même objet dont je semblois charmé ?
Quel procédé honteux !

L E A N D R E .

Si Julie est constante
Mes vœux seront remplis , j'aurai l'ame contente :
Si son cœur peut changer , je perdrai sans douleur
Un infidèle objet qui feroit mon malheur.

D A M O N .

Cela tournera mal. De ce que tu médites ,
Ami , pour toi , pour moi j'appréhende les suites.

L E A N D R E .

Oh ventrebleu ! c'est trop raisonner sur ce point ;
Je vous crus mon Ami , mais vous ne l'êtes point.
Quoi ! loin de vous prêter à guérir ma foiblesse . . .

D A M O N .

Tu le veux donc : je cède au desir qui te presse ;
Je vais , pour te servir , employer tous mes soins ,
Je n'épargnerai rien : mais souviens-toi du moins
Des efforts que j'ai faits pour sauver à Julie
Cette outrageante épreuve où la met ta folie.
Tu devois l'épouser quand je serois ici ,
Tu ne peux de long-tems peut-être être éclairci.
Sur quel prétexte encor prétends-tu qu'on diffère ?

L E A N D R E .

Comme depuis long-tems je médite l'affaire ,
L'Olive s'est chargé . . .

D A M O N .

L'Olive est du secret ?

Il est en bonnes mains.

L E A N D R E .

Oui , L'Olive est discret.

C O M E D I E. 15

Nous avons feint tous deux qu'un petit héritage
L'obligeoit d'aller faire en Touraine un voyage ;
Le beau-pere futur lui même s'est chargé
De venir du valet demander le congé.
Pour quinze jours au plus je l'ai donné sans peine.

D A M O N.

Que diable produira son voyage en Touraine ?
Ton pere le voyant prendra quelque souci...

L E A N D R E.

Il ne le verra point , car L'Olive est ici.
Caché dans un Fauxbourg , où nul ne le rencontre ,
Il attend le moment qu'il faut qu'il se remontre ,
Et je viens dans l'instant de le faire avertir.

D A M O N.

Je ne vois pas à quoi cela doit aboutir.

L E A N D R E.

Patience , attendons.

D A M O N.

Quelqu'un vient.

L E A N D R E.

C'est L'Olive.

S C E N E V I I.

LEANDRE , DAMON , L'OLIVE
(en bottes avec un fouet à la main.)

L' O L I V E à Damon.

Vous voilà de retour , il est tems que j'arrive.
J'ai bien fait du chemin pour regagner Paris.
(à Léandre.)

La Touraine est , Monsieur , un excellent país :
J'ai vû-là vos Parens , vos Amis , votre Pere ,

16 LE CURIEUX IMPERTINENT ,
Et rendu vos devoirs à votre Belle-mere ,
Qui vous aime . . .

D A M O N .

Passons dessus la parenté .

L' O L I V E .

Pour un si long trajet me fais-je assez crotté ?

L E A N D R E .

Cesse de badiner , & songe . . .

L' O L I V E .

Laissez faire .

J'en donnerai , Monsieur , à garder au beau-pere ;
Et comme à s'attendrir par un recit touchant ,
Le bon homme toujours eut beaucoup de penchant ,
J'en ai tenu tout prêt un , tout plein d'énergie .

L E A N D R E .

Mais ne va pas lâcher quelque trait de folie :
D'extravagans discours ne prennent point les gens ,
Géronte , quoique simple , est homme de bon-sens .

L' O L I V E .

Et L'Olive , Monsieur , est-il donc une bête ?
Laissez-moi , s'il vous plaît , n'en faire qu'à ma tête :
Je sçais si bien mentir , qu'on croit que je dis vrai ,
Et l'on aprouvera votre nouveau délai .

On vient . C'est le bon homme : allez tous deux
m'attendre .

S C E N E V I I I .

G E R O N T E , L' O L I V E .

G E R O N T E *sans voir L'Olive.*

IL est donc revenu cet Ami de mon Gendre ?

Ah ! nous allons enfin marier nos Amans .

Corbleu , j'y danserai mieux que nos jeunes gens :

Je suis comme j'étois dans ma verte jeunesse ,
Toujours la jambe fine , un air , une souplesse . . .

(*L'Olive fait claquer son fouet.*)

Ah ! L'Olive , c'est toi ! te voilà donc ici ?

L' O L I V E.

Vous m'y voyez , Monsieur , je vous y vois aussi.
C'est vous - même , sans doute , & pendant mon
voyage

Vous n'avez point changé ni d'air , ni de visage ;
Vous vous êtes toujours , comme on voit , bien
porté.

G E R O N T E.

Je le disois : je suis en parfaite santé.

L' O L I V E.

C'est fort bien fait à vous , & ma joie est extrême
Que vous vous portiez bien , & que je fois de même :
Je pourrois même encor vous passer là-dessus ,
Si j'avois seulement le quart de vos écus.

G E R O N T E.

Laissons-là ce chapitre , & parlons d'autre affaire.

L' O L I V E.

De ce que vous voudrez : il faut vous satisfaire.

G E R O N T E.

Hé bien , ton héritage , en es-tu content ?

L' O L I V E.

Bon.

Ma vieille Tante aimoit un beau jeune fripon ,
Qui se prévalant trop d'un pareil avantage ,
Pendant ma longue absence a mangé l'héritage ;
Et n'ayant plus d'argent , ni de quoi se nourrir ,
La bonne femme a pris le parti de mourir :
On a mis le scellé. Procureur , Commissaire ,
Et Notaire apelés pour faire l'inventaire.
Comme on n'a rien trouvé , vous comprenez fort
bien ,
Qui de rien ôte rien , Monsieur , qu'il reste rien.

18 LE CURIEUX IMPERTINENT ,
 G E R O N T E .

Le fait est clair. Dis-moi , le Pere de ton Maître ,
Nous avons dès long-tems l'honneur de nous con-
noître ,

Tu l'as vû ? mais d'où vient qu'aux lettres que j'écris
Il ne répond plus ?

L' O L I V E .

Quoi ! vous en êtes surpris ?

Il est en bon état . . . Chez lui , plein d'allegresse ,
J'arrivois tout botté. Quels objets de tristesse !
J'y trouve un jeune fat , supôt de Galien.

G E R O N T E .

Un Médecin ?

L' O L I V E .

Suivi d'un vieux Chirurgien
Qu'escortoit un troisiéme à face debonnaire ,
Et qu'on m'a dit depuis être l'Apoticaire.

G E R O N T E .

La fin de tout ?

L' O L I V E .

La fin ? je n'y sçaurois songer ,
Sans me sentir le cœur . . . Je vais vous affliger.

G E R O N T E .

Tu me donnes déjà de terribles allarmes.

L' O L I V E .

Il ne tiendrait qu'à moi de répandre des larmes :
Car je suis si touché , que je me fais pitié ;
Quand j'aime , voyez vous , je crève d'amitié ,
Et si l'on dit que non , on me fait injustice.

G E R O N T E .

Ces digressions-là me mettent au suplice.
Veux-tu bien achever ? Dis donc , à quel dessein
Venoit l'Apoticaire avec le Médecin ?
Etoient-ils apelés pour quelque maladie ?

L' O L I V E .

Ils venoient s'escrimer contre l'apopléxie ,

COMÉDIE. 19

Dont Monsieur Lyfimon fortement tourmenté...

GERONTE.

Il est mort ?

L'OLIVE.

Non, miracle ! ils l'ont ressuscité :

Mais le hazard souvent supplée à l'ignorance.

Le bon homme à la fin a repris connoissance ;

Mais si foible , si pâle , & si défiguré ,

Qu'on l'eût pris pour un mort fraîchement déterré.

GERONTE.

Le pauvre homme !

L'OLIVE.

Aussi-tôt qu'il m'a pu reconnoître ,

Il m'a dit avec peine : *Eh bien , que fait ton Maître ?*

Ce coup si peu prévu ne m'étonneroit pas ,

Si je pouvois , mon fils , expirer dans tes bras.

Il m'embrassoit alors , croyant tenir Léandre.

Je ne te verrai plus , disoit il d'un air tendre ,

Je ne puis l'espérer dans l'état où je suis.

GERONTE pleurant.

Ah !

L'OLIVE.

Daignez m'écouter.

GERONTE.

Hélas ! je ne le puis ,

La douleur me saisit.

L'OLIVE.

Suspendez-la de grace :

Car vous venez , Monsieur , de faire une grimace ,

Qui m'a presque fait rire , & j'en serois fâché.

GERONTE.

Je suis de ton recit si vivement touché...

L'OLIVE.

Oh la vérité simple est toujours si touchante !

Car vous ne croyez pas, Monsieur, que je vous mente ?

20 LE CURIEUX IMPERTINENT ;
G E R O N T E.

Oh non.

L' O L I V E.

(à part.) (à G é r o n t e.)

Fort bien. Malgré son accident fatal ,
Il n'a plus rien pourtant à craindre de son mal ;
Il a même ordonné de vous prier d'attendre
Qu'il pût être lui-même aux nœces de Léandre ;
Et par cette raison il souhaite ardemment
Que vous les différerez quinze jours seulement.
Il croit que le plaisir d'assister à la nœce ,
La beauté du chemin , le grand air , le carosse ,
Le séjour de Paris , enfin la nouveauté ,
Tout cela lui rendra sa première santé ;
Outre qu'il a dessein de vous revoir encore.

G E R O N T E.

Il m'obligera fort. Je l'aime & je l'honore.
Un Ami tel que lui n'a qu'à me commander ,
Et je suis toujours prêt à lui tout accorder.
Enfin nous l'attendrons.

L' O L I V E.

Ce qui me desespère ,
C'est que mon Maître veut aller trouver son Pere
Qu'il croit agonisant , malgré ce que j'ai dit.
Comme vous , il est tendre , il soupire , il gémit.
Je crains , sans avertir qu'il fasse le voyage ,
Cela retarderoit encor le mariage.

G E R O N T E.

Tu parles sagement , il le faut empêcher.

L' O L I V E.

Et que diantre au païs veut-il aller chercher ?
De nouveau se brouiller avec sa Belle-mere ?

G E R O N T E.

Tu dis vrai. Je sçais bien qu'elle ne l'aime guere.
Je m'en vais le presser par de sages discours
D'attendre ici son pere , au lieu d'aller à Tours.

S C E N E I X.

L' O L I V E *seul.*

IL fera moins rétif que ne croit le bon homme.
Si l'on peut mieux mentir je l'irai dire à Rome.
Je me suis bien tiré d'affaire, Dieu merci ;
J'y suis interressé comme mon Maître aussi,
En travaillant pour soi peut-on manquer d'adresse ?
De mon côté, je veux éprouver ma Maîtresse.
Chacun a son honneur à garder. Mon dessein
Est d'en faire au plutôt confidence à Crispin,
Je le prens pour rival. Amour, fais que nos Belles,
Malgré les mœurs du tems, ne soient point infi-
delles :
Si cela ne se peut, tout au moins fais si bien,
Qu'elles le soient, Amour, sans que j'en sçache rien.

Fin du premier Acte.

A C T E I I .

S C E N E P R E M I E R E .

LEANDRE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

TOUT va bien, grace au Ciel. Au beau-pere
crédule

J'ai fait fort doucement avaler la pilule.
Par mon recit naïf, mes soins, mes beaux discours,
La nôce est différée encore de quinze jours ;
Et si vous persistez dans la même folie ,
Quinze jours suffiront pour éprouver Julie.
En moins de tems par fois on fait bien du chemin.

LEANDRE.

Tu ne parois pas trop approuver mon dessein.

L'OLIVE.

Je ne l'approuve pas, Monsieur ? tout au contraire.

LEANDRE.

Tout dépend du secret : prens bien garde à te taire.

L'OLIVE *se grattant.*

Monsieur...

LEANDRE.

Quoi ?

L'OLIVE.

Si...

LEANDRE.

Comment ?

L' O L I V E.

Je n'ose vous cacher
Qu'à mon ami Crispin je n'ai pû m'empêcher. . .

L E A N D R E.

D'apprendre mon projet ?

L' O L I V E.

Monsieur.

L E A N D R E.

Ah double traître !

Tu trahis donc ainsi le secret de ton Maître ?

L' O L I V E.

Monsieur , ne criez pas , on peut être écouté.

L E A N D R E.

Mais qui t'a fait parler ?

L' O L I V E.

La curiosité.

Votre exemple , Monsieur , m'a tourné la cervelle ,
Et je veux éprouver si Nérine est fidelle.

L E A N D R E *voulant le fraper.*

Coquin , c'est bien à toi de penser . . .

L' O L I V E.

Eh tout doux ,

Je suis sur ce chapitre encor plus fou que vous.

L E A N D R E.

Le fot.

L' O L I V E.

Je vous imite , & malgré ma sagesse ,
Vous m'avez inspiré toute votre foiblesse ,
En me parlant si mal du sexe féminin ,
Que je crois que le diable est beaucoup moins malin.
Vous m'avez sur cela conté plus d'une histoire ,
Que je ne sçauois plus chasser de ma mémoire ,
Et dont mon pauvre esprit est tellement frappé ,
Que j'en suis , malgré moi , jour & nuit occupé.
Si Nérine est chagrine , inquiète & rêveuse ,
Je crois que ma presence est pour elle ennuyeuse.

LE CURIEUX IMPERTINENT,
LEANDRE.

Cela peut être vrai , je te trouve ennuyeux.

L'OLIVE.

A peu près comme vous, Monsieur, quand je le veux.

L'autre jour . . .

LEANDRE.

Oh finis.

L'OLIVE.

Ecoutez , je vous prie :

La fourche du Cocher , près de votre écurie ,

Me tomba sur la tête & me prit par le cou :

Après cet accident , on peut , sans être fou ,

Craindre que pour le front quelque mal ne s'apprête ;

Le chemin n'est pas long du cou jusqu'à la tête.

LEANDRE.

Maugrébleu du faquin.

L'OLIVE.

Monsieur , par charité ,

Laissez-moi contenter ma curiosité.

LEANDRE.

Confidère , maraut , à quel point tu m'exposes.

L'OLIVE.

Oh point d'emportement ! nous ferons bien les choses.

Je suis sûr de Crispin , il est garçon discret ,

Et m'a juré trois fois de garder le secret.

LEANDRE.

Prends-y garde sur-tout.

L'OLIVE.

Oui , ce sont mes affaires.

LEANDRE.

Mon secret sçu ; dehors , & cent coups d'étrivières.



SCENE

S C E N E I I.

L' O L I V E (*seul.*)

S On secret ! ce secret est à moi comme à lui ,
 Nous hazardons tous deux même chose aujourd'hui.

Malgré ce que j'ai dit pourtant, Crispin encore
 Ne sçait rien du projet que je vais faire éclore.
 Il vient , parlons : il faut , de force ou d'amitié ,
 L'engager à sonder ma future moitié.

S C E N E I I I.

L' O L I V E , C R I S P I N .

B L' O L I V E .
 Bonjour , mon cher Crispin.

C R I S P I N .

Bonjour , mon cher l'Olive.

L' O L I V E .

Te voilà gros & gras.

C R I S P I N .

Tu vois , quoiqu'il m'arrive
 Je conserve toujours un embonpoint égal ;
 Chasser le jour , la nuit , à pied comme à cheval ,
 Le fusil sur l'épaule , en carosse , en litiere ,
 Forcer Chevreuil , Cerf , Daim , Sanglier , Sangliere ,
 Manger froid , boire chaud , dormir couché , debout ;
 Un garçon comme moi s'accommode de tout :
 Quand on est à la guerre élevé de jeunesse ,
 Toujours dans les hazards , & loin de la molesse..

26 LE CURIEUX IMPERTINENT,
 L' O L I V E.

Oui la guerre, il est vrai, fait bien les gens.
 C R I S P I N.

Vraiment

C'est de-là que me vient mon bon tempérament ;
Que je hais le séjour & le repos des villes !
On n'y trouve jamais que des gens inutiles ;
Eloignez des périls qu'il nous faut effuyer ,
De lire la Gazette ils font tout leur métier :
Mais nous, morbleu, mais nous, endurcis à la peine..

 L' O L I V E.

A vanter les Guerriers tu te mets hors d'haleine.
 C R I S P I N.

Il est vrai, je suis vif sur ce chapitre-là.
 L' O L I V E.

Il n'est pas maintenant question de cela.
 C R I S P I N.

La chasse est de la guerre une parfaite image :
Mais à propos, on dit que tu viens de voyage ?
 L' O L I V E.

J'arrive de Paris.
 C R I S P I N.
De Paris ! es-tu fou ?

Parle donc.
 L' O L I V E.
Si je mens qu'on me rompe le cou.
 C R I S P I N.

Encor si tu disois que tu viens de Touraine.
 L' O L I V E.

J'en viens sans en venir, la chose est très-certaine,
Pour différer la nôce au moins de quinze jours ,
Mon Maître a fait semblant de m'envoyer à Tours.
 C R I S P I N.

Pourquoi la différer ?
 L' O L I V E.
Voici le fait. Mon Maître,

Avant que d'épouser , voudroit à fond connoître
Le cœur de sa future.

C R I S P I N.

Il a perdu l'esprit.

Connoître à fond le cœur d'une femme ?

L' O L I V E.

Il suffit ,

Il le veut , bien ou mal il faut qu'il réussisse.
Et dans ce grand projet Damon lui rend service.
Je voudrois bien aussi , Crispin , de mon côté ,
Que quelqu'un satisfît ma curiosité :
Si , pendant que ton Maître éprouvera Julie ,
Tu voulois éprouver Nérine.

C R I S P I N.

La folie

Est plaisante.

L' O L I V E.

Tu sçais que souvent il en cuit
Pour s'être , comme on dit , embarqué sans biscuit.
Sçachons donc si je dois m'embarquer en ménage.

C R I S P I N.

Tu cours risque d'y faire assez mauvais voyage.

L' O L I V E.

C'est ce qui m'inquiète ; & je veux par mes soins . . .

C R I S P I N.

Et c'est-là ce qui doit t'embarrasser le moins.
Faut-il tant balancer à faire la sottise ?
Tiens , l'Olive , la femme est une marchandise
Qu'on doit prendre au hazard , sans la faire prifer ,
Et qu'on ne peut jamais connoître qu'à l'user ;
Il faut sans tâtonner brusquer le mariage ,
Et s'exposer sur mer , sans craindre le naufrage :
Qui tremble dès le port , ne doit point s'embarquer ;
Et pour gagner beaucoup , il faut beaucoup risquer.

L' O L I V E.

Risquer pour sa fortune est chose nécessaire ;

28 **LE CURIEUX IMPERTINENT ;**
Mais risquer son honneur, c'est bien une autre affaire.

C R I S P I N.

Parbleu, c'est bien à toi de songer à l'honneur.

L' O L I V E.

Et si ma femme un jour . . .

C R I S P I N.

Voyez le grand malheur.

L' O L I V E.

Oui, c'en est un, sans doute, & . . .

C R I S P I N.

Sois aussi tranquille

Que tant de bons maris qui sont en cette Ville.

L' O L I V E.

Bel exemple, ma foi !

C R I S P I N.

Tu seras trop heureux

De pouvoir en cela figurer avec eux.

Sois tranquille, te dis-je.

L' O L I V E.

Oh non, je ne puis l'être,

Et je prétens enfin faire comme mon Maître ;

Examiner Nérine, & voir si sa vertu . . .

C R I S P I N.

Examiner Nérine ! & comment feras-tu ?

L' O L I V E.

Tu feindras de l'aimer, & tu me viendras dire
Ce que sur son esprit tes soins pourront produire :
Mon Maître en fait de même, & le tien dès ce jour,
Doit feindre pour Julie un violent amour ;
Je te l'ai déjà dit.

C R I S P I N.

Ah, quelle extravagance !

Qui diable a jamais vû pareille impertinence ?

L' O L I V E.

Enfin, pour contenter mes desirs curieux,
C'est sur toi, mon enfant, que j'ai jettés yeux.

C R I S P I N.

Pauvre sot ! je te plains. Regarde bien ma mine :
Peux-tu croire qu'en vain j'attaquerai Nérine ?
Un regard , elle en tient : Tu risques trop , ma foi.
Crois-moi , prends un rival aussi mal fait que toi.

L' O L I V E.

Cesse de badiner , la chose est résolue.

C R I S P I N.

Mais je lui donnerai tout-d'un coup dans la vûe.

L' O L I V E.

Peut-être.

C R I S P I N.

Tu le veux , il faut te contenter ,
Et pour y réussir je m'en vais m'aprêter.

S C E N E I V.

L E A N D R E , L' O L I V E.

L E A N D R E *entre en rêvant , & est
quelque tems sans parler.*

J E ne sçais si Damon... hem ?

L' O L I V E.

Quoi , Monsieur ?

L E A N D R E.

Je gage

Qu'il n'aura pas encore osé parler. J'enrage ,
Je deviens fou.

L' O L I V E.

Ma foi , je le deviens aussi.

L E A N D R E.

Dis-moi , ne sçais-tu point si Damon est ici ?

L' O L I V E.

Son valet vient , Monsieur , de sortir tout-à-l'heure :

30 LE CURIEUX IMPERTINENT,
J'irai, si vous voulez, sçavoir...

LEANDRE.

Attens, demeure :

Non, va-t'en.

L'OLIVE.

Soit.

LEANDRE.

Reviens.

L'OLIVE.

Monfieur.

LEANDRE.

Va, laiffe moi :

Jamais valet ne fut plus importun que toi.

L'OLIVE.

Demeure, viens, va-t'en, avance, non, recule ;
Je suis en même cas, suis-je auffi ridicule ?

SCENE V.

LEANDRE, DAMON, L'OLIVE.

LEANDRE à Damon.

Je te cherchois, Ami : que viens-tu m'annoncer ?
(à L'Olive.)

Laisse nous.

L'OLIVE.

Volontiers.



S C E N E V I.
LEANDRE, DAMON.

D A M O N.

JE ne puis me forcer
A faire ce qu'exige aujourd'hui ton caprice.

L E A N D R E.

Comment ? c'est donc ainsi que tu me rends service,
Après m'avoir donné ta parole & ta foi ?

D A M O N.

Oh bien, te la tenir ne dépend pas de moi :
Feindre auprès de Julie est un supplice extrême :
Il faut lui dire vrai, quand on lui dit qu'on l'aime.

L E A N D R E.

Aime-la donc, morbleu, sois-en vraiment touché.

D A M O N.

Si la chose arrivoit tu serois bien fâché,
Quand même tu serois sûr de la préférence ;
Tout rival inquiète, ennuye, irrite, offense.
Oui, tu me haïrois si j'avois de l'amour,
Et je te haïrois, moi, peut-être à mon tour.

L E A N D R E.

Ne crains point que par-là notre amitié s'altère,
Et sans tant réfléchir, songe à me satisfaire.

D A M O N.

Ah ! tu pousses trop loin les droits de l'amitié !
Va, tu seras servi ; mais tu me fais pitié.

L E A N D R E.

J'ai tort, je le sens bien : mais cependant j'exige
Qu'au plutôt...

D A M O N.

Laisse-moi : je parlerai, te dis-je.

 S C E N E V I I .

 D A M O N *seul.*

O U vais-je m'engager ? à ma foible vertu ,
 Trop indiscret Ami , quel écueil offres-tu ?
 Mais j'aperçois Julie. O Ciel ! que lui dirai-je ?

S C E N E V I I I .

D A M O N , J U L I E , N E R I N E .

 J U L I E à *Damon.*

O U peut être Léandre , & quand le reverrai-je ?
 Je croyois avec vous le rencontrer ici :
 Quelle raison l'oblige à s'écarter ainsi ?
 Du chagrin qui le tient la cause est fort légère :
 C'est trop s'inquiéter de la fanté d'un Pere ;
 On n'a rien , dit L'Olive , à craindre pour ses jours.

D A M O N .

Léandre a cependant dessein d'aller à Tours.

J U L I E .

Employez-vous , de grace , à rompre ce voyage ,
 Damon ; conseillez-lui . . .

D A M O N .

Léandre est bien peu sage :

Du desir de vous plaire uniquement charmé ,
 Il devrait mieux sentir le bonheur d'être aimé.
 Pour quelques jours encor votre hymen se diffère.

J U L I E .

Son Pere le souhaite , il faut le satisfaire :
 Je ne le blâme point de ce retardement.

D A M O N.

Léandre est donc sans cœur, sans yeux, sans jugement ?
 Quoi ! près de posséder la divine Julie ,
 Bonheur , dont aux dépens de son sang , de sa vie ,
 Il devrait acheter les précieux momens . . .
 Madame , qu'il est peu de sinceres Amans !
 D'un pareil procédé mon amitié s'indigne ,
 Et d'un bonheur si doux Léandre n'est pas digne.

N E R I N E.

Voilà parler , Madame , & penser sensément.
 Votre amoureux Léandre aime trop froidement :
 Je prendrais là-dessus le parti le plus sage.
 Tu diffères , & moi je romps le mariage.

J U L I E.

Vas-tu recommencer tes discours ennuyeux ?

D A M O N.

Ah ! si Léandre avoit & mon cœur & mes yeux !
 Tout entier à l'amour , trop content de vous plaire ,
 Sans égard pour l'Ami , sans crainte pour le Pere ,
 Possesseur empressé de vos divins apas . . .

N E R I N E.

Damon assurément ne différencieroit pas ,
 Lui.

J U L I E.

Ce discours m'étonne , & j'ai peine à com-
 prendre ,
 Damon . . .

N E R I N E.

Monsieur vous dit ce qu'auroit fait Léandre.

D A M O N.

Non , Madame , ce sont mes propres sentimens :
 J'ai pour vous les cacher souffert trop de tourmens ,
 Il est tems à la fin que mon amour éclate.
 La froideur d'un Ami l'autorise & me flâte ;
 Et son nouveau délai me permet d'espérer.
 Un bien , dont il a trop tardé de s'emparer.

B. 5

34 LE CURIEUX IMPERTINENT,
NERINE.

L'incident est nouveau. Quelle en fera la suite ?
Qu'en dites-vous , Madame , hem ?

JULIE.

Je suis interdite.

Damon , avez-vous donc perdu sens & raison ?

NERINE.

L'Ami de votre Amant , Madame , est un fripon ;
Mais j'aimerois mieux , moi , mon goût n'est pas le
vôtre ,

Un fripon comme lui , qu'un Amant comme l'autre.

DAMON.

Si l'aveu de mes feux vous semble criminel ,
Je le fais malgré moi , j'en atteste le Ciel.
Madame , il est bien vrai qu'en cessant de me taire ,
Je suis , je vous l'avoue , un Amant téméraire.
Combien , prêt à parler , ai je tremblé , frémi ?
Non , ne me croyez point perfide à mon Ami :
Quand j'ose vous parler de mon amour extrême ,
Ce n'est point moi , c'est lui qui se trahit lui-même.
J'étois dans la Province , & loin de ce séjour ,
Par ses lettres Léandre a pressé mon retour.
J'espérois de vous voir sans trouble & sans allarmes ,
Je reviens , je vous trouve encor de nouveaux char-
mes ,

Votre hymen différé , Léandre auprès de vous ,
Loin d'être un tendre Amant, paroît un froid Epoux.
Dans un cœur bien épris que le penchant entraîne ,
Qu'à reprendre ses droits l'Amour a peu de peine !
Que l'on fait , Madame , avec avidité
L'espoir flâteur d'un bien qu'on a tant souhaité !
Je l'ai fait ; j'ai parlé , vous m'en faites un crime ;
Et si pour l'expier il faut une victime ,
L'hymen mettra bien-tôt Léandre entre vos bras :
Je le verrai , Madame , & n'y survivrai pas.

N E R I N E.

Il me fait grand'pitié , je suis tendre , Madame.

J U L I E.

(à Nérine.) (à Damon.)

Tais-toi. Quand vous m'osez découvrir votre flâme ,
Et que je vous en marque aussi peu de couroux ,
Damon , c'est votre Ami que je respecte en vous :
Mais dûssai-je altérer l'amitié qui vous lie ,
Je veux qu'il soit instruit de cette perfidie.
Ce trait va , comme moi , sans doute l'étonner ,
Je crois qu'il aura peine à vous le pardonner :
Trouvez bon qu'à vous voir desormais je renonce.
Adieu , vous n'aurez point de moi d'autre réponse.

D A M O N.

Sauvez à mon Ami , Madame , à vous , à moi ,
Un éclaircissement . . .

J U L I E.

Monfieur , je me le doi :
Ce feroit mériter qu'une nouvelle audace . . .

D A M O N.

Vous pouvez m'en punir : mais je demande grace ,
Et si jamais . . .

J U L I E.

Damon , ne suivez point mes pas.

D A M O N.

Dans de tels sentimens je ne vous quitte pas.

J U L I E.

Je vous le défens.

D A M O N.

Ciel !

N E R I N E *le pouffant.*

Eh malgré la défense ,
Suivez , & l'obligez à garder le silence.

S C E N E I X.

N E R I N E *seule.*

Avec grand plaisir , moi , je vois cet amour-ci ;
Cela peut réchauffer notre amoureux transi :
Il faut tirer profit d'une telle aventure.
Mais vois-je pas Crispin ? quel excès de parure !

S C E N E X.

C R I S P I N , N E R I N E.

C R I S P I N.

EH , tu vois , mon enfant , à peine de retour ,
Je donne tous mes soins , tout mon tems à l'amour.
J'avois chez mon Tailleur cet habit de réserve ;
Car mon Maître des siens n'entend pas qu'on se serve ;
Et d'abord qu'à Paris sur l'arriere saison ,
Nous venons de campagne , ou de la garnison ,
Pour bien passer l'hyver , il faut de quelque belle
Faire , comme tu sçais , provision nouvelle.
J'ai soin d'être si propre & si fort ajusté ,
Qu'aussi tôt qu'on me voit on en est enchanté ;
Et c'est , je l'avouerais , dans le dessein de plaire
Que je me suis paré plus qu'à mon ordinaire.
Nérine , que dis-tu de mon ajustement ?

N E R I N E.

Voilà ce qui s'appelle un homme tout charmant.

C R I S P I N.

Te paroissai-je ainsi ? me dis-tu vrai , coquine ?
J'en'ai point de défauts ; vois , regarde , examine.

C O M E D I E.
N E R I N E.

37

Fort bien.

C R I S P I N.

Cette encolure, elle n'est pas d'un sot.

N E R I N E.

Non dà.

C R I S P I N.

Veux-tu me voir aller l'amble ou le trot ?

N E R I N E.

Il ne te manque plus qu'avoir bride ou boffette.

C R I S P I N.

Tu railles ; mais je suis bon cheval de trompette.

L'allure est peu de chose , il faut me débrailler :

Malepeste , aujourd'hui cela fait bien briller ;

La main dans la ceinture , un ou deux pas de danse ,

Et puis du curedent l'aimable contenance.

N E R I N E.

Que de raffinement !

C R I S P I N.

Quand on veut plaire aux gens ,

Il n'est rien de si beau , que de curer ses dents ,

Parmi certaines gens , c'est la belle manière.

Eh vraiment j'oubliois . . .

N E R I N E.

Quoi donc ?

C R I S P I N.

La tabatière :

C'est elle qui soutient la conversation.

Prenez-en. Dieu me damne , il vaut un million.

N E R I N E.

Je le trouve fort bon.

C R I S P I N.

Mais bon par excellence :

Et j'en suis mieux pourvû qu'homme qui soit en
France.

Dès qu'il en vient d'exquis , j'en ai tout le premier

38 LE CURIEUX IMPERTINENT,
Par un de mes laquais, Commis d'un Sous-fermier.
Qu'en dis tu, mon enfant ? car tu sçais t'y connoître.

N E R I N E.

Je te trouve tout l'air d'un jeune Petit-maitre.

C R I S P I N.

Toute le monde m'en flâte, & je m'en flâte aussi.

N E R I N E.

Mais à qui veux-tu plaire en te parant ainsi ?

C R I S P I N.

Un garçon comme moi, d'esprit & de mérite,
Souvent, pour s'expliquer, veut qu'on le sollicite;
Quand on a des talens, & qu'on les a fait voir,
Je crois, sans vanité, qu'on peut s'en prévaloir :
Mais, loin de me targuer de tous mes avantages,
C'est à tes beaux yeux seuls que j'en fais mes hommages.

Je me borne au plaisir de captiver ton cœur,
Et j'ai pris le dessein de faire ton bonheur.

Tu ris ? tu te rendras sans trop de résistance.

N E R I N E *à part.*

Le fat ! rions un peu de son impertinence,
Et traitons le si bien qu'il n'y revienne pas.

C R I S P I N.

Tu ne me répons rien, & raisonnes tout bas.

N E R I N E *d'un ton d'innocente.*

Vous voudriez aimer une simple Suivante ?

C R I S P I N.

Est-ce la qualité ? c'est la beauté qui tente.
Des cœurs d'un certain rang je me suis corrigé,
Pour une bagatelle ils vous donnent congé.

N E R I N E.

L'Olive est mon Amant, vous le sçavez.

C R I S P I N.

L'Olive !

C'est un plaifant maraut.

N E R I N E *sur le même ton.*

Je suis simple & craintive.

Il est soupçonneux lui , jaloux , hargneux , brutal ,
Et si j'osois en vous lui donner un rival ,
Cette infidélité peut être auroit des suites.

C R I S P I N.

Non. L'Olive , crois-moi , respecte mes mérites ,
Et sçait bien qu'avec moi , quand je prens certain ton ,
Il ne faut pas qu'il songe à tirer au bâton :
Autrement . . . Là-dessus que tes craintes finissent ;
Que L'Olive aille au diable , & que nos cœurs s'unissent.

N E R I N E.

Mais que va t'on penser d'un changement si prompt ?

C R I S P I N.

Parbleu , s'il l'étoit moins , il me feroit affront :
Je veux qu'un cœur se rende & cède sans remise ,
Comme César , venir , voir , vaincre est ma devise.

N E R I N E.

Quelle aimable fierté ! je cède à mon vainqueur.

C R I S P I N.

Non , c'est moi qui me rends , & te donne mon cœur ,
Friponne.

N E R I N E.

Il est pour moi d'un prix inestimable.

C R I S P I N.

Et pour Crispin , Nerine un objet tout aimable.

N E R I N E.

Vous m'aimez donc ?

C R I S P I N.

Très-fort. Pour confirmer nos feux ,

Faisons un peu chorus de soupirs amoureux.

(*Ils soupirent ensemble.*)

Ah ! cela va fort bien. Mais soupirons encore ;
Disons-nous des douceurs. Mon cher cœur , je t'adore.
Un baiser.

40 LE CURIEUX IMPERTINENT,

N E R I N E *le repousse.*

Des soupirs autant que tu voudras :

Mais pour des baisers , non , ne m'en demande pas.

C R I S P I N *fièrement.*

A ton vainqueur ! Je parle , oses-tu t'en défendre ?

Allons , point de quartier , captive , il faut se rendre.

N E R I N E *lui donne un soufflet.*

Un insolent vainqueur est ainsi respecté.

C R I S P I N.

Un soufflet sur ma joue ! un vainqueur souffleté !

Morbleu , vous vous fâchez , la chose est un peu forte,

Traitez-vous quelquefois L'Olive de la forte ?

N E R I N E.

Non : car L'Olive est sage , & d'un sot compliment

N'a jamais mérité le juste châtiment :

Mais pour toi , qui m'as pris pour une de ces foles

Que l'on surprend avec de bruyantes paroles ,

Des airs extravagans , des gestes effrontés ,

Reffource & seuls talens des cerveaux démontés ,

Dont tout le mérite est un impudent langage

Que la débauche seule a pû mettre en usage ;

Tu t'es bien fort trompé : compte sur cent soufflets ,

Si sur un pareil ton tu me parles jamais.

C R I S P I N.

Parbleu , mon ton étoit plus plaisant que le vôtre ;

Vous me ferez plaisir aussi d'en prendre un autre.

N E R I N E.

Adieu , Crispin.

C R I S P I N *après qu'elle est sortie.*

La femme est un traître animal !

Simon Maître est reçu de même , il n'est pas mal.

Fin du second Acte.

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, L'OLIVE.

L'OLIVE.

MA foi, car je vous puis parler avec franchise,

Nous faisons l'un & l'autre une grande sottise;
Et croyez moi, Monsieur, pour de moindres raisons
On a mis bien des gens aux petites Maisons.

LEANDRE.

C'est bien à toi, maraut, de blâmer ma conduite.

L'OLIVE.

Si j'ose la blâmer, c'est que j'en crains la suite.
Je voudrais bien pouvoir retirer mon enjeu,
Et vous feriez fort bien d'en faire autant. Le feu
N'est pas encor bien grand : mais songez qu'il faut
craindre

Qu'il ne prenne si bien qu'on ne puisse l'éteindre.

LEANDRE.

Tai-toi.

L'OLIVE.

Je me sens là remuer dans le cœur
Certain je ne sçais quoi qui me prédit malheur :
N'avez-vous point aussi quelque trouble dans l'ame ?
Damon est beau, bien fait, votre Maîtresse est
femme,

42 LE CURIEUX IMPERTINENT ,
Et Nérine & Crispin . . . Ah ! pour notre repos
Nous avons là choisi deux étranges rivaux !
Qui peut vous assurer , quand ils viendront à plaisir ,
Qu'ils nous feroient de tout un récit bien sincère ?
Nous risquons diablement votre honneur & le mien :
Ils se feront aimer , & nous n'en sçaurons rien.

LEANDRE.

Je connois de Damon le cœur & la franchise ,
Et ne crains de sa part foiblesse ni surprise.

L'OLIVE.

Moi , je crains que Crispin , d'un objet trop cheri
Ne soit l'Amant discret , moi le triste Mari.

LEANDRE.

Oh fini ; laisse-là tes ridicules craintes.

L'OLIVE.

Par avance , Monsieur , je vous porte mes plaintes ,
Et souhaiterois fort que ces réflexions . . .

LEANDRE.

Encor ? Garde pour toi tes sottes visions.
Ce fou ne laisse pas de me remplir la tête
D'objets fâcheux.

L'OLIVE.

Ce fou , Monsieur , n'est pas tant bête.
Mais Nérine en ce lieu vous cherche aparemment.

SCENE II.

LEANDRE, NERINE, L'OLIVE.

NERINE.

C'Est vous ? On a le tems , Monsieur , en vous
aimant ,
De pouvoir s'ennuyer. De vos froides manières
Julie en vérité ne s'accommode guères :

Je prévois qu'elle & moi ne pourrons désormais
 Vous parler à tous deux, vous voir que par plaçets.
 Se faire souhaiter, & se rendre si rare,
 C'est se donner près d'elle un mérite bizarre.

L E A N D R E.

Je l'évite, & je veux lui sauver, si je puis,
 La part qu'elle prendroit au chagrin où je suis.

L' O L I V E.

Et moi, qui suis chagrin des chagrins de mon Maître,
 A tes regards joyeux je ne veux point paroître.

N E R I N E.

Oh pour moi, tes froideurs m'embarrassent fort peu:
 Je puis, quand je voudrai, te faire voir beau jeu.

L' O L I V E à Léandre.

Crispin s'est déclaré déjà?

L E A N D R E.

Cela peut être :

Je voudrois bien sçavoir ce qu'aura fait son maître.

L' O L I V E.

Eh ! nous ne le sçaurons peut-être que trop-tôt :
 Je crains que notre honneur n'ait déjà fait le saut.

S C E N E I I I.

JULIE, LEANDRE, NERINE,
 L' O L I V E.

J U L I E.

J E viens me plaindre à vous de vous-même,
 Léandre :

A votre procédé je ne puis rien comprendre.

Vous marquez pour me voir si peu d'empressement,

Que sans vous faire tort, je pourrois aisément,

Voyant que notre hymen chaque jour se diffère,

44 **LE CURIEUX-IMPERTINENT,**
Soupçonner que peut-être une autre a sçu vous
 plaire :

Mais mon cœur , qui ne peut que penser bien de
 vous ,

N'est point fait pour avoir ces sentimens jaloux.

L E A N D R E.

Penser ainsi d'un cœur qui tendrement vous aime ,
C'est lui rendre justice , & la rendre à soi-même ;
Hé ! quels jaloux soupçons pourroient vous allarmer ?
Qui vous aime une fois doit toujours vous aimer.
Mais , Madame , inquiet de la santé d'un Pere ,
Par qui de mon bonheur le moment se diffère ,
Toujours triste , rêveur , à moi-même ennuyeux ,
J'ai voulu quelque tems me soustraire à vos yeux ;
Vous cacher ma douleur est-ce donc faire un crime ,
Madame , & votre plainte est elle légitime ?

J U L I E.

Quelque juste raison qui vous puisse affliger ,
Vos chagrins avec moi se doivent partager.
Loin de suivre un devoir où l'amour vous engage ,
On dit que vous allez faire à Tours un voyage.

L E A N D R E.

Non. Monsieur votre Pere a paru souhaiter
Que je restasse ici. J'ai promis de rester.

L' O L I V E.

La nature a cédé , Madame , à la tendresse ;
Car il aime son Pere après vous. . .

N E R I N E.

Encore est-ce :

L'effort est grand.

J U L I E.

Enfin vous ne partirez point ,
Léandre , me voilà tranquile sur ce point :
Mais je vous avouërai que je ne sçaurois l'être
Sur l'indiscret aveu qu'un Ami lâche & traître . . .

Madame. . .

JULIE.

C'est un trait si perfide, si noir. . .

L'OLIVE à Léandre.

On a parlé.

LEANDRE.

(à L'Olive.) (à Julie.)

Tant mieux. J'ai peine à concevoir . . .

JULIE.

Ah, Léandre ! il n'est plus d'Ami sûr, véritable,

Et ce titre à tout autre autrefois préférable,

Ne sert plus qu'à cacher sous un nom respecté,

Des motifs d'intérêt ou bien de vanité.

J'ai peine en le disant à le croire moi-même.

Damon. . .

LEANDRE.

Eh bien, Damon !

JULIE.

C'est un perfide, il m'aime.

LEANDRE.

Qui vous l'a dit ?

JULIE.

Lui-même.

LEANDRE.

Ah, Madame !

NERINE.

Et Crispin,

A l'exemple du Maître, est un fieffé coquin,

Qui, si je l'eusse cru. . .

L'OLIVE à Léandre.

Vous voyez que les drôles

Se font peu fait prier pour commencer leurs rôles.

LEANDRE.

Madame, à ce discours j'ai peine à donner foi,

Damon a trop d'égards, trop d'amitié pour moi.

LE CURIEUX IMPERTINENT,
L'OLIVÉ.

Ce qu'on nous dit ici, Monsieur, ne sçauroit être,
Le Valet est pour moi ce qu'est pour vous le Maître.

JULIE.

Je ne veux plus le voir, & je veux qu'aujourd'hui,
Léandre, vous rompiez tout commerce avec lui.

LEANDRE.

Ce que vous demandez m'embarasse & m'étonne.
Quel prétexte à cela voulez vous que je donne ?
C'est de son amitié, non de sa passion
Que Damon vous a fait la déclaration :
Et quand même d'amour son cœur seroit capable,
Ce que je sens pour vous me le rend excusable.
Ne vous alarmez point de ce qu'il vous a dit.

JULIE.

Je ne lui veux de mal qu'autant qu'il vous trahit.
De l'aveu qu'il m'a fait pour moi rien n'est à craindre :
Vous en êtes content, je cesse de m'en plaindre :
Mais cependant le peu de sensibilité
Que cause à votre cœur son infidélité,
Me fait connoître en vous un Amant bien facile.
On aime foiblement quand on est si tranquille.

LEANDRE.

L'excès de mon amour. . .

JULIE.

Vous me le prouvez mal,
Lorsque dans un Ami je vous montre un rival.

NERINE.

Elle a grande raison, & je pense de même ;
Si l'on n'est pas jaloux, je ne crois pas qu'on m'aime.

L'OLIVÉ.

S'il ne tient qu'à cela, croi que je le serai,
Et pour te le prouver, si tu veux je battrai. . .

LEANDRE.

Ce qui vous semble en moi tranquillité, foiblesse,
Est le plus tendre effet d'une délicatesse. . .

JULIE.

Je vous crois, & vous veux imiter en ceci,
En vous aimant avec délicatesse aussi.

LEANDRE.

Damon m'attend, Madame, & je dois l'aller prendre.

JULIE. (*ironiquement.*)

N'allez pas le gronder sur un aveu trop tendre.

L'OLIVE.

Nérine, au moins...

NERINE.

Adieu, Messieurs les délicats,
Quand on y reviendra, vous ne le sçauvez pas.

SCENE IV.

JULIE, NERINE.

NERINE.

EH bien ! qu'en pensez-vous ? Sur de telles affaires
Voilà sans contredit des gens bien débonnaires.
A ce qui nous regarde on prend peu d'intérêt.

JULIE.

Un procédé si froid m'offense & me déplaît :
Il nous croit, en tenant une telle conduite,
Moi sans ressentiment, & Damon sans mérite.

NERINE.

Et L'Olive croit-il qu'un amour excessif
Empêchera mon cœur d'être vindicatif ?
Vous traitez nos avis de pure bagatelle ;
Oh bien.

JULIE.

Pour des Amans la Méthode est nouvelle.

S'ils étoient nos Maris , encore , ils feroient bien ,
 C'est l'ordre , tout ſçavoir , tout voir ſans rien dire ,
 Se contraindre à propos , diſſimuler l'offenſe :
 Mais d'Amans à Maris grande eſt la différence.
 Il faut qu'un tendre Amant ſoit inquiet , jaloux ;
 Un regard innocent doit le mettre en couroux ,
 Une mouche qui vole autour de ſa Maîtreſſe ,
 Un épagneul qu'elle aime & qui lui fait careſſe ,
 Un petit perroquet qui prenant ſa leçon ,
 Lui dit , *baiſez , baiſez* , dans ſon petit jargon ,
 Pere , mere ou couſin , ou frere qu'elle embraille ,
 Un homme indifférent reçu de bonne grace ,
 Un excès d'enjouement , un air un peu chagrin ,
 Un diſcours ſérieux , un langage badin ,
 Une chimère , un geſte , un rien , une migraine ,
 Tout intrigue un Amant & le tient en haleine.

J U L I E.

Sur ce pied-là , Nérine , on nous aime bien peu.

NÉRINE.

Je le ſens comme vous , nos gens n'ont point pris feu ,
 Et vous m'en voyez , moi , toute ſcandalifée ;
 Il eſt fort mal plaifant d'être ainſi mépriſée.
 Mais Damon vient à nous.

J U L I E.

Tâchons de l'éviter.



SCENE

S C E N E V.

JULIE, DAMON, NERINE,
CRISPIN.

V DAMON.
ous me fuyez, Madame ! Eh, daignez arrêter.

JULIE.
Je ne veux vous parler, ni vous voir de ma vie.

CRISPIN à Nerine.
La belle souffleteuse.

NERINE.

Ote-toi, je te prie.

DAMON.
Je ne mérite point ce violent couroux.

CRISPIN à Nerine.
Je suis le plus lèzé : mais raccommodons-nous.

JULIE à Damon.
Votre importunité me fatigue & m'outrage.

NERINE à Crispin.
Mon couroux contre toi s'irrite & devient rage.

CRISPIN.
Il est donc à propos de te parler de loin.

DAMON.

Madame !

JULIE.
Vous prenez un inutile soin.

CRISPIN.
Il faut avoir le cœur bien dur & bien Arabe.

DAMON.

Je ne dirai qu'un mot.

CRISPIN.
Et moi qu'une syllabe.

50 LE CURIEUX IMPERTINENT,
NERINE.

Ce ne fera pas-là de quoi nous ennuyer.
Écoutons-les, Madame.

JULIE.

Oses-tu m'en prier ?

NERINE.

Sûres de ne fâcher L'Olive ni Léandre,
Le grand malheur au fond, pourquoi nous en dé-
fendre ?

DAMON.

L'aveu de mon amour vous a tantôt déplû,
A m'éloigner de vous je m'étois résolu,
Et quoique pénétré de la plus vive flame,
Ce Valet peut vous dire....

CRISPIN.

Où, nous partions, Madame;
Outré de vos refus, moi, piqué d'un soufflet,
Même dépit chassoit le Maître & le Valet,
Et nous allions tous deux au fond de la Champagne
Attendre le Printems pour rentrer en campagne.

DAMON.

Madame, de mes feux par moi-même éclairci,
C'est Léandre...

JULIE.

Comment ?

DAMON.

Qui me retient ici.

JULIE.

Léandre est informé par vous?...

DAMON.

De ma tendresse,

Et son cœur généreux excuse ma foiblesse,
Il me plaint, me console, & sa tendre amitié
De l'état où je suis lui fait avoir pitié.

NERINE.

Vous avez un Amant bien tendre & pitoyable.

C O M E D I E.

51

C R I S P I N.

L'Olive en fait de même, ou je me donne au diable.

D A M O N.

Ah ! lorsque je vous ai découvert mon amour.
Madame, ai-je compté sur le moindre retour ?
L'avez-vous cru ? Forcé de rompre le silence,
Je n'ai point soupçonné votre cœur d'inconstance.
Est-ce un crime d'aimer, d'adorer vos apas,
Quand même mon rival ne s'en offense pas ?
Du beau feu que je sens qu'avez-vous lieu de craindre ?
Laissez-le s'exhaler, le tems pourra l'éteindre.
Votre Ami connoît trop votre cœur & le mien,
Et vous estime trop pour s'alarmer de rien.

J U L I E.

Damon, avec grand art votre bouche s'exprime,
Je veux bien ne plus voir votre amour comme un
crime :

Mais...

N E R I N E.

Sur ce pied, Madame, il n'a pas si grand tort
Que vous & moi l'avions imaginé d'abord.

C R I S P I N.

Ni moi. Mal à propos en faveur de L'Olive
Ta main sur mon visage a pris l'affirmative.

J U L I E.

Mais comme enfin l'amour peut se nourrir d'espoir,
Il faut, pour l'étouffer, renoncer à me voir.

D A M O N.

Renoncer à vous voir ! moi, divine Julie ?
Commandez que plutôt je renonce à la vie.

J U L I E.

Eh bien, vous me verrez ; mais à condition
Que si jamais un mot, si la moindre action,
Un soupir, un regard, un geste vous échape,
Si trop d'empressement, si trop de soin me frappe...

Ah Ciel! quelle contrainte exigez-vous de moi!

J U L I E.

De ce que je vous dis faites-vous une loi :
Il faut me le promettre & me tenir parole.

C R I S P I N à Nérine.

Me veux-tu faire aussi jouer le même rôle ?

J U L I E.

Et si vous y manquez , vous pouvez désormais
De ma plus forte haine être sûr pour jamais.

D A M O N.

Il faut vous obéir pour ne pas vous déplaire,
Et mourir de douleur , si je ne puis me taire.

(Il la reconduit.)

C R I S P I N.

Mais , Nérine , pour moi , qui suis grand babillard,
Si je me tais, long-tems ce sera grand hazard :
Ne pourrai-je par fois , afin qu'il t'en souviennne ,
Te dire que je t'aime ?

N E R I N E.

Oh ! ce n'est pas la peine.

Le diable , quand quelqu'un nous a parlé d'amour,
Nous en fait souvenir plus de cent fois par jour.

S C E N E V I.

D A M O N , C R I S P I N.

C R I S P I N.

CE que nous leur disons , le diable leur répète :
Nous aurons-là tous deux un fort bon interprète.
Cela pourroit bien être , & notre passion
Mérite de leur part quelque réflexion.

L'affaire est en bon train.

D A M O N.

Tai-toi, voici Léandre.

S C E N E V I I.

LEANDRE, DAMON, CRISPIN,
L'OLIVE.

L E A N D R E.

Avec empressement, Ami, je viens t'apprendre
De l'aveu de tes feux quel est l'heureux effet.

D A M O N.

Le sçais-tu de Julie ? en es-tu satisfait ?

L E A N D R E.

De ce premier succès que mon ame est charmée !
Julie est contre toi de fureur animée,
Te nomme indigne Ami, perfide, scélérat,
Et me veut faire, moi, rompre avec un ingrat.
Conçois-tu le plaisir que ce succès me cause ?

D A M O N.

Conçois tu les chagrins à quoi cela m'expose ?
Je vois que tu seras content de ton côté,
Et que je serai, moi, méprisé, détesté.
De ton entêtement tu me rends la victime,
Tu t'assures du cœur, & moi je perds l'estime.

L E A N D R E.

Va, va, je prendrai soin de calmer son esprit.

D A M O N.

Non, non, la vérité passe encor ton récit.
Ses regards, ses discours, une promptre retraite. . .

C R I S P I N.

Plus, un soufflet que j'ai reçu de la soubrette.

54 LE CURIEX IMPERTINENT,
L'OLIVE.

Fort bien.

D A M O N.

Que te faut il encore après cela ?
Sois content, je te prie, & demeurons-en-là.

L E A N D R E.

Mon repos, mon honneur, tout veut que je poursuive.

D A M O N.

Je viens de faire encore une autre tentative.

L E A N D R E.

Eh bien ?

D A M O N.

C'est encor pis, soins, transports superflus,
Et de sa part mépris, & plus cruels refus.

C R I S P I N.

Que nous sommes haïs !

D A M O N.

Je me lasse de l'être.

L E A N D R E.

Ah ! que pour moi ton zèle acheve de paroître.

C R I S P I N.

Oui, oui, nous prétendons le pousser jusqu'au bout ;
Car L'Olive vous suit & vous imite en tout.
Et c'est moi. . .

L E A N D R E.

Je le sçais.

D A M O N.

Crois-moi, deviens plus sage,
Et demain, sans délai, conclus ton mariage.

L E A N D R E.

Non, non, elle n'est pas encore où je la veux.
Qui ? moi, je me rendrais sur une épreuve ou deux ?
Celles-ci ne font rien, j'en médite encore une. . .

L'OLIVE.

Mais aussi, n'est ce point trop tenter la fortune ?

D A M O N.

Ton valet est sensé, Léandre. Adresse-toi
Pour ta nouvelle épreuve, à quelqu'autre qu'à moi.

L E A N D R E.

Ah ! tu m'ouvres les yeux, & j'entre en défiance.
Julie à t'écouter a moins de répugnance :
Tu crains de triompher.

D A M O N.

Non : mais en vérité,
Si la chose arrivoit, tu l'as bien mérité,
Et je trouve, entre nous, qu'elle t'est trop fidelle :
Mais les craintes que j'ai ne roulent point sur elle.

L E A N D R E.

Qui crains-tu ?

D A M O N.

Je me crains moi-même.

L E A N D R E.

Toi ?

D A M O N.

Oui, moi ;

Et s'il te faut ici parler de bonne foi,
Je sens bien qu'en feignant d'adorer ta Maîtresse,
Dans l'intrigue mon cœur un peu trop s'intéresse.
Je crains d'être trop vif à suivre ton dessein ;
Je suis fort ton ami : mais je suis homme enfin.

L E A N D R E.

Ah ! que me dis-tu là ?

D A M O N.

Je dis ce que je pense.

L E A N D R E.

Tu ne prévois donc pas de longue résistance ?

D A M O N.

Pourquoi ?

C R I S P I N.

Je sens aussi que je m'échauffe trop,
Et l'amour à mon cœur fait courir le galop,

56 LE CURIEX IMPERTINENT,
Nérine a des yeux !

L' O L I V E.

Oui , Monsieur Crispin ! de grace ;
Plus d'épreuve pour moi , c'est assez , je vous casse.

L E A N D R E.

Je ne sçai où j'en suis , surpris , confus , outré...
Mais enfin , quelque sort qui me soit préparé ,
Quand j'en devrois mourir , quand Julie infidelle... ?

D A M O N.

Ah ! tu lui ferois tort de la soupçonner telle ;
Je puis t'en affurer , Léandre , avec serment ,
Loin d'être disposée au moindre changement...

L E A N D R E.

Je le crois : mais j'en veux une plus forte preuve ;
Et pour mettre encor mieux sa constance à l'épreuve ,
Je veux d'un autre objet qu'elle me croye épris.

D A M O N.

Ce seroit lui marquer un peu trop de mépris.

L E A N D R E.

Ce n'est pas tout encor. Pour ébranler son ame ,
Il faut dans cet instant lui parler de ta flâme ,
La plaindre , me blâmer , & vanter ses apas.
Son cœur est bien à moi s'il ne succombe pas.
Poursui , parle , agis , presse , à toi je m'abandonne ,
Si tu te fais aimer , va , je te le pardonne ;
Et si , par grand bonheur , tu n'es point écouté ,
Je pourrai borner-là ma curiosité.

L' O L I V E.

Oui , mon Maître a raison ; cette preuve est sensible ,
Elle peut tourner mal : mais elle est infallible.

D A M O N.

Je me rends , je ferai tout ce que tu voudras :
Mais , Léandre , croi moi , tu t'en repentiras.

L E A N D R E.

Je ne m'en plaindrai point , je veux me satisfaire.

L' O L I V E à *Crispin.*

Je te rétablis donc , & vogue la galere.

C R I S P I N.

Nous allons vous servir affectueusement.

L E A N D R E.

J'en attens le succès avec empressement.

L' O L I V E à *Crispin.*

Si tu trouves Nérine un peu trop attendrie ,
Crispin , que je n'en sçache au moins qu'une partie.

C R I S P I N.

Non , non.

S C E N E V I I I.

JULIE, DAMON, NERINE,
C R I S P I N.

J U L I E.

Jugez , Damon , de l'état où je suis ,
Et par ce que je fais connoissez mes ennuis.
Je viens vous chercher , moi , qui viens de vous dé-
fendre
De me voir.

D A M O N.

Quel sujet vous oblige . . .

J U L I E.

Léandre . . .

Vous connoissez pour lui mon cœur , jugez du sien.
De Bretagne , Damon , son Pere écrit au mien.

D A M O N.

De Bretagne ! est-il vrai ?

J U L I E.

Lisez , voilà la lettre
Que mon Pere a reçue , & vient de me remettre.

LE CURIEUX IMPERTINENT,
D A M O N. (lit.)

Mon cher Ami , je vous écris de Rennes ,
Où pour un assez gros procès
Je reste depuis six semaines.
J'en attens un heureux succès.

Léandre m'a mandé que vous étiez malade ;
Que la belle Julie avoit la fièvre aussi :
Mais ce ne sera rien , & je me persuade
Que vous vous portez bien à présent , Dieu merci.
Pour moi , je suis d'une santé parfaite ,
Et comme mon Ami par qui je vous écris
Demeurera peu de tems à Paris ,
Dès qu'il y sera , je souhaite
Qu'il assiste à la nôce , ou qu'il la trouve faite ;
Pour peu qu'elle tardât , je serois fort surpris.
Je suis toujours avec estime
Votre . . . & cœtera , très-intime.

L I S I M O N.

J U L I E à Damon.

Dans tous ses procedez vous voyez qu'il est faux.

N E R I N E.

Le Maître & le Valet font deux fieffez marauts.

J U L I E.

Vous vous taisez , Damon ?

C R I S P I N.

Les vilaines manières!

Ma foi , mon Maître & moi ne leur ressemblons
guères.

J U L I E.

Eh bien ?

D A M O N.

Vous me voyez moins surpris qu'interdit.

J U L I E.

Sur votre esprit , Damon , si j'ai quelque crédit ,

J'en exige à présent une preuve sincère.
Me refuseriez - vous ?

D A M O N.

Parlez , que faut-il faire ?

J U L I E.

Ne point vous obstiner à paroître discret.
De mon perfide Amant vous sçavez le secret.
Pour quelque objet nouveau son ame est attendrie ;
Ne me déguisez rien , dites-moi , je vous prie ,
Tout ce que vous sçavez de cet attachement.
Ses délais affectez , son refroidissement ,
Mettent mon triste cœur dans une incertitude . . .
Ah ! Damon , tirez-moi de cette inquiétude.

D A M O N.

S'il m'a dit son secret , sans me deshonoré ,
Quoique vous m'en pressiez , puis-je le déclarer ?

J U L I E.

Quoi ! l'état où je suis ne vous fait point de peine ?
Parlez , ou pour jamais soyez sûr de ma haine.

D A M O N.

Ah ! ce seroit user avec trop de rigueur ,
Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.

N E R I N E.

Crispin , Madame , en sçait quelque chose peut-être ?
Allons , il faut qu'il jase au défaut de son Maître.

C R I S P I N.

Diablot . . . ce seroit avec trop de rigueur . . .
Employer le pouvoir . . . que vos yeux dans un cœur . . .
Comment avez-vous dit , Monsieur ? Enfin , Mesdames ,
Nous ne jasons pas , nous , comme vous autres femmes.

J U L I E.

Un si constant refus m'irrite & me surprend.

D A M O N.

Je veux vous obéir , mon devoir le défend.

N E R I N E à Crispin.

Es-tu l'esclave aussi d'un devoir si farouche ?

60 LE CURIEUX IMPERTINENT,
C R I S P I N.

Oui, j'ai tourné trois fois ma langue dans ma bouche,
Si chacun comme moi peçoit ainsi ses mots,
On verroit moins de gens parler mal à propos.

N E R I N E.

Oh parle.

C R I S P I N.

Me sauter à la gorge, à la face !

N E R I N E.

Parleras-tu ?

C R I S P I N.

Comment veux-tu donc que je fasse ;

Lorsque ta blanche main me serrant le gozier...

Je n'ai pas seulement la force de crier.

N E R I N E.

Il y paroît.

C R I S P I N.

J'étrangle au moins : Monsieur, dirai-je ?

D A M O N.

Non.

N E R I N E.

Il ne parle point, Madame, étranglerai-je ?

J U L I E.

Cessez ce badinage, & sortons de ce lieu :

Vous êtes bien discret, Damon.

D A M O N.

Madame.

J U L I E.

Adieu.

N E R I N E.

Au diable.

C R I S P I N.

Vous voyez comme on nous congédie.

D A M O N.

Il faut enfin parler, adorable Julie,

Léandre vous trahit.

J U L I E.

Perfide!

N E R I N E.

Il est charmé

D'un objet moins parfait dont il est moins aimé.

J U L I E.

Juste Ciel!

N E R I N E.

Et L'Olive?

C R I S P I N.

Il fait comme son Maître,

Et te trouve si laide à présent.

N E R I N E.

Ah le traître!

J U L I E.

Je sçais donc de mon sort l'affreuse vérité?

N E R I N E.

Hom les chiens!

C R I S P I N.

Ce n'est pas par la fidélité.

N E R I N E.

Seriez-vous comme moi d'humeur entreprenante?

Ne vous amusez point à faire la dolente.

On change; eh bien, suivons cet exemple, il est bon:

J'aimerai Crispin, moi, vous aimerez Damon.

C R I S P I N.

Fort bien.

N E R I N E.

On ne sçauroit en pareille occurence
Pour punir deux ingrats trop hâter la vengeance.

C R I S P I N.

Que Nérine a d'esprit!

J U L I E à Damon.

Si j'aimois à changer,

En recevant vos vœux je voudrois me venger.

Oui, tout en vous, Damon, me paroît estimable.

62 LE CURIEUX IMPERTINENT,
Qu'à votre indigne Ami je vous tiens préférable !
Mais enfin son exemple est sur moi sans pouvoir :
Il me trahit, l'ingrat, je veux encor le voir,
Je veux lui reprocher sa lâche perfidie ;
Et quand par mes transports il l'aura bien sentie,
Si son perfide cœur est pour moi sans retour...
Le dépit quelquefois, Damon, venge l'amour.

D A M O N.

Madame. . .

J U L I E.

Laissez-moi. Dans mon inquiétude,
Je sens que j'ai besoin d'un peu de solitude.

C R I S P I N à *Nérine*.

Verras-tu ton ingrat, toi ?

N E R I N E.

Je ferai beau bruit ;
Et si l'éclat, soufflets, coups de pied sont sans fruit,
Pour venger mon offense, & pour laver ma honte
Je te mets de moitié, mon cher Crispin.

C R I S P I N.

J'y compte.

S C E N E I X.

D A M O N , C R I S P I N.

T O U T va bien, leur fierté commence à chanceler.
Nous sommes déjà sûrs d'être leur pis-aller.

D A M O N.

Ce pis-aller à tout me semble préférable.
Oui, je trouve Julie un objet adorable.

C R I S P I N.

Vous trouvez bien, *Nérine* est aussi, par ma foi,

Un pis aller, Monsieur, assez joli pour moi.

D A M O N.

Je l'avois bien prévû qu'il seroit impossible
De feindre de l'aimer sans devenir sensible.

C R I S P I N.

Et pour Nérine, moi, je me suis toujours dit
Que nous nous aimerions par goût, ou par dépit.

D A M O N.

Mon cœur est transporté. Que je crains qu'il n'éclate !
Ah ! je sens qu'il se livre à l'espoir qui me flatte !
Léandre va se perdre, il n'en faut point douter.
Dans son premier dessein il voudra persister,
Il fera vanité de s'avouer perfide :
Par quel chemin l'amour à mon bonheur me guide !
Il se rend dans mon cœur plus fort que l'amitié :
Mais par assez d'efforts je suis justifié.

C R I S P I N.

Puisque votre Ami fait cette sottie entreprise,
Ne pas en profiter seroit autre sottise.

D A M O N.

L'amour & la raison me parlent, je me rends.

C R I S P I N.

Je trouve comme vous mon bon, & je le prends.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

L' O L I V E (*seul.*)

AH le maudit courier ! la foudre l'accompagne ;
 Qu'il est à la malheure arrivé de Bretagne !
 Geronte est contre nous diablement irrité ,
 Et Julie & Nerine aussi de leur côté
 Autant que le vieillard , vives & petulantes ,
 De ce qui s'est passé ne sont pas fort contentes :
 Aussi n'ont-elles pas sujet de s'en louer :
 Nous sommes deux grands fous , il le faut avouer.
 Je vois de tous côtez s'apprêter un orage :
 Tâcher de l'éviter c'est faire en homme sage ;
 Songeons pour quelques jours à quitter la maison.

S C E N E I I.

GERONTE, L' O L I V E.

L GERONTE (*sans voir L'Olive.*)
 LE coquin ! il mourra sous les coups de bâton.
 L' O L I V E.

Me voilà pris.

GERONTE.

Plâit-il ? ah j'aperçois mon homme.

Vien-ça , pendart.

C O M E D I E.

65

L' O L I V E.

Monfieur ,

G E R O N T E.

Vien çà que je t'affomme.

L' O L I V E.

Si vous ne m'apellez , Monfieur , que pour cela ,
Je crois qu'il vaut autant que je demeure-là.

G E R O N T E.

Je te rouïrai de coups.

L' O L I V E.

N'en prenez pas la peine ,

Cette expédition vous mettroit hors d'haleine.

G E R O N T E.

Eh bien , j'ai des valets propres à cet emploi ,
Dont les bras en feront la fonction pour moi.

L' O L I V E.

Je ſçais que vous avez un fort bon domestique ,
Trois grands garçons bien faits.

G E R O N T E.

C'est de quoi je me pique.

L' O L I V E.

Pleins de zèle pour vous , & c'est avec raifon...

G E R O N T E.

Fini. Comme tu ſçais , c'est ici ma maifon.

L' O L I V E.

Sur elle de ma part n'ayant point d'hypothèque ,

Je n'y demande rien , & comme dit... Senèque..

C'est mal fait... d'envier l'héritage d'autrui...

Je penſe là deſſus ſagement comme lui ,

Et je m'en vais , Monfieur.

G E R O N T E.

Non , non , je prétens , traître ,

Que ſi tu ſors d'ici , ce ſoit par la fenêtre.

L' O L I V E (*fuit , & Geronte le retient.*)

La porte me ſuffit.

66 LE CURIEUX IMPERTINENT,
GERONTE.

Ah, changeons de discours.
Es tu bien fatigué de ton voyage à Tours ?
Attendrons-nous long-tems le Pere de Leandre ?

L'OLIVE.
Monsieur pour vous parler . . . si vous voulez
l'attendre . . .

Vous le pouvez , si non il faudra . . .

GERONTE.

Du Mesnil ,

La Jonquille , la Fleur.

S C E N E I I I.

GERONTE, L'OLIVE,
DU MESNIL.

D U M E S N I L.

Monsieur , que vous plaît-il ?
GERONTE.

Allez , & revenez avec vos camarades ,
A ce maître coquin donner vingt bastonnades.

S C E N E I V.

GERONTE, L'OLIVE.

Monsieur , mon Maître est homme

GERONTE.

Eh ! je m'en moque bien.
Ton Maître ne vaut guere , & toi , tu ne vauts rien :

Vous vous raillez de moi , vous outragez ma fille ;
Corbleu , je vengerai l'honneur de ma famille.

L' O L I V E.

Je le vois bien , Monsieur , je suis pris comme un sot.
Et vais être assommé si vous lâchez un mot.

Vous êtes si bon , vous , moi je suis si sincère ;
En vous avouant tout , puis-je sortir d'affaire ?

G E R O N T E

Et que m'avoueras-tu que je ne sçache bien ?
La lettre m'a tout dit.

L' O L I V E.

La lettre ne dit rien.

G E R O N T E.

Aurois-tu de nouveau quelque chose à m'apprendre ?

L' O L I V E.

Oui : mais pour le sçavoir , Monsieur , il faut suspendre
L'ordre injuste & cruel par vous mal à propos
A Messieurs vos Valets donné contre mon dos.

G E R O N T E.

Après tes lâches tours , & ton effronterie . . .

S C E N E V.

GERONTE, L'OLIVE, DU MESNIL.

Et deux autres Laquais.

M D U M E S N I L.
Monsieur , nous voilà prêts pour la cérémonie.

L' O L I V E.

Je ne le suis pas , moi ; Monsieur a la bonté
De remettre l'affaire à ma commodité.

G E R O N T E.

Oui, oui, de quelqu'instant je veux bien qu'on diffère.

S C E N E V I.

G E R O N T E , L' O L I V E .

D E quelque instant, Monsieur ?

G E R O N T E .

Compte que ton salaire
Est tout prêt si tu ments, & que je te promets . . .

L' O L I V E .

Hélas, vous sçavez bien que je ne ments jamais.

G E R O N T E .

Moi, je le sçais ?

L' O L I V E .

Monsieur, quand on dépend d'un Maître,
On ment, mais sans mentir ; on laisse assez paroître
Que quand on ment ainsi . . . l'on ne dit pas fort vrai,
Et vous-même tantôt en avez fait l'essai ;
Car quand je vous faisois le recit du voyage
Que je n'avois pas fait . . . dans tout ce badinage
Vous compreniez fort bien que je mentois un peu,

G E R O N T E .

Oh, je m'en suis douté.

L' O L I V E .

Je l'ai bien vû, morbleu,
Vous distinguez le faux & le vrai d'une histoire,
Et l'on seroit bien fin de vous en faire accroire.

G E R O N T E .

Oui, j'ai l'esprit subtil, & pénétrant.

L' O L I V E .

Fort bien.

G E R O N T E .

Apprens-moi donc pourquoi . . .

C O M E D I E. 69
L' O L I V E.

Ne pénétrez-vous rien ?

G E R O N T E.

Quand tu me l'auras dit , j'en sçaurai davantage.
Pourquoi tous ces délais , ce prétendu voyage ?

L' O L I V E.

Le pourquoi de cela n'est pas bien avéré :
Mais entre nous , mon Maître a le chef mal timbré ;
Il est fou.

G E R O N T E.

Qui ? Léandre ?

L' O L I V E.

Oui , vous dis-je : & peut-être
Suis-je, moi qui vous parle, aussi fou que mon Maître.

G E R O N T E.

Je te crois.

L' O L I V E.

Vous sçavez que depuis certain tems ,
Malgré tous vos discours , tous vos empressements,
Par lui de jour en jour la nôce se diffère.

G E R O N T E.

Vraiment , c'est de cela que je suis en colère.

L' O L I V E.

Il attendoit Damon , son Ami.

G E R O N T E.

Mais pourquoi ?

L' O L I V E.

Pourquoi ? pour lui donner un fort plaisant emploi.

G E R O N T E.

Quel emploi ?

L' O L I V E.

D'éprouver sa Maîtresse.

G E R O N T E.

Julie ?

L' O L I V E.

Ma fille ? l'éprouver ?

70 LE CURIEUX IMPERTINENT,
L' O L I V E.

Doucement, je vous prie,
Cette épreuve se fait par curiosité.

G E R O N T E.

Qu'est-ce à dire ? comment ?

L' O L I V E.

Mon Maître est entêté

De pénétrer à fond s'il est bien vrai qu'on l'aime.

Je veux de mon côté le pénétrer de même.

Damon à votre fille adresse donc ses vœux,

Et de Nérine aussi Crispin fait l'amoureux :

C'est, comme vous voyez, un secret infailible

Pour sçavoir...

G E R O N T E.

Ce projet est bizarre.

L' O L I V E.

Et risible.

N'est-il pas vrai, Monsieur, que le tour est plaisant ?
Dites ?

G E R O N T E.

Le tour ? le tour est d'un extravagant.

Et ton Maître nous fait une offense cruelle.

L' O L I V E.

Ce n'est qu'un jeu : lui même il feint d'être infidelle.

G E R O N T E.

Voyez l'impertinent ! A quoi bon ces détours ?

L' O L I V E.

Pour différer la nôce encor de quinze jours ;

De-là vient mon voyage avec l'apopléxie,

De-là vient votre fièvre & celle de Julie ;

Et si vous demandez à fond le vrai pourquoi,

J'aurai bien de la peine à le dire, ma foi.

G E R O N T E.

Léandre est un benêt.

L' O L I V E.

Monsieur, quoi qu'il arrive,

Ne le confondez pas , de grace , avec L'Olive.

G É R O N T E.

Et Léandre , & Damon , & L'Olive , & Crispin ,
Je ne sçais qui des quatre est le plus grand faquin.

(Il sort.)

L' O L I V E.

Le vieillard pense juste , & moi-même j'ai honte . . .

S C E N E V I I.

LEANDRE , L'OLIVE.

D OÙ viens-tu ?
L E A N D R E.

L' O L I V E.

De parler au bon homme G é r o n t e.
Nous avons eu tous deux un fort vif entretien.

L E A N D R E.

Et que dit-il ?

L' O L I V E.

Il dit que vous ne valez rien ;
Et comme le plus foible est-toujours le coupable ,
Il vouloit que pour vous mon dos fût responsable :
Mais moi , pour éviter d'être roué de coups ,
J'ai , pour vous obliger , tout fait tomber sur vous.
Sçachant que vous voulez qu'on vous croye infidelle ,
Je ne pouvois trouver d'occasion plus belle.

L E A N D R E.

Bon.

L' O L I V E.

Vous êtes , dit-il , un menteur , un fripon ;
Et je suis convenu , moi , qu'il avoit raison.

L E A N D R E.

Fort bien.

LE CURIEUX IMPERTINENT,
L'OLIVE.

Vous trouvez donc que j'ai fait . . .

LEANDRE.

Amerveilles.

L'OLIVE.

Si quelqu'un l'entend mieux , je donne mes oreilles.

LEANDRE.

Et de mon changement il est fort courroucé ?

L'OLIVE.

Oui , Monsieur , il s'en tient vivement offensé ,
Et pour vous dire vrai , je crains quelque vacarme.

LEANDRE.

Il le faut avouer , cet incident me charme ,
Et quand même avec toi je l'aurois concerté . . .

L'OLIVE.

J'ai l'esprit bien present : dites la vérité.

LEANDRE.

On ne peut rien de mieux.

S C E N E V I I I .

LEANDRE, DAMON, L'OLIVE.

LEANDRE à Damon.

EH bien , comment Julie
A-t'elle appris par toi ma fausse perfidie ?
Parle : t'a-t'on reçu plus favorablement ?
As-tu de son dépit bien saisi le moment ?

DAMON.

Ce dépit à l'amour ne donne point d'atteinte ,
Tout violent qu'il est , il se borne à la plainte.
Malgré ce que j'ai dit , fidèle à son devoir ,
Elle veut te parler , & demande à te voir.

Parle.

Parle-lui : hâte-toi de la tirer de peine ,
Et ne t'expose point à mériter sa haine.
Jusques à certain point on peut blesser l'amour :
Mais qui l'offense trop , l'offense sans retour.

L E A N D R E.

C'est par ce seul moyen , par l'excès de l'offense ,
Que je puis être sûr de toute sa constance :
Enfin , pour l'éprouver jusques au dernier point ,
J'exige encor , Ami , ne me refuse point ,
Qu'au vieillard , qu'aigrira ma fausse perfidie ,
Pour toi , de mon aveu , tu demandes Julie.
Voilà le dernier trait pour éprouver son cœur ;
Dis-lui que je consens à t'en voir possesseur.

D A M O N.

S'il va me l'accorder ? Tu deviens fou , Léandre.

L E A N D R E.

Ah ! c'est elle pour lors qui devra s'en défendre ,
Résister à tes vœux , refuser d'obéir ,
Te bannir de ses yeux , & même te haïr.

D A M O N.

Fort bien , c'est donc le but de ce que tu projettes ?
Je me refuse à tort à ce que tu souhaites ?
Oh bien , mon pauvre Ami , je te déclare net ,
Qu'après ce que tu sçais , si tu suis ce projet ,
Pour te récompenser d'un pareil ridicule ,
Je te trahirai , moi , sans le moindre scrupule.

L E A N D R E.

Non , je te connois trop.

D A M O N.

Ma foi , je le ferai.

L E A N D R E.

Je ne le sçaurois croire.

D A M O N.

Oh , je t'en convainurai.

L E A N D R E.

Si mon cœur en ceci craint une perfidie ,

LE CURIEUX IMPERTINENT ,
 Va, ce n'est point de toi, ce n'est que de Julie,
 Mais par de vains discours c'est trop te retarder :
 Parle au Pere sur-tout ; je vais te seconder.

S C E N E I X.

D A M O N *seul.*

J E n'aurai, grace au Ciel, nul reproche à me faire ;
 Et si pour cet hymen j'obtiens l'aveu du Pere,
 Et que Julie enfin, quand elle aura tout sçu,
 S'indigne du dessein que Léandre a conçu,
 Dans cette occasion serai-je si coupable
 De saisir auprès d'elle un moment favorable ?
 Et que doit, après tout, m'importer que son cœur
 Par goût ou par dépit consente à mon bonheur ?
 Je serai trop heureux de posséder Julie.
 Peut-être qu'à mon sort l'hymen l'ayant unie,
 Elle secondera mes vœux & mon espoir.
 Dans les cœurs vertueux l'amour naît du devoir.

S C E N E X.

D A M O N , C R I S P I N.

J E vous cherchois. C R I S P I N *tout essoufflé.*

D A M O N.

Qu'as-tu ?

C R I S P I N.

Voici bien des affaires.

D A M O N.

Comment ?

COMÉDIE.

75

CRISPIN.

Il m'en viendra quelques coups d'étrivières.

DAMON.

Mais explique-toi donc.

CRISPIN.

Je sors de là-dedans.

Si vous sçaviez, Monsieur...

DAMON.

Quoi ?

CRISPIN.

Le diable est aux champs,

On sçait tout.

DAMON.

Mais encore ?

CRISPIN.

On croit que pour Julie

Votre amour n'est que feinte & jeu de Comédie,

Entre Léandre & vous en secret concerté,

Pour contenter d'un fou la curiosité.

DAMON.

Qui peut leur avoir dit le nœud de cette intrigue ?

CRISPIN.

Qui ? Pour le découvrir en vain je me fatigue ;

Car, à coup sûr, Monsieur, ce n'est ni vous, ni moi ;

Ni Léandre non plus, ni L'Olive, je croi.

DAMON.

Ace que tu me dis je vois peu d'aparence.

CRISPIN.

Le fait est vrai pourtant, donnez-vous patience.

Je m'étois (que cela soit secret entre nous)

Donné près de Nérine un petit rendez-vous :

Je m'y rendois ; un bruit fort grand se fait entendre.

J'écoute pour sçavoir d'où venoit cet esclandre.

La scène se passoit dans un appartement

Où les gens du logis n'entrent que rarement :

Cela me fait d'abord craindre quelqu'avanture,

76 . LE CURIEUX IMPERTINENT ,
Je mets doucement l'œil au trou de la serrure.
Je vois (il n'est pas bon d'être trop curieux)
Nérine & le Vieillard jurant à qui mieux mieux ;
Et Julie à rêver fortement attachée ,
Ne juroit pas si fort , mais étoit plus fâchée.
Le pétulant bon-homme écumoit de couroux ,
De sa canne & du pied il frapoit de grands coups ,
Et Nérine disoit : *Ce sont des gens à pendre.*

D A M O N.

Tout cela ne pouvoit regarder que Léandre.

C R I S P I N.

Je l'ai cru comme vous d'abord ; mais , ma foi , non :
On a par-ci , par-là prononcé votre nom ,
Puis ils ont à la fin conclu tous trois en somme ,
Que vous étiez , Monsieur , un fort mal-honnête
homme.

D A M O N.

Ah , que me dis-tu-là !

C R I S P I N.

Je dis la vérité.

J'ai fort bien entendu , car j'ai bien écouté.
Fort douloureusement la modeste Julie
Disoit : *Quoi ! par Damon me voir ainsi trahie !*
Damon. Vous voyez bien , Monsieur , que c'étoit vous.
Crispin est un maraut qu'il faut rouer de coups ,
Reprenoit tendrement l'obligeante Nérine.
Crispin , c'est moi , du moins à ce que j'imagine.
Pour éprouver mon cœur , feindre d'être amoureux !
Disoit Julie. *Il faut les étrangler tous deux ,*
Disoit Nérine. Enfin tous trois de compagnie ,
Sur Léandre & L'Olive ont fait une sortie ,
En ont dit plus de mal que de nous deux encor ;
Et comme ils s'apprêtoient à sortir , moi d'abord
J'ai couru pour venir de ceci vous instruire ,
Et pour voir avec vous ce qu'il faut faire ou dire.

D A M O N.

Je vais trouver Julie , & je veux lui parler.

C R I S P I N.

Donnons à leur couroux le tems de s'exhaler.
Du premier mouvement, Monsieur, je me défie.

D A M O N.

Non, il faut , sans tarder , que je me justifie.
Le hazard la conduit ici fort à propos.

C R I S P I N.

Défendons le visage , & leur tournons le dos.

S C E N E X I.

JULIE, DAMON, NERINE,
C R I S P I N.V OUS voilà donc, Monsieur ?
J U L I E à Damon.

N E R I N E à Crispin.

Ah! c'est donc vous, beau Sire!

C R I S P I N à Damon.

Eh bien, ai-je dit vrai ?

N E R I N E.

Qu'auront-ils à nous dire ?

J U L I E.

Sçachons un peu, Monsieur, par où j'ai mérité
D'être par vous traitée avec indignité.
Loin de guérir d'un fou l'injuste défiance,
Vous-même l'apuyez par votre complaisance ?
Léandre ose douter de mon cœur, de ma foi,
Et vous, lui prêtez - vous, des armes contre moi ?
De vous deux, dites-moi, quel est le plus coupable ?
L'un de légèreté m'a pû croire capable,
Et l'autre montre un cœur indigne, lâche & bas,

58 LE CURIEUX IMPERTINENT,
De feindre de l'amour quand il n'en ressent pas.

D A M O N.

Je ne prens point ici le parti de Léandre,
Vouloir le disculper seroit trop entreprendre;
C'est un Amant jaloux, curieux, indiscret.
Je ne sçais point par où vous sçavez son secret:
Mais enfin il est vrai, qu'ennemi de lui même,
En vous aimant, Madame, il n'est pas sûr qu'on
l'aime.

Contre ses sentimens j'ai long-tems combattu;
Non que de tels soupçons blessent votre vertu.
Vous devez excuser le trouble qui l'agite;
Sa crainte est d'un Amant peu sûr de son mérite.

J U L I E.

Et vous, qui prétendiez me surprendre aujourd'hui,
Damon, croyez-vous donc en avoir plus que lui?

D A M O N.

Non: mais j'ai plus d'amour, plus de délicatesse,
Je porte un cœur exempt d'une telle foiblesse.
Croyez-vous que ce cœur ait pû feindre avec vous?
Il fait de vous aimer son bonheur le plus doux;
Et lorsque mon Ami me proposa de feindre,
Je sentois une ardeur que rien ne peut éteindre:
Je ne le trahis point, lui-même il s'est trahi:
Il m'a prié, pressé, moi, j'ai trop obéi.
Enfin, si vous aimer, vous trouver adorable,
Est un crime pour moi, Léandre en est coupable,
Madame, & vous seriez trop injuste en effet,
De vouloir me punir d'un mal qu'un autre a fait.

J U L I E.

Par votre procédé vous m'avez outragée:
Si vous m'aimez, Damon, je suis assez vengée.

N E R I N E à Damon.

A votre excuse, vous, vous donnez un bon-tour,
La feinte fáchoit plus qu'un véritable amour.
Crispin, en cas pareil comme elle je suis vive.

C O M E D I E.

79

C R I S P I N.

L'histoire de Léandre est celle de L'Olive.

N E R I N E.

Tout de bon ?

C R I S P I N.

Tout de bon , j'en jure par ma foi.

N E R I N E.

Le sot veut donc aussi me faire éprouver , moi ?

Ah si je l'avois sçu , bien loin de me défendre . . .

J'ai regret au soufflet.

C R I S P I N.

Si tu veux le reprendre . . .

J U L I E.

Tant de fois assuré qu'il possédoit mon cœur ,

Léandre a pû douter de ma sincère ardeur !

Que n'essuïrois je point de son humeur jalouse ,

Quand un nœud solennel m'auroit fait son épouse ?

Le moindre objet , un rien troubleroit sa raison :

On ne se défait pas d'un semblable soupçon ;

Et lorsque par malheur une ame en est saisie ,

Rien ne peut rassurer contre la jalousie :

Non , Léandre jamais ne sera mon époux.

D A M O N.

Ah ! j'ose me livrer à l'espoir le plus doux.

Souffrez donc qu'un Amant respectueux & tendre

Sur l'heure à votre Pere aille s'offrir pour gendre.

J U L I E.

Damon , c'est trop manquer aux droits de l'amitié.

D A M O N.

Et c'est , le croiriez-vous ? lui qui m'en a prié.

J U L I E.

Il vous en a prié ! Léandre ?

D A M O N.

Avec instance.

N E R I N E.

Autre incident nouveau.

J U L I E.

Je me perds , plus j'y pense.

Ah ! c'en est trop , je sens de moment en moment
Augmenter ma colére & mon étonnement.

N E R I N E.

Qui ne seroit surpris d'une telle sottise ?
Il a perdu l'esprit , ou bien il vous méprise.

J U L I E.

Ou folie , ou mépris , tout est égal pour moi ,
L'un ou l'autre m'oblige à dégager ma foi ;
Et s'il est vrai , Damon , qu'un Amant téméraire
Soigneux de m'offenser , & sûr de me déplaire ,
A cet excès d'outrage ait osé se porter . . .

D A M O N.

Mon cœur de quelqu'espoir pourra t'il se flâter ?

J U L I E.

Le mien , qu'en ce moment agite un trouble extrême ,
De ce qu'il doit sentir n'est pas bien sûr lui-même :
Mais il faut que mon Pere instruit de tout ceci . . .

D A M O N.

Madame , permettez que je lui parle aussi.
Dans l'instant que par vous il aprendra l'offense ,
Souffrez que je me puisse offrir pour la vengeance ;
Il me faut votre aveu pour obtenir le sien.

J U L I E.

Souffrez que là-dessus je ne vous dise rien.

(Elle sort.)

D A M O N.

Nérine.

N E R I N E.

J'entens bien , Monsieur , laissez-moi faire ,
J'aignirai comme il faut & la Fille & le Pere.

D A M O N.

J'attens tout mon bonheur d'un secours si puissant ;
Toi , Nérine , attens tout d'un cœur reconnoissant.

SCÈNE XII.

NERINE, CRISPIN.

CRISPIN.

C'A, Nérine, entre nous faisons notre partie;
 Ne me diras-tu rien aussi par modestie ?
 Je suis, comme mon Maître, amoureux en effet,
 Mais je ne puis long-tems filer l'amour parfait.

NERINE.

Tu m'aimes tout de bon ?

CRISPIN.

Oui, je me donne au diable,
 Et de feindre pour toi je ne suis plus capable.
 Tes yeux vifs & mourans ont de certains apas
 Qui causent là-dedans de terribles combats ;
 Et comme un Papillon brûle souvent son aîle
 A force d'aprocher trop près de la chandele,
 Du feu de tes beaux yeux m'étant trop aproché...
 Je n'en suis pas, ma foi, quitte à meilleur marché.
 L'aîle de mon amour presqu'à demi brûlée...
 Fait qu'il ne peut ailleurs... reprendre sa volée :
 Ainsi par conséquent... tu comprends bien cela ;
 Ne pouvant plus voler... il faut qu'il reste-là,
 Et le pauvre Crispin retenu de la sorte...
 Enfin je t'aime trop, ou le diable m'emporte.

NERINE.

Vous vous en expliquez si pathétiquement,
 Que j'aurois fort grand tort d'en douter un moment.

CRISPIN.

Promets donc...

NERINE.

Je ne puis faire encore de promesse,

82 **LE CURIEUX IMPERTINENT,**
Et je veux suivre en tout le sort de ma Maîtresse.
Entre ses deux Amans le choix qu'elle fera
Pour L'Olive ou pour toi me déterminera ;
Et si tu m'aimes bien , tu prendras patience.

C R I S P I N.

Tu veux m'accoûtümer à la prendre d'avance ,
Mais de notre union quel que soit le succès ,
J'aime encor mieux la prendre auparavant qu'après.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.**J U L I E , N E R I N E.****N E R I N E.**

UN jaloux est, Madame, un animal bien traître,
Fort à propos Léandre à vous s'est fait con-
noître ;

A cacher ce qu'il pense il est bien consommé,
Vous devez le haïr autant qu'il fut aimé :
Mais une bonne fois faites moi bien comprendre
Si vous aimez toujours le curieux Léandre.
Ne vous sentez-vous point encor pour lui ? . . .

J U L I E.

Moi ? non.

Il m'a trop offensé, & j'estime Damon.
Déjà depuis long-tems par sa froideur extrême
Léandre dans mon cœur se desservoit lui-même ;
Je cachois mon dépit, & sentoïis chaque jour,
Que j'aimois par devoir autant que par amour.
Ses feintes, ses soupçons ont achevé l'ouvrage,
Je ne sçaurois tenir contre un pareil outrage ;
J'ose te l'assurer, l'affaire d'aujourd'hui
Ne permet pas que j'aye aucun retour pour lui.

N E R I N E.

Voilà des sentimens de fille raisonnable,
Gardez-vous d'en changer.

D 6

Je m'en sens in capable,
Nerine ; cependant je veux voir avant tout
S'il osera pousser la feinte jusqu'au bout.
Je vais m'en plaindre à lui de son ardeur nouvelle ,
Feindre que j'en ressens une douleur morte elle ;
Je n'épargnerai rien , ni soupirs , ni douceurs ,
Ni plaintes , ni regards , ni reproches , ni pleurs.
Heureuse si je puis , comme je le desire ,
Me ressaisir sur lui de mon premier empire ,
Rallumer tout l'amour dont son cœur fut épris ,
Pour l'accabler après de haine & de mépris.

N E R I N E.

Aux divers mouvemens qui régissent dans votre ame ,
Que notre Curieux vous plaît encor , Madame !

J U L I E.

Tes yeux seront témoins de mon ressentiment.

N E R I N E.

Et moi , si j'étois vous , sans éclaircissement ,
J'épouserois Damon , il est tout fait pour plaire.
Le joli Cavalier !

J U L I E.

Qui te dit le contraire ?

N E R I N E.

Ma foi , vivent les gens qui portent des plumets ,
On en fait des Maris qui ne grondent jamais ;
On n'effuye avec eux ni soupçons ni querelle ,
Et lorsqu'au Régiment la gloire les rappelle ,
Leurs femmes en repos , en pleine liberté ,
Passent , comme il leur plaît , le Printems & l'Eté.
Un Epoux de la sorte est un grand avantage ,
Qu'il soit six mois absent , c'est un demi veuvage ;
Quel avant-goût ! On vient : c'est notre Curieux.

J U L I E.

Tais-toi , tu me vas voir prendre un ton sérieux.

S C E N E I I.

JULIE , LEANDRE , NERINE.

J U L I E.

C'Est vous , Monsieur ? pour moi la rencontre est
heureuse :

Mais je crois que pour vous elle sera fâcheuse ;
Car depuis quelque-tems j'ai dû m'apercevoir
Que vous ne cherchiez pas fort souvent à me voir.

L E A N D R E.

Comment donc ? quel sujet avez-vous de vous plain-
dre ?

Hé, Madame, aime-t'on les gens pour les contraindre ?
Peut-on sans injustice exiger d'un Amant
Toujours les mêmes soins , le même empressement ?
Faut-il qu'incessamment occupé de tendresse
Il quitte ses Amis pour plaire à sa Maîtresse ?
Que lui-même il se fasse une nécessité
De renoncer aux droits de la société ?
Ce seroit de sa fiâme une preuve éclatante ,
Il est vrai : mais enfin cette preuve est gênante ,
Et ce seroit bien cher payer de doux momens ,
Dont le prix diminue après un certain tems.

N E R I N E.

Le compliment est doux.

J U L I E.

Je vous ai laissé dire ,
Et vos beaux sentimens n'ont rien que je n'admire ;
A les examiner-même du bon côté ,
Loin d'avoir des Amans la vive activité ,
D'un Mari mécontent vous affectez d'avance
Toute l'impolitesse , & toute l'indolence.

86 **LE CURIEUX IMPERTINENT ,**
Mon cœur de vains soupçons ne s'est point allarmé :
Pour un objet nouveau vous êtes enflâmé :
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dû le connoître ;
Vos moindres actions me le font trop paroître.
Un air triste , rêveur , contraint , embarrassé ,
Des soupirs affectés , un entretien glacé ,
Des regards inquiets , de feintes complaisances ,
Un ton brusque , chagrin , de fréquentes absences ,
Un Ami , des Parens qu'on feint de ménager ,
Une affaire importante à qui l'on veut songer ,
Mille délais nouveaux qu'on fait naître sans cesse ,
Plus d'égards pressés , plus de délicatesse ,
Pour conserver un cœur plus de soins , plus d'efforts ,
Plus de vivacité , plus d'amoureux transports ,
Plus de sermens nouveaux d'une ardeur éternelle ;
Que de justes raisons de vous croire infidelle !

L E A N D R E .

Je ne me connois point , Madame , à ce portrait.

N E R I N E .

C'est le vôtre pourtant , à coup sûr , trait pour trait.
Oui , c'est d'un cœur perfide une vive peinture ,
Madame & moi , Monsieur , peignons d'après nature.

L E A N D R E .

Pour bannir les soupçons que vous avez conçus ,
Je ne tenterai point des efforts superflus.
En voulant apaiser une femme en colère ,
Il arrive souvent qu'on fait tout le contraire ;
Et de mon changement ces soupçons affectez ,
M'en déguisent peut être un que vous méditez.
Mieux que vous dans les cœurs , Madame , je sçais
lire ,

Et je ne dis pas tout ce que je puis vous dire.

J U L I E .

Ingrat , il vous sied bien de tenir ces discours ;
Quand j'ai de sûrs témoins de vos lâches détours !
Vous imaginez-vous couvrir votre inconstance

En me faisant encore une nouvelle offense ?
On ne m'en a pas fait confidence à demi ,
Lui-même il m'a tout dit.

L E A N D R E.

Et qui donc ?

J U L I E.

Votre Ami :

Le démentirez-vous ?

N E R I N E.

Cela pourroit bien être ,

Ne l'en défiez pas.

L E A N D R E.

Le perfide , le traître ,

A qui seul j'ai par choix confié mon secret !

J U L I E.

Il est donc vrai , cruel ?

L E A N D R E.

Ami trop indiscret !

Je t'avois regardé comme un autre moi-même ;

Mais il ne m'a trahi que parce qu'il vous aime.

J U L I E.

Ah ! laissez-lui le soin de se justifier :

Mais vous . . .

L E A N D R E.

Vous sçavez tout , que puis-je vous nier ?

J'ai combattu long-tems contre une ardeur nouvelle ,

Et l'amour me contraint à vous être infidelle ;

Mon changement devient une nécessité.

N E R I N E *à part.*

Non , on ne vit jamais menteur plus effronté.

J U L I E.

Ah ! je l'avois prévu , je m'y devois attendre.

L E A N D R E.

En épousant Damon , vengez-vous de Léandre ,

Vous nous rendrez ainsi justice à tous les deux ,

Et vous me punirez en le rendant heureux.

JULIE.

Ah ! ne présumez pas que mon cœur s'abandonne
 A suivre par dépit l'exemple qu'on me donne :
 Non, dans ses premiers feux mon cœur veut persister,
 Je vous justifirois d'oser vous imiter.
 Quelqu'indigne que soit l'affront que vous me faites,
 Je vous aime toujours, tout ingrat que vous êtes.
 Ah ! cruel, si ton cœur s'ouvroit au repentir !
 S'il t'échapoit au moins une larme, un soupir !

L E A N D R E *à part.*

Cet excès de bonté me confond & m'accable,
 De feindre plus long-tems je ne suis plus capable,
 (*Haut.*)

Madame . . .

JULIE.

Je rougis d'un si honteux aveu.

L E A N D R E.

Il faut vous en faire un . . .

JULIE.

Adieu, perfide, adieu.

N E R I N E.

Malgré votre inconstance, on vous aime à la rage ;
 Tenez-vous gai.

L E A N D R E.

Nérine.

N E R I N E.

Adieu, petit volage.

S C E N E I I I.

L E A N D R E *seul.*

Tout conspire à mes vœux, tout flâte mon dessein :
 On m'aime, je le vois, & j'en suis sûr enfin.
 Pendant notre entretien, pour garder le silence,

Que mon cœur pénétré s'est fait de violence !
 Ah ! pour douter du sien , je n'ai plus de raisons.
 Quelle tranquillité succède à mes soupçons !
 O curiosité , qu'on met au rang des vices ,
 Vous devenez pour moi la source des délices ,
 Le remède aux soupçons , aux paniques terreurs ,
 Et la pierre de touche où l'on connoît les cœurs.

S C E N E I V.

LEANDRE , DAMON , CRISPIN.

L E A N D R E.

MAis j'aperçois Damon , mon bonheur me l'envoie :

Aproche , cher Ami , viens partager ma joye.
 Tes soins m'ont fait connoître , au gré de mon souhait,
 Que je suis destiné pour un bonheur parfait.
 On croit mon cœur épris d'une flâme nouvelle ,
 Et pourtant on s'obstine à demeurer fidelle :
 Pouvois-je me flâter d'un plus charmant espoir ?
 Cet excès de plaisir peut-il se concevoir ?
 Heureux de te devoir le repos de ma vie !
 Mais t'es-tu proposé pour épouser Julie ?
 As-tu vû Gêronte ?

D A M O N.

Oui.

L E A N D R E.

Hé bien , que t'a-t'il dit ?

D A M O N.

Il m'a paru piqué d'un violent dépit :
 Mais enfin , comme il est bon pere de famille ,
 Il ne prétend , dit-il , gêner en rien sa fille.

90 LE CURIEUX IMPERTINENT,
LEANDRE.

Ah, voilà ce qu'enfin j'avois tant souhaité !
Julie est sur ce choix en pleine liberté,
Et je puis aujourd'hui l'obtenir d'elle-même.
Elle croit que je change, & que mon Ami l'aime.
Tu vas dans un moment lui présenter ta main :
Qu'elle refuse, Ami, je l'épouse demain.

DAMON.

Crois moi, dès ce moment que l'hymen vous unisse.

LEANDRE.

Ah, poussons jusqu'au bout mon heureux artifice ;
Compte que ce n'est pas à présent sans effort :
Mais laisse-moi jouir des douceurs de mon sort.
Bien-tôt dans les transports d'une ame satisfaite...

SCENE V.

LEANDRE, DAMON, L'OLIVE,
CRISPIN.

L'OLIVE à *Leandre*.

J'viens vous avouer la faute que j'ai faite,
Et vous prier, Monsieur, de vouloir m'écouter ;
Il faut que vous sçachiez...

LEANDRE.

Que me veut-il conter ?

L'OLIVE.

Le bâton m'a fait peur, & j'avouë à ma honte
Que j'ai dit...

DAMON.

J'aperçois Julie avec Géronte.

LEANDRE.

Crois que pour moi son cœur ne peut se démentir.

DAMON *à part*.

Il s'obstine à se perdre, il faut y consentir.

SCENE DERNIERE.

GERONTE, JULIE, NERINE,
LEANDRE, DAMON, L'OLIVE,
CRISPIN.

L L'OLIVE à Léandre.
Es voici , songez bien . . .

LEANDRE.

Oh ! garde le silence ,

Ou vingt coups de bâton seront ta récompense.

L'OLIVE.

Et la vôtre sera . . . Nous allons voir beau jeu.

LEANDRE à Geronte.

Vous êtes informé ? . . .

GERONTE.

Je sçais que depuis peu

Vous avez . . .

LEANDRE.

Je rougis , Monsieur , de cette affaire.

GERONTE.

Vous n'en avez pas fait cependant grand mystère.

(à Julie.)

On n'en peut plus douter , ton infidèle Amant ,
Ma fille , avecque nous veut rompre absolument.

JULIE.

S'il est bien vrai , Monsieur , qu'un autre objet l'engage ,
On voudroit vainement retenir un volage.

GERONTE à Julie.

Votre exemple , Monsieur , fera suivi de près.
Que le Ciel vous conduise , & laissez nous en paix.

(à Julie.)

Léandre te trahit , Damon s'offre à sa place ,

92 LE CURIEUX IMPERTINENT,
J'y donne mon aveu.

D A M O N.

Pour vous en rendre grace
Je n'image point de termes assez forts,
Et n'ai pour m'exprimer que mille doux transports.

L E A N D R E.

Que tu fais bien, Damon, de soutenir la feinte!

G E R O N T E à *Julie*.

Crains-tu de t'expliquer, parle-nous sans contrainte.
Dis, n'acceptes-tu pas Damon pour ton époux?

L E A N D R E à *Damon*.

Je m'en vais triompher.

J U L I E.

Il m'eût été bien doux
De me voir pour jamais unie avec Léandre;
Il sçait que je l'aimois de l'amour le plus tendre.
J'ai tantôt par lui-même appris son changement,
Sans que mon cœur ait pû changer de sentiment:
Je suis toujours la même.

L E A N D R E.

Ah, c'est trop me contraindre,
Adorable Julie, il n'est plus tems de feindre;
Je le connois ce cœur, il est tendre & constant:
Vous m'aimez, j'en suis sûr, & je suis trop content.

J U L I E.

Comment donc?

L E A N D R E.

Il vous faut expliquer ce mystère.
Peut-être trop long-tems ai-je osé vous le taire:
Mais enfin de vous seule uniquement charmé,
Je doutois, il est vrai, du bonheur d'être aimé:
Pardonnez à l'Amant une tendre foiblesse;
Pardonnez à l'Ami cette feinte tendresse,
Que pour vous éprouver il affectoit pour vous.
C'est moi qui l'ai prié d'aller à vos genoux,
Madame, vous jurer une amour éternelle,

Et vous persuader que j'étois infidelle.
Après bien des combats , il m'a prêté ses soins :
Vous l'avez cru , Madame , & ne m'aimez pas moins ;
Il a plus fait encor , mais c'est à ma prière :
Il vous a demandé à Monsieur votre Pere ;
Il en obtient l'aveu , j'ai toujours votre cœur.
Voilà ma main , Madame.

J U L I E.

Il n'est plus tems , Monsieur ,
De vos honteux soupçons , je crains l'indigne fuite.
Mon repos , mon honneur veulent que je l'évite.
Sans couroux , sans aigreur je m'explique avec vous.
Et j'accepte aujourd'hui Damon pour mon Epoux.

L E A N D R E.

Madame , à votre tour , je crois vous voulez feindre :
Mais d'un pareil Ami j'ai lieu de ne rien craindre.
L'exacte probité dont son cœur suit la loi . . .

D A M O N.

Cet effort , par malheur , ne dépend plus de moi.
Je te plains : mais enfin , s'il faut que je le dise ,
Voilà le digne fruit de ta folle entreprise.
Si tu m'en avois cru , loin d'être malheureux ,
Tu te verrois , Léandre , au comble de tes vœux.

L' O L I V E.

Au tour que cela prend je puis juger d'avance ,
Que j'aurai même prix de mon impertinence ;
Et voyant le danger d'être trop curieux ,
Sans vouloir m'éclaircir je vous fais mes adieux.

N E R I N E.

Fort bien.

C R I S P I N à Nérine.

Pour éviter des disgraces pareilles ,
J'aurai soin de fermer mes yeux & mes oreilles.

N E R I N E.

C'est le meilleur parti.

G E R O N T E.

Finissons l'entretien.

**LE CURIEUX IMPERTINENT,
L E A N D R E en s'en allant.**

Je perds tout ce que j'aime, & le mérite bien.

C R I S P I N au Parterre.

Pour réfléchir, Messieurs, la matière est fort ample.

Amans, Maris jaloux, profitez de l'exemple :

Soyez de bonne-foi, croyez qu'on l'est aussi ;

Et pour prendre leçon, venez souvent ici.

F I N.



LINGRAT,
COMEDIE.

A C T E U R S.

GERONTE.

ARISTE, Frere de Géronte.

CLEON.

ISABELLE, Fille de Géronte.

DAMIS.

ORPHISE.

LISETTE, Suivante d'Isabelle.

NERINE, Suivante d'Orphise.

PASQUIN, Valet de Damis.

La Scène est à Paris dans la Maison de Géronte.

L'INGRAT



L'INGRAT,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, ARISTE.

GERONTE.



VOUS voulez me parler d'une affaire importante ?

ARISTE.

Oui, si vous contraignez votre humeur pétulante,

Jusques à m'écouter sans nul emportement.

GERONTE.

Soit.

ARISTE.

Pour peu qu'on s'opose à votre sentiment,
Vous répondez d'un air . . .

Tome I.

E

L'INGRAT,
GERONTE.

Ah, que de préambule !

ARISTE.

Vous me promettez donc ? . . .

GERONTE.

Suis-je si ridicule ?

Est-ce qu'à la raison je ne me rends jamais ?

ARISTE.

Je ne dis pas cela, mon Frere, mais . . .

GERONTE.

Quoi, mais ?

Je vous l'ai déjà dit plus de vingt fois, mon Frere,

Et je vous le redis, dût-il me déplaire ;

Je suis très-fatigué de vos moralités,

Et c'est toujours à moi que vous les débitez.

Grands discours, mots choisis, figure à chaque phrase ;

Vous parlez gravement, & même avec emphase ;

Mais tout cela ne sert qu'à me faire enrager,

Et nullement, mon Frere, à me faire changer.

Je suis vif, je suis prompt, mais je suis raisonnable.

ARISTE.

Quelquefois, & souvent vous êtes intraitable,

Dès qu'on veut vous ôter certains entêtements . . .

GERONTE (*brusquement.*)

Oh parbleu ! je suis las de vos raisonnemens :

Bon jour.

ARISTE.

Eh bien, j'ai tort ; écoutez-moi de grace.

GERONTE.

Trêve de remontrance, ou je quitte la place.

ARISTE.

Voulez-vous marier votre Fille ?

GERONTE.

Au plutôt.

J'ai trouvé justement le parti qu'il lui faut.

C O M E D I E.
A R I S T E.

99

Quel est-il ?

G E R O N T E.

C'est Damis.

A R I S T E.

Ah , que viens-je d'entendre !

Mon Frere , y pensez-vous ? Quoi ! vous prenez pour
Gendre

Un jeune homme sans bien , que depuis quelques mois
Vous avez retiré chez vous ?

G E R O N T E.

Oui. Je conçois

Que mon dessein , mon Frere , est peu conforme au
vôtre ,

Vous vouliez me parler , sans doute , de quelque autre ?

A R I S T E.

Oui , mon Frere , il est vrai.

G E R O N T E.

Je n'en démordrai point ,

Mon cher Frere.

A R I S T E.

Avez vous consulté sur ce point

Le goût de votre Fille ?

G E R O N T E.

Est-il donc nécessaire

De prendre son avis sur une telle affaire ?

De ma fille , je crois , j'ai droit de disposer.

A R I S T E.

Mais pour avoir ce droit , en faut-il abuser ?

Sçachez donc si Damis est aimé d'Isabelle ;

Car enfin . . .

G E R O N T E.

Oh parbleu ! vous me la donnez belle.

Il faut bien qu'il lui plaise étant choisi par moi.

Un Pere à ses Enfans doit imposer la loi :

Il est le souverain de toute sa famille.

E 2

100

L'INGRAT,
ARISTE.

Oui ; mais quand il marie ou son Fils , ou sa Fille ,
Il doit rabattre un peu de cette autorité ,
Et ne point trop vouloir ce qu'il a projeté :
Autrement , c'est aller jusqu'à la tyrannie.

GERONTE.

Vous me faites pitié , ma foi. Pauvre génie !

ARISTE.

Enfin donc votre Fille épousera Damis ?

GERONTE.

Oui , je vous en répons. Je me le suis promis.
Elle l'épousera , la chose est très-certaine ,
Ou . . . je l'épouserai , moi.

ARISTE.

Mais prenez la peine

De me dire pourquoi vous en usez ainsi ?

Quelles sont vos raisons ?

GERONTE.

Mes raisons ? Les voici.

ARISTE.

Bon.

GERONTE.

C'est que je le veux , & que je suis le maître.

ARISTE.

On ne peut pas répondre à cela ; mais peut-être
En avez-vous quelqu'autre ; & vous êtes trop bon ,
Trop juste . . .

GERONTE.

Oui morbleu ! j'ai quelqu'autre raison
Que tout homme d'honneur ne sçauroit contredire,
Et j'ai honte pour vous , qu'il vous en faille instruire.
Avez-vous oublié que je dois tout mon bien
Au Pere de Damis ? & comptez-vous pour rien
Les bontez qu'eut pour moi cet Ami plein de zèle,
Lorsque l'éclat fâcheux d'une affaire cruelle
Obligea notre Pere à sortir de Paris ?

Son bien fut confisqué. Le Pere de Damis ,
 Touché de nos malheurs , sensible à ma misère ,
 Me prit en sa maison , & me tint lieu de Pere.
 Ses Parens , ses Amis , & ses soins affidus ,
 Obtinrent que nos biens nous fûssent tous rendus ;
 Il me sauve , en un mot , d'un si cruel orage :
 Au bout de quatorze ans , lui-même il fait naufrage ;
 Il prête à des Amis , il se rend caution ,
 Et par d'autres malheurs il perd un million.
 Un bien près de Nevers est le seul qui lui reste ,
 Il s'y retire enfin après ce coup funeste :
 Il languit quelque tems dans ce triste séjour ;
 Il meurt , & laisse un Fils. Par un juste retour
 Je l'attire céans , & malgré ma famille ,
 Je prétens qu'au plutôt il épouse ma Fille.
 Je sçais bien , comme vous , qu'il est pauvre ; mais quoi !
 Les bienfaits que son Pere a répandus sur moi
 Ne sont ils d'aucun prix ? C'est un riche héritage
 Que Damis à ma Fille apporte en mariage.

A R I S T E.

Aidez-le , j'y consens ; mais ne le pouvez vous ,
 Sans que de votre Fille il devienne l'Epoux ?
 Déjà depuis long-tems Cleon aime Isabelle ,
 Et pour dire encor plus , peut-être l'aime-t'elle.
 Cléon , en l'épousant , vous feroit grand honneur :
 Sa naissance & son rang . . .

G E R O N T E.

Je suis son serviteur.
 Je veux être toujours maître dans ma famille ;
 Il croiroit faire grace en épousant ma Fille.
 Possesseur de mon bien , qu'il souhaite d'avoir ,
 Il ne daigneroit plus s'abaisser à me voir ;
 Et ma Fille par lui haïe & méprisée ,
 A mille déplaisirs se verroit exposée.
 Dès qu'elle se plaindroit : Allez , lui diroit-on ,
 C'est bien assez pour vous de porter un grand nom ,

Vous n'êtes que bourgeoise, entendez-vous, ma mie.
Morbleu ! je souffrirois une telle infamie ?

Je me dépouillerois pour avoir des mépris ?

Non, non, je ne veux point de grandeur à ce prix.

J'ai du bien, mais enfin je n'ai point la foiblesse

De vouloir voir ma Fille ou Marquise ou Duchesse :

Il en coûte trop cher. Plus d'un riche Bourgeois

Ayant fait ce faux pas, s'en est mordu les doigts.

A R I S T E.

De la part de Cléon vous n'avez rien à craindre.

G E R O N T E.

Bagatelle : A présent il tâche à se contraindre.

Dès qu'il feroit mon Gendre, adieu l'honnêteté.

Eh ! je connois l'humeur des gens de qualité.

A R I S T E.

Examinez-le à fond, vous changerez de stile,

Et conviendrez. . . .

G E R O N T E.

Morbleu ! vous m'échauffez la bile.

Retirez-vous de grace, & ne me troublez pas.

A R I S T E.

Adieu donc.

S C E N E I I.

G E R O N T E *seul.*

IL me met dans un grand embarras.

Je crains fort que Cléon, trop aimé d'Isabelle,

A mes intentions ne la rende rebelle ;

Mais elle vient : Feignons pendant quelques momens,

Et découvrons un peu quels sont ses sentimens.

SCENE III.

GERONTE, ISABELLE,
LISETTE.

GERONTE. (*d'un air riant.*)

AH! vous voilà, ma Fille : Eh quoi! toujours rê-
veuse ;

Qu'avez-vous, dites-moi? ne soyez point honteuse.

ISABELLE.

Moi? qu'aurois-je, mon Pere?

GERONTE.

Ah! vous diffimulez.

Ouvrez-moi votre cœur. Que vous faut-il? Parlez.

LISETTE.

La chose à deviner n'est pas bien difficile.

GERONTE. (*brusquement.*)

Je ne vous parle pas, vous êtes trop habile.

(*à Isabelle.*)

Vous sçavez l'amitié que j'eus toujours pour vous.

ISABELLE.

Il est vrai, c'est pour moi le bonheur le plus doux.

GERONTE.

Vous êtes inquiète.

LISETTE.

Oh la grande merveille,

Qu'une Fille à vingt ans ait la puce à l'oreille!

GERONTE.

Pourquoi me répons tu? je ne te parle pas.

LISETTE.

Je me répons à moi.

GERONTE.

Répons-toi donc tout bas.

L'INGRAT,

(A Isabelle.)

De ce que vous pensez me ferez-vous mystère ?

ISABELLE.

Moi ? je ne pense rien que je veuille vous taire.

LISETTE.

Il est certains secrets qu'on renferme en dedans,

Et dont les Peres sont de mauvais confidens.

GERONTE.

Tai-toi.

LISETTE.

Je ne le puis, Monsieur, en conscience.

GERONTE.

Je le veux.

LISETTE. *(Elle le prévient quand il veut parler.)*

Qu'il est dur de garder le silence !

GERONTE à sa Fille.

Enfin...

LISETTE.

Mais on le veut, il faut bien obéir.

GERONTE à sa Fille.

Je sçais...

LISETTE.

Je me tairai, quand j'en devrois mourir.

(Elle rencontre les yeux de Gêronte, qui lui jette un regard terrible.)

GERONTE.

Avouez le sujet de votre rêverie.

Ne souhaitez-vous pas ? ...

ISABELLE.

Quoi ?

GERONTE.

Que je vous marie.

LISETTE.

Ma foi, vous devinez.

ISABELLE.

Je le souhaite, moi ?

L I S E T T E.

Eh ! vous n'en mourriez pas, ni moi non plus, je croi.

G E R O N T E.

Lifette parle bien, & j'aime sa franchise,
Suis son exemple, allons.

I S A B E L L E.

Que faut-il que je dise ?

G E R O N T E.

Que tu veux un mari : ne diffimule point.

I S A B E L L E.

Il me sied assez mal de parler sur ce point.
Cependant j'obéis. Si pour le mariage
On consulte mon cœur, j'y vois mon avantage,
Rien ne peut me flater plus agréablement.
Si l'on veut m'engager sans mon consentement,
Je fais le mariage, & je serai ravie
D'être comme je suis le reste de ma vie.

G E R O N T E *à part.*

De mon benêt de Frere elle a pris les leçons :

(Haut.)

Contraignons-nous pourtant. Je goûte vos raisons,
Ma Fille, & de ma part vous n'avez rien à craindre.
Allez, je vous promets de ne vous point contraindre.
C'a découvrez-moi donc le fond de votre cœur.
Cléon... Vous rougissez ?

L I S E T T E.

Eh franchement, Monsieur,

Il joint bien du mérite à sa haute naissance.

G E R O N T E.

Il vient ici souvent ?

L I S E T T E *à part.*

Plus souvent qu'il ne pense.

G E R O N T E *à sa Fille.*

Dites donc ?

I S A B E L L E.

Quelquefois.

L'INGRAT,
GERONTE.

J'ai cru m'apercevoir
Qu'il n'étoit pas fâché quand il pouvoit vous voir.

ISABELLE.

Au moins il me le dit.

GERONTE.

Vous jurant qu'il vous aime?

ISABELLE.

Oui.

GERONTE.

De votre côté vous en usez de même?

ISABELLE.

Comme il est honnête homme, & qu'il veut m'é-
pouser,

A ses empressements je n'ai pu m'opposer.

GERONTE.

Fort bien. Je vous entens, ma petite mignonne,
Vous l'aimez?

ISABELLE.

Il est vrai.

GERONTE *en fureur.*

Quoi! vous l'aimez, friponne?

Ah, ah, vous vous piquez de belle passion!

Et vous osez aimer sans ma permission?

ISABELLE.

Mon Pere!

GERONTE.

Indigne Fille!

ISABELLE.

Hélas, je suis perdu!

GERONTE.

Osez-vous bien encor vous montrer à ma vûe?

LISSETTE.

Pouvez-vous, car il faut que je parle à mon tour,
Montrer tant d'ignorance en matière d'amour?

Quoi ! coquine tu veux ? ...

L I S E T T E.

Malgré votre colere ,
Sçachez qu'on aime point selon l'ordre d'un Pere.
La main dépend de lui. Le cœur en liberté
Du pouvoir paternel brave l'autorité ;
Il ne s'attache à rien qu'à ce qu'il trouve aimable,
Et c'est de la nature un droit incontestable.
Très-inutilement prétend on l'engager
Par force , par devoir , par raison , à changer.
Ni force , ni devoir , ni raison , ni prudence ,
Rien ne l'y peut forcer que sa propre inconstance.

G E R O N T E.

Quoi pendarde ! tu peux me tenir ces discours ?

Ah ! je t'en punirai.

L I S E T T E à Isabelle.

Vous tairez-vous toujours ?

Vous même , à votre tour , défendez votre cause.

G E R O N T E.

Aimer sans mon aveu !

L I S E T T E.

Voyez l'étrange chose !

Ainsi donc il falloit pour aimer tendrement ,
Qu'elle prît soin , Monsieur , d'avoir votre agré-
ment ?

Et vous dit : Mon Papa , Cléon me trouve aimable ,
Je m'aperçois aussi qu'il est très-estimable ,
Qu'il est jeune , bien fait , qu'il a l'œil tendre &
doux ,

Je voudrois bien l'aimer , me le permettez-vous ?

(Elle fait la révérence .)

Oh le beau compliment d'une Fille à son Pere !
De votre tems , Monsieur , étoit-ce la maniere ?
Je ne sçais si l'on fait aujourd'hui bien ou mal ;
Mais nous n'observons plus ce cérémonial.

L' I N G R A T ,
G E R O N T E .

Enfin , malgré mes dents il faut que je me taise ,
Chienne , pour te laisser jaser tout à ton aise .
Prends bien garde à la fin de te faire chasser .

L I S E T T E .

Je vous parle raison , pourquoi vous offenser ?
N'avez-vous pas promis de ne la point contraindre ?

G E R O N T E .

Va , si je l'ai promis , c'est que je voulois feindre .

L I S E T T E .

Mais qui voulez-vous donc lui donner pour Epoux ?

G E R O N T E .

Damis .

I S A B E L L E .

Ah Ciel !

L I S E T T E .

Damis ! vous vous moquez de nous .
En conscience , là , croyez vous être sage ?

G E R O N T E .

Oui . Je veux dès demain faire ce mariage .

(*A Isabelle .*)

Si vous n'obéissez un Couvent dans trois jours
Vous fera repentir de vos folles amours .

(*Il sort .*)

S C E N E I V .

I S A B E L L E , L I S E T T E .

I S A B E L L E *pleurant .*

AH ! ma pauvre Lisette .

L I S E T T E *sur le même ton .*

Ah ! ma chere Maitresse .

I S A B E L L E.

Je ne puis respirer , tant la douleur m'opresse.
 Cher Cléon , pourrez-vous soutenir ce malheur ?

L I S E T T E (*d'une voix entrecoupée.*)

Hélas , le pauvre enfant , il mourra de douleur.

I S A B E L L E.

C'est donc en vain que j'aime & que je suis aimée !

L I S E T T E.

Je cède à la fureur dont je suis animée.

(*du côté dont Geronte est sorti.*)

Quoi donc ! vous prétendez , vieux reître , vieux
 brutal ? . . .

I S A B E L L E.

Ah ! respecte mon Pere , & n'en di point de mal.

L I S E T T E.

Je veux lui chanter pouille au moins en son absence,
 Puisque je n'ose pas le faire en sa presence.

I S A B E L L E.

Si c'est tout le secours que tu veux me donner ,
 A mon mauvais destin tu peux m'abandonner.
 Conseille-moi plutôt sur ce que je dois faire.

L I S E T T E.

Primò , désobéir à Monsieur votre Pere.
 Oui , c'est-là le grand point qu'il vous faut observer,
 Et j'ai trouvé cela tout d'un coup sans rêver.

I S A B E L L E.

Le Couvent

L I S E T T E.

Raisonnons en bonne politique

Le Couvent est-il fait pour une Fille unique ,
 Qui doit en mariage avoir cent mille écus
 Du seul bien de sa Mere ? Allez , ne craignez plus
 Qu'à cette extrémité l'on veuille vous réduire ;
 Aimez toujours Cleon , osez même le dire.
 Si Geronte vous presse , il faut dorénavant
 Lui répondre en deux mots , Cleon , ou le Couvent ;

TIO

**L'INGRAT,
ISABELLE.**

Je crains qu'il ne persiste. . .

LISETTE.

Eh ! je sçais qu'il vous aime.

Il faudra qu'il se rende en dépit de lui-même ;
Et quand Damis sçaura que vous aimez Cléon ,
Qui l'a toujours aidé de sa protection ,
Et qui depuis peu même , à ce que l'on publie ,
A trouvé le moyen de lui sauver la vie ;
Quand il sçaura de plus , qu'il soupire pour vous ,
Et qu'il aspire enfin à se voir votre Epoux ,
Comptez que le respect & la reconnoissance. . .

ISABELLE.

Je connois peu Damis , mais selon l'aparence
Il ne se pique pas d'avoir des sentimens. . .

LISETTE.

Je sçais que les ingrats sont communs en ce tems,
Et

ISABELLE.

Ceder une main qui fait notre fortune,
Ce n'est pas-là l'effort d'une vertu commune.

LISETTE.

En tout cas , il faudra lui déclarer tout net ,
Que vous le haïssez.

ISABELLE.

Je le hais en effet.

Mais , si malgré cela. . .

LISETTE.

Mon Dieu , laissez-moi faire ,
Je trouverai moyen de rompre cette affaire.
Mais voici son Valet , retirez-vous d'ici ,
Et laissez moi le soin de mener tout ceci.

ISABELLE.

Je me confie en toi.

LISETTE.

Vous serez satisfaite.

S C E N E V.

L I S E T T E , P A S Q U I N .

T P A S Q U I N .
Rès-humble serviteur à l'aimable Lisette.

L I S E T T E . (*brusquement.*)
Bonjour.

P A S Q U I N .
Comment bonjour. Quel accueil est-ce-là ?
D'où peut naître, dis-moi, l'humeur où te voilà ?

L I S E T T E .
Que t'importe ?

P A S Q U I N .
Croi-moi, ne fais point la cruelle,
Les hommes aujourd'hui sont rares.

L I S E T T E .

Bagatelle.

Il en est encor plus que nous ne voudrions,
Et qui méritent bien que nous les méprifions.

P A S Q U I N .

Vous avez beau tenir ce discours malhonnête,
Le moindre de nous tous vous fait tourner la tête.

L I S E T T E .

Voilà certainement le discours le plus plat,
Qui soit jamais sorti de la bouche d'un fat.
Eh, taisez-vous, Messieurs, dans le siècle où nous
sommes,

Où l'on voit chaque jour dégénérer les hommes.
Car qu'est-ce qu'un jeune homme ? un jaseur im-
portun,

Un petit freluquet vuide de sens commun,
Qui court, saute, trépigne, & met toute sa gloire

L' I N G R A T,

A passer & les jours & les nuits à bien boire ;
 Sans goût , sans politesse , étourdi , dissipé ,
 Qui de la bagatelle est toujours occupé ;
 Esclave plus que nous d'une mode nouvelle ,
 Ami très-indiscret , Amant très-infidelle ,
 Qui jure , qui médit , qui prodigue son bien ,
 Qui n'a nuls sentimens , qui ne s'applique à rien ,
 Qui ne sçait observer ni raison , ni mesure ,
 Et qui de l'homme , enfin , n'a plus que la figure.

P A S Q U I N.

Ta Maîtresse à de nous meilleure opinion.

L I S E T T E.

Que sçais-tu ?

P A S Q U I N.

Je vois bien qu'elle lorgne Cleon.

L I S E T T E.

Oui , parce qu'il est fait autrement que les autres.

P A S Q U I N.

Bon. Il a ses défauts , & nous avons les nôtres.
 A la naissance près , mon Maître le vaut bien.

L I S E T T E.

Plaisant original !

P A S Q U I N.

Comment ?

L I S E T T E.

Ne m'en di rien.

Depuis qu'il est ici , j'évite sa présence ;
 Et me parler de lui , c'est me faire une offense.

P A S Q U I N.

Il t'est fort obligé de ces bons sentimens ,
 Et je t'en fais pour lui d'humbles remerciemens.

L I S E T T E.

Ma Maîtresse le hait encor bien davantage.

P A S Q U I N.

Tout de bon ?

L I S E T T E.

De ceci tu pourras faire usage ,
Si tu vois que ton Maître ait la témérité
D'abuser des bontés d'un Vieillard entêté ,
Qui forme quelquefois des projets fort bizarres.

P A S Q U I N.

Mais je ne t'entens point , je crois que tu t'égares.

L I S E T T E.

Non : je te parle juste. Aprens aussi de moi ,
Qu'Isabelle à Cléon vient d'engager sa foi ,
Et qu'ils se sont promis une amour éternelle.

P A S Q U I N.

J'y consens volontiers. Parlons de moi , la belle ,
Vous sentez-vous d'humeur à m'aimer tant soit peu ?

L I S E T T E.

Non ; naturellement je vous fais cet aveu.

P A S Q U I N.

Voilà ce qui s'apelle un aveu fort sincère.
Je me flattois pourtant d'avoir de quoi vous plaire.

L I S E T T E.

Je te dis franchement les sentimens que j'ai ,
Adieu , va-t'en au diable , & voilà ton congé.

(Elle sort.)

S C E N E V I.

D A M I S , P A S Q U I N.

J E te cherchois , Pasquin.
D A M I S *entre en riant.*

P A S Q U I N.

Ah ! vraiment. . .

D A M I S.

Pour te dire. . .

L'INGRAT,

Ah , ah , ah !

PASQUIN.

Qu'est-ce donc ? & qu'avez-vous à rire ?

DAMIS.

Je ris du plus grand fou qui ait jamais été.

PASQUIN.

Auriez-vous entendu comme elle m'a traité ?

DAMIS (*riant.*)

Ah ah !

PASQUIN.

Vous en avez aussi pour votre compte.

DAMIS.

Parbleu je suis charmé de ce Monsieur Geronte.

Oh j'en rirai long-tems , & de bon cœur.

PASQUIN.

Comment ?

DAMIS.

Le pauvre homme , a ma foi , perdu le jugement.

PASQUIN.

Qu'a-t'il fait ? dites donc , sans tarder davantage.

DAMIS.

Il prétend me donner sa fille en mariage.

PASQUIN.

Mais je ne vois pas-là de quoi se récrier.

Vous vous moquez de lui pour le remercier ?

DAMIS.

Oui. Qui peut l'empêcher de choisir pour sa Fille,

Un Mari d'un haut rang , d'une illustre famille ?

Le bien tient lieu d'honneur , de rang & de maison ;

C'est l'usage du tems fondé sur la raison.

Il peut , comme il voudra , disposer d'Isabelle ,

Le Marquis & le Duc soupireront pour elle ;

Mais m'aller choisir , moi , qui ne tiens lieu de rien.

Qui n'ai , comme tu sçais , ni naissance , ni bien ,

Je soutiens que c'est-là l'action la plus folle...

Tu ne dis rien , Pasquin ?

C O M E D I E. 115
P A S Q U I N.

J'ai perdu la parole ,
Et je suis assommé par un pareil discours.
Quoi , Monsieur ! voulez-vous vous ressembler
tôûjours ?

Mais puisque vous trouvez son projet si risible ,
Vous l'en détournerez.

D A M I S.

Oh point.

P A S Q U I N.

Est-il possible
Que vous veüillez souffrir qu'il puisse s'écarter ?

D A M I S.

Je ris de sa folie , & j'en veux profiter.
Des sottises d'autrui tirer son avantage ,
Voilà du bon esprit le salutaire usage.
C'est ainsi que je viens d'en user aujourd'hui ;
J'applaudissois Geronte , & me mocquois de lui.
Car qui ne riroit pas du motif qui l'oblige
A me donner sa Fille ?

P A S Q U I N.

Oh ! c'est quelque vertige.
Mais , Monsieur , s'il vous plaît , dites-moi ce motif ,
Cela doit , sur mon ame , être récréatif.

D A M I S.

Oh rien n'est plus plaisant. Enfin , cette alliance
Est fondée , a-t'il dit , sur la reconnoissance ;
Et mon Pere autrefois l'a comblé de bienfaits
Dont il veut qu'au plutôt je sente les effets ;
Si-non il se croiroit le plus ingrat des hommes.
Belleraison, morbleu, dans le siècle où nous sommes
De quel país vient il ? ne doit il pas sçavoir
Que ce qui nous convient est notre seul devoir ?
Pour moi, c'est ma maxime, & quoi qu'on puisse dire.

P A S Q U I N.

Voilà donc le sujet qui vous a tant fait rire ?

Oui.

P A S Q U I N.

Je ne m'y ferois, ma foi, pas attendu,
Et pour moi, si j'en ris, je veux être pendu.
Mais, Monsieur, deviez vous accepter Isabelle
Sans avoir pris le soin de vous faire aimer d'elle?

D A M I S.

Avec certain mérite on peut être assuré...

P A S Q U I N.

Ma foi, votre mérite a bien mal operé,
Car Isabelle en vous ne trouve rien d'aimable.

D A M I S.

Non ?

P A S Q U I N.

Non, mais en revanche on vous trouve ef-
froyable.

D A M I S.

Je m'en console fort, car je ne l'aime point.

P A S Q U I N.

Ainsi donc vous voilà tous deux au même point.

D A M I S.

Oui. Mais soit qu'elle m'aime, ou qu'elle me haïsse,
A l'ordre de son Pere il faut qu'elle obéisse.

P A S Q U I N.

N'en étant pas aimé vous pourriez l'épouser ?
Gagnerez-vous son cœur à la tyranniser ?

D A M I S.

Que m'importe son cœur, si j'obtiens sa personne ?
Je ne suis amoureux que du bien qu'on lui donne.
Je cherche à m'enrichir, non à me faire aimer.
D'ailleurs quand, par mes soins, j'aurois pû la
charmer,

Cela dureroit peu ; car à present l'usage
Est, qu'on ne s'aime plus après le mariage.

P A S Q U I N.

Haï dès à-present, quand vous serez Mari,

Ce fera, sur mon ame, un beau charivari.
Votre front pourra bien être orné par la Belle.

D A M I S.

Pasquin, ayons du bien, le reste est bagatelle.
Toutes ces craintes-là sont visions de fous.

P A S Q U I N.

Je vois beaucoup de gens qui pensent comme vous.
Mais, Monsieur, il est bon de vous dire une chose :
Cleon empêchera l'hymen qu'on vous propose.
Il adore Isabelle, il en est adoré.

D A M I S.

Tu te moques de moi.

P A S Q U I N.

Rien n'est plus assuré.

Tout homme du bel air, de qui la bourse est vuide,
D'une riche bourgeoise est diablement avide.
Pouvez vous devenir le rival de Cleon
Après ce qu'il a fait pour vous ?

D A M I S.

Et pourquoi non,

Di-moi ?

P A S Q U I N.

Laiſſons à part son rang & sa naissance;
Et songez seulement que la reconnoissance

D A M I S.

Quelle reconnoissance est-ce que je lui dois,
Faquin ?

P A S Q U I N.

La question est plaisante, ma foi.
Il vous protège, & même il vous sauve la vie,
Et ce sont menus droits qu'aisément on oublie.

D A M I S.

Ah ah! je m'en souviens, l'affaire de Nevers.

P A S Q U I N.

Ah! qu'à votre louange on chantoit de beaux vers !
Vous aviez, disoit-on, d'une ame noble & fière
Tué pendant la nuit un homme par derrière.

L' I N G R A T,
D A M I S.

J'en étois innocent.

P A S Q U I N.

Oui , vous avez raison ,
Je le sçais ; mais enfin , on vous mit en prison.
Le défunt , comme vous , étoit Amant d'Orphise ;
Vous aviez eu tous deux , sur cela , quelque prise.
L'assassin avoit sçu si bien prendre son tems ,
Que vous eussiez pour lui payé tous les dépens ,
Et que vous périssiez malgré votre innocence ,
Si Cléon n'eût écrit en toute diligence ,
Et n'eût mis tous ses soins à découvrir enfin ,
Qu'un parent du défunt étoit son assassin.

D A M I S.

Il est vrai ; mais Cléon n'a fait dans cette affaire ,
Que ce qu'un galant homme est obligé de faire.
L'action est si belle , & lui fait tant d'honneur ,
Qu'il la doit , plus que moi , tenir pour un bonheur.

P A S Q U I N.

Il vous en doit de reste. Et cette pauvre Orphise ,
Qui vous aimoit si fort , & qui vous est promise ,
Vous l'abandonnez donc ?

D A M I S.

Elle n'a plus de bien.

P A S Q U I N.

Ce qu'elle a fait pour vous. . . .

D A M I S.

Ne me réplique rien ,
Si tu ne veux déplaire ; & retiens pour maxime ,
Que pour se rendre heureux tout devient légitime.
Adieu , car on m'attend pour dresser le Contrat.

(Il sort.)

P A S Q U I N.

Morbleu ! que je suis las de servir un ingrat !

Fin du premier Acte.

 ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

M Ais où courez-vous donc ?

ISABELLE.

Eh que sçais-je , Lisette !

LISETTE.

Ecoutez moi du moins.

ISABELLE.

Je suis trop inquiète.

Mon Oncle sort , Cléon ne revient point. Hélas.

LISETTE.

On l'est allé chercher , ne vous désolez pas.

Il va vous demander lui-même en mariage ,

Peut-être obtiendra-t'il...

ISABELLE.

Ah ! je tremble.

LISETTE.

J'enrage

De voir que vous avez si peu de fermeté.

ISABELLE.

Je sçais trop à quel point mon Pere est entêté...

LISETTE.

Eh bien , Madame , il faut imiter votre Pere.

Sans vous , au bout du compte , on ne sçauroit rien
faire ;

L'INGRAT,

Il tiendra pour Damis, vous tiendrez pour Cléon;
Il dira toujours oui, vous direz toujours non.

ISABELLE.

Est-ce là le parti qu'une fille bien sage?....

LISETTE.

Il vous en aimera mille fois davantage.

Un Pere est trop heureux, & sur tout aujourd'hui,
De se voir un enfant qui tienne un peu de lui:
Cela n'est pas commun.

ISABELLE.

Je n'ai pas l'assurance....

LISETTE.

Eh bien, signalez vous par votre obéissance;
Damis sera le prix de vos soumissions,
Et l'on ne force point les inclinations.

ISABELLE.

Ah! ne m'accable point par cette raillerie.

LISETTE.

Mais enfin, quel parti prenez vous, je vous prie?

ISABELLE.

De parler à Damis.

LISETTE.

Ah! j'approuve cela.

ISABELLE.

Et de lui déclarer....

LISETTE.

Eh tenez, le voilà.



SCENE

S C E N E I I.

ISABELLE, DAMIS, PASQUIN,
LISETTE.

M D A M I S.
Adame, je ne sçais si vous êtes instruite . . .

L I S E T T E à Isabelle.

Courage. Vous voilà déjà toute interdite.

D A M I S.

Des bontez dont Géronte a daigné m'honorer.

I S A B E L L E.

Je sçais jusqu'où son choix vous permet d'aspirer.
Je sçais plus ; c'est qu'avant de m'avoir consultée ,
L'offre qu'il vous a faite est par vous acceptée.
N'est-ce pas m'offenser ? . . .

D A M I S.

Je ne puis le nier.

Mais mon empressement doit me justifier.

Si-tôt que je vous vis, je vous aimai, Madame,

Eh que n'ai-je point fait pour étouffer ma flâme !

Pasquin m'en est témoin.

P A S Q U I N à part. ✓

Il a le diable au corps.

D A M I S à Pasquin.

Parle donc.

P A S Q U I N.

Il est vrai qu'il a fait des efforts.

(A Damis bas.)

Mais pouvez-vous mentir avec cette impudence ?

D A M I S.

Ces efforts furent vains. Je m'imposai silence.

C'étoit beaucoup, Madame; & jusques à ce jour

Ma bouche ni mes yeux n'ont point parlé d'amour.

A suivre mon penchant Géronte m'autorise,

L'INGRAT,

Il m'offre votre main. Quelle aimable surprise !
 Ai-je dû balancer, Madame, à l'accepter ?
 Etoit-ce vous aimer que de vous consulter ?

PASQUIN.

Oh, mon Maître a cela qu'il va vite en affaires.
 Quand on est bien pressé, l'on ne raisonne guères.

DAMIS.

L'amour & la raison peuvent ils s'accorder ?
 Dans ces occasions l'amour veut décider.

LISETTE.

Eh ! ce n'est point l'amour en ceci qui décide ;
 Dites-le franchement, l'intérêt seul vous guide.

DAMIS.

L'intérêt, juste Ciel ! moi qui ne sçais qu'aimer !

PASQUIN.

Mon Maître intéressé ! Fi donc. C'est blasphémer.

DAMIS.

Tu sçais que c'est à tort, Pasquin, qu'on me soupçonne,
 Et que mon cœur n'en veut qu'à sa seule personne.

LISETTE.

Tenez, vous avez beau faire le langoureux,
 Ma Maîtresse est fort riche, & vous êtes fort gueux.
 Voilà tout votre objet.

PASQUIN.

Rends-lui plus de justice.

(*A Damis bas.*)

Ma foi, l'on vous connoît malgré votre artifice.

DAMIS.

Que le Ciel...

PASQUIN.

Que l'Enfer... mais, moi, je ne dis rien,
 C'est à vous de jurer.

DAMIS.

Oui, si c'est votre bien

Qui me fait accepter ce que l'on me propose...

LISETTE.

Eh bien, on vous croit donc ; mais c'est la même chose.

(*A Isabelle.*)

Car enfin... Allons , vous , il est tems de parler ,
Madame.

I S A B E L L E à *Damis.*

Il faut ici ne rien diffimuler.

Je ne vous aime point, & sens que de ma vie ,
Monsieur , de vous aimer , je n'aurai nulle envie.

P A S Q U I N.

Ce n'est point s'exprimer énigmatiquement ,
Et jusqu'au moindre mot, j'entens ce compliment.

L I S E T T E.

(*va du côté de Damis, & le tire à part.*)

Je vous dirai bien plus , mais c'est en confidence :
Ma Maîtresse vous hait, Monsieur, à toute outrance ,
Et moi qui parle , moi , je ne vous hais pas moins.

P A S Q U I N à *Damis.*

Vous m'avez dit cent fois que vous perdiez vos soins
A chercher en ce monde une fille sincère.
En voici deux pour une.

D A M I S à *Isabelle.*

Ah ! puisque votre Pere

De nous unir tous deux a formé le dessein ,
A son ordre absolu vous résistez en vain.
De plus , quand vous sçaurez le motif qui l'y porte ,
Votre haine , sans doute en deviendra moins forte.

P A S Q U I N.

Tantôt de ce motif mon Maître me parloit.
Morbleu , si vous sçaviez comment il l'admiroit!

I S A B E L L E.

Mais quel est-il enfin ?

D A M I S.

C'est la reconnoissance.

Aimable qualité ! Vertu dont l'excellence
Mérite d'autant plus nos applaudissemens ,
Madame , qu'elle n'est que trop rare en ce tems.
Imitez votre Pere.

L' I N G R A T,
L I S E T T E.

Imitez-le vous-même.

Cléon aime Madame , & de plus elle l'aime.
Ce qu'il a fait pour vous est d'un assez grand prix
Pour que vous lui cédiez . . .

P A S Q U I N à *Damis bas.*

Ma foi , vous voilà pris.

D A M I S.

Si Lisette dit vrai . . .

L I S E T T E.

La chose est positive ;

Et je . . .

D A M O N.

Cette raison n'est que trop décisive.
Je n'y puis repliquer , j'en suis au desespoir.
Il faut donc pour jamais renoncer à vous voir.

I S A B E L L E.

Ah Ciel !

D A M I S.

Oui , pour Cléon tout me sera facile :
Je vais agir pour lui.

I S A B E L L E.

Qui ? vous ?

D A M I S à *Isabelle.*

Soyez tranquile.

Attendez tout enfin d'un cœur reconnoissant ,
Prêt à faire sur soi l'effort le plus puissant :
De l'honneur , du devoir , je serai la victime.

I S A B E L L E.

Après un tel effort comptez sur mon estime.

L I S E T T E.

Et sur mon amitié.

D A M I S.

Bien-tôt par les effets ,
Madame , vous verrez si j'impose jamais.

I S A B E L L E.

Adieu. Je vais tâcher de disposer mon Pere

A seconder l'effort que vous voulez vous faire.

P A S Q U I N à *Lisette*.

En faveur des bontez que mon Maître a pour vous ;
Ne pourrai-je obtenir quelques regards plus doux ?

L I S E T T E.

Je voudrois de bon cœur , te trouver plus aimable ,
Mais tien , plus je te vois , moins la chose est faisable.

S C E N E I I I.

D A M I S , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.
D A M I S.
Pasquin , que penses-tu de tout ce que tu vois ?

P A S Q U I N.

Je suis content de vous , Monsieur , pour cette fois.
Oui , j'en pleure de joye , & vous demande en grace
De vouloir bien souffrir . . .

D A M I S.

Quoi ?

P A S Q U I N.

Que je vous embrasse.

D A M I S.

D'où te vient donc , Pasquin , un tel ravissement ?
Dis-moi.

P A S Q U I N.

De voir en vous un si prompt changement.

D A M I S.

Moi ? je n'ai point changé , je suis toujours le même.

P A S Q U I N.

N'avez-vous pas promis ? . . .

D A M I S.

Ta sottise est extrême ;

Tu crois que pour Cléon je m'en vais renoncer
A l'hymen d'Isabelle ?

L' I N G R A T,
P A S Q U I N.

Oui.

D A M I S.

Tu l'as pû penser ?

P A S Q U I N.

Comment donc ? je croyois la chose indubitable.

D A M I S.

Oh bien , détrompe toi , rien n'est moins véritable.

Quoi ! moi-même j'irois détruire mon bonheur

Pour un sot point de gloire, un chimérique honneur ?

Non , la reconnoissance est une tyrannie

Qui ne pourra jamais asservir mon génie.

On la nomme vertu : c'est foiblesse chez moi.

Un génie élevé ne dépend que de soi ,

Il bannit ces égards dont on prêche l'usage ;

Et son intérêt seul est ce qu'il envisage.

P A S Q U I N.

Mais vous avez promis bien positivement

De parler en faveur de Cléon.

D A M I S.

Oui , vraiment :

Je lui tiendrai parole.

P A S Q U I N.

Oh ! je n'y vois plus goutte.

D A M I S.

Pour venir à mes fins , c'est la plus sûre route.

Jusqu'au dernier excès Géronte est entêté ,

Et ne révoque point ce qu'il a projeté.

D'ailleurs , en l'assurant que la reconnoissance

Me convie & m'oblige à fuir son alliance ,

Ce discours généreux le prendra tellement ,

Qu'il se confirmera dans son entêtement.

Cléon d'un dur refus emportera la honte ,

Et sa haine à coup sûr tombera sur Géronte.

P A S Q U I N.

Bon ! courage , Monsieur , voilà deux trahisons :

Et Belzébut , je crois , vous donne ces leçons.

D A M I S.

Quand on veut réussir, il faut se contrefaire,
Et sçavoir à propos changer de caractère.
C'est par-là que l'on voit à la Ville, à la Cour,
Mille adroits imposteurs s'avancer chaque jour.

P A S Q U I N.

Si par la fourberie aujourd'hui l'on s'avance,
Ma foi, vous devez loin porter votre espérance.
Au reste, vous voyez qu'Isabelle vous hait.

D A M I S.

J'en suis ravi.

P A S Q U I N.

Ravi, Monsieur! pour quel sujet?

D A M I S.

Ne le conçois-tu pas? Si j'épouse Isabelle,
Je tiendrai mon bonheur & ma fortune d'elle;
Mais le don de son cœur ne suivant pas son bien,
Je pourrai me vanter de ne lui devoir rien.

P A S Q U I N.

Ma foi, m'en croirez-vous? Fuyez qui vous méprise.
Retournons à Nevers pour apaiser Orphise.
Elle vous adoroit. Son amour renâtra
Dès le premier moment qu'elle vous reverra.
En même-tems aussi je reverrai Nérine,
Qui depuis notre absence est, je crois, bien chagriné.
Hélas! la pauvre enfant, elle m'aimoit si fort,
Que lorsque je partis...

D A M I S.

Tu pleures?

P A S Q U I N.

Ai-je tort?

J'ai quitté, pour vous suivre, une aimable Maîtresse,
Plus douce qu'un mouton. Ici, d'une diablesse,
Pour mes péchez, je crois, je me suis entêté.
Vous-même, autant que moi, je vous vois maltraité.
Laissons ces guenons-là. Partons, tout nous invite.

L' I N G R A T ,
D A M I S.

Je trouve mon bonheur, tu veux que je le quitte ?

P A S Q U I N.

Mais vous aimez Orphise : au moins je le croyois.

D A M I S.

Je ne m'en défens point. Oui, Pasquin, je l'aimois.
Elle devoit avoir un bien considérable.

P A S Q U I N.

Bon, quand elle étoit riche, elle étoit fort aimable.

D A M I S.

Voudrois-tu que je prisse une Femme sans bien ?

P A S Q U I N.

Quand Dorante en avoit, examinait-il rien ?

Ne vous donnoit-il pas Orphise en mariage, ?

Quoiqu'un bien en decret soit tout votre héritage ?

D A M I S.

Oui, mais par un procès Dorante est ruiné.

P A S Q U I N.

Mais cela n'étoit pas tout-à-fait terminé :

On a fait à Dorante une injustice extrême ;

Des gens fort bien instruits, vous l'ont dit à vous
même.

Les Juges de Province avoient été surpris,

Il en devoit, je pense, apeler à Paris.

De plus, Orphise attend d'une vieille parente...

Attendez, je ne sçais si c'est Cousine ou Tante,

Ou Grand'mere.

D A M I S.

Fort bien, belle digression!

P A S Q U I N.

Tant y a, qu'elle attend une succession.



SCENE IV.

DAMIS , CLEON , PASQUIN.

VOUS me voyez, Damis, dans une peine extrême,
Mais comme vous m'aimez autant que je vous aime,
Je viens me joindre à vous . . .

DAMIS.

Je l'ai dit mille fois,
Je songe incessamment à ce que je vous dois :
C'est un doux souvenir ; & plus je le rapelle,
Plus je sens que mon cœur . . .

PASQUIN *à part.*

Autre pièce nouvelle.

DAMIS.

Pasquin sçait que tantôt nous en parlions tous deux.

PASQUIN.

Oh, oui, nous en parlions.

DAMIS.

Si je forme des vœux . . .

CLEON.

J'apprens que vous voulez en Ami véritable . . .

DAMIS.

Je sçais trop à quel point je vous suis redevable,
Pour ne pas employer tous mes soins désormais,
A montrer que je suis sensible à vos bienfaits.

PASQUIN.

Oui, mon Maître est exact sur la reconnoissance.

(à part.)

J'enrage, de n'oser dire ce que je pense.

CLEON.

Vous pouvez tout, Damis, dans cette occasion,
Et si vous m'appuyez . . .

L' I N G R A T,
D A M I S.

Votre protection

M'a tiré d'un péril . . .

C L E O N.

Oublions cette affaire.

D A M I S.

Ah, qu'un pareil crédit m'étoit bien nécessaire!

C L E O N.

Il est vrai; mais sans vous je craindrois un refus . . .

D A M I S.

Et sans ce prompt secours j'étois . . .

C L E O N.

N'en parlons plus:

Un soin plus important m'occupe & m'embarasse.

D A M I S.

J'oublerois vos bontés! Ah! permettez, de grace

Que je puisse du moins en parler à loisir,

Et ne me privez pas d'un si charmant plaisir.

C L E O N.

M'en parler tant de fois, c'est me faire une offense.

Le plaisir d'obliger tient lieu de récompense.

Quiconque ne sert pas pour servir seulement,

N'en mérite pas même un seul remerciement.

Si j'exige de vous une faveur bien grande,

Ce n'est pas comme un droit que je vous la demande;

Je ne veux l'obtenir que de votre amitié.

P A S Q U I N à *Damis bas.*

Eh quoi! cet homme-là ne vous fait pas pitié?

C L E O N.

Pour vous récompenser tout me sera facile;

Et je ne serai point satisfait ni tranquille,

Que lorsque j'aurai pû, *Damis*, vous rendre heureux,

Et vous élever même au-delà de vos vœux.

D A M I S.

Joindre à tant de bienfaits cette nouvelle grace,

C'est me faire mieux voir ce qu'il faut que je fasse;

Oui, j'exécuterai tout ce que j'ai promis,

Pour mériter l'honneur d'être de vos Amis.
Si je pouvois vous faire un plus grand sacrifice . . .

C L E O N.

Me pouvez-vous jamais rendre un plus grand service
Qu'en renonçant pour moi ? . . .

D A M I S.

Géronte vient à nous,
Commencez, s'il vous plaît, puis j'agirai pour vous.

P A S Q U I N *le regarde les bras croisés.*

Ah, l'honnête homme !

S C E N E V.

GERONTE, CLEON, DAMIS,
PASQUIN.

GERONTE *du côté d'où il sort.*

N On, rien ne m'en peut distraire.
Laissez-moi. Toi, la Fleur, va dire à mon Notaire
Que je l'attens ici. Contre un si bon dessein
Tout le monde murmure & se déchaîne en vain.
Je veux l'exécuter : & ma joye est extrême
De pouvoir en cela me contenter moi-même,
Et desoler mon Frere, homme vain, entêté
Du faste, des grandeurs & de la qualité.
Mais, que vois-je ?

C L E O N.

Monfieur.

GERONTE *à part.*

La peste soit de l'homme.

C L E O N.

Je vois que mon abord vous surprend.

GERONTE *à Damis.*

Il m'affomme.

L'INGRAT,
CLEON.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moi,
Je ne cesserai point . . .

GERONTE.

Je sçais ce que je doi,
Au sang dont vous sortez, au rang qui vous élève,
Je me connois aussi; mais s'il faut que j'acheve,
La naissance & le rang, que je respecte en vous,
Font que je n'aime point que vous hantiez chez nous.

CLEON.

Mais songez, s'il vous plaît, que l'usage autorise . . .

GERONTE.

Dispensez-moi, Monsieur, de faire une sottise,
Et soyez informé pour une bonne fois,
Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.

CLEON.

Soyez persuadé que la reconnoissance
Nous rendra, vous & moi, d'une égale naissance.

GERONTE.

Chançons que tout cela.

CLEON.

Je ne vous dirai pas,
Monsieur, que tous vos biens n'ont pour moi nul
apas.

Votre Frere toujours a réglé mes affaires :
Et sçait que vos secours me seront nécessaires :
Mais c'est le moindre objet qui m'amene chez vous,
Et j'y suis attiré par un charme plus doux.
Vous l'avouërai-je enfin ? oui, j'adore Isabelle,
Et j'ose me flâter que je suis aimé d'elle.

GERONTE.

L'effrontée !

CLEON.

Ah ! bien loin de condamner nos feux,
Consentez que l'hymen nous unisse tous deux.
Imposez-moi des loix, je suis prêt à les suivre ;
Dans un parfait accord avec vous je veux vivre.

En moi vous trouverez tous les égards d'un fils
Qui vous respectera, qui vous sera soumis.

G E R O N T E.

Voilà des Courtisans le doucereux langage ;
Fiez-vous-y , morbleu.

C L E O N.

Mais quoi ! si je m'engage ? ...

G E R O N T E.

Jurez & protestez jusqu'à la fin du jour ,
Je ne vous croirai point , vous venez de la Cour.

C L E O N.

Mais enfin ...

G E R O N T E.

Mais enfin , Damis sera mon gendre ,

Et ...

D A M I S.

Non , à cet honneur je n'ose plus prétendre.

G E R O N T E.

A l'autre. Et pourquoi non ? Je vous trouve plaisant :

N'est-ce pas mon dessein ? Est-il Ami , Parent ,

Egard , avis , prière , ordre qui puisse faire

Que je n'acheve pas au plutôt cette affaire ?

Oui , je l'acheverai , puisqu'on me contredit ;

Dût mon benêt de Frere en crever de dépit.

D A M I S.

Sans respecter les loix d'un Pere de famille ,

L'amour a contre vous révolté votre Fille ;

Vous sçavez pour Cléon quels sont ses sentimens.

C L E O N.

Voulez-vous séparer les plus tendres Amans ? ...

G E R O N T E.

Amour , Amant , constance , engagement , tendresse ,

Plaintes , soupirs , sermens , feux , flâmes & Maîtresse ,

Je ne suis pas si sot que d'écouter cela ,

Et me-moque , morbleu , de tout ce jargon-là.

(A Damis.)

Je veux absolument vous donner Isabelle.

L' I N G R A T ,
D A M I S .

Et moi , je veux toujours vous prendre pour modèle.
Je dois tout à Cléon : est-ce vous imiter ,
Si , quand je lui dois tout , je lui veux tout ôter ?
Si vous vous souvenez des bontez de mon Pere ,
Des bienfaits de Cléon la mémoire m'est chère ,
Donnez-lui votre Fille , & souffrez qu'aujourd'hui
Je puisse à vos dépens m'acquiter envers lui.
Je veux à vos genoux obtenir cette grace.

G E R O N T E .

Je n'y puis plus tenir , il faut que je l'embrasse.
Et mon cœur est saisi de doux ravissémens ,
Lorsque je vois en lui de si beaux sentimens.

D A M I S .

Si . . .

G E R O N T E .

Pour vous il n'est rien que je ne veuille faire.

D A M I S *vivement.*

Quoi ! vous consentez donc que Cléon ? . . .

G E R O N T E .

Au contraire,

Me voilà résolu , plus que je ne l'étois ,
A vous donner ma Fille , & je rebuerois
Un Prince qui viendroit s'offrir d'être mon Gendre ,
Après ce que de vous je viens ici d'entendre.

D A M I S .

Songez . . .

G E R O N T E .

Je vous défens d'ajouter un seul mot.

C L E O N .

Votre Frere sçait bien . . .

G E R O N T E .

Mon Frere n'est qu'un sot.

Qu'il me laisse le soin de régler ma famille.
C'est lui qui vous engage à rechercher ma Fille ,
Il s'est sur ce sujet fait quereller tantôt ,
Et je m'en vais encor le tancer comme il faut.

(*Il sort.*)

SCENE VI.

DAMIS, CLEON, PASQUIN.

DAMIS.

J'ai peine, je l'avoue, à cacher ma surprise.
Se peut-il qu'à ce point Géronte vous méprise ?

CLEON.

Quoique desespéré d'un si cruel refus,
Je suis charmé de vous, &...

DAMIS.

Moi, je suis confus
Devoir que tous mes soins ne servent qu'à vous nuire,
Mais si par mes conseils vous voulez vous conduire,
Allez voir Isabelle, & conseillez lui bien
De ne point obéir : je n'épargnerai rien
De ma part...

CLEON *l'embrassant.*

Que le sort me fut vraiment propice
Quand il me donna lieu de vous rendre service !
Je n'oublierai jamais les généreux efforts
Que vous voulez bien faire en ma faveur. Je sors,
Et je vais consulter ce qu'il faut que je fasse,
Pour ne point effuyer le sort qui me menace.
Adieu, Damis. *(Il sort.)*

SCENE VII.

DAMIS, PASQUIN.

DAMIS.

L sort très-satisfait de moi,
Aussi l'ai-je servi comme il faut.

L'INGRAT,
PASQUIN.

Oui, ma foi.

Vous n'êtes point ingrat, & la preuve en est claire.

DAMIS.

Au fond, n'ai-je pas fait ce que je devois faire ?

PASQUIN.

Oui. Ce qu'un honnête homme eût fait en pareil cas,

Vous l'avez fait, Monsieur, je n'en disconviens pas,

Et j'enrage de voir que cette perfidie

Ait l'air d'une action qui doit être applaudie.

Quoi ! votre procédé ne vous fait pas horreur ?

DAMIS.

Non.

PASQUIN.

Vous ne sentez pas au fond de votre cœur

Des remords ? . . .

DAMIS.

Point du tout.

PASQUIN.

Ma patience est lasse.

Fourbe, ingrat !

DAMIS.

Crois-tu donc qu'en vain je te menace ?

PASQUIN.

Cœur de Tygre !

DAMIS *lui donnant un soufflet.*

C'est trop endurer d'un valet.

PASQUIN.

Je pense qu'il me vient de donner un soufflet ?

DAMIS.

Insolent, aprenez . . .

PASQUIN.

Voilà la récompense

De vous avoir toujours servi dès votre enfance :

Mais, grace à mon bonheur, jamais votre bonté

N'a donné d'autre prix à ma fidélité.

Ce traitement me fait souvenir d'un voyage,

Où je mangeai pour vous mon petit héritage ;
 Vous tombâtes malade , & sans vous faire tort ,
 Par mes soins , mes secours , j'empêchai votre mort.

D A M I S.

J'aurois avec plaisir abandonné la vie.

P A S Q U I N.

Vous n'en témoigniez pas cependant grande envie.
 Pasquin , me disiez-vous , en me tendant les bras ,
 Prends courage , mon fils , ne m'abandonne pas ;
 Et puisque tu veux bien partager ma misère ,
 Compte que si le sort me devient moins contraire ,
 Tu t'en ressentiras ainsi que moi. Mais bon ,
 Huit ou dix jours après vous prîtes un bâton ,
 Et me fîtes sentir , en me donnant l'aubade ,
 Que , graces à mes soins , vous n'étiez plus malade.

D A M I S.

Oh, tais-toi , malheureux , ou je t'affomme.

P A S Q U I N.

Eh bien ,

Puisque vous le voulez , je ne dis plus rien.
 Mais restez à Paris , retournez à la Guerre ,
 Faites , si vous voulez , tout le tour de la Terre ,
 Mariez-vous , ou bien ne vous mariez pas ,
 Le fidèle Pasquin ne suivra plus vos pas.
 Adieu , je ne veux plus vous servir davantage.

(*Il s'en va , puis il revient.*)

Vous ne m'apelez point ?

D A M I S.

Non.

P A S Q U I N.

Adieu !

D A M I S.

Bon voyage.

P A S Q U I N *revenant encore.*

Plait-il ?

D A M I S.

Quoi ?

L' I N G R A T,
P A S Q U I N.

Vous voulez me retenir , je croi ?

D A M I S.

Moi ? Je n'y pense pas.

P A S Q U I N.

Non ?

D A M I S.

Non.

P A S Q U I N.

J'y pense bien , moi.

J'ai peine à vous quitter.

D A M I S.

J'en ai l'ame ravie.

P A S Q U I N.

Ca , parlez franchement , auriez-vous quelqu'envie
De vous raccommoder ? Je vous pardonne tout.

D A M I S.

Non , tu me déplais trop.

P A S Q U I N.

Vous me poussez à bout ,

J'ai bien peur à la fin de perdre patience.

Songez que je pourrois , si j'aimois la vengeance...

D A M I S.

Vous êtes un maraut , un faquin. Vous croyez
Que je vous crains beaucoup. Il faut que vous sçachiez
Qu'un homme tel que vous ne sçauroit jamais nuire,
Et qu'auprès de Géronte on ne peut me détruire.
Je l'ai si bien saisi qu'il ne peut m'échaper ,
Et dans vos grands projets vous pourriez vous trom-
per.

Songez , loin d'exiger les excuses d'un Maître ,
A demander pardon ; vous l'obtiendrez peut-être.

(Il sort.)

S C E N E V I I I.**P A S Q U I N** *seul.*

ME voilà , sur ma foi , joliment ajusté ,
Et payé comme il faut de ma sincérité.
Courage , Dom Pasquin , signalez votre zelle
Pour un Maître . . . Non , non , l'occasion est belle
Pour punir cet ingrat , même dès aujourd'hui ,
Eh morbleu ! je vais être aussi fourbe que lui.

Fin du second Acte.



A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

L I S E T T E *seule.*

OU trouverai-je Ariste ? Ah ! qu'il aura de joye
 Du secours imprévû que le Ciel nous envoie !
 Pasquin bien à propos s'est venu rendre à nous,
 Et je vais à Damis porter de rudes coups.
 Le traître ! il est aimé d'une jeune personne ,
 Et par pure amitié Dorante la lui donne ;
 Enfin ce que pour lui Géronte fait ici ,
 Dorante en sa faveur l'a déjà fait aussi.
 On dresse le Contrat & la Nôce s'apprête ,
 Un malheureux procès vient troubler cette fête.
 On le perd , & Damis à peine en est instruit ,
 Qu'il prend congé d'Orphise , ou plutôt qu'il s'enfuit,
 Ce lâche deserteur , qu'il faudra que j'assomme ,
 Se refugie ici , séduit notre bon-homme ,
 Et veut être son Gendre aujourd'hui ? Non , morbleu,
 Je l'empêcherai bien , & nous verrons beau jeu.
 De cette histoire-ci je prétens faire usage ,
 Et nous en tirerons un fort grand avantage :
 Mais ne nous pressons point. Avant que d'éclater
 Il faut avec notre Oncle un peu me concerter.
 Allons donc . . . Mais que veut cette noire femelle ?
 Je ne la connois point. Voyons.

S C E N E I I.
L I S E T T E , N E R I N E.

N E R I N E.

M Ademoifelle ,

C'est ici la maison de Géronte ?

L I S E T T E.

Oui vraiment.

N E R I N E.

Je fuis votre Servante.

L I S E T T E.

Oh ça , fans compliment ,

Qu'est ce que vous voulez ?

N E R I N E.

Vous me paroiffez vive.

L I S E T T E.

Il est vrai , je la fuis , & même un peu naïve ,

Et je vous avoûrai que votre abord ici

Me paroît furprenant.

N E R I N E.

Le vôtre l'est auffi.

Quand même du logis vous feriez la Maîtrefle ,

Vous pourriez me parler avec moins de rudelfe ;

Mais je crois , & foit dit fans vous mettre en couroux ,

Que vous êtes ici ce que je fuis chez nous.

L I S E T T E.

C'est felon. Car enfin deux filles de notre âge ,

Peuvent fort bien fe mettre à different ufage.

Mais brifons là-deffus. Parlez , mon tems m'est cher :

Quel fujet vous amene ici ?

N E R I N E.

J'y viens chercher ...

L'INGRAT,
LISETTE.

Géronte ?

NERINE.

Non.

LISETTE.

Son frere ?

NERINE.

Encor moins.

LISETTE.

Isabelle ?

NERINE.

Point du tout.

LISETTE.

Point du tout ! Qui diantre cherche-t'elle ?

Demandez vous Lisette ? En ce cas , la voici.

NERINE.

Non.

LISETTE.

Voilà tous les gens qui demeurent ici.

NERINE.

Excusez , je croyois y trouver un jeune-homme . . .

On se fera mépris. *(Elle veut s'en aller.)*

LISETTE l'arrêtant.

Doucement. Il se nomme . . .

NERINE.

Damis.

LISETTE.

Damis ! oh , oh ! Vous connoissez Damis ?

NERINE.

Affez.

LISETTE.

Il est céans. Est-il de vos Amis ?

NERINE.

Peut-être. Mais , de grace , achevez de m'instruire :

Damis . . . *(Elle soupire.)*

LISETTE.

Vous soupirez ?

Il est vrai , je soupire.

N'a-t'il pas un Valet qui se nomme Pasquin ?

L I S E T T E.

Oui.

N E R I N E.

Mon message est fait, Adieu , jusqu'à demain.

L I S E T T E *la retenant.*

Souffrez à votre tour que je vous interroge.

Vous avez de l'esprit.

N E R I N E.

Vraiment , c'est un éloge

Que je n'attendois pas.

L I S E T T E.

Etes-vous de Paris ?

N E R I N E.

Non , j'y suis depuis peu.

L I S E T T E.

Quel est votre païs ?

Je voudrois le sçavoir.

N E R I N E.

Hélas ! que vous importe ?

L I S E T T E.

J'ai pour le demander une raison très-forte.

N E R I N E.

J'en ai peut-être aussi pour ne le dire point.

L I S E T T E.

Non , croyez moi , ma chère , éclaircissions ce point :

A quelqu'heureux succès cela peut nous conduire ,

Et . . .

N E R I N E.

Je suis de Nevers , puisqu'il faut vous le dire.

L I S E T T E.

Vous êtes de Nevers ? l'ai je bien entendu ?

N E R I N E.

Fort bien. De point en point je vous ai répondu ;

Souffrez . . .

L' I N G R A T ,
L I S E T T E .

Encore un mot. Connoissez-vous Orphise ?

N E R I N E .

C'est ma Maîtresse.

L I S E T T E .

Ah Ciel !

N E R I N E .

D'où vient cette surprise ?

L I S E T T E .

Vous êtes donc Nérine ?

N E R I N E .

Oui.

L I S E T T E .

Quel ravissement !

Embrassez-moi, ma chère, & très-étroitement.

Orphise est elle ici ?

N E R I N E .

Sans doute, avec son Pere.

L I S E T T E .

Une seconde fois embrassez-moi, ma chere.

Soyez la bien venue. O jour cent fois heureux !

Me voilà maintenant au comble de mes vœux.

N E R I N E .

Cet accueil obligeant me rassure & me charme ;

Mais par quelle raison ? . . .

L I S E T T E .

Nous sommes en allarme ;

Le Patron de céans veut donner pour Epoux

Damis à ma Maîtresse.

N E R I N E .

Ah ! que m'apprenez-vous ?

L I S E T T E .

Or nous n'en voulons point. Nous en aimons un autre,

Et nous voulons l'avoir. Pour reclamer le vôtre

Vous venez à propos. Reprenez votre bien,

Car très-assurément nous n'y prétendons rien.

NERINE.

NERINE.

Et Damis consent-il à ce beau mariage ?

LISETTE.

C'est ce qui nous désole.

NERINE.

Ah perfide ! ah volage !

Je ne m'étonne plus si depuis quatre mois

L'ingrat n'a pas daigné nous écrire une fois.

Je tremble , & je ne sçai s'il faut que je hazarde ,

A m'éclaircir aussi . . . Mais plus je vous regarde ,

Plus je crains que Pasquin n'ait imité Damis.

Le malheureux ! après ce qu'il m'avoit promis !

Ma chere , dites-moi franchement s'il vous aime.

LISETTE.

Voulez-vous le sçavoir au plutôt par lui-même ?

NERINE.

Comment ?

LISETTE.

Dans un instant il viendra me chercher ,

Et de ce cabinet où je vais vous cacher. . . .

Mais il vient , entrez vite , & soyez attentive.

SCENE III.

LISETTE, PASQUIN.

LISETTE.

Viens-tu de chez Cléon ?

PASQUIN.

Oui, mon enfant , j'arrive.

Des beaux tours de mon Maître il est instruit à fond.

LISETTE.

Il t'en a sçu bon gré ?

PASQUIN.

Vraiment , je t'en réponds.

Si tu sçavois combien il m'a fait de caresses. . . .

L'INGRAT,
Dis-moi les grands Seigneurs tiennent-ils leurs
Promesses ?

L I S E T T E.

Quelquefois.

P A S Q U I N.

C'est-à-dire à parler franchement,
Qu'ils promettent beaucoup, & tiennent rarement.

L I S E T T E.

A te dire le vrai, c'est assez leur allure.

P A S Q U I N.

Tant pis.

L I S E T T E.

Mais pour Cleon, oh sa parole est sûre.

P A S Q U I N.

Tant mieux. Car il prétend me faire tant de bien,
Que jamais, m'a-t'il dit, il ne me manque rien;
Enfin à mon mérite il sçait rendre justice,
Et je vais dans deux jours entrer à son service.

L I S E T T E.

Tout de bon ?

P A S Q U I N.

Tout de bon. C'est un point arrêté,
Mais n'en dis mot, au moins ; car tout seroit gâté.
Il s'agit de fourber un ingrat très-insigne,
Qui du premier coup d'œil devine au moindre signe.
Une parole, un rien, tout le met en soupçon.
Je crois qu'il est forcier.

L I S E T T E.

Eh mon pauvre garçon,

Je sçais fort bien me taire.

P A S Q U I N.

Oh tu n'es donc pas fille.

L I S E T T E.

Je suis fille & me tais. C'est par-là que je brille.
Je faisois tout à l'heure une réflexion :
Quand Geronte est coëffé de quelque opinion,
Rien ne la peut détruire. Il entendra l'histoire

D'Orphise & de Damis sans en vouloir rien croire.

P A S Q U I N.

Il est vrai.

L I S E T T E.

Pour sortir de cette affaire-ci,

Nous aurions grand besoin qu'Orphise fût ici.

P A S Q U I N.

Plût à Dieu qu'elle y fût, aussi bien que Nerine!

Mais elles sont bien loin, c'est ce qui me chagrine.

L I S E T T E.

Tu penses donc encore à Nerine ?

P A S Q U I N.

Oui, vraiment,

L I S E T T E.

Et d'où peut provenir un pareil changement ?

Tu m'aimois, disois-tu ?

P A S Q U I N.

Je ne puis m'en défendre.

Tes yeux vifs & fripons ont pensé me surprendre ;

Mais enfin, tes mépris, dont je te sçais bon gré,

M'ont fait voir que leurs coups ne m'avoient

qu'effleuré.

D'ailleurs, crois-tu qu'il soit une peine plus rude,

Que celle de se voir noirci d'ingratitude ?

Non. Le cœur d'un ingrat est toujours agité,

Et je crois qu'un damné n'est pas plus tourmenté.

On convient, malgré soi, que l'on n'est qu'un infame,

Et toujours la raison... qui régle une belle ame...

Car enfin vois-tu bien, quand on a de l'honneur...

On rougit aisément... & si-tôt que le cœur...

Pour ainsi dire... avec l'animal raisonnable...

Ei morbleu, les ingrats ne valent pas le diable.

L I S E T T E.

J'admire la beauté de ton raisonnement.

P A S Q U I N.

Je me suis embrouillé.

L'INGRAT,
LISETTE.

C'est dommage vraiment.

PASQUIN.

La morale....

LISETTE.

Oui, Pasquin, ta morale est très-fine,
Mais tu la prêches mal. Revenons à Nérine.
Souhaites-tu bien fort de la voir ?

PASQUIN.

Oui, ma foi.

LISETTE.

Ecoute, sçais-tu bien qu'il ne tiendrait qu'à moi
De te la faire voir ?

PASQUIN.

Comment ?

LISETTE.

Je suis forcière.

PASQUIN.

Quoi ! tu vas au sabat ?

LISETTE.

Serois-je la première ?

Si tu veux, à l'instant un spectre paroîtra
Tout semblable à Nérine, & même parlera.

PASQUIN.

La pauvre fille en tient. Ne dors-tu point, Lisette ?

LISETTE.

Non ; tu n'as qu'à parler, c'est une affaire faite.

PASQUIN.

Je te croyois plus sage.

LISETTE.

Ah, que de vains propos !

Dis, JE VEUX VOIR NÉRINE, & moi, par
quelques mots

Que je vais prononcer, je la ferai paroître.

PASQUIN.

Parbleu, c'est être folle autant qu'on le peut être ;
Mais je consens à tout, pour me mocquer de toi.

Bon.

P A S Q U I N.

Je veux voir Nérine : allons , montre-la moi.

L I S E T T E.

*(Elle fait plusieurs gestes extravagans , & puis un cercle autour de Pasquin , & dit ensuite fort gravement ,
Avo. Masculinus. Diabolus.*

P A S Q U I N.

Diab!e!

Ce sont mots de grimoire.

L I S E T T E.

A ma voix redoutable ,

Obéissez , Nérine , & paroissez ici.

S C E N E I V.

L I S E T T E , N E R I N E , P A S Q U I N.

N E R I N E.

TEs charmes peuvent tout , j'accours , & me voici.

P A S Q U I N.

Ah , que vois-je !

L I S E T T E.

As-tu peur ?

P A S Q U I N.

Non. Mais c'est que je tremble.

L I S E T T E.

Je vais voir ma Maitresse , & je vous laisse ensemble.



S C E N E V.

NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.
Lifette demeurez. Quelle malignité!
 Me laisser-là tout seul ! Lifette en vérité...

NERINE *le retient.*

Aproche.

PASQUIN.

Attendez donc.

(Il fuit de l'autre côté du Théâtre.)

NERINE.

Suis-je si redoutable ?

PASQUIN.

Parlez-moi franchement, n'êtes-vous pas un diable ?

NERINE.

Oui, sans doute, je suis un diable féminin.

PASQUIN.

Peste ! vous êtes donc un diable bien malin.

NERINE.

Viens, je veux t'embrasser.

PASQUIN.

Pour m'étouffer peut-être.

Madame Lucifer, allez prendre mon Maître.

NERINE.

Ah ! ah ! ah !

PASQUIN.

Vous riez ? Cet esprit est bouffon.

Mais il faut que je sois un insigne poltron.

Aprochez, s'il vous plaît, que je vous examine,

Arrêtez. Bon. Voilà tous les traits de Nérine.

Parlez.

NERINE.

Eh le poltron, deux filles te font peur !

Toi qui m'as si souvent parlé de ta valeur.

P A S Q U I N.

Oh c'est elle. Je sens revenir mon courage.

Mais pourquoi , s'il vous plaît , ce lugubre équipage ?

N E R I N E.

C'est que la Tante est morte , & nous portons le deuil.

Grande succession.

P A S Q U I N.

Bon. Au premier coup d'œil
Cet accoutrement noir m'a frappé. La surprise
De te voir tout d'un coup . . . Tu ris de ma sottise ,
Mais bien d'autres que moi , peut-être y feroient pris.
Pourquoi donc , s'il vous plaît , êtes-vous à Paris ?

N E R I N E.

Pourquoi ? pour ce Procès qu'avoit perdu Dorante.

P A S Q U I N.

Dieu merci , me voilà hors de toute épouvante.
Vien , je veux t'embrasser du meilleur de mon cœur ,
Il n'en faut point mentir , mais tu m'as fait grand
peur.

N E R I N E.

C'est bien fait. Tu voulois prendre une autre Maîtresse.

Et t'en voilà puni.

P A S Q U I N.

Va , croi-moi , ma foiblesse
N'a duré tout au plus que la moitié d'un jour.
Et ce n'est proprement , qu'une éclipse d'amour.

N E R I N E.

J'ai fort bien entendu ton discours à Lisette ,
Et de ton repentir je suis très-satisfaite ,
Mais plus d'éclipse au moins.

P A S Q U I N.

Non , je te le promets.
Tu me vois étonné si je le fus jamais.
Quel hazard a voulu que tu te sois trouvée

Ici tout à propos ?

N E R I N E.

Quand j'y suis arrivée,
Je ne m'attendois pas à cet événement.

P A S Q U I N.

Ma foi , ni moi non plus.

N E R I N E.

Je voulois doucement,
Et sans me découvrir , apprendre si ton Maître,
Comme on nous le dit hier , étoit céans. Peut-être
L'aurois-je pû sçavoir par des gens du quartier ;
J'ai cru qu'il valoit mieux m'adresser au Portier.
Je ne l'ai point trouvé. La porte étoit ouverte :
J'ai traversé la cour. La cour étoit déserte ,
Pas le moindre laquais. Moi , sans me rebuter ,
J'ai monté jusqu'ici. C'étoit beaucoup tenter ,
Mais l'amour me guidoit , j'étois bien soutenue.
Lifette s'est d'abord présentée à ma vûë :
J'ai demandé Damis. J'ai sçû ses trahisons ,
Cela m'a fait sur toi naître quelques soupçons.
Je l'ai dit bonnement. Lifette m'a cachée ,
Tu viens , je te fais peur , & n'en suis pas fâchée.

P A S Q U I N.

Les friponnes , à moi , me faire de ces tours !
Je n'en ferai remis de plus de quinze jours.
Mais , Nérine , aprends-moi des nouvelles d'Orphise :
Que dit-elle de nous ?

N E R I N E.

Ce qu'il faut qu'elle en dise ;

Bien du mal.

P A S Q U I N.

Il est vrai qu'on n'en peut dire assez.
De mon Maître, s'entend. Pour moi, comme tu sçais..

N E R I N E.

Je sçais que si Lifette eût eu plus de foiblesse ,
J'en avois pour mon compte ainsi que ma Maîtresse.
Vas , je ne suis pas dupe , & . . .

Parlons du Procès.

Votre apel à Paris a-t'il quelque succès?

N E R I N E.

Le Procès est gagné, la Tante est dans la biere;
Orphise, ma maîtresse, est sa seule héritière.

P A S Q U I N.

La peste, quelle aubeine!

N E R I N E.

Et tous ces bonheurs-là

Sont venus en huit jours: Que dis-tu de cela?

P A S Q U I N.

Qu'il semble que le Ciel en tout vous favorise,
Pour punir un ingrat, & pour venger Orphise:
Car je ne pense pas qu'après ce qu'il a fait,
Le dessein qu'elle avoit puisse avoir son effet.

N E R I N E.

Si ma Maîtresse encor le retrouvoit fidelle,
Avec quelques soupirs il obtiendrait tout d'elle.
Il possédoit son cœur: Mais dès qu'elle sçaura
Toute sa perfidie, elle se guérira.

P A S Q U I N.

Si tu pouvois céans amener ta Maîtresse,
Rien ne la pourroit mieux guérir de sa foiblesse.

N E R I N E.

Cela m'est très-facile, elle est fort près d'ci,
Mais il faut qu'avec moi tu lui parle aussi.

P A S Q U I N.

Soit, mais séparons-nous. Damis peut nous sur-
prendre;

A vingt pas du logis tu n'auras qu'à m'attendre,
Je m'en vais t'y rejoindre. On vient.

N E R I N E.

Et moi je sors.

S C E N E V I.

ISABELLE, ARISTE, LISETTE,
PASQUIN.

LISETTE à *Pasquin*.
Qu'est devenu le spectre ?

PASQUIN.

Il est déjà dehors,

Madame la forcier; & si ton art magique
M'a fait voir tout à-coup cet esprit pacifique,
Moi j'en évoque un autre, & dans quelques moments
Vous verrez tout l'effet de mes enchantemens.

ISABELLE.

Que dis-tu ?

PASQUIN.

Qu'à l'instant Orphise va paroître
Pour rompre les projets de mon indigne Maître;
Nous avons entrepris de l'amener ici,
Et je veux que tantôt Dorante y vienne aussi.

ARISTE.

J'irai le chercher, moi.

PASQUIN.

Tant mieux. Dans leur colere,
Dieu sçait comme ils peindront Damis à votre Pere.

ARISTE.

De l'humeur dont il est, quand il le connoitra,
Loin d'en faire son gendre il le détestera;
Mais il faut que Cléon sache notre entreprise,
Et que dans son carosse il aille prendre Orphise.
Va le trouver. Il est dans mon appartement.

ISABELLE.

Dépêche-toi, Pasquin.

PASQUIN.

J'y cours dans ce moment.

A R I S T E.

Il nous faudroit du tems. Pour l'obtenir , ma Nièce ,
Suivez bien mes confeils.

P A S Q U I N.

Quels font-ils ?

L I S E T T E.

Ma Maitresse

Va feindre d'accepter ton Maître pour Epoux ,
Mais à condition. . . .

P A S Q U I N.

Je comprends.

A R I S T E.

Taisez-vous.

Quelqu'un vient , ce me semble.

P A S Q U I N.

Adieu , je me retire.

I S A B E L L E.

Je crains. . . .

L I S E T T E.

Tout ira bien , j'ose vous le prédire.

Oui , je veux mourir fille , & j'en enragerois ,
Si Damis est jamais votre Epoux.

I S A B E L L E.

Tu pourrois. . .

S C E N E V I I.

GERONTE , ARISTE , DAMIS ,
ISABELLE , LISETTE.

G E R O N T E à *Ariste*.

AH ! vous voilà. Je viens de conclure une affaire
Qui n'aura pas , je crois , le bonheur de vous plaire ,
Mais je vous avoûrai que mon ambition ,
N'est pas celle d'avoir votre aprobation.

Je vous suis obligé.

GERONTE.

Pour vous, ma chere Fille,
Qui voulez, quoiqu'il coûte, ennoblir ma famille,
Et qui vous entêtez d'un Seigneur indigent
Qui soupire pour vous, moins que pour mon argent;
De vos hauts sentimens, daignez un peu descendre,
Et recevez l'Epoux que j'ai choisi pour gendre.
Il n'est point relevé par des titres pompeux;
Mais, il m'aime, il vous aime, & c'est ce que je veux:
Vous ne vous direz point ni Monsieur, ni Madame,
Il sera votre Epoux, & vous serez sa Femme,
Ces beaux noms consacrés à la société,
Et bannis par l'orgueil & l'infidélité,
Seront, conformément aux coûtumes antiques,
Vos titres les plus doux & les plus magnifiques.

LISETTE.

Ces mots ont en effet un agréable son!
Ma Femme! mon Epoux! oui, vous avez raison.

GERONTE.

Tu veux railler, je crois?

LISETTE.

Moi? point du tout. J'admire.
Mon Epoux! Que ce mot est agréable à dire!

GERONTE.

Notre Contrat est fait & dressé comme il faut.

LISETTE.

Le beau chef-d'œuvre!

GERONTE.

Allons le signer au plutôt.

(A Isabelle.)

Comment, vous hésitez?

ISABELLE.

Ah, de grace, mon Pere!

GERONTE.

Quoi, coquine?

A R I S T E.

Calmez un peu votre colère,

Et daignez l'écouter pendant quelques momens.

G E R O N T E.

Eh ! qu'ai-je affaire , moi , de ses raisonnemens ?

A R I S T E.

Mais enfin . . .

G E R O N T E.

Mais enfin la chose est résolue :

Qu'on ne replique pas , ma bile est trop émue.

A R I S T E.

Quel risque courez-vous à sçavoir ses raisons ?

G E R O N T E.

De voir qu'elle ne suit que vos sottes leçons.

A R I S T E.

Voilà de vos discours ; mais je vous les pardonne ,

Pourvû que vous voyiez quels conseils je lui donne.

G E R O N T E (à sa fille.)

Eh bien , vous , dites donc !

I S A B E L L E.

Que je ne ferai plus

Contre vos volontez des efforts superflus ;

Mais , mon Pere , du moins , si ma plus forte envie

Est de vous immoler le bonheur de ma vie ,

Ne me contraignez pas d'obéir dès ce jour ,

Et donnez-moi du tems pour combattre l'amour.

Oui , pour premier effort de mon obéissance

Je m'en vais à Cleon ôter toute espérance ,

Lui dire que Damis doit être mon Époux ,

Et que l'amour sur moi peut beaucoup moins que vous.

Après un tel effort le tems fera le reste ,

Il vient à bout de tout. Enfin , je vous proteste ,

Que si vous persistez dans votre sentiment ,

Je vous obéirai , mon Pere , aveuglément.

G E R O N T E.

Oh j'y persisterai , j'ose vous le promettre.

Mais à combien encor voulez-vous nous remettre ?

L'INGRAT,
LISETTE.

Cleon avoit son cœur, & l'avoit tout entier ;
Il nous faut bien au moins six mois pour l'oublier.
Et pour aimer Monsieur, qui n'est pas trop aimable,
Un délai de trois ans me paroît raisonnable.

GERONTE.

Vous êtes une sotte, on vous l'a dit cent fois,
Taisez-vous.

DAMIS.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois,
Monsieur, que je n'ai pas le bonheur de lui plaire.

LISETTE.

Oh vraiment, désormais je serai moins sincère,
Car je ne dirai plus que mille biens de vous.
De ma Maîtresse un jour vous deviendrez l'Époux,
Je dois m'accoutûmer à vous flatter d'avance,
Et joindre mes respects à son obéissance.

ARISTE.

Mon Frere, vous voyez le fruit de mes avis,
Eh bien ! a-t'on mal fait de les avoir suivis ?

GERONTE.

Non, & j'avoue ici que ma surprise est grande.

ARISTE.

Ainsi donc Isabelle obtiendra sa demande ?

GERONTE.

Soit. Nous différerons encore quelque tems,
Il faut la contenter ; mais aussi je prétens
Que Cleon dès ce jour apprenne d'Isabelle,
Combien mes volontez ont de pouvoir sur elle ;
Qu'elle obtienne de lui de ne la voir jamais,
Et que Damis enfin soit aimé désormais.

ARISTE.

Je vais trouver Cleon, & moi même l'instruire . . .

GERONTE.

Mais au moins dites-lui tout ce qu'il faut lui dire.

ARISTE.

Reposez-vous sur moi.

Je sors pour un instant,
Ma Fille, songez bien...

L I S E T T E.

Eh, vous serez content.

S C E N E V I I I.

ISABELLE, DAMIS, LISETTE.

D A M I S.

J'ai peine à croire encore ce que je viens d'entendre,
Madame, se peut-il que l'amour le plus tendre
Apuyé du devoir ait touché votre cœur ?
Et consentez-vous bien à faire mon bonheur ?

I S A B E L L E.

Aux loix de mon devoir vous me voyez soumise.

L I S E T T E.

Oui, mais à dire vrai, c'est faire une sottise
D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait,
Et tout homme d'honneur en doit craindre l'effet :
Je pourrois sur cela me faire mieux comprendre,
Mais vous m'entendez bien, si vous voulez m'entendre.

D A M I S.

Si Madame consent que je sois son Epoux,
Sa vertu me répond du bonheur le plus doux.

L I S E T T E.

Ne vous y fiez pas.

D A M I S.

Je ne veux point encore
Vous presser de m'aimer, quoique je vous adore ;
Un autre a votre cœur, je ne puis l'ignorer ;
Mais laissez-moi du moins la douceur d'espérer :
Daignez à mon amour accorder cette grace.
Pour l'obtenir de vous que faut-il que je fasse ?

(Il se jette à ses genoux.)

Permettez qu'un Amant respectueux, soumis...

 S C E N E I X.

ISABELLE, ORPHISE, CLEON,
DAMIS, LISETTE, NERINE.

CLEON.

Que vois je? c'est donc-là ce que tu m'as promis,
Perfide?

ORPHISE.

C'est ainsi que Damis m'est fidelle,
Et je trouve l'ingrat aux genoux d'Isabelle?

DAMIS à part.

Ciel! qu'est-ce que je vois!

CLEON.

Sont-ce là les effets

Qu'ont produits dans ton cœur mes soins & mes
bienfaits?

ORPHISE.

Est-ce donc-là le prix que je devois attendre
D'une estime si pure & d'un amour si tendre?

CLEON.

Fut-il jamais un cœur & plus double, & plus bas?

LISETTE.

Bon. Pouffez l'un & l'autre, & ne l'épargnez pas.

CLEON.

Rends graces au respect qui retient ma colere,
Et compte que sans lui, prompt à me satisfaire
Je sçaurois. . .

ORPHISE.

Non, Monsieur, je le punirai mieux;
Et puisque mon amour m'a conduite en ces lieux,
Cet amour outragé doit me servir de guide,
Pour venger mon injure & confondre un perfide.

(A. Damis.)

Mon Pere ignore encor toutes tes trahisons.

Mais je vais au plutôt confirmer ses soupçons :
 Il t'a comblé de biens , il m'aime , & ton offense
 Lui fera , comme à moi , souhaiter la vengeance.

C L E O N.

Ariste avec Pasquin l'est allé visiter ,
 Pour l'informer de tout , & même l'inviter
 A détromper Géronte , & lui faire connoître
 Ce qu'il doit espérer d'un ingrat & d'un traître.

L I S E T T E.

Oui , oui , nous parviendrons à le désabuser.
 Chez Ariste avec nous venez vous reposer.
 Le bon homme est dehors. Jusqu'à ce qu'il revienne
 Il faut sur tout ceci que l'on vous entretienne.

O R P H I S E à *Damis*.

Attendant le succès de nos communs efforts ,
 Perfide , je te laisse en proie à tes remords.

S C E N E X.

D A M I S *seul*.

Quelle aventure , ô Ciel ! comment ? par quel
 miracle

Orphise est-elle ici pour me servir d'obstacle ?
 Son Pere va venir , je les verrai tous deux
 Ils me reprocheront . . . que je suis malheureux !
 Allons , il faut tâcher de parer ma disgrâce.
 J'ai déjà concerté ce qu'il faut que je fasse ;
 Et pendant leurs discours que je n'écoutois pas ,
 Je songeois aux moyens de sortir d'embarras.
 Prévenons le bon homme , & sans perdre courage ,
 Mensonge , adresse , esprit , mettons tout en usage.
 Il ne les connoît point , & sa crédulité
 Peut faire réussir ce que j'ai projeté.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, DAMIS.

GERONTE.

Ils veulent me surprendre ?

DAMIS.

Oui, la chose est certaine.

GERONTE.

Leurs efforts seront vains, ne soyez point en peine.

DAMIS.

J'ai balancé long tems à vous le déclarer.

Mais comme on veut me perdre & me deshonorer,

J'ai résolu, Monsieur, de rompre le silence ;

Vous pourriez vous laisser tromper à l'aparence ;

Car enfin leur projet est si bien concerté,

Que tout homme croiroit ce qu'ils ont inventé,

S'il n'étoit prévenu sur cette fourberie.

GERONTE.

Mais par où sçavez vous leur complot, je vous prie ?

DAMIS.

Par mes réflexions.

GERONTE.

Cela ne prouve rien.

DAMIS.

Voulez-vous m'écouter ?

GERONTE.

Oui da, je le veux bien.

D A M I S.

Cléon depuis long tems est aimé d'Isabelle,
 Qui ne ressent pour moi qu'une haine mortelle,
 Ai-je dit; cependant tout d'un coup je la vois
 Prête à quitter Cléon pour me donner sa foi,
 Mais à condition que l'hymen se diffère.
 On veut gagner du tems, ceci cache un mystère,
 Me suis-je dit encor.

G E R O N T E.

Je crois qu'il a raison.

D A M I S.

Vous sortez. Aussi-tôt je vois entrer Cléon.
 Isabelle lui dit, mais sans paroître émue,
 Qu'à m'épouser enfin elle s'est résolue.
 Je croyois que Cléon enflammé de couroux,
 S'alloit plaindre aigrement de moi, d'elle, de vous.
 Je ne veux point, dit-il, me répandre en injures,
 Damis, j'étoufferai jusqu'aux moindres murmures,
 Isabelle vous donne & sa main & son cœur,
 J'y consens, soyez en tranquille possesseur.
 D'un Amant qu'on trahit est-ce-là le langage ?

G E R O N T E.

Non, non; ils m'ont trompé. Je le vois bien. J'enrage.

D A M I S.

Lorsque sur tout cela je fais réflexion...
 Ecoutez-moi de grace avec attention.
 Isabelle & Cléon en bonne intelligence
 Vont dans l'appartement d'Ariste.

G E R O N T E.

Plus j'y pense,

Et plus je vois, morbleu, que je ne suis qu'un sot.

D A M I S.

Mais écoutez-moi donc.

G E R O N T E.

Je ne dirai plus mot.

Achevez.

L' I N G R A T ,
D A M I S .

Je les fais . . .

G E R O N T E .

Je vous ferai connoître . . .

D A M I S .

Mais je les fais de loin , ne voulant pas paroître.
Ils entrent . . .

G E R O N T E .

Ce qu'on gagne à se jouer à moi.

D A M I S .

Je me tiens à la porte. On parle. J'entens . . .

G E R O N T E ,

Quoi ?

D A M I S .

Qu'on demande à Pasquin . . .

G E R O N T E .

Votre Valet ?

D A M I S .

Sans doute ,
Si les gens qu'il sçait bien , font arrivez. J'écoute
Pour sçavoir sa réponse : & j'entens ce maraut
Qui dit , que ces gens-là vont venir au plutôt ,
Qu'il les a tous instruits de la bonne manière ,
Et qu'enfin la Suivante , & la Fille & le Pere
Sçavent si bien leur rôle & le joueront si bien ,
Qu'à cette Comédie il ne manquera rien.

G E R O N T E

Non , car j'en ferai , moi , je la rendrai plaisante.

D A M I S .

Un Vieillard doit venir sous le nom de Dorante ,
Arrivé depuis peu de Nevers à Paris ,
Car de tous leurs discours c'est ce que j'ai compris.
Une Fille suivra , qui se disant Orphise ,
Soutiendra qu'à Nevers elle me fut promise.
Que je suis un ingrat qui lui manque de foi ;
Et pour mieux appuyer ce qu'ils diront de moi ,
Une fausse Suivante après cent impostures ,

D'un air simple & naïf m'accablera d'injures.

G E R O N T E.

Allons, sortons

D A M I S.

Il faut . . .

G E R O N T E.

Suivez moi.

D A M I S.

Mais enfin.

Il est bon de sçavoir quel est votre dessein.

G E R O N T E.

Mon dessein ? C'est d'aller chanter pouille à mon Frere.

D A M I S.

Si j'osois

G E R O N T E.

Je n'ai point de plus pressante affaire.

D A M I S.

De grace moderez un tel emportement,

Il faut, pour nous venger, agir plus doucement.

G E R O N T E.

Pour qui me prenez-vous ? user de politique,

Sçachant qu'à me tromper tout le monde s'applique ?

D A M I S.

Oui, si vous m'en croyez.

G E R O N T E.

Je ne vous croirai point,

Et rien ne me sçauroit convertir sur ce point.

D A M I S.

Voulez-vous aujourd'hui désoler votre Frere ?

G E R O N T E.

Oui.

D A M I S.

Feignez d'ignorer le nœud de cette affaire,

Mais lorsqu'il vous viendra proposer d'écouter

Ceux que pour m'accuser il doit vous presenter,

En vous moquant de lui, dites d'un air tranquille,

L' I N G R A T ,

Qu'il prend , aussi-bien qu'eux , une peine inutile ,
Que déjà vous sçavez le fait dont il s'agit ,
Qu'il peut les renvoyer ; & vous tenez pour dit . . .

G E R O N T E .

Il faut donc ignorer qu'ils veulent me surprendre ?

D A M I S .

Oui. Mais pour les punir , il faut , sans plus attendre ,
Révoquer le délai que l'on vous a surpris ,
Et terminer la chose aujourd'hui .

G E R O N T E .

J'y souscris .

D A M I S .

Ils verront bien par là que toute leur adresse . . .

G E R O N T E .

Il est vrai. Vos discours sont si pleins de sagesse ,
Que je me voudrois mal de n'y pas déférer .
Pour la première fois je vais me modérer .
Oh qu'il m'en coûtera ! je sens que de ma vie
Je n'eus de quereller une si forte envie .

D A M I S .

Mais , si vous aimez mieux éclater . . .

G E R O N T E .

Non , Damis ,

Me voilà résolu de suivre votre avis .

D A M I S .

Quelquefois il est bon de se mettre en colere .

G E R O N T E *en fureur* .

Ventrebleu je vous dis que je n'en veux rien faire .

D A M I S .

L'intérêt que je prends

G E R O N T E .

Trêve de compliment .

D A M I S .

Oui , je me sens pour vous un tel attachement ,
Qu'il n'est rien

G E R O N T E .

Vous plaît-il de garder le silence ?

P A S Q U I N *derrière le Théâtre.*

Je vais le préparer , donnez vous patience.

G E R O N T E.

Qu'est-ce que j'entends-là ?

D A M I S.

C'est la voix de Pasquin.

On a , pour commencer , détaché ce Coquin.

G E R O N T E.

Eloignez-vous un peu , vous pourrez nous enten-
dre ,

Et quand il sera tems , vous viendrez le surprendre.

D A M I S.

Il va vous en conter de toutes les façons.

G E R O N T E.

Eh vous verrez comment je reçois les fripons.

S C E N E I I.

G E R O N T E , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

L E voici justement. Allons , Pasquin , courage.

G E R O N T E *à part.*

Il cherche à m'aborder.

P A S Q U I N *à part.*

L'affaire où je m'engage

Pourroit bien m'attirer quelque mauvais régal.

Damis est un fripon. Geronte est un brutal.

Il me voit.

G E R O N T E.

Que veux-tu ?

P A S Q U I N.

Mais... je cherche mon Maître.

Si j'osois vous prier de me dire...

G E R O N T E *à part.*

Le traître

(A Pasquin.)

Va commencer son rôle. Eh bien, tu veux sçavoir?...

P A S Q U I N.

Où peut être Damis ? Il est de mon devoir

De ne lui pas laisser ignorer une chose...

G E R O N T E.

Quoi donc ? qu'est-ce que c'est ? Apprends-le moi.

P A S Q U I N.

Je n'ose.

G E R O N T E.

Parle. Je te promets de ne me point fâcher.

P A S Q U I N.

Eh le moyen, Monsieur, de vous en empêcher ?

Si vous sçaviez le fait, vous voudriez, je gage,

D'Isabelle & de lui rompre le mariage.

G E R O N T E.

Tout de bon ?

P A S Q U I N.

Tout de bon. Rien n'est plus assuré,

Mais vous ne sçauvez rien, car je l'ai bien juré.

G E R O N T E.

Compte...

P A S Q U I N.

Un Valet discret, & qui veut le paroître,

Ne doit point publier les défauts de son Maître.

G E R O N T E.

C'est bien dit. Je te crois un honnête garçon.

Quoique tu portes l'air d'un insigne fripon.

P A S Q U I N.

Ah, mon air me fait tort, & plus on m'examine,

Plus on voit qu'il n'est rien si trompeur que la mine.

G E R O N T E à part.

La tienne, scélérat, ne trompe point du tout. |

(A Pasquin.)

C'a, dis-moi donc...

P A S Q U I N.

Jamais vous ne viendrez à bout

De

De tirer de ma bouche un aveu de la sorte.

G E R O N T E.

Eh, fais-moi ce plaisir.

P A S Q U I N.

Non, le diable m'emporte.

Vous croyez que Damis est un homme d'honneur.

Est-ce à moi, s'il vous plaît, à vous tirer d'erreur ?

Non, non, quoi qu'il ait fait, je ne veux rien vous dire,

Trop de gens, par malheur, sçauront vous en instruire.

G E R O N T E.

Eh qui donc ?

P A S Q U I N.

Ces gens-là demandent à vous voir.

Ils sont ici. Pour moi, je ferai mon devoir; (*Il pleure.*)

Et bien loin de parler contre mon pauvre Maître...

Ne sçauriez-vous me dire en quels lieux il peut-être ?

Vous allez nous chasser, Monsieur, je le prévoi.

G E R O N T E *à part.*

Le fat, sur mon honneur, croit se moquer de moi.

P A S Q U I N.

Peste soit de Dorante, & peste soit d'Orphise.

G E R O N T E *à part.*

Le fripon !

P A S Q U I N.

Je sçais bien que Damis les méprise,

Quoiqu'ils eussent pour lui mille bontez tous deux ;

Mais aime-t'on les gens qui cessent d'être heureux ?

Orphise étoit fort riche. Il l'aimoit comme telle.

Un Procès la ruïne, il fuit, trouve Isabelle,

Seule & riche héritière, & pour bien moins, je croi,

L'on pourroit être ingrat, & manquer à sa foi.

G E R O N T E *à part.*

L'y voilà.

P A S Q U I N.

(*A part.*) (*Haut.*)

Je le tiens. Vous êtes équitable.

De bonne foi , leur plainte est-elle raisonnable ?
Là , je vous en fais juge , & j'attens . . .

G E R O N T E à part.

De quel art

Pour me surprendre mieux sçait user ce pendent !

P A S Q U I N.

Vous ne répondez rien. Ah , le maudit voyage !
Que diable allions-nous faire à Nevers.

G E R O N T E à part.

Oh ! j'enrage

De n'oser sur le champ assommer ce fripon.

(Haut.)

Mais feignons. Ton discours m'allarme avec raison ,
Je crains que cette Orphise . . .

P A S Q U I N.

Elle en mourra , je pense.

Aussi Damis lui fait une mortelle offense :

Car enfin , il avoit promis de l'épouser ;

Mais , comme je l'ai dit , on le peut excuser.

G E R O N T E.

Non , Damis est un fourbe.

P A S Q U I N.

Eh mais , à ne rien feindre

Il est tel à-peu-près que je vais le dépeindre.

Il a beaucoup d'esprit , mais un esprit malin ,

Adroit , insinuant , & même patelin.

On dit qu'en vers , en prose , il sçait fort bien écrire ,

Mais son plus grand talent est celui de médire.

Pour déchirer les gens il se croit tout permis ,

Et s'attaque sur tout à ses meilleurs amis.

Il est interressé plus qu'on ne le peut croire.

Il passe pour impie , & s'en fait une gloire.

Il cache sa naissance , & voudroit de bon cœur

Faire croire à chacun qu'il est né grand Seigneur

Il ment à chaqu'instant. Mais pour l'ingratitude ,

C'est , à mon sentiment , son vice d'habitude.

Areste , passez-lui tous ces petits défauts ,

C'est le meilleur garçon . . .

S C E N E I I I.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN.

GERONTE à *Damis*.

Vous venez à propos.

Pasquin me fait ici votre panégyrique.

D A M I S.

Je suis heureux d'avoir un si bon Domestique.

G E R O N T E.

C'est un peintre excellent.

P A S Q U I N à *part*.

Morbleu, je suis perdu!

D A M I S.

Je reconnois son zèle, & j'ai tout entendu.

G E R O N T E.

Vous avez entendu ce qu'il vient de me dire?

D A M I S.

Oui, l'en recompenser est ce que je désire.

On ne peut trop payer des services pareils.

G E R O N T E.

J'y veux contribuer au moins de mes conseils.

D A M I S.

Eh bien, ordonnez donc ce qu'il faut que je fasse,
J'obéirai.

P A S Q U I N.

Messieurs, je vous demande en grace
D'en user sans façon. Je sers sans intérêt,
Et vous baise les mains.

D A M I S.

Doucement, s'il vous plaît.

Traître!

P A S Q U I N.

Je suis pressé, permettez que je sorte.

L' I N G R A T,
D A M I S.

Scélérat ! vous osez déchirer de la sorte
Un Maître qui pour vous eût toujours cent bontez ?
Il faut que je me venge.

P A S Q U I N.

Eh , de grace , arrêtez ,
Et de Monsieur au moins respectez la présence.
La bienséance veut . . .

G E R O N T E.

Va , va , je l'en dispense.

P A S Q U I N.

Si vous m'abandonnez , je suis un homme mort.

G E R O N T E.

Tu le mériterois.

P A S Q U I N.

Je sçais bien que j'ai tort.

Mais là , considérez que si je suis coupable
C'est pour avoir voulu vous servir.

G E R O N T E.

Misérable !

Est-ce donc me servir que vouloir m'abuser ?

P A S Q U I N.

D'un semblable dessein pouvez-vous m'accuser ?

D A M I S.

Quoi ! n'as-tu pas pris soin de chercher & d'instruire
Les témoins supposez qu'on doit ici conduire ?

Car enfin je sçais tout , & j'ai bien écouté

Ce qu'ensemble tantôt vous avez concerté.

Je sçais qu'un faux Dorante & qu'une fausse Orphise

Doivent incessamment commencer l'entreprise ,

Venir devant Monsieur me demander raison

De mon ingratitude & de ma trahison.

Lorsque pour l'abuser tout le monde se ligue ,

N'es-tu pas , malheureux , entré dans cette intrigue ?

Et l'argent de Cléon ne t'a-t'il pas porté

A me faire aujourd'hui cette infidélité ?

PASQUIN *à part.*

Ah, le fourbe maudit !

DAMIS.

Parle, sans plus attendre.

GERONTE.

Il faut avouer tout, ou je te ferai pendre.

PASQUIN.

Avouer !

DAMIS.

Oui, sans doute, & sur le champ.

PASQUIN.

Bourreau !

GERONTE.

Allons, dépêche-toi.

PASQUIN *à part.*

Le cas est tout nouveau,

Pendu, si je ne ments ; disant vrai, l'on m'affomme :

Qui pourroit s'en tirer seroit bien habile homme.

DAMIS.

Parle donc.

PASQUIN.

Demandez, & je vous répondrai.

DAMIS.

N'est-il pas vrai, maraut ? . . .

PASQUIN.

Oui, Monsieur, il est vrai.

DAMIS.

Quoi ?

PASQUIN.

Ce que vous voudrez.

DAMIS.

Pour de l'argent, infame,

M'accuser faussement ? Quelle bassesse d'ame !

PASQUIN.

Nous sommes faits tous deux de diverse façon.

Vous êtes honnête homme, & je suis un fripon.

L'INGRAT,
DAMIS.

C'est bien récompenser les bontés de Géronte,
Que de vouloir l'abuser?

PASQUIN.

Monfieur, j'en meurs de honte.
Après ce qu'il a fait, quiconque de nous deux
Le trompe, est un ingrat, un fourbe, un malheureux,
Un monstre qui doit faire horreur à tout le monde,
Et qui mérite bien que l'enfer le confonde.

DAMIS.

Vous voyez qu'il convient de tout ce que j'ai dit.
Votre Frere & Cléon l'avoient fort bien instruit :
C'est à vous de punir . . .

GERONTE.

Non, cela doit suffire ;
Et puisqu'il se repent, il faut . . .

S C E N E I V.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN,
LISETTE.

LISETTE.

JE viens vous dire
Qu'un Monsieur de Nevers demande à vous parler.

GERONTE à *Damis*.

Comme ils s'entendent tous !

DAMIS.

Il faut dissimuler.

LISETTE.

Vous ne répondez rien? Que voulez-vous qu'on fasse?

GERONTE.

Aproche. Oses-tu bien me regarder en face?

LISETTE,

Pourquoi non ?

C O M E D I E. 175
G E R O N T E.

Effrontée, ôte-toi de mes yeux.

L I S E T T E.

Eh, mon Dieu ! qu'est-ce donc qui vous rend furieux ?

G E R O N T E.

Vraiment, vous faites bien ce que l'on vous ordonne.

Je ne sçais qui me tient que vingt soufflets, friponne...

L I S E T T E.

Mais pourquoi vous fâcher ? Dorante veut vous voir,

Sa Fille est avec lui. Ne sçauroit-on sçavoir

S'ils peuvent vous parler ?

G E R O N T E.

Non.

L I S E T T E.

Non.

G E R O N T E.

Eh non, te dis-je.

L I S E T T E.

Mais c'est pour votre bien.

G E R O N T E.

Ah vraiment il m'oblige.

D A M I S.

Monsieur sçait déjà tout, moi-même je l'ai dit.

L I S E T T E.

Quoi ! vous sçavez qu'Orphise...

G E R O N T E.

Oui, je suis bien instruit

De ce qu'elle me veut, &... fors impertinente,

Va dire de ma part à ce Monsieur Dorante,

A cette Dame Orphise, à sa Suivante aussi,

A tous les Nivernois, qu'ils décampent d'ici.

L I S E T T E.

Mais y pensez-vous bien ?

G E R O N T E.

Oui, très-bien, je t'assure.

L I S E T T E.

Faire à des gens d'honneur une pareille injure ?

H 4

L' I N G R A T ,
G E R O N T E .

Point de raisonnement Je hais les gens d'honneur ,
Et j'aime les fripons du meilleur de mon cœur.

P A S Q U I N .

Le pauvre homme, ma foi, dit plus vrai qu'il ne pense.

D A M I S .

Que dis-tu ?

P A S Q U I N .

Rien, Monsieur. Je garde le silence.

G E R O N T E .

Va-t'en chercher ma Fille & me l'amene ici.

L I S E T T E .

Je n'irai pas bien loin, je crois que la voici.

S C E N E V.

GERONTE, DAMIS, ISABELLE,
L I S E T T E , P A S Q U I N .

I S A B E L L E .

N E vous a t'on pas dit qu'Orphise & que Dorante ? ...

G E R O N T E .

Ah, vous vous en mêlez, Madame l'impudente !
De mes bontez pour vous voilà donc tout le fruit ?

L I S E T T E .

Mais qu'avons-nous donc fait, & pourquoi tant de bruit ?

Je ne vous comprends point, & plus je m'examine...

G E R O N T E .

Tu raisonnes encor ? Sortiras-tu, coquine ?

(A Isabelle.)

Aprochez, vous. Allons ; qu'on lui donne la main. ;

L I S E T T E en s'enfuyant.

Je vous le défens.

COMEDIE. 177
GERONTE *la poursuit.*

Chienné.

ISABELLE.

Au moins jusqu'à demain

Donnez-moi le loisir . . .

GERONTE.

Non, non, plus de remise.

ISABELLE.

Mais, mon Pere . . .

GERONTE.

Ah, morbleu !

ISABELLE.

Souffrez que je vous dise

Que vous m'avez prescrit, ou d'épouser Monsieur,
Ou d'aller au Convent.

GERONTE.

Oui.

ISABELLE.

J'y vais de bon cœur.

Donnez-lui tout mon bien, j'en suis très-satisfaite,
Et ne veux plus songer qu'à choisir ma retraite.

GERONTE.

Eh tout cela n'est rien, & j'ai vû bien souvent . . .

(Lisette passe devant Géronte en lui faisant la révérence.)

Où vas-tu donc encor ?

LISETTE.

Je m'en vais au Convent.

SCENE VI.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN.

GERONTE.

Il faut que je lui parle, & je puis bien d'avance
Vous répondre, Damis, de son obéissance.

Gardez-vous, s'il vous plaît, de me commettre en rien.

GÉRONTE.

De vos derniers avis je me souviendrai bien.

(*Pasquin veut le suivre , & Damis le retient.*)

S C E N E V I I.

D A M I S , P A S Q U I N.

U N mot, Monsieur Pasquin.

P A S Q U I N.

Monsieur.

D A M I S.

Vous sçavez peindre.

P A S Q U I N.

Vous croyez du portrait avoir lieu de vous plaindre :
Mais si, quand je l'ai fait, je ne l'ai point flâté,
C'est par excès de zèle & de fidélité.

D A M I S.

Toi, fidèle, zélé ?

P A S Q U I N.

Oui, moi, zélé, fidèle,

Et des valets parfaits, le plus parfait modèle.

D A M I S.

Quand tu n'épargnes rien pour me rendre odieux,
Et pour rompre un hymen qui peut me rendre heu-
reux ?

P A S Q U I N.

Je l'ai fait tout exprès pour dégoûter Gêronte.

D A M I S.

Et c'est donc-là, Bourreau, me servir à ton compte ?

P A S Q U I N.

Oui, c'est-là vous servir & vous donner moyen,
Et d'épouser Orphise, & d'avoir un gros bien.

D A M I S.

Du bien avec Orphise ?

P A S Q U I N.

Aprenez que sa Tante

Est morte en lui laissant dix mille écus de rente.

D A M I S.

Quoi donc ! sa Tante est morte ?

P A S Q U I N.

Et comme les bonheurs

Semblent être enchaînez ainsi que les malheurs ,

Elle vient de gagner ce Procès d'importance ,

Dont la perte vous fit partir en diligence.

D A M I S.

Pasquin , sa Tante est morte & le Procès gagné ?

P A S Q U I N.

Oui , Monsieur. Tout cela sembloit bien éloigné ,

Rien n'est plus sûr. Orphise est-elle méprisable ?

D A M I S.

Non , Orphise devient un objet adorable.

P A S Q U I N.

Eh bien , si vous voulez , vous serez son Epoux ;

Son Pere , elle & son bien , tout s'offre encore à vous.

D A M I S.

Quoi ! Pasquin, penfes-tu qu'Orphise m'aime encore ?

P A S Q U I N.

Oh , oui , Monsieur , Orphise est folle , & vous adore.

D A M I S.

Si la chose est bien vraie . . .

P A S Q U I N.

Oui , j'en suis caution.

D A M I S.

Cela mérite bien quelque réflexion.

Voyons-la.

P A S Q U I N.

C'est bien dit.

D A M I S.

Je ne puis , quand j'y pense ,

L' I N G R A T ;

Lui manquer trop d'estime & de reconnoissance.

P A S Q U I N.

Vous me charmez, Monsieur; je l'ai toujours bien dit,
Que vous aviez le cœur auffi bon que l'esprit.

D A M I S.

L'occasion me charme, & m'épargne la honte
De devoir ma fortune à ce fou de Gêronte.

P A S Q U I N.

Vous en êtes bien las, ne me déguifez rien.

D A M I S.

Son génie est en tout trop différent du mien.
Son trop de probité, fa candeur, fa droiture,
Tiennent incessamment mon ame à la torture;
Esclave des devoirs, sottement prévenu...
Le bon homme m'ennuye à force de vertu.

P A S Q U I N.

Ah, que vous pensez juste!

D A M I S.

Allons trouver Orphise.

P A S Q U I N.

Je la crois chez Ariste. Elle sera surprise
D'un si prompt changement; & d'ailleurs vous avez
Des mesures à prendre.

D A M I S.

Et pourquoi?

P A S Q U I N.

Vous sçavez,

Qu'Ariste n'est pas trop de vos amis.

D A M I S.

Qu'importe.

Le bon homme Gêronte est prévenu de sorte,
Que pour tout ce qu'on peut lui dire contre moi,
Quand j'en conviendrois même, il n'auroit point de foi.

P A S Q U I N.

Oui, vous avez raison. Et puisque pour Orphise
D'un amour renaissant vous avez l'ame éprise,
Il n'est plus question d'aucun ménagement
Pour Gêronte.

D A M I S.

Pasquin , allons tout doucement ;
 Je n'aime guere Orphise , encore moins Isabelle ;
 Ma fortune m'occupe , & j'épouserai celle
 Qui pourra m'assurer le sort le plus heureux.

P A S Q U I N.

Ne les voulez-vous point épouser toutes deux ?

D A M I S.

Je veux choisir du moins.

P A S Q U I N.

Et par reconnoissance ,
 La plus riche des deux aura la préférence.

D A M I S.

C'est ce qui doit régler un cœur sans passion.

P A S Q U I N.

Si vous voulez pourtant , pour obliger Cléon . . .

D A M I S.

Obliger Cléon ? moi ? lui rendre un bon office ?

Il me fait trop sentir qu'il m'a rendu service.

Il met à trop haut prix ses bienfaits & ses soins ,

Et le prix qu'il y met , fait que je les sens moins.

P A S Q U I N.

Ah , que vous sçavez bien ce que les choses valent !

Il n'est point là-dessus de gens qui vous égalent.

D A M I S.

Pasquin , vivons pour nous. C'est la premiere loi :

Dans tout ce que je fais , je n'ai d'égard qu'à moi.

Je songe à m'avancer , je m'estime , je m'aime ,

Et je n'ai point d'Ami plus zélé que moi-même.

Viens , allons voir Orphise , & garde le secret.

P A S Q U I N.

L'effet vous prouvera combien je suis discret.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.**PASQUIN, LISETTE.****LISETTE.****T**OUT ce que tu me dis me paroît incroyable.**PASQUIN.**

Cependant, mon enfant, rien n'est plus véritable.

La peur d'être battu m'a forcé de mentir :
 J'ai dit qu'Orphise enfin ne pouvoit consentir
 A s'éloigner de lui, quoiqu'il fût infidelle ;
 Qu'elle lui pardonnoit s'il quittoit Isabelle.
 J'ai vanté, pour avoir encor plus de succès,
 Et la Succession & le gain du Procès :
 Sans me donner le tems de prévenir Orphise,
 Il s'en va la trouver ; juge de ma surprise,
 Aussi tôt qu'elle a vû Damis à ses genoux,
 Elle a jetté sur lui les regards les plus doux.
 Le dépit a cessé. L'amour a pris sa place,
 Et l'ingrat, en un mot, vient de rentrer en grace.

LISETTE.

Quoi ! si facilement ? si promptement ?

PASQUIN.

Dis-moi,

Quand on a le cœur pris, est-on maître de soi ?
 Dans le premier dépit, ce sont plaintes, murmures,
 On querelle, on menace, on en vient aux injures,
 On se bat quelquefois : car l'amour irrité
 Porte ceux qu'il possède à toute extrémité.
 Après ce grand fracas, un faux calme succède :

On apelle pour lors la raison à son aide ;
Elle veut nous guérir , l'amour vient , la poursuit ,
Il rentre dans le cœur , & la raison s'enfuit.

L I S E T T E.

Je conviens avec toi que l'amour est bien traître ,
Quand on le croit éteint , il est prêt à renaître.

P A S Q U I N.

Sur-tout quand on s'y prend de certaine façon.
Le traître de Damis a pris d'abord un ton
Respectueux , soumis. Il a versé des larmes ,
De la belle en pleurant exagéré les charmes.
Il m'a fait pleurer , moi.

L I S E T T E.

Comment ? si prévenu ? . . .

P A S Q U I N.

Si le fond de son cœur m'eût été moins connu ,
J'aurois encore été plus charmé de l'entendre.
On n'a jamais rien dit de si vif , de si tendre.
Mon adorable Orphise , à vos divins attraits ,
Je veux uniquement , sensible deormais ,
Ne vivre que pour vous , détester Isabelle ,
Regretter les instans que j'ai passez près d'elle.

L I S E T T E.

Le Chien !

P A S Q U I N.

Mais dans le tems qu'en propos amoureux
Il exhaloit son cœur , un témoin dangereux
L'écoutoit à la porte.

L I S E T T E.

Et qui ?

P A S Q U I N.

C'étoit Géronte.

L I S E T T E.

Géronte !

P A S Q U I N.

Oui , parbleu. Pour t'aller rendre compte
De ce qui se passoit , je laisse nos Amans

Se confondre à l'envi dans de beaux sentimens.
 J'ouvre la porte , & vois , non sans surprise extrême ,
 En ouvrant brusquement , le bon homme lui-même ,
 Comme au mur attaché , stupéfait , interdit ,
 Et qui n'a rien perdu de tout ce qui s'est dit.

L I S E T T E .

Qui l'avoit conduit-là ? que venoit-il y faire ?

P A S Q U I N .

Il venoit à dessein de quereller son Frere.
 Tu sçais qu'Orphise étoit dans son appartement :
 Mon Maître parloit haut. Géronte aparemment
 A reconnu sa voix , & le Ciel a fait naître
 Ce moment fortuné pour nous venger d'un traître.

L I S E T T E .

Fort bien , & que t'a dit Géronte ?

P A S Q U I N .

Pas un mot.

De son côté chacun est demeuré bien sot.
 En s'en allant pourtant je l'entens qui murmure ,
 Plus il double le pas , plus il s'échauffe. Il jure ,
 Il rencontre son Frere au bas de l'escalier ,
 C'est-là que son dépit se fait voir tout entier.
 Il parloit bas pourtant , je ne pouvois l'entendre
 Mais en les regardant ce que j'ai pû comprendre ,
 C'est que tous deux d'accord avec juste raison
 Convenoient que Damis étoit un grand fripon.

L I S E T T E .

C'est un fait sans dispute. Une telle aventure
 Doit nous conduire à bien.

P A S Q U I N .

Je le crois.

L I S E T T E .

J'en suis sûr.

S C E N E . I I .

ISABELLE, PASQUIN, LISETTE.

I S A B E L L E.

AH, Lisette, sçais-tu par quel succès heureux ? ...

L I S E T T E.

C'est de quoi dans l'instant nous raisonnons tous deux.

I S A B E L L E.

Mon Oncle m'a tout dit, & maintenant j'espère,
Puisqu'il ne s'agit plus de détromper mon Pere,
Qu'à l'hymen de Damis bien loin de me forcer ...

L I S E T T E.

Il faudroit qu'il fût fou, s'il osoit y penser.
Quant à l'éloignement qu'il nous a fait paroître
Pour Cléon, dans la peur de se choisir un maître,
Il en doit maintenant être moins occupé,
Connoissant que Damis en tout l'avoit trompé.
Ainsi donc, car enfin nous raisonnons en forme,
Sans que de son dessein votre Pere m'informe,
Je soutiens, je conclus que son intention
Sera, qu'incessamment vous épousiez Cléon.

P A S Q U I N.

Tu conclus brusquement.

I S A B E L L E.

Nous nous flâtons, Lisette.

L I S E T T E.

Nous ne nous flâtons point, c'est une affaire faite.

I S A B E L L E.

J'épouserois Cléon !

L I S E T T E.

Peut être dès ce jour.

Adieu, Paris, adieu, nous allons à la Cour.

Quel plaisir ! nous n'allons plus voir que des Com-
tesses,

Des Comtes, des Marquis, des Ducs & des Duchesses.

Les Princes nous viendront visiter quelquefois,

Nous ne fréquenterons Bourgeoises ni Bourgeois ;

Et pour mieux ressembler aux gens du haut étage,

Nous changerons d'habits, de mœurs & de langage.

Le bruit & le fracas seront notre élément,

Plus de soin, de ménage, & plus d'arrangement.

Deux pages, six laquais nous serviront d'escorte,

Vingt créanciers toujours garderont notre porte,

Nous veillerons la nuit, nous dormirons le jour ;

Adieu, Paris, adieu, nous allons à la Cour.

P A S Q U I N.

Voilà tes adieux faits, il faut plier bagage ;

Damis pourtant encor peut rompre le voyage.

L I S E T T E.

Il ne soupçonne rien de ce qui s'est passé ?

P A S Q U I N.

Non, à moins qu'il ne soit forcier. Je l'ai laissé

Achevant de tromper la trop-crédule Orphise,

Et je suis accouru d'abord.

L I S E T T E.

Quelle surprise

Pour ce maître fripon, quand Géronte en fureur

Lui dira qu'il connoît tout le fond de son cœur !

Pour jouir de son trouble il faut que je le voye.

P A S Q U I N.

Quel triomphe pour nous !



S C E N E I I I.

ISABELLE, ORPHISE, LISETTE,
PASQUIN, NÉRINE.

O R P H I S E.

Prenez part à ma joye,
Madame, mon perfide est revenu vers moi,
Reconnoissant, fidèle, il m'a rendu sa foi,
Il ne me paroît plus indigne de la mienne.

I S A B E L L E.

Madame, ce retour n'a rien qui me surprenne.
Avec tant de mérite, avec tant de beauté,
Vous n'avez pas dû craindre une infidélité.
Un cœur a beau tenter de briser votre chaîne,
Dès que vous paroissez il y rentre sans peine.

O R P H I S E.

Je ne mérite pas un compliment si doux,
Et j'en attendois un plus sincère de vous.

P A S Q U I N.

Ma foi, sincère ou non, celui-ci l'est peut être,
Soit dit sans vous fâcher, plus que ceux de mon maître.

O R P H I S E.

Que dis-tu ?

P A S Q U I N.

Rien.

N E R I N E.

J'approuve assez son sentiment,
Et me défie un peu du raccommodement.

O R P H I S E.

Nérine, taisez-vous.

N E R I N E.

Je consens à me taire,

L' I N G R A T,

Mais pour cela Damis en est-il plus sincère ?

O R P H I S E.

Il m'a toujours aimée, & m'aimera toujours.

N E R I N E.

Non, Madame, son cœur dément tous ses discours.

Il est né traître, ingrat, scélérat, infidèle,

Et c'est l'intérêt seul qui vers vous le rappelle ;

Sans le gain du Procès & la Succession,

Point de retour pour vous, & point de passion.

P A S Q U I N.

Nérine le connoît.

L I S E T T E à Pasquin.

Et tu dois le connoître.

N E R I N E.

Parle donc, qu'en crois tu ?

P A S Q U I N.

Mais je crois que mon Maître...

O R P H I S E.

Pasquin, n'acheve pas.

I S A B E L L E.

Elle me fait pitié.

P A S Q U I N.

Il est...

O R P H I S E.

Tais-toi.

P A S Q U I N.

Pour vous je sens trop d'amitié ;

Oui : Madame, au moment qu'il dit qu'il vous adore,

Malgré tous ses sermens...

O R P H I S E.

Hélas !

P A S Q U I N.

Il ment encore.

O R P H I S E.

Juste Ciel !

P A S Q U I N.

Il attend pour se déterminer

A laquelle des deux il devra se-donner ,
 Que de vos biens au juste il se soit fait instruire ;
 C'est par cet objet seul qu'il se laisse conduire.
 Ainsi donc il prendra , sans en être amoureux ,
 Celle qui lui fera le sort le plus heureux ;
 Et vous comprenez bien par cette politique ,
 Que tout ceci n'est plus qu'un fait d'Arithmétique.

I S A B E L L E.

Cela peut être vrai.

P A S Q U I N.

Parbleu , je ne ments point ,
 Et je puis vous convaincre aisément sur ce point.

O R P H I S E.

Et malgré tout cela , pleine de confiance ,
 Je sens qu'avec son cœur le mien d'intelligence
 Se refuse aux soupçons qu'on cherche à me donner.
 Avec trop de plaisir j'ai sçu lui pardonner ,
 Avec trop de transport il jure qu'il m'adore ,
 Pour présumer qu'il songe à me tromper encore.

I S A B E L L E.

Vous méritez du moins qu'il ne vous trompe pas.

O R P H I S E.

A Monsieur votre Pere il va tout de ce pas ,
 Et par lui-même enfin il veut qu'il puisse apprendre
 L'engagement nouveau que nous venons de prendre.

P A S Q U I N.

Ah ! morbleu , c'en est trop , je ne souffrirai point
 Que de votre foiblesse il abuse à ce point.
 Ici Géronte & lui se trouveront ensemble ,
 Cachez-vous un moment , vous l'entendrez . . .

O R P H I S E.

Je tremble.

N E R I N E.

Pourquoi trembler ? Il faut en avoir le cœur net.
 Courage.

O R P H I S E.

Où nous cacher ?

L'INGRAT,
LISETTE.

Où ? Dans ce cabinet.

PASQUIN.

Oui, l'endroit est commode à pouvoir tout entendre,
C'est de-là que ce spectre est venu me surprendre ;
J'en ai pensé mourir de surprise & d'effroi ;
Mais mon Maître sera plus étonné que moi.
Nérine m'écoutoit, & m'a trouvé sincère,
Vous allez en Damis trouver tout le contraire.

ORPHISE.

A de nouveaux chagrins pourquoi donc m'exposer ?

NERINE.

Pour le connoître à fond, & vous desabuser.

ORPHISE.

Me voilà résolue, & s'il est aussi traître,
Aussi fourbe, qu'on veut me le faire connoître,
Je jure.

LISETTE.

Eh si, jurer. Sans serment, vous ferez,
Quand vous aurez tout vû, comme vous l'entendrez.

ORPHISE.

J'aimerois mieux mourir mille fois...

LISETTE.

Quelqu'un monte,
Cachons-nous promptement, c'est Damis ou Géronte.

S C E N E I V.

DAMIS, PASQUIN.
PASQUIN.

(A Damis.)

NOn, c'est mon digne Maître. Ah ! vous voilà,
Monsieur ;

Eh bien, en quel état sentez-vous votre cœur ?

Qui l'emporte à la fin d'Orphise ou d'Isabelle ?
 A toutes deux toujours également fidelle,
 N'a-t'il point quelque peine à prendre son parti ?

D A M I S.

Crois-tu donc que jamais il se soit démenti ?

P A S Q U I N.

Oh, non, de changement je vous crois incapable :
 Il faut vivre pour soi. La maxime admirable !
 Qu'en la suivant , Monsieur , vous réussirez bien !

D A M I S.

Pour fixer la fortune est-il d'autre moyen ?

P A S Q U I N.

Orphise étoit tantôt bien fort persuadée
 Que vous aviez pour elle une plus noble idée.

D A M I S.

Orphise a le cœur bon , Pasquin.

P A S Q U I N.

Assurément.

Etes-vous convenus de vos faits ?

D A M I S.

Oui , vraiment.

Elle part : & Géronte & moi dans son absence.

Nous pourrons . . .

P A S Q U I N.

Ah, j'entens, rompre avec bienséance.

D A M I S.

Elle croit que je dois rompre dès aujourd'hui.

P A S Q U I N.

Oui-dà. Vous l'avez vû ?

D A M I S.

Cléon est avec lui.

P A S Q U I N.

Eh, que diable y fait-il ?

D A M I S.

L'importun.

A S Q U I N.

Il me semble ,

Mal à propos pour nous , qu'ils soient tous deux ensemble.

D A M I S.

Ah , qu'ils y soient ou non , j'en ai peu d'embaras.
Cléon veut obtenir ce qu'il n'obtiendra pas.
J'attens ici qu'il sorte.

P A S Q U I N.

Il vous est d'importance
De sçavoir ce qu'il dit , ce que Géronte pense.

D A M I S.

Il dit du mal de moi , Géronte en pense bien.

P A S Q U I N.

De ses mauvais discours Géronte ne croit rien.

D A M I S.

Quand Cléon m'auroit vû lui-même aux pieds d'Or-
phise ,
Quand il le soutiendrait à Géronte . . .

P A S Q U I N.

Oh , qu'il dise.

Dans sa bouche , le vrai semble une fausseté ,
Dans la vôtre , le faux tient lieu de vérité.
Facile , comme un autre à s'y laisser surprendre ,
Orphise croit qu'en vous le retour le plus tendre . . .

D A M I S.

Je t'ai paru l'Amant le plus passionné ,
Qu'en dis-tu ?

P A S Q U I N.

Moi , Monsieur ? Vous m'avez étonné.
Votre cœur , votre esprit , vos yeux , votre visage ,
Votre langue , chez vous tout fait son personnage.
Vous êtes un théâtre , & selon l'action
Vous changez à propos de décoration.

D A M I S.

C'est comme il faut agir dans le siècle où nous sommes.
Il n'est rien si plaisant que de tromper les hommes.

P A S Q U I N.

Et les femmes aussi , Monsieur.

DAMIS.

Bien entendu.

P A S Q U I N.

Je deviendrai fripon , dût-ai-je être pendu.
Que l'exemple , Monsieur , est une belle chose !

D A M I S.

Tu plaisantes, Pasquin : mais qu'on blâme, qu'on glose,
Crois-moi , sur ce système.

P A S Q U I N.

Oh oui , je comprends bien
Qu'avec trop de vertu l'on ne gagne plus rien.

D A M I S.

Tai-toi , j'entens quelqu'un.

P A S Q U I N.

C'est Gêronte lui-même.

S C E N E V.

GERONTE , DAMIS , PASQUIN.

GERONTE *sans voir Damis.*

J E ne puis revenir de ma surprise extrême.
Et tout ce que je vois , & tout ce que j'entens
Va désormais m'apprendre à me connoître en gens.
M'oser jouer ainsi d'une indigne manière !

P A S Q U I N.

Que dit-il là ?

D A M I S.

Je crois qu'il parle de son frere,
Et de Cléon. Tantôt je l'ai persuadé
Qu'ils vouloient le fourber. . .

GERONTE *à part.*

L'infâme procédé !

L' I N G R A T,
D A M I S,

C'est cela justement.

P A S Q U I N.

Allons, Monsieur, courage,
Il est fâché. Tâchez de l'aigrir d'avantage.

D A M I S.

Laisse faire.

G E R O N T E (*à part apercevant Damis.*)

C'est lui. Feignons adroitement.

Voyons ce qu'il dira.

P A S Q U I N (*à part.*)

Le dangereux moment !

D A M I S.

J'allois vous voir, Monsieur, & mon impatience
Me force malgré moi de rompre le silence.
Quand j'adore Isabelle, & fais tout mon bonheur,
Pour mieux m'unir à vous, d'en être possesseur,
Je vois que mon amour n'attire que sa haine ;
Tout l'aigrît contre moi, ma présence la gêne ;
On cherche à me priver du fruit de vos bontez.

G E R O N T E.

On fait naître, il est vrai, bien des difficultés.
Ma Fille à mes desirs paroît être soumise,
Mais on me vient toujours parler de cette Orphise,
Je suis persécuté d'Ariste, de Cléon,
Et ne sçais si je dois enfin les croire ou non.

D A M I S.

Se peut-il entre nous que votre esprit balance ?
N'avez-vous plus pour moi la même confiance ?
Par où depuis tantôt aurois je mérité
Que vous pûssiez douter de ma sincérité ?
Pour moi point de bonheur hors de votre famille ;
J'adore uniquement votre charmante fille,
Je me fais de lui plaire une suprême loi.
Elle seule a mon cœur, seule elle aura ma foi.
Oui, Monsieur, loin d'aimer, loin de connoître Orphise
Quelque part qu'elle soit, je la hais, la méprise.

SCÈNE VI.

GERONTE, ORPHISE, DAMIS,
NERINE, PASQUIN.

O R P H I S E.
P Erfide, la voilà, brûlant de se venger
D'un cœur assez ingrat pour oser l'outrager.

D A M I S.

Ciel!

G E R O N T E.

Qu'est-ceci, Damis ?

D A M I S.

Mon sieur, je dois me taire,
C'est quelque tour nouveau que l'on cherche à me
faire.

O R P H I S E.

Que dis-tu, malheureux ?

D A M I S.

Madame. . . .

P A S Q U I N.

Il ne dit mot,

Et ma foi pour le coup il est pris comme un sot.

SCÈNE VII.

GERONTE, CLEON, DAMIS, ARISTE,
ORPHISE, NERINE, PASQUIN.

C L E O N.

Dans ce même moment, Monsieur, je viens
d'apprendre,
Qu'Orphise étoit chez vous, j'ai cru m'y devoir
rendre.

Moi, mon frere, j'ai cru devoir venir aussi.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, ORPHISE, LISETTE,
GERONTE, DAMIS, PASQUIN,
CLEON, ARISTE, NERINE.

LISETTE *en sortant du cabinet
avec Isabelle.*

Que c'est un bon hazard qui nous rassemble ici !
DAMIS.

Pasquin.

PASQUIN.

Monsieur ?

GERONTE *à Damis.*

Damis, votre ame est interdite.

DAMIS *à Geronte.*

Je l'ai prévû, la piéce est assez bien conduite,
Mais du Ciel à l'instant que je sois confondu. . . .

GERONTE.

Arrête : Je sçais tout, & j'ai tout entendu.

DAMIS.

Quoi ?

GERONTE.

Tantôt lorsqu'aux pieds de cette même Orphise,
Tu jurois de l'aimer, j'écoutois.

DAMIS.

Ma surprise,

Monsieur . . .

PASQUIN.

Le fait est vrai. Je ne vous l'ai caché
Que parce que j'ai craint que vous ne fussiez fâché.

Je vous ai trop long tems, Cléon, fait injustice :
Qu'aux yeux de cet ingrat votre hymen s'accomplisse.

C L E O N.

Vous me comblez, Monsieur, du bonheur le plus doux.

D A M I S.

Et moi de ce bonheur je ne suis point jaloux.

(*A Orphise.*)

Cléon devient heureux, Madame, & je puis l'être
Si l'oubli généreux d'une offense...

O R P H I S E.

Non, traître

Gardes-toi pour jamais de paroître à mes yeux.

P A S Q U I N à *Damis.*

Allons, Monsieur, voyez qui vous prendrez des
deux.

Choisissez.

D A M I S.

Insolent, je vous ferai connoître...

P A S Q U I N.

Doucement, s'il vous plaît, voilà mon nouveau
Maître.

G E R O N T E.

Adieu, Monsieur *Damis.*

A R I S T E.

Serviteur.

D A M I S.

Quel revers !

N E R I N E.

Voudriez-vous mander quelque chose à Nevers ?

C L E O N à *Damis.*

Je ne vous dirai rien, & votre ingratitude

Reçoit dans ce moment un suplice assez rude.

P A S Q U I N.

Jusqu'au revoir, Monsieur, soyez heureux toujours
Dans vos autres projets comme dans vos amours.

**L'INGRAT,
DAMIS.**

Juste Ciel ! où cacher ma honte & ma disgrâce !

L I S E T T E.

Dans ses pièges toujours , un fourbe s'embarasse.

(Au Parterre.)

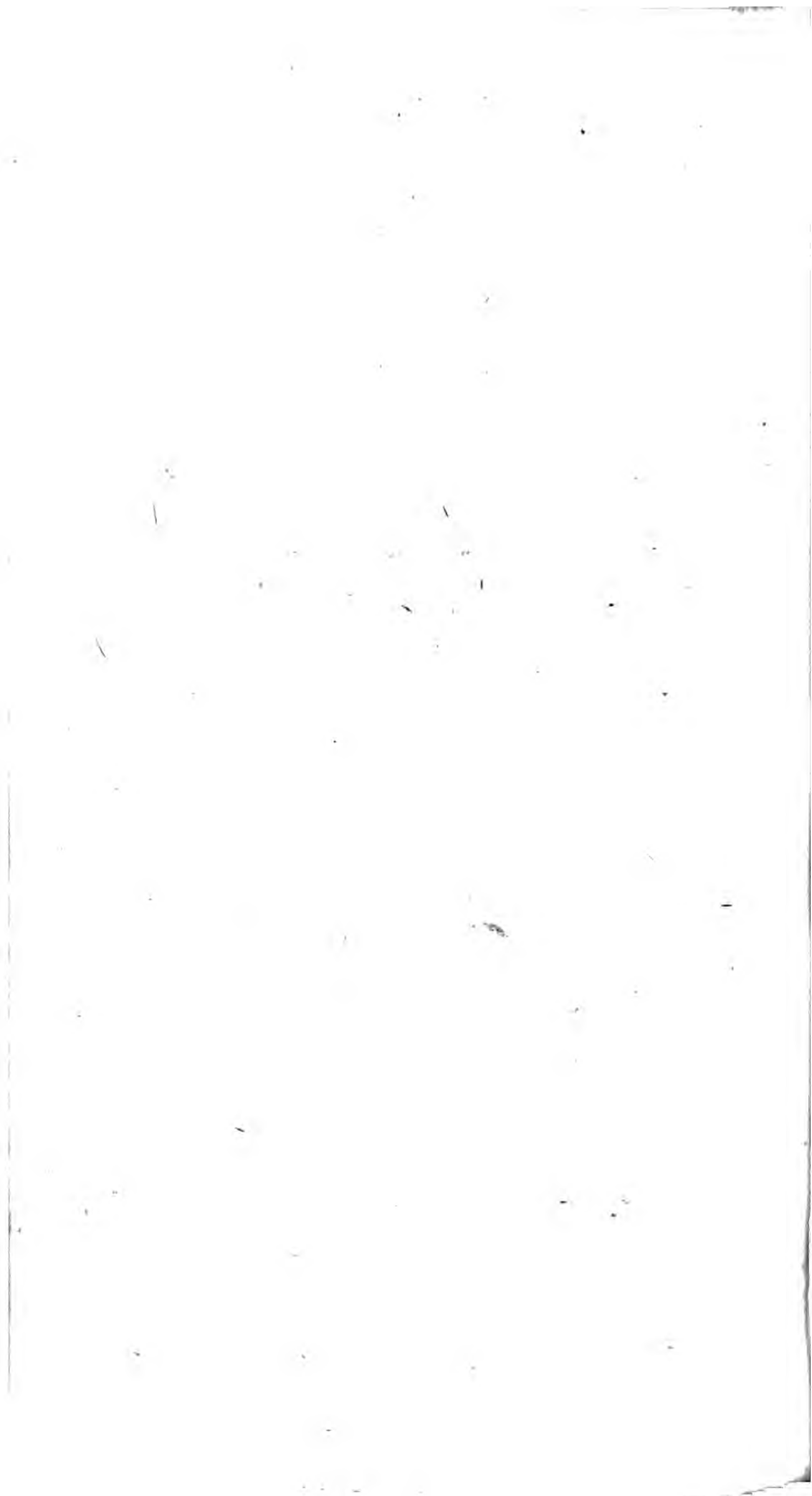
Vous avez vû punir le plus grand des Ingrats,
Profitez de l'exemple , & ne l'imitiez pas.

F I N.



L'IRRÉSOLU,

COMÉDIE.





A MONSIEUR
MONSIEUR
LE MARQUIS
DE COURCILLON,

GOUVERNEUR DE LA PROVINCE
DE TOURAINE.

MONSIEUR,

Il y a long-tems que je reçois des marques de la protection dont Vous m'honorez : Il y a long-tems aussi que je souhaite de Vous en témoigner ma reconnoissance. Mais, MONSIEUR, par quel moyen puis-je m'acquitter de ce devoir ?

Sera-ce en vous dédiant l'Irrésolu ? Il ne mérite pas de vous être présenté. S'il partoît de la plume de ces grands Hommes , qui par des traits qu'on admirera toujours , ont sçu se rendre les délices du Public , Vous pourriez le recevoir comme un hommage qui seroit dû à un esprit aussi éclairé , à un goût aussi délicat que le vôtre. L'Ouvrage seroit digne de Vous MONSIEUR , l'accueil que vous lui feriez seroit digne de l'Ouvrage. Mais la Comédie que je prends la liberté de Vous dédier , ne peut me faire espérer un sort si glorieux. Cependant , quelque imparfaite qu'elle me paroisse à moi-même , Vous avez bien voulu permettre qu'elle Vous fût présentée. Muni d'un secours aussi puissant , j'ose espérer quelque grace des Lecteurs , sur des défauts que j'aurois certainement évitez , si j'avois autant de lumières & d'expérience , que j'ai de désir d'amuser le Public par des productions dignes de ses suffrages. Ce sera donc l'honneur de votre protection , MONSIEUR , qui fera seul le mérite de cette Comédie. C'est une nouvelle grace que Vous ajoutez à toutes celles dont je Vous suis redevable. Quelle générosité ! pour répondre en quelque sorte à tant d'obligations , je devois présentement , aux yeux du Public , vous donner toutes les louanges que Vous méritez : Quel éloge ne ferois-je point de Vous ? Oui de Vous-même ,

MONSIEUR, quelque ennemi que Vous soyez des louanges. Je parlerois des marques également tristes & glorieuses que Vous portez de votre valeur. Je dirois, qu'après s'être signalée dans les occasions les plus périlleuses, elle a fait voir en Vous une constance & une fermeté à l'épreuve du plus terrible appareil, & des douleurs les plus insupportables. Mais je ne puis entreprendre de traiter ce sujet : mes forces ne répondent point à mon zèle. Je ne dois aspirer qu'à Vous le faire connoître : Daignez en agréer les témoignages, & souffrez, *MONSIEUR*, qu'avant que de finir, j'ose faire éclater ici ma joye, & celle de toute la Province où je suis né. Le Roi vient de Vous donner le Gouvernement de la Touraine. Que nous partageons bien la récompense de vos services ! Accoutumé aux graces & aux bienfaits de Monsieur le Marquis de Dangeau votre Pere, la Touraine doit se flater de recevoir de Vous, des traitemens aussi doux & aussi favorables. Toutes vos belles qualitez les lui promettent ; aussi puis-je Vous assurer que sa reconnoissance, & la haute idée qu'elle a conçue de Vous, *MONSIEUR*, l'engagent à faire incessamment des vœux au Ciel pour votre Personne, & pour toute votre illustre Maison. Je pourrois Vous répondre de ses sentimens sur ce sujet, s'ils ne Vous étoient pas aussi connus

qu'à moi-même. Pour moi , je prens la liberté de Vous assurer , que je serai toute ma vie , avec beaucoup de respect & de dévouement ,

M O N S I E U R ,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur.

N E R I C A U L T D E S T O U C H E S .



P R E F A C E.



UAND je donnai cette Pièce au Public, on me reprocha de n'avoir pas suffisamment rempli le caractère de L'IRRÉSOLU, parce que ses irrésolutions ne rouloient que sur l'embaras où je le mettois, de choisir une femme, entre trois Personnes qui sembloient s'offrir à lui; c'est-à-dire, Madame Argante & ses deux Filles.

On auroit voulu que j'eusse fait naître à Dorante beaucoup d'autres sujets de délibérer, & d'exercer son génie incertain, qui, sur chaque matière, lui présente toujours des raisons pour & contre, & le met par conséquent dans l'impossibilité de se déterminer sur aucun parti.

J'avoue ingénument, que lorsque j'entrepris ce sujet, je me trouvai moi-même fort irrésolu sur la manière dont je le traiterois. D'abord j'eus dessein de mettre en œuvre un grand nombre d'incidens, propres à caractériser mon Héros. Il devoit paroître en petit Collet; ensuite endosser la Robe; & enfin prendre l'Epée. Ces idées, jointes à beaucoup d'autres, me saisirent, & me plurent longtemps. Mais, je considèrai, toute réflexion faite, que si j'exécutois un Plan si chargé,

l'abondance des matières me jetteroient infailliblement dans la nécessité de n'entrer dans aucuns détails, & de ne rien traiter à fond. Outre cela, je fis une réflexion qui me paroît encore judicieuse : c'est qu'en faisant passer Dorante par tant d'épreuves différentes, dans l'espace étroit de vingt-quatre heures, auquel les règles du Théâtre nous asservissent, je sortirois des bornes de la vraisemblance, & représenterois plutôt un caractère digne des petites Maisons, qu'un galant homme, qui n'a d'autre défaut que l'Irrésolution, & qui, sans être méprisable, peut mériter d'être plaisant.

Je crus donc devoir me borner aux seuls incidens qui constituent cette Comédie. Pour annoncer mon IRRÉSOLU, je me contentai de bien faire son portrait, par le récit de diverses circonstances qui avoient précédé l'action, & je m'efforçai de la rendre simple & naturelle, afin d'avoir la liberté d'étendre le Dialogue, & de traiter à fond la matière dans laquelle je me renfermois.

Cependant je sentis aux représentations de cette Pièce, la solidité d'une des maximes d'Horace dans son Art Poétique :

*Segnius irritant animos demissa per aurem,
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, & quæ
Ipse sibi tradit spectator.*

Et je me repentis de n'avoir pas mis en action quelques-unes des circonstances qui n'étoient qu'en récit. D'ailleurs je m'aperçus de quelques redites dans lesquelles je faisois tomber Dorante, & qu'un peu moins de simplicité, & plus de variété, auroient donné plus

de relief à cet Ouvrage. C'est ce qui m'a déterminé à y faire beaucoup de corrections & de changement dans les trois premiers Actes, & à refondre presque entièrement les deux derniers, qui, si je ne me trompe, sont infiniment au-dessus de ce qu'ils étoient ; d'autant plus que Dorante revient au parti de la Robe, & se résoud sérieusement à quitter l'Épée, pour acheter au plutôt une Charge de Conseiller. Mais je ne me borne pas à lui faire naître cette idée par un pur effet d'inconstance & de légèreté. Je lui donne pour cela des raisons très-plausibles, du moins pour un Homme qui penche à la jalousie ; défaut qu'il fait sentir en lui dès le premier Acte, & qui le fait balancer si souvent entre l'objet de son estime & celui de son amour. Je passe sur plusieurs autres augmentations dont j'ai tâché d'orner cette Comédie, osant me flatter, que ceux qui prendront la peine d'en comparer la première Edition avec la troisième, pourront trouver dans celle-ci d'heureux effets de l'expérience & des réflexions. En sorte que je crois pouvoir espérer, que lorsque L'IRRÉSOLU sera remis au Théâtre, il y recevra la récompense d'avoir pris une meilleure forme, & d'être devenu plus propre à divertir le Public, dont les amusemens innocens & utiles sont le principal objet de mes soins & de mes travaux.

A C T E U R S

PYRANTE, Vieillard.

LYSIMON, ancien Ami de Pyrante.

Madame ARGANTE, Veuve.

CELIMENE, }
JULIE, } Filles de Madame Argante.

DORANTE, Fils de Pyrante.

LE CHEVALIER, Fils de Lyfimon.

NERINE, Femme de Chambre de Madame
Argante.

FRONTIN, Valet de Chambre de Dorante.

La Scène est à Paris dans un Hôtel garni.



L'IRRÉSOLU, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PYRANTE, LYSIMON.

PYRANTE.



Ui cette Veuve est folle, & son extravagance

A souvent, j'en conviens, lassé ma patience ;

Mais depuis tout le tems que vous êtes ici ?
Vous vivez avec elle, & j'y puis vivre aussi.

LYSIMON.

J'y vis en enrageant, & maudis cent fois l'heure,
Où dans cette maison j'ai choisi ma demeure.

Allons loger ailleurs.

PYRANTE.

Je n'y puis consentir.

LYSIMON.

Vous aurez bien-tôt lieu de vous en repentir.

L'IRRESOLU,
PYRANTE.

Enfin, quoiqu'il en soit, une raison pressante
M'oblige à demeurer avec Madame Argante.

LYSIMON.

Mais vous n'y reveniez que pour l'amour de moi,
Difiez vous.

PYRANTE.

Je conviens...

LYSIMON.

Parlons de bonne-foi;

Cette raison pressante est facile à connoître,
Et de vos volontez votre Fils est le maître:
C'est lui qui vous oblige à vous loger ici.

PYRANTE.

Comme il l'a souhaité, je le souhaite aussi.

LYSIMON.

Voulez-vous que je parle avec franchise entière?
Il est très-mauvais Fils, & vous très-mauvais Père,
A ce Fils trop aimé vous ne refusez rien.

PYRANTE.

Non.

LYSIMON.

Il fait votre office, & vous faites le sien.
O quel renversement! N'avez-vous point de honte?

PYRANTE.

Vous désapprouvez donc ma conduite à ce compte?

LYSIMON.

En doutez-vous morbleu! Qui voudroit l'approuver?

PYRANTE.

Tous ceux qui, comme moi, pourroient s'en bien
trouver.

Imitez mon exemple, & dans huit jours je gage....

LYSIMON.

Autoriser un Fils dans le libertinage?

PYRANTE.

Bien loin de l'y plonger, vous l'en retirerez.

L Y S I M O N.

C'est envain sur cela que vous me prêcherez :
 Vous blâmez ma conduite , & je blâme la vôtre.

P Y R A N T E.

Oui , mais la plus heureuse est préférable à l'autre.

L Y S I M O N.

Et que fait donc ce Fils de beau , de merveilleux ?

P Y R A N T E.

Apprenez-le en deux mots : il fait ce que je veux.

L Y S I M O N.

Je trouve qu'en cela sa peine n'est pas grande ,
 Car vous voulez toujours tout ce qu'il vous demande.

P Y R A N T E.

Moi ! je cherche son goût , il se conforme au mien ,
 Mon Fils est mon Ami , comme je suis le sien.

L Y S I M O N.

Ma foi vous radotez , je vous croyois plus sage.

P Y R A N T E.

Je ne me repens point de suivre cet usage.
 Dès ses plus jeunes ans j'ai voulu le former.
 Le succès de mes soins a droit de me charmer.
 D'abord , en lui parlant , je pris un air sévère ,
 Pour lui faire sentir l'autorité de Pere :
 La crainte & le respect ayant saisi son cœur ,
 A la sévérité je joignis la douceur.
 Je lui parlois raison dès l'âge le plus tendre ,
 Et je l'accoutumois tous les jours à l'entendre.
 Il connut ses devoirs , non par le châtement ,
 Mais par l'obéissance & le raisonnement.
 S'il y manquoit par fois , la rougeur dès cet âge ,
 Quand je l'en reprenois lui montoit au visage ,
 Et je reconnoissois , en fondant son esprit ,
 Qu'il rougissoit de honte , & non pas de dépit.

L Y S I M O N.

Moi , je rougis pour vous de dépit & de honte ,
 De voir que vous puissiez me faire un pareil conte.

L'IRRÉSOLU,
PYRANTE.

Ecoutez jusqu'au bout.

LYSIMON.

Je suis las d'écouter.

PYRANTE.

Ecoutez-moi, vous dis-je, afin d'en profiter.

Quand j'eus formé son cœur

LYSIMON.

Son cœur ! le beau langage !

PYRANTE.

Eh bien, il ne faut pas vous parler davantage.

LYSIMON.

Oh ça, sans vous piquer de ma sincérité,

Dites-moi si ce Fils si sage, si vanté,

N'a point quelque défaut.

PYRANTE.

J'ai pris un soin extrême

De connoître mon Fils aussi-bien que moi-même.

Son cœur est excellent, il a beaucoup d'esprit;

Ce que je vous dis-là tout le monde le dit :

Mais pour avoir trop jeune acquis trop de lumières,

Il est irrésolu sur toutes les matières ;

Chaque chose a pour lui mille difficultez,

Il l'examine à fond, la prend de tous côtez,

Et ses réflexions font qu'en chaque rencontre,

Après avoir trouvé cent raisons pour & contre,

Il demeure en suspens, ne se résout à rien,

Et voilà son défaut : car chacun a le sien.

LYSIMON.

Et vous voyez cela, sans vous mettre en colère ?

PYRANTE.

Oui, mais je le plains fort. Je vis son caractère

Lorsqu'il fut question d'embrasser un état.

LYSIMON *à part.*

Bon ! le Fils extravagant, & le Pere est un fat.

PYRANTE.

Plait-il ?

Rien.

PYRANTE.

Sa raison fut long-tems occupée

A le déterminer pour la Robe ou l'Epée :

Enfin il souhaita d'avoir un Régiment.

J'y soucrivis d'abord, j'en obtins l'agrément.

LYSIMON.

Fort bien.

PYRANTE.

Deux jours après il crut tout au contraire,

Qu'une Charge de Robe étoit mieux son affaire.

LYSIMON.

Eh bien, que fîtes-vous ?

PYRANTE.

Je me fis un plaisir

De pouvoir en cela contenter son desir.

J'avois mis cette affaire en train d'être concluë,

Quand mon Fils tout-à-coup vint s'offrir à ma vûë,

Les yeux baignez de pleurs, embrassant mes genoux,

Avouant qu'il avoit mérité mon couroux ;

Mais, que si je voulois terminer ses alarmes,

Je le destinerois pour le métier des armes :

Il s'est dans ce métier distingué de façon,

Que j'ai connu depuis qu'il avoit eu raison,

Et que j'ai résolu le reste de ma vie

De le laisser en tout contenter son envie.

LYSIMON.

C'est fort bien fait à vous : Pour moi, j'ai résolu,

Que mes Enfans feront ce que j'aurai conclu :

Point de quartier, morbleu. Mon Fils aîné Clitandre

Vouloit être d'Epée, & loin d'y condescendre,

J'ai voulu qu'il portât la Robe & le Rabat.

PYRANTE.

Et vous en avez fait un mauvais Magistrat.

LYSIMON.

Bon, il n'est pas le seul, c'est ce qui me console.

214 L'IRRESOLU,
Le second de mes Fils n'est qu'une franche idole,
Vous le sçavez.

P Y R A N T E.

Eh bien.

L Y S I M O N.

J'en ai fait un Abbé.

On m'a parlé pour lui, je n'ai point succombé.
Quand j'ai pris un parti, rien ne peut m'en distraire.
Lorsqu'on est d'un avis j'en prens un tout contraire.

P Y R A N T E.

Et votre Chevalier?

L Y S I M O N.

Ce n'est qu'un étourdi.

J'en fais un Mousquetaire. Il s'est long-tems roidi
Contre un pareil dessein, mais il a du courage ;
Il faut

P Y R A N T E.

N'en dites pas, s'il vous plaît davantage ;
Un si dur procedé me fâche au dernier point,
Et je vous promets bien de ne l'imiter point.

S C E N E I I.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

J E F R O N T I N à *Pyrante.*
vous cherche, Monsieur, avec impatience.

P Y R A N T E.

Eh bien, que fait mon Fils?

F R O N T I N.

Il réfléchit, il pense,
Il me chasse, il m'appelle, il est assis, debout,
Il court, puis il s'arrête, il balance, il résout,
Il est joyeux, rêveur, plaisant, mélancolique ;
Il aprouve, il condamne, il se tait, il s'explique,
Il sort de la maison, il y rentre aussi-tôt,

Il veut, il ne veut plus, ne sçait ce qu'il lui faut :
Et voilà, pour vous faire un recit bien sincère,
De Monsieur votre Fils le manége ordinaire.

P Y R A N T E.

Il n'est pas question de ce beau récit-là,
Et depuis très-long-tems je connois tout cela.
Tu sçais que me trouvant sur le déclin de l'âge,
Je voudrois voir mon Fils songer au mariage.

F R O N T I N.

De vos ordres secrets je me suis acquité
Avec beaucoup de zèle & de dextérité;
Hier au soir j'employai mes soins & mon adresse
Pour lui persuader de prendre une Maîtresse
Qui portât ses desirs au lien conjugal;
Je le prêchai long-tems, & ne prêchai pas mal.
Je suois sang & eau.

P Y R A N T E.

Quelle fut sa réponse ?

F R O N T I N.

Ah! belle tout à fait, & digne qu'on l'annonce!

P Y R A N T E.

Eh bien, il répondit ?

F R O N T I N.

Il ne répondit rien ;

Mais, Monsieur, mon discours l'endormit assez bien.

L Y S I M O N.

Il se mocque de vous.

F R O N T I N.

Non, je me donne au diable.

L Y S I M O N.

Je crois que ce qu'il dit est assez véritable.

Ainsi donc tes discours ont été sans effet ?

P Y R A N T E.

Pardonnez-moi vraiment. J'en suis très-fatisfait,
En voici les raisons en fort peu de paroles.
Ce matin...

L'IRRESOLU,
FRONTIN.

Il vous va conter des fariboles.

LYSIMON.

Eh mais , si Monsieur veut contrarier toujours,
Je ne finirai pas mon recit en deux jours.

PYRANTE.

Eh laissez-le parler.

FRONTIN.

Ce matin] donc mon Maître,
Au moment que le jour commençoit à paroître,
S'est levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a-t-il dit,
Tes discours ont long-tems occupé mon esprit.
Tout bien considéré, je me trouve d'un âge
A devoir en effet songer au mariage.
Je ne balance plus, le dessein en est pris.

PYRANTE.

Plus agréablement pouvois je être surpris ?
Tien ; voilà deux Louis pour la bonne nouvelle.

FRONTIN.

Très-obligé. Je fors. Mon Maître me rapelle,
Je l'habille, il se taît. Quand il est habillé,
Je révois, me dit il, tantôt tout éveillé.
Qui ! moi me marier ? Ah, je n'ai point d'envie
D'aller risquer ainsi le repos de ma vie.

LYSIMON.

Je vous l'avois bien dit qu'il se mocquoit de vous.

PYRANTE.

Allons, Coquin, rends-moi mes deux Louis.

FRONTIN.

Tout doux.

Ceci ne finit pas comme on pourroit le croire.
Ecoutez, s'il vous plaît, la fin de mon histoire.
Il sort : A son retour il paroît tout changé.
Il brûle de se voir par l'hymen engagé.
D'un semblable projet je ne faisois que rire :
Mais comme il m'a permis de venir vous le dire,
Et de vous assurer qu'il ne changera point,
Je crois qu'il ne peut plus reculer sur ce point.

PYRANTE.

C'est bien dit : Il me craint , il m'aime , il me res-
pecte.

Sa résolution ne peut m'être suspecte.

Mais dis-moi.

F R O N T I N.

Quoi, Monsieur ?

P Y R A N T E.

Je serois curieux

De sçavoir s'il n'a point encor jetté les yeux

Sur quelqu'objet . . .

F R O N T I N.

Eh , oui. C'est ce qui fait sa peine.

P Y R A N T E.

Comment ? A-t'on pour lui du mépris , de la haine ?

F R O N T I N.

Non, ce n'est point cela. La peine où je le vois ,

C'est qu'il aime , Monsieur, deux Belles à la fois.

L'un de ces deux objets est une jeune Blonde ,

Qui paroît à ses yeux la plus belle du monde ;

Et l'autre est une Brune aux yeux vifs & perçans ,

Dont les charmes sur lui ne sont pas moins puissans.

Le sérieux de l'une & sa langueur touchante

Lui disent qu'elle est tendre , & fidèle & constante ,

Mais l'enjoûment de l'autre , & sa vivacité ,

Ont un attrait piquant dont il est enchanté.

Enfin , passant toujours de la Blonde à la Brune ,

Il les veut toutes deux & n'en choisit aucune ;

Et quant à moi , je crois que pour le rendre heureux ,

Il les lui faudroit faire épouser toutes deux.

P Y R A N T E.

Finis ce badinage , & tire-moi de peine.

Qui sont ces deux objets ?

F R O N T I N.

Julie & Célimene.

P Y R A N T E.

Je ne m'étonne plus s'il a tant souhaité

218 L' I R R E S O L U ,
Que je logeasse ici.

F R O N T I N .

Pour la commodité

Il a voulu loger avec Madame Argante ,
Et la chose en sera beaucoup moins fatigante ,
Car nous ferons l'amour sans quitter la maison.

P Y R A N T E .

Je m'étois bien douté que c'étoit la raison . . .

L Y S I M O N .

Si vous vous en doutiez , c'est par-là , ce me semble ,
Qu'il falloit éviter de loger tous ensemble.

P Y R A N T E .

Pourquoi ?

L Y S I M O N .

Vous souffrirez , sans en être honteux ,
Qu'à vos yeux votre Fils fasse le langoureux ?

P Y R A N T E .

Sans doute.

L Y S I M O N .

Vous pourrez avoir la patience
De l'entendre parler de flâme , de constance ,
Et vous tiendrez enfin à tous ces sots discours
Que nos Amans transis rebattent tous les jours ?

P Y R A N T E .

Oui : mon Fils est d'un âge à sentir dans son ame
Les tendres mouvemens d'une amoureuse flâme.

L Y S I M O N .

Les tendres mouvemens ! Quels termes doucereux !
Je crois qu'en un besoin vous seriez amoureux.

P Y R A N T E .

Non , mon tems est passé : Mais comme en ma jeunesse
J'ai goûté les plaisirs d'une vive tendresse ,
Je dois trouver fort bon que mon Fils à son tour
S'abandonne aux transports d'un légitime amour ;
Je ne condamne point ce que j'ai fait moi-même.
J'aimois quand j'étois jeune , il faut que mon Fils
aime.

L Y S I M O N.

Mais pouvez-vous souffrir qu'il songe à s'allier
Avec Madame Argante ? Elle est folle à lier.

P Y R A N T E.

Oui ; mais ses Filles sont aussi sages que belles.

L Y S I M O N.

Elles ont peu de bien.

P Y R A N T E.

Mon Fils en a pour elles.

L Y S I M O N.

Je ne replique rien , tant je suis en couroux.

Mais je vous avertis que je romps avec vous :

Plus de commerce ensemble. Adieu , je me retire.

P Y R A N T E.

Adieu donc.

L Y S I M O N.

Serviteur.

S C E N E I I I.

P Y R A N T E , F R O N T I N.

P Y R A N T E.

IL faut le laisser dire.

Que Dorante choisisse en toute liberté .

J'y consens ; mais voici ce que j'ai projeté.

Je vais tout au plutôt trouver Madame Argante ,

Pour tâcher d'obtenir qu'elle accorde à Dorante

Julie ou Célimene , après qu'il m'aura dit

Celle qui lui convient.

F R O N T I N.

Voilà , sans contredit ,

Le plus sage dessein que l'on pût jamais prendre.

Allez l'exécuter , & moi , je vais attendre

Que Dorante...

L'IRRESOLU,
PYRANTE.

Sur tout, parle-lui sagement,
Et ne lui marque rien de mon empressement.

S C E N E I V.

FRONTIN *seul.*

J Amais Pere fut il ni meilleur, ni plus sage ?
Mais j'aperçois mon Maître. On voit sur son vi-
sage

L'irrésolution peinte avec tous ses traits.

Puisqu'il ne me voit pas, aprochons de plus près.

S C E N E V.

DORANTE, FRONTIN.

A DORANTE.
H! te voilà, Frontin.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, c'est moi-même.

DORANTE *se promenant.*

Frontin.

FRONTIN.

Monsieur ?

DORANTE.

Je suis dans une peine extrême..

Le Carosse est-il prêt ?

FRONTIN.

Oui, depuis ce matin.

DORANTE.

Je m'en vais. Tu diras à mon Pere... Frontin,
Tu ne lui diras rien.

COMEDIE.

221

FRONTIN.

Bon; la chose est facile.

DORANTE *s'en va, puis il revient.*

Qu'on ne m'attende point. Je dois dîner en Ville.

FRONTIN.

Cela suffit.

DORANTE *se promenant toujours.*

Je crois qu'il seroit à propos...

Frontin. Dis au Cocher qu'il ôte les chevaux,
Je ne sortirai point.

FRONTIN.

Vous avez une affaire...

DORANTE.

Fais ce que l'on te dit.

FRONTIN.

Soit, je m'en vais le faire.

S C E N E VI.

DORANTE *seul.*

ENfin... J'aurois mieux fait cependant de sortir.
(*Du côté que Frontin est sorti.*)

Eh, ne te presse point de l'aller avertir.

Mais il ne m'entend plus. Restons. Le mariage

Est un joug trop pesant; & plus je l'envisage...

Non, ne nous mettons point au rang de ces Maris

Dont le sort...



SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! Frontin, voilà mon parti pris.

FRONTIN.

Tout de bon ?

DORANTE.

Tout de bon.

FRONTIN.

Quoi ! déjà ?

DORANTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

Tant pis. Cela n'est pas d'un favorable augure.

DORANTE.

Pourquoi ?

FRONTIN.

Quand vous voulez décider promptement,
Cela ne dure au plus que le quart d'un moment.

DORANTE.

Non, c'en est fait, te dis-je, & pour toute ma vie.

FRONTIN.

En jureriez-vous ?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

J'en ai l'ame ravie.

Laquelle épousez vous ?

DORANTE.

Laquelle ?

FRONTIN.

Oui, dites-moi,

Est-ce Julie à qui vous donnez votre foi ?
 C'est elle assurément. Je vois que je devine.
 Mais vous tournez la tête, & vous faites la mine.
 Prenez-vous Célimene ? hem ? vous ne dites mot ?

D O R A N T E.

Ne cesseras-tu point de parler comme un sot ?

F R O N T I N.

Comment ?

D O R A N T E.

J'épouserois Julie ou Célimene ?

F R O N T I N.

Oui, vraiment, & je crois la chose bien certaine.

D O R A N T E.

Et sur quoi le crois-tu ?

F R O N T I N.

Plaisante question !

N'en aviez-vous pas pris la résolution ?

D O R A N T E.

Oui, tu dis vrai. Mais grace à mon heureuse étoile,
 Je ne suis plus aveugle, & j'ai rompu le voile
 Qui cachoit à mes yeux les dangers & l'ennui
 Que dans le Mariage on essuye aujourd'hui.
 Oui, tout ce que je vois m'attriste ou m'épouvante.
 Ma Femme sera prude, ou bien sera galante.
 Prude, elle m'ôtera toute ma liberté,
 Et voudra gouverner avec autorité.
 Inquiète, jalouse, altière, soupçonneuse,
 Triste, vindicative, & sur-tout querelleuse.
 Si ma Femme est galante, à quoi suis je exposé ?
 Mari très incommode, ou très-aprivoisé ;
 Par trop de complaisance, ou par trop de scrupule,
 D'un ou d'autre côté, je deviens ridicule.
 Si je me mets au rang des Maris trop prudents,
 Tranquille aux yeux de tous, jurant entre mes dents,
 Je n'entretiendrai seul mon infidèle épouse
 Que pour donner carrière à ma fureur jalouse,
 Et je ne répons pas qu'enfin cette fureur

Non, en fuyant l'hymen, j'évite mon malheur.

FRONTIN.

Tenez, vos sentimens ne sont plus à la mode,
Et tout cela, Monsieur, sent l'ancienne méthode.
Autrefois sur l'honneur on étoit délicat;
Un Mari qui s'en pique à présent, est un fat.
Mais d'ailleurs ce qui peut calmer votre épouvante,
Toute Femme, après tout, n'est pas prude ou galante:
Il en est d'une espèce... ah! d'une espèce...

DORANTE.

Eh bien?

FRONTIN.

Des Femmes qui jamais ne chicanent sur rien,
Et de qui la douceur égalant la sagesse...
La difficulté gît à trouver cette espèce;
On dit qu'elle est fort rare, & je le dis aussi,
Mais je crois tout de bon qu'elle se trouve ici.
Célimene & Julie...

DORANTE.

Oui, l'une & l'autre est sage,
J'en augure fort bien, mais point de mariage.

FRONTIN.

Mais tout à l'heure encor vous m'avez assuré...

DORANTE.

J'ai changé de pensée, & je m'en sçais bon gré.

FRONTIN.

Monsieur, permettez-moi de vous dire une chose.
Ne résolvez plus rien sans y mettre une clause.

DORANTE.

Une clause? & pourquoi?

FRONTIN.

C'est qu'en peu de momens

Vous avez quatre fois changé de sentimens.

DORANTE.

Quatre fois!

FRONTIN.

Tout autant.

D O R A N T E.

Je ne le sçaurois croire.

F R O N T I N.

J'en vais faire le compte, il est dans ma mémoire.

Item, en s'éveillant mon Maître, que voilà,

Souhaitoit une Femme.

D O R A N T E.

Oui, je sçais bien cela.

F R O N T I N.

Plus, s'étant habillé, mondit Maître, trop sage,
A blasphémé vingt fois contre le mariage.

Item, il est sorti, disant que son retour

Ne seroit au plutôt que vers la fin du jour ;

Mais un quart-d'heure après est rentré pour me dire

Qu'il s'alloit marier, ce qui m'a fait bien rire.

Item, le susdit Maître, en ce susdit moment

Dit au susdit Frontin, que craignant prudemment

Pour son front délicat quelque sensible outrage,

Ou d'une Prude au moins l'humeur fière & sauvage,

Il renonce à jamais au lien conjugal :

Le tout bien suputé se monte le total,

Qui ne me paroît pas rehausser votre gloire,

A quatre sentimens, sauf erreur de mémoire.

D O R A N T E.

Quand il est question, Frontin, de s'engager

Par les nœuds de l'hymen, on n'y peut trop songer.

F R O N T I N.

Mais sur tout autre fait, comme sur cette affaire,

Vous ne sçavez jamais ce que vous voulez faire.

Vous rêvez ?

D O R A N T E.

Après tout, de l'humeur dont je suis,

Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuis

Et tous les accidens dont l'hymen nous menace.

Oui, je sçais les moyens de parer ma disgrâce,

De faire que pour moi l'hymen ait des douceurs ;

Quand on fait un bon choix, c'est le lien des cœurs ;

Un Mari complaisant , libéral , jeune & tendre ,
 Au bonheur d'être aimé peut aisément prétendre ,
 Si , lorsqu'il se marie , il possède le cœur
 De celle dont il veut faire tout son bonheur.
 Son exemple est puissant sur l'esprit de sa Femme.
 Vertueux , il soutient la vertu dans son ame ;
 Rempli d'égards pour elle , il en est respecté ;
 Fidèle , il la maintient dans la fidélité ;
 Mille exemples enfin font aisément connoître
 Que souvent les Maris sont ce qu'ils veulent être ,
 Malgré les mœurs du tems , je veux me rendre
 heureux ,

En bornant à ma Femme & mes soins , & mes vœux ;
 Et plus Amant qu'Epoux , toujours la politesse
 Suivra les doux transports de ma vive tendresse :
 Voilà le vrai moyen d'être en repos , chéri ,
 Et de faire au Galand préférer le Mari.

F R O N T I N.

La chose en ce tems-ci me paroît difficile ,
 Quiconque y réussit peut passer pour habile ,
 Mais ce miracle-là vous étoit réservé.

D O R A N T E.

Oui , je prétens me faire un bonheur achevé.

F R O N T I N.

Voyons donc maintenant , à choisir des deux belles :
 Votre cœur panche-t'il également pour elles ?

D O R A N T E.

Si je l'en crois , Frontin , mon choix est déjà fait.

F R O N T I N.

N'aimez-vous point Julie ?

D O R A N T E.

Oui , je l'aime en effet.

Son aimable enjouement me ravit & m'enchanté.
 Quel brillant ! Quel éclat !

F R O N T I N.

Elle est vive & piquante ;

Ses yeux , quoique muets , demandent clairement

Ce que sa bouche n'ose expliquer nettement.

D O R A N T E.

Faut il t'avouer tout ? Dès que je l'envifage ,
Je n'ai plus de raisons contre le mariage.

F R O N T I N.

Ma foi , ni moi non plus. Or donc , fans biaiser ,
Il faut vous dépêcher , Monsieur , de l'époufer.

D O R A N T E.

M'y voilà réfolu .. Mais pourtant quand j'y penfe ,
Sa Sœur eft bien aimable.

F R O N T I N.

Elle eft d'une indolence...

D O R A N T E.

Tu nomme indolence , un gracieux maintien ,
Une douce langueur , un modeste entretien ,
Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut fans crime
Lui refufer au moins la plus parfaite eftime.
Oui , quoique malgré moi Julie ait tous mes vœux ,
Je fens qu'avec fa sœur je ferois plus heureux.

F R O N T I N.

Prenons donc celle-ci. Bon , le voilà qui penfe.
Votre choix eft-il fait ?

D O R A N T E.

Non , je fuis en balance ,

Je ne fçais que réfoudre , & d'une & d'autre part ...

F R O N T I N.

Tenez , m'en croirez-vous ? choisissez au hazard.

D O R A N T E.

Non , Frontin , mais je fçais un moyen infaillible
Pour fortir d'embarras.

F R O N T I N.

Seroit-il bien poffible ?

D O R A N T E.

Si l'une des deux sœurs a du penchant pour moi ,
Dès que je le fçais je lui donne ma foi.
Celle qui m'aimera fera la plus aimable.

**L' I R R E S O L U ,
F R O N T I N .**

Parbleu , cette pensée est assez raisonnable.
Nérine peut sçavoir leurs secrets sentimens ,
Elle m'aime , il est sûr que jamais deux Amans
N'ont de secrets entr'eux ; outre que d'ordinaire ,
Toute Fille suivante est peu propre à se taire.
Je vais sur ce sujet la faire raisonner.

D O R A N T E .

J'attendrai ton retour pour me déterminer.

Fin du premier Acte.



A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

NERINE *seule.*

ALLEZ, Monsieur Frontin, comptez sur mon
adresse,
Je mourrai dans la peine, ou tiendrai ma pro-
messe.

Je puis fort aisément sonder deux jeunes cœurs
Dont le monde n'a point encor gâté les mœurs ;
Et quand je n'aurois pas toute leur confiance,
Comme je l'eus toujours dès leur plus tendre enfance,
Je suis fine, & je sçais du cœur le plus discret,
Arracher, quand je veux, un amoureux secret.
Sur-tout je voudrois voir Célimene amoureuse,
Car elle me paroît un peu trop dédaigneuse ;
Elle fait vanité de n'avoir nuls desirs,
Et dans l'indifférence elle met ses plaisirs.
Triste état, à mon sens, que cette léthargie !
Mais pour moi, sans l'amour, j'estime peu la vie.
Finiſſons ; & tandis que Madame est dehors,
En faveur de Dorante employons nos efforts.
Voici tout à propos la prude Célimene.

SCENE II.

CELIMENE, NERINE.

Vous êtes bien rêveuse.

L'IRRESOLU,
CE LIMENE.

Oui, je suis fort en peine.

NERINE.

Et de quoi ?

CE LIMENE.

Je ne sçais, Je venois te trouver...

Dis-moi, ne sçais-tu point ce qui me fait rêver ?

NERINE.

Tout franc, la question me paroît fort plaisante ?

Comment, vous ignorez ?...

CE LIMENE.

Je ne suis pas contente.

C'est tout ce que je sçais.

NERINE.

Examinez-vous bien.

CE LIMENE.

Je cherche, j'examine, & ne découvre rien.

NERINE.

Mauvais mal ! Depuis quand êtes vous si rêveuse ?

CE LIMENE.

Depuis trois jours.

NERINE.

Oh, oh, l'affaire est sérieuse.

Depuis trois jours ?

CE LIMENE.

Tu sçais que naturellement

Je me plais à rester dans mon appartement,

Que j'évite le monde, & que toujours tranquille,

Je nourris mon esprit d'une lecture utile.

NERINE.

Eh bien ?

CE LIMENE.

Depuis trois jours je ne me connois plus ;

Pour me tranquiliser mes soins sont superflus.

Je vais, je viens ; je suis inquiète, agitée.

NERINE.

Pauvre enfant ! Je vous trouve aussi plus ajustée

Qu'à l'ordinaire.

C E L I M E N E.

Oui, mais je ne sçais pourquoi.

N E R I N E.

Des mouches, des rubans. Ah! qu'est-ce que je voi ?
Vous avez mis du rouge !

C E L I M E N E.

Il faut suivre la mode.

N E R I N E.

Quoi! vous qui la trouviez ridicule, incommode ?

C E L I M E N E.

Ah, ma chère ! Aide-moi, de grace, à deviner
D'où vient ce changement qui paroît t'étonner.

N E R I N E.

Ne le sçavez-vous pas ?

C E L I M E N E.

Non, ma peine est extrême,
Je ne sçaurois encor me deviner moi-même.

N E R I N E.

Je m'en vais vous aider. Là, regardez-moi bien.
Bon.

C E L I M E N E.

Parle franchement, & ne me cache rien.

N E R I N E.

Non, non. Depuis un tems je me suis aperçuë
Que notre Chevalier jette sur vous la vuë,
Qu'il vous dit des douceurs... Je crois que m'y voilà.

C E L I M E N E.

Si tu ne sçais pas mieux deviner que cela,
Nous ne pourrons jamais sçavoir ce que je pense.

N E R I N E.

Excusez, s'il vous plaît, mon peu d'expérience.
Je viens de m'essayer dans l'art de deviner,
Et dans un coup d'essai l'on peut mal raisonner.
Voyons si cette fois je serai plus habile.

C'à, depuis quand Dorante est-il en cette Ville ?

C E L I M E N E.

Eh mais... depuis trois jours, justement.

Justement.

Vous avez remarqué la chose exactement.

C E L I M E N E.

Eh bien , Nérine ?

N E R I N E.

Eh bien . . . Je n'ai plus rien à dire.

C E L I M E N E.

Cela ne suffit pas , acheve de m'instruire.

N E R I N E.

Ceci commence donc à vous intéresser ?

C E L I M E N E.

Plus que le Chevalier.

N E R I N E.

J'ai lieu de le penser.

C E L I M E N E.

Poursuis donc.

N E R I N E.

Vous étiez solitaire & tranquille ,

Nourissant votre esprit d'une lecture utile ,

Maintenant tout cela ne vous divertit plus :

Pour vous tranquiliser vos soins sont superflus ,

Et c'est depuis trois jours , sans en sçavoir la cause ,

Que vous sentez en vous cette métamorphose.

C E L I M E N E.

Il est vrai.

N E R I N E.

Confrontons bien curieusement

Le retour de Dorante , & votre changement ,

Et si ces deux faits-là forment la même époque ,

Nous connoîtrons bien-tôt le mal qui vous suffoque.

Depuis trois jours Dorante est de retour ici ;

Votre humeur a changé depuis trois jours aussi :

Donc , ce que je conclus , la belle sérieuse ,

C'est que depuis trois jours vous êtes amoureuse.

C E L I M E N E.

Crois-tu cela ?

N E R I N E.

Sans doute , & dès hier je vis . . .

C E L I M E N E *en soupirant.*

A te dire le vrai , je suis de ton avis.

Adieu. J'ai trop parlé Mais dis - moi , pour
m'instruire ,

N'aurois tu point encor quelque chose à me dire ?

N E R I N E.

Non.

C E L I M E N E.

Crois-tu que Dorante ait du goût pour ma Sœur ?

Ce n'est pas que Dorante ait fort touché mon cœur ;

C'est curiosité plutôt que jalousie ,

Curiosité pare.

N E R I N E *à part.*

Ah ! que d'hypocrisie !

C E L I M E N E.

Que dis tu ?

N E R I N E.

Que je vais travailler de mon mieux ,

Afin de contenter vos desirs curieux.

Mais si vous m'en croyez , & si vous voulez plaire ,

De toutes ces façons tâchez de vous défaire ,

Car pour vous dire net , ce qu'il faut sur ce point :

Vous faites l'innocente , & vous ne l'êtes point.

S C E N E I I I.

N E R I N E *seule.*

L A solitaire en tient , & me voilà contente.

Nous pourrons à present déterminer Do-
rante.

S C E N E I V.

J U L I E , N E R I N E.

J U L I E *entre en chantant & en dansant.*

J E ne sçai pas pourquoi mille gens chaque jour,
 Sur un ton langoureux se plaignent de l'amour ;
 Et comment on soutient qu'une vive tendresse
 Fait soupirer, gémir, & languir de tristesse ;
 Pour moi, Nérine, j'aime, & j'aime de bon cœur ;
 Cela n'a pourtant rien changé dans mon humeur.

N E R I N E.

Vous aimez ? Cet aveu me paroît fort sincère.

J U L I E.

Oh ! je ne suis pas Fille à t'en faire un mystère.

N E R I N E.

J'en sçais qui ne sont pas aussi franches que vous.

J U L I E.

Moi, j'aime, & je le dis, l'amour en est plus doux.
 D'Amantes & d'Amans chaque país abonde ;
 Pourquoi rougir d'un feu qui brûle tout le monde ?

N E R I N E.

L'Amour est en effet un puissant Potentat,
 Le Guerrier pétulant, le grave Magistrat,
 Le doucereux Abbé, le Procureur avide,
 L'Avocat babillard & l'Usurier perfide,
 Le Vautour son confrere & tous les Animaux,
 Jeunes, vieux, doux, cruels, sur terre, dans les eaux,
 Tout est, bon gré malgré, soumis à son empire,
 Ainsi l'on peut aimer sans craindre de le dire.

J U L I E.

Les exemples du moins ne me manqueront pas.

N E R I N E.

Celui que vous aimez adore vos apas,
 Sans doute ?

J U L I E.

A dire vrai, je n'en sçais rien encore.

N E R I N E.

Comment ! vous l'ignorez ?

J U L I E *en sautant.*

Vraiment, oui, je l'ignore.

N E R I N E.

Mais je ne vois pas-là de quoi rire & sauter.

J U L I E.

J'aime pour mon plaisir, & non pour m'attrister.

N E R I N E.

Vous m'avouerez du moins que cette incertitude
Doit mettre en votre esprit un peu d'inquiétude.

J U L I E.

Point. Si celui que j'aime a de l'amour pour moi,
Je veux, pour l'en payer, l'aimer de bonne-foi.
S'il prétend m'honorer de son indifférence,
Bien loin de me piquer d'une sotte constance,
Avant qu'il soit huit jours je m'en consolerais,
Et par quelque autre amour je me détacherais.
De l'humeur dont je suis, vois-tu, rien ne m'afflige.

N E R I N E.

J'aime assez cette humeur.

J U L I E.

Point de chagrin, te dis-je.

Il faut prendre l'amour comme un amusement.

N E R I N E.

Ne me direz-vous point quel est l'heureux
Amant?...

J U L I E.

C'est Dorante.

N E R I N E.

Dorante ?

J U L I E.

Oui, Dorante, lui-même.

Ne te paroît-il pas mériter que je l'aime ?

L'IRRÉSOLU,
NERINE.

Je le trouve au contraire un Cavalier parfait,
Et j'approuve le choix que votre cœur a fait.

JULIE.

Ah ! je voudrais qu'il sçût à quel point je l'estime.

NERINE.

Ne souhaitez-vous rien de plus ?

JULIE.

Seroit-ce un crime

De souhaiter aussi qu'il m'aimât tendrement ?

NERINE.

Non. Ne desirez-vous que cela seulement ?

JULIE.

Mais, je voudrais aussi, pour me prouver sa fiâme,
Qu'il pût me demander & m'obtenir pour Femme.

NERINE.

Ensuite ?

JULIE.

Ensuite, ensuite : Oh, demeurons-en-là :

Mes vœux jusqu'à présent ne passent point cela.

NERINE.

Dorante, à ce qu'on dit vous croit un peu volage,
Et craint votre inconstance après le mariage.

JULIE.

Non. Dussent-*me* railler les Femmes d'aujourd'hui,
Tous mes vœux, tous mes sois ne seront que pour
lui,

Mais à condition, pour prix de ma tendresse,
Que je lui tiendrai lieu de Femme & de Maîtresse.
S'il s'en tient à l'estime & porte ailleurs l'amour...

NERINE.

Vous n'êtes point ingrate, à beau jeu, beau retour.

JULIE.

Non, mais...

NERINE.

Si vous voulez suivre cette méthode,

Je garantis bien-tôt le futur à la mode.

Car il est statué par les loix d'aujourd'hui,
Qu'un Mari du bel air n'aime jamais chez lui.

J U L I E.

Ma Mere vient , adieu , garde-toi de lui dire...

S C E N E V.

Made. A R G A N T E , J U L I E ,
N E R I N E.

Made. A R G A N T E à *Julie*.

Q Ue faites-vous ici? Vite, qu'on se retire,
Et sur-tout, ayez soin de rester là-dedans.

N E R I N E.

Oui.

JULIE *faisant la révérence, & des mines à Nérine.*

Je m'en vais.

S C E N E V I.

Made. A R G A N T E , N E R I N E.

Made. A R G A N T E.

Q Uelqu'un est-il venu céans?

N E R I N E.

Oui, Madame, j'ai vû le bon homme Pyrante,
Qui venoit vous parler d'une affaire importante.

Made. A R G A N T E *vivement*.

Et dis moi, ma mignone, étoit il avec lui?

N E R I N E.

Qui donc?

Made. A R G A N T E.

Dorante.

L' I R R E S O L U ,
N E R I N E .

Non.

Made. A R G A N T E .

Se peut-il qu'aujourd'hui

Il ne soit pas venu pour me rendre visite ?

N E R I N E .

Non , je ne l'ai point vû. Vous êtes interdite.

Made. A R G A N T E .

Mais de sa part au moins on est venu sçavoir

Comment je me portois , & s'il pouvoit me voir ?

N E R I N E .

Encor moins.

Made. A R G A N T E .

Comment donc ?

N E R I N E .

Oui , j'en suis bien certaine.

Made. A R G A N T E .

Dis-moi , n'a-t'il point vû Julie ou Célimene ?

N E R I N E .

Tout auffi peu.

Made. A R G A N T E .

Tant mieux. Je respire.

N E R I N E .

Comment ?

Made. A R G A N T E .

Je ne me sens pas d'aïse & de ravissement.

N E R I N E .

Et d'où vous vient , Madame , un tel excès de joye ?

Made. A R G A N T E .

Tu le sçauras , Dorante . . . Il faut que je le voye.

J'acheverai bien-tôt ce que j'ai commencé.

N E R I N E .

Quoi donc ?

Made. A R G A N T E .

Par un regard qu'hier il m'a lancé ,

J'ai vû qu'il me trouvoit encore assez aimable . . . !

Fi donc , vous vous moquez.

Made. A R G A N T E.

Rien n'est plus véritable.

J'ai de l'expérience.

N E R I N E.

Oh ! je n'en doute point.

Made. A R G A N T E.

Et je ne prens jamais le change sur ce point ;
Cà , Nérine , après tout , est-ce que je me flâte ?
N'ai-je pas des attraits ?

N E R I N E.

Ils sont de vieille date.

Made. A R G A N T E.

Nérine.

N E R I N E.

Quant à moi , je ne sçais point flâter ,
Et je ne suis point fille à vouloir vous gâter.
Chaque chose a son tems. Il faut vous mettre en tête
Que jamais à votre âge on n'a fait de conquête ;
Que cette gloire est duë à des charmes naissans ,
Et non à des apas âgez de cinquante ans.
En vain vous disputez contre le Baptistaire ,
Par vos ajustemens , par le desir de plaire ,
Par le mélange adroit des plus vives couleurs ,
Par un ris attrayant , par de tendres langueurs ,
Et par tout ce qui peut avec le plus d'adresse ,
Pour conserver les cœurs imiter la jeunesse :
L'âge est un ennemi qui nous trahit toujours :
Jamais nous ne plaïsons qu'au Printems de nos jours ;
C'est alors que sied l'art de la minauderie ;
Sur l'arrière faisons l'art de la pruderie
Convient , & si le cœur se laisse encor blesser ,
On peut aimer sous cap , mais il faut financer.

Made. A R G A N T E.

Moi financer , Nérine ?

L' I R R E S O L U ,
N E R I N E .

Oui, la seule ressource,
A votre âge, est d'avoir des apas dans sa bourse.

Made. A R G A N T E .

Soit, je financerais, mais légitimement :
Je ne veux me lier que par le Sacrement.

N E R I N E .

Avec Dorante ?

Made. A R G A N T E .

Oui.

N E R I N E .

Mais vous seriez sa Mere.

Made. A R G A N T E .

Vous êtes une sotte.

N E R I N E .

Eh là, point de colère ;

On ne nous entend point.

Made. A R G A N T E .

Nérine, je prétens

Etre comme j'étois à l'âge de vingt ans.

N E R I N E .

Voilà, je vous l'avoue, une belle vieille.

Made. A R G A N T E .

Non, non, crois-moi, je suis encor dans ma jeunesse.

N E R I N E .

Oui, par les actions & par les sentimens ;

Mais cela suffit-il pour fasciner les gens ?

On sçait que vous avez deux Filles très-nubiles.

Made. A R G A N T E .

Ah! c'est mon desespoir, & . . .

N E R I N E .

Plaintes inutiles!

Il faut les marier.

Made. A R G A N T E .

Sans ces friponnes-là,

Je n'aurois pas trente ans.

NERINE.

N E R I N E.

Oui , je crois bien cela.

Mais malheureusement , on vous en croit cinquante.
Combien vous donnez vous ?

Made. A R G A N T E.

Je suis sur les quarante.

N E R I N E.

Oui , mais depuis long-tems.

Made. A R G A N T E.

Brisons sur ce sujet :

Nérine , je te veux confier un secret ,
Feu Monsieur mon Mari...Devant Dieu soit son ame ,
Mais c'étoit un grand sot.

N E R I N E *faisant la révérence.*

Je le sçais bien , Madame.

Made. A R G A N T E.

Or donc , feu mon Mari voulut bien m'épouser
Pour ma seule beauté. Sans vouloir me priser ,
J'étois comme je suis , fraîche , vive , charmante.
Il avoit bien en fonds dix-mille écus de rente.
Mais je connus depuis qu'il avoit de surplus
En Billets au porteur , plus de cent mille écus.
Cinq ans avant sa mort il m'en fit confidence ,
Et je sçus me contraindre à tant de complaisance ,
Que le pauve benêt crut que je l'aimois fort ,
Et qu'il me confia ses billets. Il est mort ,
Grace au Ciel , & je puis en fort belles espèces
Récompenser les feux . . .

N E R I N E.

Voilà de bonnes pièces.

Aux dépens du défunt vous avez des apas ,
Qu'un jeune homme à coup sûr ne méprisera pas.

Made. A R G A N T E.

Voilà ce qu'à Dorante il faudroit faire entendre.

N E R I N E.

A Dorante ?

L' I R R E S O L U ,
 Made. A R G A N T E .

Au plutôt.

N E R I N E .

Je commence à comprendre.

Made. A R G A N T E .

Veux-tu lui parler ?

N E R I N E .

Oui.

Made. A R G A N T E *l'embrassant.*

J'ai toujours bien compté

Que tu m'aimois, Nérine, avec sincérité.

Fais donc agir pour moi tes soins & ton adresse ;

Et dis-lui, que s'il veut répondre à ma tendresse,

Mes billets sont à lui.

N E R I N E .

Fort bien : cela suffit.

Made. A R G A N T E *en s'en allant.*

Ce petit fripon-là me fait tourner l'esprit.

S C E N E V I I .

N E R I N E *seule.*

ME voilà, grace au Ciel, l'unique confidente
 De nos deux jeunes Sœurs & de Madame Argante.
 Qu'un petit homme aimable est dangereux ! Ma foi,
 Je crains fort qu'à mon tour je ne l'aime aussi, moi ;
 Franchement, si j'étois faite pour y prétendre...



SCENE VIII.

DORANTE, NERINE, FRONTIN.

V NERINE.
ous venez à propos.

DORANTE.

Eh bien, vas-tu m'apprendre
Quelque chose qui puisse enfin fixer mes vœux ?

NERINE.

Je ne sçais, mais, Monsieur, vous êtes trop heureux.
Oh ça, pour commencer, Célimene vous aime.

DORANTE.

Ne te trompes - tu point ?

NERINE.

Je le sçais d'elle-même.

Avant votre départ je l'avois soupçonné ;
Votre retour fait voir que j'ai bien deviné.

DORANTE.

Pour moi, qui n'en jugeois que selon l'aparence,
J'avois presque compté sur son indifférence.

NERINE.

Aussi, quand j'ai tâché d'éclaircir mes soupçons,
Si vous sçaviez combien elle a fait de façons :
Elle vouloit parler. Une honte secrete
L'empêchoit tout à-coup d'avouer sa défaite ;
Elle s'efforçoit même, admirez sa pudeur,
Jusques à se cacher le trouble de son cœur ;
Mais enfin son amour a trahi son adresse.
Un mouvement jaloux m'a marqué sa tendresse.

DORANTE.

Ah ! que cette pudeur relève ses apas !
Et que j'aime à la voir dans un tel embarras !
Qu'un Amant délicat, aprenant ses allarmes,
Ses troubles, ses combats, trouve en elle de charmes !



Quel trésor est un cœur qui n'a jamais aimé ;
 Et qui n'ose avouer que l'amour l'a charmé ,
 Et qu'heureux est l'Amant à qui le sort prépare
 Les solides plaisirs d'un triomphe si rare !
 Conçois-tu bien, Frontin , jusqu'où va mon bonheur ?

F R O N T I N.

Oui , la pudeur , Monsieur , je suis pour la pudeur.
à Nerine.

Et toi , ma chere Enfant ?

D O R A N T E.

Ah ! sage Celimene,
 D'un cœur irrésolu vous triomphez sans peine ;
 Oui, vous avez déjà mon estime & mes vœux ;
 Vous m'aimez , & c'est vous qui me rendez heureux.

N E R I N E.

Ainsi vous renoncez désormais à Julie ?

D O R A N T E.

Il le faut bien , Nerine. Est-il une folie
 Plus grande , que d'aimer qui ne nous aime pas ?

N E R I N E.

Elle vous aime aussi.

F R O N T I N.

Bon : nouvel embarras.

D O R A N T E.

Je suis aimé , dis-tu , de Julie ?

N E R I N E.

Oui vraiment.

Elle en a fait l'aveu tout naturellement ,
 Même elle a souhaité que l'on put vous l'apprendre ,
 Et brûle de sçavoir ce qu'elle en doit attendre.
 Si vous voulez l'aimer , elle vous aimera ;
 Si vous la méprisez , elle se guérira ;
 Si vous êtes constant , elle sera fidelle.
 Et si vous souhaitez vous unir avec elle
 Par les nœuds de l'hymen , elle y borne ses vœux ,
 Et sera très-heureuse , en vous rendant heureux.

Eh bien , qu'en dites-vous ?

D O R A N T E (*après avoir rêvé.*)

Ce qu'il faut que j'en dise ?

On ne peut trop louer une telle franchise ;
Et dans ce libre aveu , dont je suis enchanté ,
J'admire les effets de sa sincérité.

Je voulois être aimé d'une Fille sincère ,
Je la trouve en Julie , elle a droit de me plaire ;
Sans la sincérité , qu'il faut toujours chercher ,
La plus rare beauté ne sçauroit me toucher.
Une femme sincère est un trésor si rare ,
Que dès qu'on la rencontre il faut qu'on s'en empare.
Et quel bonheur encor , quand l'esprit , la beauté ,
Mille agrémens sont joints à la sincérité !
Tous ces charmes , Frontin , se trouvent dans Julie ,
Et le sort m'offre en elle une fille accomplie.

F R O N T I N.

Vous l'épouserez donc ?

D O R A N T E.

Oui , je vois que nos cœurs

Sont...

F R O N T I N.

J'entens , vous allez épouser les deux Sœurs.

D O R A N T E.

Quel discours !

F R O N T I N.

Par ma foi , c'est la suite du vôtre.

N E R I N E.

Les prendrez-vous ensemble , ou bien l'une après
l'autre ?

D O R A N T E.

Je voudrois n'être aimé que de l'une des deux.

N E R I N E.

Je vous l'avois bien dit , vous êtes trop heureux.

D O R A N T E.

Le moyen de choisir ?

L'IRRESOLU,
NERINE.

Votre aventure est rare,
Et la plainte est nouvelle autant qu'elle est bizarre.
Mais vous avez le don de charmer tous les cœurs,
Et vous ne sçavez pas encor tous vos malheurs.

DORANTE.

Comment donc?

NERINE.

Je connois une jeune pouponne;
Qui voudroit vous pouvoir offrir une Couronne,
Et qui, pour abreger les discours superflus,
Veut payer votre cœur plus de cent mille écus.

FRONTIN.

Cent mille écus?

NERINE.

Comptans.

FRONTIN.

La peste, quelle somme!
Vite, dis-nous comment cette Belle se nomme.
Cent mille écus, Monsieur, en argent bien compté,
Cela vaut la pudeur & la sincérité.

DORANTE (à Nérine.)

Tu railles.

NERINE.

Non, l'amour, je crois la rendra fole.
On vient de me charger de vous porter parole.

FRONTIN.

Veut-elle épouser?

NERINE.

Oui.

FRONTIN.

Monsieur donne sa foi,
Mais il faut cent louis de pot de vin pour moi.

DORANTE.

Nérine, quelle est donc cette beauté charmante?

NERINE.

Devinez.

DORANTE.

Je ne puis.

NERINE.

C'est...

DORANTE.

Qui ?

NERINE.

Madame Argante.

Ce qu'elle sent pour vous lui cause des transports...

DORANTE.

Madame Argante m'aime ?

FRONTIN.

Elle a le diable au corps.

Ca voyons qui des trois aura la marchandise :
 D'un côté la pudeur , de l'autre la franchise ,
 D'autre part on nous vient offrir cent mille écus ,
 Ma foi , prenons l'argent , & laissons les vertus.

NERINE.

Du siècle où nous vivons c'est assez-là l'usage.

DORANTE.

Qui ? moi ? j'épouserois une femme à son âge ?

FRONTIN.

Fort bien.

NERINE.

Je vais les faire espérer toutes trois
 Pour vous donner le tems de fixer votre choix.
 Jusqu'au revoir , Frontin.

FRONTIN.

Adieu , belle Poulette.



S C E N E I X.

DORANTE, FRONTIN.

CONÇOIS-tu l'embarras où tout cela me jette ?

DORANTE.

FRONTIN.

Oui, pour vous empêcher de déterminer rien,
Toutes trois vous aimer ! Fi, cela n'est pas bien.

DORANTE.

Oh, pour leur Mere, non; mais ce qui fait ma peine,
C'est, qu'en lui demandant Julie ou Célimene...

*(Dorante se jette dans un Fauteuil, & se met à
réver profondément.)*

S C E N E X.

DORANTE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.LE CHEVALIER *du côté d'où il entre.*

CRiez, pestez, jurez autant qu'il vous plaira,
Je vous dis en un mot, que cela se fera.
Maugrebleu du vieux fou !

FRONTIN.

Vous êtes en colere :

A qui parliez-vous-là ?

LE CHEVALIER.

Je parlois à mon Pere.

Bon jour, Frontin.

FRONTIN.

Je fais votre humble Serviteur.

C O M E D I E.
L E C H E V A L I E R.

249

J'enrage.

F R O N T I N.

Vous voilà de bien mauvaise humeur.

L E C H E V A L I E R.

Et qui n'y feroit pas ? Mon Pere en est la cause ;
Il veut me gouverner.

F R O N T I N.

Voyez la belle chose.

Un Pere qui veut mettre un Fils à la raison :
Il a perdu l'esprit.

L E C H E V A L I E R.

Ai je tort , dis-moi ?

F R O N T I N.

Non.

On devoit autrefois du respect à son Pere ;
Mais à présent , Monsieur , oh ! c'est une autre affaire.

L E C H E V A L I E R.

La vieillèssè est toujours sujette à radoter.
Cependant les Vieillards veulent nous régenter.
Mais je soutiens , morbleu , que c'est à la jeunesse
De prétendre à bon droit gouverner la vieillèssè.
L'esprit des jeunes gens est mâle & vigoureux ,
Et celui des Vieillards est foible & langoureux.
Mais je vois d'où leur vient l'ennui qui nous tracasse ;
Ils enragent , morbleu , de nous quitter la place.
Ah ! bon jour donc , Dorante.

D O R A N T E *sortant de sa rêverie.*

Ah ! Chevalier , bon jour.

L E C H E V A L I E R.

Je pense qu'à la fin te voilà de retour.
T'avois-je déjà vû depuis ton arrivée ?

D O R A N T E.

Non. Et l'occasion ne s'en est pas trouvée.

L E C H E V A L I E R.

Que je t'embrasse donc. Ma foi , je t'aime bien ,
Mon cher. Ton Pere est-il aussi fou que le mien ?

Parle donc.

DORANTE.

Mon Pere est un Vieillard vénérable,
Pour qui j'aurai toujours un respect véritable.

LE CHEVALIER.

Et fi , tu parles-là comme nos vieux Gaulois.
Quitte ce sot langage , & parle-moi François.

DORANTE.

Je dis vrai.

LE CHEVALIER.

Tu fais donc tout ce que tu veux faire ?

DORANTE.

Oui. Mais je fais aussi tout ce que veut mon Pere.

LE CHEVALIER.

Le mien me contredit du matin jusqu'au soir,
Et souvent par ses cris me met au desespoir.
A mes môindres desirs il cherche des obstacles.
J'aime le vin , le jeu , les femmes , les spectacles,
Les spectacles , s'entend pour y faire du bruit.
J'aime à dormir le jour , puis à courir la nuit,
A jurer , à médire , à ferrailer , à battre ;
Mon Pere sur cela me fait le diable à quatre ,
Et ne peut concevoir que c'est-là mon emploi,
Et que nos jeunes gens sont tous faits comme moi.

FRONTIN.

Il a tort.

LE CHEVALIER.

Ai je lieu de l'aimer , je te prie ?

Il veut même empêcher que je ne me marie.

DORANTE.

A te dire le vrai , je crois qu'il a raison.
Pourquoi te marier ? un Cadet de maison

LE CHEVALIER.

Eh palfambleu , faut-il qu'un Cadet se morfonde ?
Et les aînez tous seuls peupleront-ils le monde ?
Oh je veux peupler , moi.

Mais n'ayant pas de bien...

LE CHEVALIER.

Va, pour en acquérir je sçais un bon moyen.
Notre vieille Maman, cette Madame Argante
A de l'argent, dit-on, & cet argent me tente.
Je prétens au plutôt épouser ses écus.

DORANTE.

Bon. Tu m'empêcheras d'essuyer un refus.

LE CHEVALIER.

Comment ?

DORANTE.

Je me prépare à demander Julie,
Et je brûle de voir cette affaire accomplie.

FRONTIN.

Julie emporte donc la victoire ?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Ma foi,

C'est bien fait.

DORANTE.

Mais sa Mere a des desseins sur moi :
Cela peut empêcher le bonheur où j'aspire.
Et comme un jeune Epoux est ce qu'elle desire,
Dès que tu t'offriras...

LE CHEVALIER.

Elle mourra d'amour,

Je la livre à mes pieds avant la fin du jour.
Ma figure d'abord surprend, saisit, enchante.

FRONTIN.

Et croyez-vous peupler avec Madame Argante ?

LE CHEVALIER.

Non, son argent est tout ce que je veux tirer.
Je suis jeune, elle est vieille, & j'ai lieu d'espérer...

FRONTIN (à Dorante.)

Si vous prenez Julie, & qu'il prenne la Mere,

L' I R R E S O L U ,
Monsieur le Chevalier sera votre beau-pere.

D O R A N T E .

Oui , vraiment.

L E C H E V A L I E R .

Palsanbleu, cela sera bouffon.

Tu me respecteras.

D O R A N T E .

Avec juste raison.

Ne nous amusons pas à railler davantage :
Va-t'en la demander toi même en mariage ,
Ton compliment reçu j'irai la disposer. . . .

L E C H E V A L I E R .

Affuré du succès , je vais me proposer.

La Vieille a le goût fin , & le cœur le plus tendre. . . .

D O R A N T E .

Beau-pere , hâtons-nous.

(Il veut passer devant , le Chevalier le retient ,
& passe gravement devant lui.)

L E C H E V A L I E R .

St. Après moi , mon Gendre.

Fin du second Acte.



A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

PYRANTE, DORANTE, FRONTIN.

P Y R A N T E .

JE vous l'ai déjà dit, l'irrésolution,
Mon Fils, est dangereuse en toute occasion.

D O R A N T E .

D'un homme irrésolu la noble inquiétude
Est l'ordinaire effet d'une profonde étude,
D'un raisonnement sain, & des réflexions,
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.
Un pareil embarras n'est connu que du sage ;
Mais un esprit grossier suit ce qu'il envisage :
Il ne voit qu'un seul point où tendent ses souhaits,
Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.
Pour moi, qui veux en tout agir avec prudence,
Et qui crains de me voir séduit par l'apparence,
Je cherche, j'examine, & pour ne faillir pas,
Je crois être obligé de marcher pas à pas.

P Y R A N T E .

Il raisonne fort juste, & qui le veut entendre,
Toujours à son avis est forcé de se rendre.

F R O N T I N .

Moi, je ne me rends point à ces belles raisons :
Tout Irrésolu vise aux petites Maisons.

D O R A N T E .

Maraut.

L'IRRESOLU,
PYRANTE.

(A Dorante.)

Tai-toi, Frontin. Vous ne devez pas craindre
Qu'à prendre aucun parti je veuille vous contraindre.
Je ne vous ai parlé que comme votre ami,
Et je ne serai point complaisant à demi.
Pesez, examinez, j'ai résolu d'attendre,
Et j'approuverai tout. Mais il m'a fait entendre
Qu'au mariage enfin vous étiez résolu.
Y pensez-vous toujours ?

FRONTIN.

Oui, nous avons conclu,
Et concluons encor, si cela peut vous plaire,
Qu'une Femme nous est de tout point nécessaire.

PYRANTE.

Vous choisissez Julie, à ce que l'on m'a dit.
Quoi ?

DORANTE.

Tantôt ce dessein m'a passé par l'esprit ;
Mais depuis un moment j'ai changé de pensée.

FRONTIN à part.

Encore ? oh ! par ma foi, sa tête est renversée.

PYRANTE.

Auroit-elle pour vous marqué quelque froideur ?
Ou bien vous sentez-vous du penchant pour sa Sœur ?

DORANTE.

Point du tout.

PYRANTE.

Pourquoi donc, dites-le moi vous-même,
N'épouser pas Julie ? hem ?

DORANTE.

Parce que je l'aime.

PYRANTE.

Parce que vous l'aimez, vous ne l'épousez pas ?
C'est par là qu'il faudroit. . . .

DORANTE.

Non, elle a trop d'apas,

Et mon cœur pour Julie auroit tant de foiblesse,
 Que de mes sentimens elle seroit maîtresse.
 D'abord j'avois pensé que pour se rendre heureux
 Il falloit de sa femme être fort amoureux ;
 Mais j'étois dans l'erreur , & je tiens pour maxime ,
 Qu'on ne doit pour sa femme avoir que de l'estime.

P Y R A N T E.

Quel étrange système !

D O R A N T E.

Il est bien raisonné.

F R O N T I N.

Et moi je dis. . . .

D O R A N T E.

Quoi ?

F R O N T I N.

Rien. Je me tiens condamné.

P Y R A N T E.

Vous vous formez , mon fils , de bizarres scrupules ,
 Que l'on pourra traiter de craintes ridicules ,
 Et je crois. . .

D O R A N T E.

Permettez que , suivant mon dessein ,

Je porte à Célimene & mes vœux & ma main.

Pour elle pénétré de la plus forte estime. . .

P Y R A N T E.

C'est là vous entêter d'une fausse maxime ,

Et si vous y pensiez pendant quelques momens. . . .

D O R A N T E.

J'y pense , & la raison règle mes sentimens.

F R O N T I N.

Morbleu votre raison raisonne en précieuse ,

Et je crois franchement qu'elle est un peu quinteuse ,

Tantôt elle dit blanc , tantôt elle dit noir ;

Elle blâme au matin ce qu'elle loue au soir ;

Sans cesse elle épilogue , & n'est jamais contente ,

Et c'est un vrai lutin qui toujours vous tourmente.

L'IRRESOLU,
P Y R A N T E.

Tout franc, pour un Valet c'est fort bien raisonner :
La raison ne sert point à vous déterminer.

D O R A N T E.

Mais mon dessein est pris.

P Y R A N T E.

Avant que de rien faire

Il faut examiner mûrement cette affaire.

Consultez vous encor pour n'agir point envain,
Et si vous persistez dans le même dessein,
Mon Fils, bien loin d'y faire aucune résistance,
Je vous donne déjà mon agrément d'avance.
Mais pour moi, j'ai toujours été d'opinion,
Qu'on doit se marier par inclination.

S C E N E I I.

D O R A N T E, F R O N T I N.

I D O R A N T E.
L parle sensément.

F R O N T I N.

Oui, la chose est certaine.

D O R A N T E.

Crois-tu que je persiste à choisir Célimene ?

F R O N T I N.

La belle question que vous me faites-là !

Et qui peut mieux que vous répondre de cela ?

D O R A N T E.

J'en répons. Mais enfin qu'en penses-tu ?

F R O N T I N.

Je pense

Que déjà sur cela vous êtes en balance ;

Qu'après avoir formé vingt projets tour-à-tour,

Vous reviendrez enfin au projet de l'amour.

DORANTE.

Oh bien, détrompe-toi.

FRONTIN.

Je m'en ferois scrupule.

DORANTE.

De tous ces changemens je sens le ridicule.

J'ai choisi Célimène, & la réflexion

Ne détruira jamais ma résolution.

Envain à ce projet l'amour veut mettre obstacle.

FRONTIN.

Oh, si vous persistez, je veux crier miracle.

DORANTE.

Tu seras bien surpris.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, par ma foi.

DORANTE.

Tu le ferois bien plus, Frontin, si comme moi,

Tu pouvois pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Car j'adore Julie, & pour vaincre ma flâme

Je me fais des efforts qu'on ne peut concevoir ;

Souvent de ma raison je combats le pouvoir.

Je voudrois quelquefois vaincre sa résistance,

Et quelquefois mon cœur fait pancher la balance...

Attens, Frontin.

FRONTIN.

Quoi donc ?

DORANTE.

Je crois qu'en ce moment

L'amour sur la raison l'emporte hautement.

Julie à mon esprit s'offre avec tous ses charmes.

Qu'elle est belle, Frontin ! Je suis dans des allarmes...

Non...

FRONTIN.

Ferme, résistez à la tentation.

DORANTE.

J'aurai peine à tenir ma résolution.

Je le vois à present. Même pour Célimène,

Je sens naître en mon cœur des mouvemens de haine.

FRONTIN.

De haine, dites-vous ?

DORANTE.

Oui. C'est-elle en ce jour

Qui me force à quitter l'objet de mon amour.

Sans cette estime enfin qu'inspire son mérite,

Je me livrois d'abord à l'objet que j'évite.

Cette estime m'a fait entrevoir le danger,

Où, guidé par l'amour, je m'allois engager :

La crainte du péril n'étonnoit point mon ame.

FRONTIN.

Et quel est ce péril ?

DORANTE.

Celui d'aimer ma femme.

FRONTIN.

Vous craignez de l'aimer ?

DORANTE.

Oui, Frontin.

FRONTIN.

Et pourquoi,

Monsieur ?

DORANTE.

C'est qu'elle auroit trop de pouvoir sur moi.

Si je ne l'aime point, dans mon indifférence

Je sçaurai d'un Mari conserver la puissance.

FRONTIN.

Oui, mais ne sentant rien qui vous fixe chez vous,

Vous chercherez ailleurs des passe-tems plus doux :

Vous vous rapellerez les charmes de Julie,

Et cela vous fera faire quelque folie.

DORANTE.

Sçais-tu que quelquefois tu raisonnes fort bien ?

FRONTIN.

Oh, je n'en doute point, Monsieur. Le seul moyen

Pour sortir d'embarras, est d'épouser la Belle

Qui sçait vous inspirer une ardeur si fidelle ;

Il faut de bonne grace affronter le danger.

D O R A N T E.

Qui, moi ? que par l'amour je me laisse engager ?

Non : D'ailleurs je me sens un fond de jalousie. . . .

F R O N T I N.

Quoi ! vous seriez atteint de cette frenésie ?

D O R A N T E.

Oui, Frontin, je serois jaloux au dernier point.

F R O N T I N.

Sur ce pied-là, Monsieur, ne vous mariez point.

Plus on craint le malheur, plus le malheur est proche.

La femme d'un jaloux, eût elle un cœur de roche,

Si quelqu'un du dépit saisit l'occasion,

Ne sçauroit résister à la tentation.

D O R A N T E.

Et voilà justement ce qui cause ma crainte.

Mais je ne pourrai point résister à l'atteinte

Que l'estime ou l'amour porteront à mon cœur,

Tant que je serai libre, & pour fuir ce malheur

J'imagine un moyen. . . .

F R O N T I N.

Quel dessein est le vôtre ?

D O R A N T E.

Qui m'empêche à jamais d'épouser l'une ou l'autre :

F R O N T I N.

Quel est-il ce moyen, ne le sçaurai-je pas ?

D O R A N T E.

Tu seras étonné lorsque tu l'apprendras.

F R O N T I N.

Ma curiosité devient impatiente.

D O R A N T E.

Je m'en vais épouser. . .

F R O N T I N.

Qui donc ?

D O R A N T E.

Madame Argante.

L'IRRESOLU,
FRONTIN.

Madame Argante ?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Je conviens avec vous,
Que c'est le vrai moyen de n'être point jaloux.

DORANTE.

Sans cela , tôt ou tard , je ferai la folie
D'épouser malgré moi Célimene ou Julie.

FRONTIN.

D'ailleurs cent mille écus peuvent faire penser. . .

S C E N E I I I.

Made. ARGANTE, DORANTE,
NERINE, FRONTIN.

Made. ARGANTE *sans voir Dorante.*

Oui , je veux voir Dorante.

NERINE.

Et pourquoi vous presser ?

Laissez-le se résoudre.

Made. ARGANTE.

Oh , je perds patience.

Comment , depuis une heure il résoud , il balance ?
Riche comme je suis , aimable au dernier point. . .

FRONTIN *à Dorante.*

La voici , parlez donc , & ne balancez point.

Made. ARGANTE.

Je l'aperçois lui-même. Il me cherche , Nérine,
Il brûle de me voir.

NERINE.

Oh , je me l'imagine.

F R O N T I N à *Dorante.*

Comment , vous hésitez quand il faut déclarer ? . . .

D O R A N T E.

Ah , Frontin , donne-moi le temps de respirer.

N E R I N E à *Made. Argante.*

Je crois que votre aspect l'embarasse , Madame.

Made. A R G A N T E.

Il m'aime , & n'oseroit me découvrir sa flâme.

En effet , mes apas ont jusques à ce jour

Inspiré du respect autant que de l'amour.

Mais je vais réchauffer le beau feu qui le guide ,

Et deux de mes regards le rendront moins timide.

Bon jour , mon cher Dorante.

D O R A N T E.

Ah , Madame . . . Bon jour.

F R O N T I N.

Oui. Bon jour. Beau début pour lui parler d'amour.

Made. A R G A N T E.

Je vous trouve à propos , & j'en suis si ravie . . .

Avouez franchement que vous avez envie

Dem'ouvrir votre cœur. N'est il pas vrai , mon cher ?

F R O N T I N.

C'est pour ce sujet-là qu'il alloit vous chercher ,

Madame , vos vertus , votre argent & vos charmes ,

Font qu'il est obligé de vous rendre les armes ,

Et que , lorsqu'il vous voit , il sent des mouvemens . . .

Allons , Monsieur , allons , dites vos sentimens.

Made. A R G A N T E.

Quoi donc ! en nous voyant nos bouches sont muettes ?

Voulez-vous que nos yeux soient nos seuls interprètes ?

Sortons de l'embaras où nous jettent nos feux :

Pourquoi nous en tenir aux regards amoureux ?

(*A Nérine.*)

Parlez , mon cher enfant. Vois-tu comme il soupire ?

D O R A N T E.

(*A Frontin.*)

Madame , vos bontez . . . Je ne sçais que lui dire.

L'IRRÉSOLU,
FRONTIN.

Faites-vous un effort au moins dans ce moment ;

(*A Made. Argante.*)

Mon Maître , à ce qu'il dit , vous aime éperdûment.

Made. A R G A N T E.

Eperdûment , Nérine. Ah quel comble de gloire !

N E R I N E.

Ma foi , je n'en crois rien.

Made. A R G A N T E.

Pourquoi ne le pas croire ,

Insolente ?

F R O N T I N.

Oui , Madame est elle hors d'état

De captiver le cœur d'un homme délicat ?

Apprenez que mon Maître est en fait de tendresse ,

Plein de raffinement & de délicatesse ,

Et trouve des apas , quand il a bien rêvé ,

Où les autres , morbleu , n'en ont jamais trouvé.

N E R I N E.

En ce cas je me rends , je n'ai plus rien à dire ;

Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.

Si Madame a pour vous de si charmans apas ,

Vous pouvez l'adorer , je ne l'empêche pas.

Madame se croit belle , elle se rend justice ,

D'ailleurs on voit souvent des amours de caprice.

Made. A R G A N T E.

Des amours de caprice ? Est-ce que pour aimer

Il faut ?

N E R I N E.

Non , je sçais bien que vous sçavez charmer.

Made. A R G A N T E.

Des amours de caprice ! Ecoutez , impudente ,

Si vous vous avisez . . . Oh ça , mon cher Dorante ,

Que dirons-nous ?

D O R A N T E.

Eh , mais . . . tout ce qu'il vous plaira ,

Made. A R G A N T E.

Qu'il est tendre & galant ! Jamais on n'aimera
Comme nous nous aimons : n'est-il pas vrai ?

D O R A N T E.

Madame . . .

Made. A R G A N T E.

J'aime son embarras , il explique sa flâme
Mieux que tous les discours . . .

D O R A N T E.

Oui , Madame , il suffit . . .

Made. A R G A N T E.

Que sa réponse est pleine & d'amour & d'esprit !
Vous sçavez bien pour vous tout ce que je veux faire ?

D O R A N T E.

Ah ! ce n'est point par-là que je vous considère.

F R O N T I N.

Non, Il admire en vous une mûre beauté,
Un charmant embonpoint rempli de majesté.
Car il ne peut souffrir les tailles délicates.

Made. A R G A N T E (à *Frontin.*)

Tu ne croirois jamais à quel point tu me flates.

(à *Dorante.*)

C'a faites-moi l'aveu de tous vos sentimens,
Secondez mes soupirs par des transports charmans ;
Dites, que ma beauté vous charme & vous enflame,
Dites, que mon portrait est gravé dans votre ame,
Et que si notre hymen ne se fait en ce jour,
Vous allez expirer de tristesse & d'amour.

D O R A N T E.

J'allois vous proposer .. Ah, Frontin, qu'elle est folle !

Made. A R G A N T E.

Que dit-il ?

F R O N T I N.

Que l'amour lui coupe la parole.

Made. A R G A N T E.

C'est l'ordinaire effet des grandes passions.
Mais vos tendres regards ont des expressions . . .

De

264 L' I R R E S O L U ,
De grace finissez un si charmant langage ,
Je n'y puis plus tenir. A quand le mariage ?

D O R A N T E.

Eh mais... quand vous voudrez , dès demain ; que
sait-on ?

N E R I N E.

Quoi , Monsieur ! vous voulez l'épouser tout de bon ?

F R O N T I N.

C'est son dessein , Nérine , & l'affaire est conclue.

N E R I N E.

Puisque votre union est si bien résolue ,
Souffrez que la première en ce même moment ,
Je vous fasse à tous deux mon humble compliment.

(*A Dorante.*)

On m'avoit déjà dit , Monsieur , que la sagesse
Chez vous étoit égale à la délicatesse ,
Déjà plus d'une fois j'en avois vû l'effet ;
Mais ceci passe encor ce que vous avez fait ;
Et préférer Madame à deux Filles fort belles ,
C'est avoir sur le goût des maximes nouvelles ,
C'est un trait singulier qui sera fort vanté ,
Mais qui sera , je crois , rarement imité.

(*A Made. Argante.*)

Je m'en vais informer Célimene & Julie
Qu'à Monsieur , dès ce jour un doux hymen vous lie.
Puissiez-vous vivre ensemble aussi tranquillement
Qu'on le doit espérer d'un tel assortiment !
Puissiez-vous à Dorante inspirer la tendresse !
Puisse Dorante en vous trouver de la jeunesse.
Et pour rendre le trait encor plus singulier ,
Puissiez-vous à Monsieur donner un héritier !

(*Elle s'en va en riant.*)

F R O N T I N.

La Friponne !

SCENE

S C E N E I V.

Made. ARGANTE, DORANTE,
LE CHEVALIER, FRONTIN.

LE CHEVALIER.

B On jour, Maman trop adorable,
On a beau vous chercher, vous êtes introuvable.

Made. ARGANTE.

Pourquoi me cherchez-vous ?

LE CHEVALIER.

Pour vous parler d'amour.

Il faut nous marier avant la fin du jour.

DORANTE à *Frontin*.

Qu'il arrive à propos !

LE CHEVALIER.

Ma flâme est violente,

Et je ne sçais pourquoi je vous trouve charmante.

Je viens donc vous jurer que vous avez en moi

Un protestant tout prêt à vous donner sa foi.

Made. ARGANTE.

Laissez-nous.

LE CHEVALIER.

Refuser un homme de ma sorte,

Quand je suis tout en feu, quand l'amour me trans-
porte ?

Made. ARGANTE.

Fi donc, petit badin, vous vous passionnez.

LE CHEVALIER.

Eh ! peut-on retenir l'amour que vous donnez ?

Pour vous voir un moment j'ai couru commé un lièvre.

Je sens des mouvemens... N'aurois-je point la fièvre ?

Tâtez...

L' I R R E S O L U ,

Made. A R G A N T E .

Oh , je vous crois , car j'ai sçu de tout tems
Inspirer des transports si prompts , si violens . . .

LE CHEVALIER *se jettant à ses genoux.*

Que je meure à vos pieds , si je ne vous adore.
Vous êtes ma Beauté , mon Soleil , mon Aurore.
Belle Maman , daignez m'honorer d'un regard.

Made. A R G A N T E .

Mon pauvre Chevalier , vous arrivez trop tard.

LE CHEVALIER .

Est-il quelque Rival dont la fiâme insolente ? . . .

Made. A R G A N T E .

Oui , vous en avez un , le voilà . C'est Dorante.

D O R A N T E *au Chevalier , bas.*

N'en crois rien , Chevalier.

Made. A R G A N T E .

Pour couronner nos feux ,

Les doux nœuds de l'hymen vont nous unir tous deux.

LE CHEVALIER .

Bon , vous rêvez cela.

Made. A R G A N T E .

Non , je vous dis qu'il m'aime.

Si vous ne m'en croyez , demandez-le à lui-même.

Il borne tous ses vœux à se voir mon Epoux ;

Me le dit , me le jure.

LE CHEVALIER .

Il se mocque de vous.

Made. A R G A N T E *à Dorante.*

Allons , avouez donc ce que Monsieur ignore.

D O R A N T E .

Que faut-il avouer ?

Made. A R G A N T E .

Que votre cœur m'adore ,

Et que vous me trouvez de si charmans apas ,

Que Vénus près de moi ne vous toucheroit pas.

(*Au Chevalier.*)

Vous allez voir , Monsieur.

Madame , en conscience ,
Rien n'est moins véritable.

F R O N T I N *à part.*

Oh , quelle impertinence !

Made. A R G A N T E.

Quoi ?

D O R A N T E.

Mon respect pour vous ne peut être égalé :
Mais pour vous aimer, non; qu'il n'en soit point parlé.

L E C H E V A L I E R.

Il refuse une main trop vivement offerte ;
Mais qui peut mieux que moi réparer cette perte ?
Ca, je compte déjà notre hymen arrêté ,
Ainsi je vais user de mon autorité.

J'entens , je veux , j'ordonne en pere de famille ,
Que Dorante au plutôt épouse notre fille.

Made. A R G A N T E.

Notre Fille !

L E C H E V A L I E R.

Oui , Julie. Il l'aime à la fureur ,
La friponne pour lui ressent la même ardeur.

Made. A R G A N T E.

Vous ne répondez rien. Me dit-il vrai , Dorante ?

F R O N T I N.

Quelque chose aprochant.

D O R A N T E.

Tout franc , Madame Argante ,
Monsieur le Chevalier vous convient mieux que moi ,
Vous êtes nez tous deux l'un pour l'autre.

L E C H E V A L I E R.

Oui , ma foi.

Made. A R G A N T E.

Quoi ! par un feint amour vous m'auriez donc leurée ?

F R O N T I N.

C'est qu'il s'étoit mépris. La chose est réparée.

L' I R R E S O L U ,

Made. A R G A N T E .

Répondez, répondez ; comment justifier ?...

D O R A N T E .

Je vous parle en ami , prenez le Chevalier.

Made. A R G A N T E à *Dorante*.

Traître , parjure , ingrat !

L E C H E V A L I E R .

Souffrez que je vous prie ,

Si c'est peu d'ordonner , qu'il épouse Julie.

Made. A R G A N T E .

Vous aimez la friponne ?

D O R A N T E .

Oui , Madame , il est vrai.

Made. A R G A N T E .

Pourquoi donc m'abuser ?...

F R O N T I N .

C'étoit un coup d'essai.

Made. A R G A N T E .

Un coup d'essai ?

F R O N T I N .

Sans doute , il adoroit Julie ,

Mais par bonnes raisons il a conçu l'envie

De quitter cet objet qui sçavoit l'embraser ,

Afin de vous servir & de vous épouser :

Mais pour votre malheur , ainsi que pour le nôtre ,

Il n'a pû réussir ni dans l'un ni dans l'autre.

D O R A N T E .

Oui , j'ai fait mille efforts pour me donner à vous :

L'intérêt , la raison , me faisoient votre Époux :

Mais l'amour les fait taire. Agréez donc , Madame ,

Qu'un prompt hymen m'unisse à l'objet de ma flâme ,

Et récompensez-moi d'avoir tout essayé

Pour ...

Made. A R G A N T E .

Vous êtes un sot.

F R O N T I N à *Dorante*.

Et vous voilà payé.

Madame, en vérité...

Made. A R G A N T E.

Pour votre récompense,
N'attendez de ma part que haine & que vengeance.
Adieu. Vous, suivez moi, Monsieur le Chevalier.

S C E N E V.

D O R A N T E, F R O N T I N.

F R O N T I N.

Dans tous vos procédés vous êtes singulier.
Vous méritez, Monsieur, cette belle avanie,
Et votre incertitude est dignement punie.

D O R A N T E.

J'avois mille raisons...

F R O N T I N.

Oui, maintenant je vois
Que vous en trouveriez pour m'épouser, je crois.
Mais enfin ces raisons que vous croyez si belles,
Cèdent dans le moment à des raisons nouvelles.
Vous préféreriez la Mere à l'une & l'autre Sœur,
Et dès qu'elle paroît son aspect vous fait peur.
Ecouter votre amour, c'étoit une folie,
Et l'entretien finit en demandant Julie.

D O R A N T E.

Sa Mere m'a paru si folle en ce moment,
Qu'elle m'a fait d'abord changer de sentiment;
Et Julie avec elle à l'instant comparée,
M'a paru de tout point digne d'être adorée.
Oui: je lui vais offrir & mon cœur & ma main,
Et rien ne sçauroit plus m'arracher ce destin.

F R O N T I N.

Sa Mere voudra-t-elle? ...

D O R A N T E.

On sçaura la réduire.

Chut. Voici les deux Sœurs. Que vont-elles vous dire ?

S C E N E V I.

CELIMENE, JULIE, DORANTE,
FRONTIN.

JULIE.

Avec empressement nous accourons vers vous ;
Ma Mere va bien tôt vous avoir pour Epoux ;
Et nous venons, Monsieur, par un respect sincère,
Saluer, reconnoître en vous notre Beau-pere.

(Elles lui font toutes deux la révérence.)

FRONTIN.

Ah ! le trait est malin.

DORANTE.

Si j'ai pû concevoir...

CELIMENE.

Loin de nous écarter des règles du devoir,
Nous vous respecterons en Pere de famille.
Et chacune de nous se dira votre Fille.

(Célimene fait la révérence.)

DORANTE.

J'avoue ingénûment que...

JULIE.

Pour moi, dès ce jour

Je vais mettre mes soins à vous faire ma cour.
De vos bontez, Monsieur, j'espère être apuyée.
Et que de votre main je serai mariée.

(Elle fait la révérence.)

FRONTIN.

(A Dorante.) (A Julie & Célimene.)

Je parlerai pour vous. Je suis son favori :
Allez, je vous promets à chacune un mari.

Te tairas-tu , maraut ? Si vous vouliez m'entendre...

J U L I E.

Non , vraiment , c'est un soin que je ne veux point prendre.

Je craignois que pour vous mon cœur eût du penchant ;
Mais, Monsieur, sans me faire un effort bien touchant,
Je sens que je pourrai me donner à quelqu'autre ,
Et que mon inconstance est égale à la vôtre.
Je vais trouver ma Mere afin de la presser
De célébrer la nôce , où je veux bien danser.

(Elle s'en va en dansant & en chantant après
avoir fait plusieurs révérences.)

F R O N T I N à Célimene.

Danserez-vous aussi ? Mais vous rêvez , je pense.
Hon , celle-ci n'a pas tant de goût pour la danse.

C E L I M E N E.

Ah , Dorante , Dorante , où me réduisez vous ?
J'attendois de vous seul mon bonheur le plus doux,
Je ne l'espère plus , & ma douleur extrême . . .
Adieu , vous voyez trop à quel point je vous aime.

D O R A N T E.

Madame . . . Elle me fuit.

S C E N E . V I I .

D O R A N T E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

Q U e vous en dit le cœur ?

D O R A N T E .

Ah ! je suis pénétré de joye & de douleur.
Je suis desespéré des mépris de Julie.
Par les pleurs de sa Sœur mon ame est attendrie,
Je retombe par-là dans ma perpléxité ,

Et mon trouble est plus grand qu'il n'a jamais été.

Mais le dépit enfin me domine ; & je jure . . .

Je n'oserois, Frontin, je crains d'être parjure.

Si l'une par ses pleurs a sçu gagner mon cœur,

L'autre par ses mépris irrite mon ardeur.

Allons trouver Julie : ah ! je veux qu'elle apprenne . . .

F R O N T I N .

Allons.

D O R A N T E .

Non, il vaut mieux parler à Célimène.

F R O N T I N .

Et que lui direz-vous ?

D O R A N T E .

Je ne sçais, mais enfin . . .

Viens, fais-moi, je pourrai me résoudre en chemin.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

ENFIN donc, Célimene emporte la balance ?

DORANTE.

Je me livre aux transports d'une juste vengeance.
Je veux braver Julie.

FRONTIN.

En conscience, là ;

Combien de tems encor voudrez-vous bien cela ?

DORANTE.

Combien je le voudrai ?

FRONTIN.

Si pendant un quart-d'heure

Vous suivez ce dessein, c'est beaucoup ou je meure.

DORANTE.

Moi ! je pourrois changer après tous les mépris ? ...

Ah ! ne m'en parle point, le dessein en est pris.

FRONTIN.

Mais, Monsieur ...

DORANTE.

Mais, Frontin, la chose est résoluë,

Je suis de mon dépit la puissance absoluë ;

Et la réflexion venant à son secours,

De mes feux pour jamais vient d'arrêter le cours.

J'ai fait mille sermens de n'aimer plus Julie.

FRONTIN.

Mais cependant, Monsieur, vous la trouviez jolie.

M 5.

L' I R R E S O L U ;

D O R A N T E

Jolie ! Ah , dis plutôt que c'est une beauté ,
 Qu'on ne sçauroit la voir sans en être enchanté ;
 Qu'elle a l'esprit charmant , qu'elle a la voix divine.

F R O N T I N .

Et vous ne l'aimez plus ?

D O R A N T E .

Du moins je l'imagine.

F R O N T I N .

Et j'imagine , moi , que vous en êtes fou.

D O R A N T E .

Va , je te prouverai le contraire.

F R O N T I N .

Et par où ?

D O R A N T E .

Par mes empressements auprès de Célimène.

Oui , la reconnaissance auprès d'elle m'entraîne.

Elle m'aime , & je vais lui jurer mille fois ,

Que ses divins apas m'ont rangé sous ses loix.

As-tu vu Nérine ?

F R O N T I N .

Oh ! je l'ai désabusée.

La chose , à dire vrai , n'étoit pas mal-aisée.

Elle ne doutoit point que bien-tôt la Maman

Ne vous dégoûtât d'elle ; & pour moi , votre plan

M'a paru . . .

D O R A N T E .

Laissons-là ta pensée & la sienne.

A-t'elle sçu calmer Julie & Célimène ?

Et leur a-t'elle dit que je ne voulois plus ? . . .

F R O N T I N .

Elles sont toutes deux instruites là dessus.

D O R A N T E .

Allons donc au plutôt . . .

F R O N T I N .

Célimène s'avance.

Tu vas voir si l'amour emporte la balance.

S C E N E I I.

C E L I M E N E , D O R A N T E ,
F R O N T I N .

C E L I M E N E *entre en rêvant & sans les voir.*

I La beaucoup d'esprit , & beaucoup de raison.

Avoit-il pû former un pareil projet ? Non.

Mais sçachant que ma Mere est facile & crédule ,
Il la vouloit , je crois , tourner en ridicule.

F R O N T I N *à Dorante.*

Elle donne un bon tour à votre beau projet.

Laiſſons la dans l'erreur.

D O R A N T E.

C'est bien dit.

C E L I M E N E *à part.*

En effet ,

(*Apercevant Dorante .*)

Croiroit-on ? . . . Le voici. Tâchons avec adresse
De sçavoir quel est donc l'objet de sa tendresse.

F R O N T I N *à Dorante.*

Elle aproche.

D O R A N T E.

Ah ! Frontin.

F R O N T I N .

Quoi ! qu'avez vous , Monsieur ?

D O R A N T E *à Frontin.*

Qu'elle est belle !

F R O N T I N .

Charmante.

D O R A N T E .

Elle efface sa Sœur.

F R O N T I N .

Oui.

M. 6

L'IRRESOLU,
DORANTE.

Je crains qu'à la fin sa beauté ne m'enflâme.

FRONTIN.

Diable, gardez-vous en. Ce sera votre femme.

DORANTE.

Madame, quel bonheur vous présente à mes yeux?

Mais, hélas! que je crains de vous être odieux!

CE LIMENE.

Non. Il me feroit mal d'affecter de la haine,

Et vous connoissez trop le cœur de Célimene.

Mes sentimens tantôt ont paru malgré moi.

FRONTIN à Dorante bas.

Son cœur est bien malade.

DORANTE.

Oui, Frontin, je le voi.

CE LIMENE.

Mais n'allez pas penser qu'écoutant ma foiblesse,

Je cherche en votre cœur une égale tendresse,

Quoique votre conquête eût de quoi me charmer,

Je vous ai toujours cru peu capable d'aimer;

Ainsi je veux me vaincre, & le soin de ma gloire...

DORANTE.

Peu capable d'aimer! Avez-vous pû le croire?

Quoi donc! peut on vous voir & ne vous aimer pas?

Vous présumez trop peu de vos divins apas,

Rien ne peut résister à leur éclat suprême;

Ils sçauroient attendrir l'indifférence même.

FRONTIN.

L'indifférence même! Ah, morbleu, le beau mot!

Vous mentez quelquefois joliment.

DORANTE.

Tais-toi, sot.

CE LIMENE.

En vain vous me flâtez d'un pareil avantage,

Ce n'est point votre cœur qui me tient ce langage.

DORANTE.

Vous me faites injure, & me connoissez peu.

Dès que vous paroissez , mon Maître est tout en feu.
C'est ce qu'il me disoit tout-à l'heure.

D O R A N T E.

Moi , feindre !

A cet indigne effort qui pourroit me contraindre ?
D'ailleurs , quand je voudrois feindre de vous aimer ,
Mon cœur , à votre aspect , se laisseroit charmer ,
Et l'éclat de vos yeux que personne ne brave ,
D'un Amant supposé sçauroit faire un Esclave.

F R O N T I N.

On ne badine point avec votre beauté.
La peste , il y fait chaud.

C E L I M E N E.

Dites la vérité.

Pourquoi donc osiez-vous proposer à ma Mere
De l'épouser ?

D O R A N T E.

De grace , oublions cette affaire :

J'avois quelques raisons pour en user ainsi ;
Mais . . .

F R O N T I N.

Traitons le sujet qui nous assemble ici.

D O R A N T E.

Oui , Madame , songez que ma plus forte envie
Est de m'unir à vous le reste de ma vie.
Trop heureux , si daignant approuver mon dessein ,
Vous consentez , Madame , à me donner la main.
Vous ne répondez rien ? Ah ! rompez ce silence ,
Et permettez du moins qu'une douce espérance . . .

C E L I M E N E.

Une Mere a sur nous un pouvoir absolu ,
Obtenez son aveu , notre hymen est conclu.
Mais je crains que ma Sœur . . .

D O R A N T E.

(*Julie paroît , & écoute sans être vuë.*)

Non , belle Célimene ,

Je veux, jusqu'au trépas, vivre dans votre chaîne :
 Ce n'est que votre hymen qui peut combler mes vœux,
 Et de tous les mortels je suis le plus heureux.
 Que je vous trouve en tout préférable à Julie !
 Madame, c'en est fait pour jamais je l'oublie.
 Puisque vous acceptez & ma main & mon cœur.
 Je jure à vos genoux que jamais votre Sœur...

(Il aperçoit Julie.)

Juste Ciel !

CE LIMENE.

Qu'avez vous ?

FRONTIN.

Achevez donc.

DORANTE.

Je jure...

(Il se leve.)

Je ne puis.

FRONTIN.

(Apercevant Julie.)

D'où vous vient ? Ah ! voici l'encloûture.

S C E N E I I I.

JULIE, CELIMENE, DORANTE,
 FRONTIN.

JULIE à Célimene.

Vous lui faites jurer de ne m'aimer jamais.
 Ma Sœur, craignez-vous tant l'effet de mes at-
 traits ?

Monsieur à vos genoux vous livre la victoire,
 S'il ne fait des sermens, vous n'osez pas le croire.
 Ah ! vous ne rendez point justice à vos apas.
 Qu'est ce donc ? Vous voilà tous deux dans l'embaras !
 Vous ne répondez rien ! Craignez-vous ma présence ?
 Du moins honorez-moi de votre confiance.

Quoi pas un mot ? Frontin. Ils se taisent tous trois.

F R O N T I N.

Les transports de l'amour nous étouffent la voix.

(*Julie se met à rire.*)

C E L I M E N E à *Julie.*

Ce que vous avez vû vous en doit assez dire ,
 Pour n'avoir pas besoin de vous en faire instruire.
 Mais par vos discours je connois aisément ,
 Que l'aveu qu'on m'a fait vous blesse vivement.
 Et par son embarras je remarque de même ,
 Que votre aspect le jette en un desordre extrême.
 Je m'inquiète peu d'où cela peut venir ,
 Et vous pouvez tous deux vous en entretenir.

(*Elle sort.*)

S C E N E I V.

D O R A N T E , J U L I E ,
 F R O N T I N.

J U L I E à *Dorante.*

CE que je viens de voir a lieu de me surprendre ;
 Et dans vos procédés , j'ai peine à vous comprendre.

Ma Mere , ce matin , a reçu votre foi :
 Tout prêt à l'épouser , vous la quittez pour moi :
 Quand j'y pense le moins j'apprens cette nouvelle ;
 Je vous dirai bien plus , car je suis naturelle :
 J'espérois que bien-tôt je la sçauois par vous ,
 Et dans le même instant , je vous trouve aux genoux
 De ma Sœur , lui jurant . . .

D O R A N T E.

Oui , je suis trop sincère ,
 Madame , pour vouloir vous en faire un mystère.
 J'estime votre Sœur , je l'épouse demain ,
 Si votre Mere veut approuver ce dessein.

L'IRRESOLU,

JULIE.

Ma Mere ? Vous venez de lui faire une offense
Qui mérite plutôt qu'elle en tire vengeance.

DORANTE.

Je ferai mes efforts pour fléchir son couroux.

JULIE.

Eh bien , je vous promets . . . de lui parler pour vous.

DORANTE.

Vous parlerez pour moi ! vous , Madame ?

JULIE.

Moi-même.

D'où vous vient donc , Monsieur , cette surprise
extrême ?

DORANTE.

Ah ! je m'attens plutôt à vous voir tout tenter
Pour rompre mon dessein.

JULIE.

Vous voulez vous flâter

Que je ne sçaurois voir qu'avec beaucoup de peine ,
Que vous veuillez , Monsieur , épouser Célimene ;
Mais desabusez-vous : loin de troubler vos feux ,
Je m'en vais travailler à vous unir tous deux.

DORANTE.

Quoi ! sérieusement ?

JULIE.

Oui , la chose est constante.

FRONTIN à *Dorante*.

Voilà ce qui s'appelle une Fille obligeante.

JULIE.

Dois-je pas à ma Sœur ces marques d'amitié ?

DORANTE à *Frontin*.

Peut-on plus durement se voir humilié !

Ah ! cruelle !

JULIE.

Comment !

DORANTE.

Vous me charmez , Madame ;

Je sens pour Célimene une si vive flâme,
Que si je ne l'obtiens, je mourrai de douleur.

J U L I E.

Cette mort vous feroit à tous deux grand hon-
neur.

Ah ! que ne puis-je voir, une fois en ma vie,
Quelqu'un mourir d'amour ; c'est toute mon envie.
Si vous aimez autant que vous me l'avez dit,
J'aurai ce plaisir-là ; car je connois l'esprit
De ma Mere, & malgré les soins que je vais prendre,
Je doute qu'à vos vœux elle puisse se rendre :
Je jurerois que non : Ainsi, dès ce moment,
Vous n'avez qu'à songer à votre testament.

F R O N T I N à part.

Je ne vis de mes jours plus maligne femelle.

S C E N E V.

DORANTE, JULIE, NERINE,
FRONTIN.

N E R I N E.

Q U'on m'écoute : J'apporte une grande nouvelle,
Depuis une heure entière, en son particulier,
Madame tient conseil avec le Chevalier.
Voici le résultat de leur haute folie :
Pour vous punir, Monsieur, d'avoir aimé Julie,
Et d'avoir témoigné la vouloir épouser,
On a pris le parti de vous la refuser.

J U L I E.

On a bien fait.

N E R I N E.

Comment ?

J U L I E.

Oui, j'en suis très-contente.

L' I R R E S O L U ,
N E R I N E .

Vous m'étonnez. De plus , comme on sçait que
Dorante

N'aime point Célimene , on consent de bon cœur
Qu'il l'épouse au plutôt.

J U L I E à Dorante.

Allez trouver ma Sœur.

Qu'elle aprenne par vous ces heureuses nouvelles.

D O R A N T E .

J'y cours.

F R O N T I N .

Allons , l'Amour nous prêtera ses ailes.

D O R A N T E .

Adieu , Madame.

J U L I E .

Adieu.

F R O N T I N à part..

Je crains quelque retour.

D O R A N T E .

Vous souhaitiez de voir quelqu'un mourir d'amour,
Et tous vos vœux étoient que ce fût moi , Madame.

Un refus , en effet , alloit me percer l'ame.

Sans votre aimable Sœur le jour m'est odieux.

Notre hymen va bien tôt se conclure à vos yeux ;

Qu'un autre par sa mort contente votre envie :

Puisque je suis heureux , je dois chérir la vie.

N E R I N E .

Qu'est-ce donc que ceci ? depuis quelques momens

Il s'est fait entre vous d'étranges changemens ?

F R O N T I N .

Oui , mon cœur , nous allons épouser Célimene ,

Et l'arrêt prononcé ne nous fait point de peine.

D O R A N T E .

Oui , Nérine , le Ciel exauce tous mes vœux ,

Je vais trouver l'objet qui doit me rendre heureux.

(A Frontin.)

Elle rêve , Frontin.

Oui , je crois qu'elle enrage.

DORANTE.

Vois comme le dépit paroît sur son visage.
Je suis charmé.

FRONTIN.

Morbleu , ne songez qu'à sa Sœur.

DORANTE.

Oui , sortons.

NERINE à Julie.

Qu'est-ce donc ? vous changez de couleur !
Allez , consolez vous , vous serez mariée.

JULIE.

Comment ?

NERINE.

Au Chevalier vous êtes destinée.

(Dorante revient & écoute.)

JULIE.

Juste Ciel !

DORANTE.

Ah ! Frontin.

NERINE à Julie.

Montrez presentement

Que l'amour n'est pour vous qu'un simple amusement.

C'est ainsi que tantôt vous traitiez cette affaire.

Quoi ! voulez-vous sortir de votre caractère ?

JULIE d'un ton qui marque son dépit.

Non , je crains ce reproche , & j'ai , pour l'éviter ,

L'exemple de Monsieur , dont je veux profiter.

Epousez donc ma Sœur , & moi , sans plus attendre ,

Je vais trouver l'Epoux qu'on m'ordonne de prendre.

(A Nerine.)

Me reconnois-tu-là ?

NERINE.

Vous voilà trait pour trait.

DORANTE la retenant.

Mais considérez-vous , que . . .

L'IRRESOLU,
JULIE.

Monseigneur, c'en est fait.

DORANTE.

Vous pouvez consentir que l'hymen vous unisse
Avec le Chevalier ?

JULIE.

Il faut que j'obéisse.

S C E N E V I.

DORANTE, JULIE, LE CHEVALIER,
FRONTIN.

LE CHEVALIER à Dorante.
J E te cherchois.

DORANTE.

Pourquoi ?

LE CHEVALIER.

Pour te voir enrager.

Le parti qu'on a pris doit beaucoup t'affliger,
Tu filois le parfait avec cette charmante :
On te donne sa Sœur, la chose est affommante,
D'autant plus que ce soir j'épouse cette enfant.

FRONTIN.

Monseigneur le Chevalier a bien l'air triomphant.

LE CHEVALIER.

Tu le vois ; la Maman est fort vindicative,
Et plus elle t'aimoit, plus sa colère est vive.
Ma Belle, malgré vous, vous nous obéirez,
Mais consolez-vous en, car vous m'adorerez.

DORANTE.

Chevalier.

LE CHEVALIER.

Quoi ?

Sçais-tu que la plaisanterie
Commence à me lasser ? Trêve de raillerie.

N E R I N E *au Chevalier.*

Madame, & vous, Monsieur, vous vous flâtez en vain,
De pouvoir l'engager à vous donner la main.
Je vous assure, moi, qui suis très-pénétrante,
Que ce petit cœur là parle encor pour Dorante :
Et je soutiens de plus, que Monsieur, que voici,
Promene en vain son cœur, & qu'il tient trop ici
Pour s'en pouvoir jamais détacher un quart-d'heure,
Et que, malgré lui-même, il faut qu'il y demeure.

L E C H E V A L I E R *à Julie & à Dorante.*

Ceci mérite bien quelque réflexion.

Me dit-elle vrai ?

J U L I E.

Mais ...

N E R I N E *à Dorante & à Julie.*

Osez dire que non.

Ils se taisent tous deux.

L E C H E V A L I E R.

C'est un aveu sincère.

(*A Julie.*)

Si vous ne m'aimez point, je ne vous aime guère.
Dorante est mon Ami, vous vous charmez tous deux,
Sans amour j'aurois tort d'aller troubler vos feux,
Et d'ailleurs, votre Sœur, vous, ou la bonne Femme,
Tout m'est bon.



 S C E N E V I I .

Made. ARGANTE , JULIE , NERINE ,
DORANTE , LE CHEVALIER .

LE CHEVALIER à *Made. Argante.*

Vous venez très-à-propos , Madame ;
Nos projets . . .

Made. A R G A N T E à Dorante.

Vous sçavez ce que j'ai décidé.

Ma conduite répond à votre procédé.
Plus de prétention sur Julie. Elle est vaine.
Je viens d'en disposer. Epousez Célimene ,
J'y consens. Mais pour vous , c'est tout ce que je puis.

D O R A N T E .

J'estime Célimene , & foible que je suis ,
Voulant forcer mon cœur à lui rendre justice ,
Je n'en puis obtenir un pareil sacrifice ;
Il revient à Julie , il l'adore. Je sens
Contre un penchant si doux mes efforts impuissans.
L'adorable Julie a sur moi trop d'empire ;
Je le dis devant elle , & j'ose vous le dire ,
Dût un si tendre amour redoubler sa fierté ,
Et blesser votre esprit déjà trop irrité.
Je vois mon ridicule , en me blâmant moi-même ,
De retourner si-tôt au seul objet que j'aime ,
Après avoir osé , par un coupable éclat ,
Tenter contre l'amour un indigne attentat.
Que j'en suis bien puni ! Non , mon incertitude
Ne pouvoit effuyer un suplice plus rude :
On m'aimoit , on me hait : Mais si le repentir
Peut me justifier , vous devez compâtir
A l'état où je suis , excusant ma foiblesse ,
Qui me fait , malgré moi , délibérer sans cesse ,

Et qui , m'offrant toujours un nouveau sentiment ,
 Dès mes plus jeunes ans fut mon cruel tourment.
 J'en triomphe à la fin : je la hais , la déteste.
 Si vous me pardonnez , je promets , je proteste ,
 Je jure que jamais je ne balancerai ;
 Que par mon seul penchant je me gouvernerai ,
 Qu'un premier mouvement sera ma loi suprême ,
 Et que je m'y tiendrai contre la raison même.
 Comptez donc pour toujours que Julie a mon cœur ,
 Qu'il borne tous ses vœux à s'en voir possesseur ;
 Je vous la redemande avec toute l'instance
 Qui peut de mon amour prouver la violence ,
 Si je ne puis fléchir votre injuste courroux ,
 Il faut qu'en cet instant j'expire à vos genoux.

Made. A R G A N T E *le relevant.*

Le petit scélérat !

D O R A N T E.

Si l'on commet un crime

En ne sentant pour vous qu'une parfaite estime ,
 J'avouë en rougissant , que je suis criminel.

N E R I N E.

L'aveu n'est pas flâteur , mais il est naturel.

Made. A R G A N T E.

Tenez , quoiqu'il m'ait dit une sottise en face ,
 Il joint à ses discours tant de feu , tant de grace ,
 Que le dépit ne peut contre lui m'animer.

(*A Dorante.*)

A la fin vous serez obligé de m'aimer ;
 Ne le sentez-vous pas ?

D O R A N T E.

Cela m'est impossible.

Si suivant la raison on devenoit sensible ,
 J'ose vous assurer que vous seriez mon choix ;
 Mais cet objet charmant me retient sous ses loix.

Made. A R G A N T E *à Julie.*

Coquine !

L'IRRESOLU,

DORANTE *lui baissant la main.*

Il faut qu'enfin vous m'accordiez Julie,

Ou le moindre délai peut me coûter la vie.

Laissez-vous attendrir.

Made. ARGANTE *poussant un long soupir.*

Ah, Barbare! pourquoi

Tout ce que tu dis-là, n'est-il pas dit pour moi?

JULIE.

N'allez pas m'imputer...

Made. ARGANTE.

Taisez vous, insolente.

Gardez-vous désormais de penser à Dorante.

JULIE.

Tout ce qu'il vous plaira.

Made. ARGANTE.

Songez au Chevalier.

LE CHEVALIER *à Julie.*

Non. Je vous le défens.

Made. ARGANTE.

Que vous êtes grossier!

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne voulez vous plus
d'elle?

LE CHEVALIER.

C'est que j'en veux à vous, je vous trouve plus belle.

Made. ARGANTE.

Monfieur le Chevalier, dans sa vivacité,

A quelquefois des traits dont on est enchanté.

LE CHEVALIER.

On me l'a toujours dit.

Made. ARGANTE.

Mais foyez le plus sage;

Je prétens vous donner Julie en mariage,

Nous allons terminer cette affaire aujourd'hui,

Et vous me vengerez de ma Fille & de lui.

JULIE.

Si j'osois dire un mot...

Made.

Made. A R G A N T E.

Vous avez l'impudence.

D O R A N T E à *Made Argante.*

Je vois que votre cœur se livre à la vengeance ,
Et que tous mes efforts ne peuvent vous fléchir :
Mais de vos dures loix le mien va s'affranchir.
Je ne dis plus qu'un mot , songez-y bien , Madame :
Vous espérez envain triompher de ma flâme ;
Elle est à toute épreuve , & votre autorité
Ne peut rien sur mon goût , ni sur ma volonté.
Je vous laisse un moment : Croyez , je vous supplie ,
Que mes vœux pour jamais sont fixez à Julie :
Il faut me l'accorder , ou rompre absolument.

L E C H E V A L I E R.

Pour un Irrésolu c'est parler nettement.
Allons , belle Maman , concluez ; il me semble
Qu'il vous parle raison.

Made. A R G A N T E.

Que l'on nous laisse ensemble.

Il faut que vous & moi nous discussions ceci.

L E C H E V A L I E R.

C'est fort bien avisé. Sortez.

S C E N E V I I I.

Made. A R G A N T E , L E C H E V A L I E R.

L E C H E V A L I E R.

EN racourci

Parlons & terminons. Car je puis , à bon titre ,
Entre Dorante & vous me porter pour arbitre.
Voyez-vous cette tête ? elle abonde en raison ,
Et je vais vous fournir des conseils à foison.

Made. A R G A N T E.

Cette tête est bien jeune.

L' I R R E S O L U ,
L E C H E V A L I E R .

Et n'en est que plus forte.

Je suis un vrai Caton , ou le diable m'emporte.

Demandez-moi conseil , & vous l'éprouverez.

Made. A R G A N T E .

Aprouvez mes desseins , & vous m'en convaincrez .

L E C H E V A L I E R .

Vos desseins sont très-bons , mais très-impraticables.

Voulez-vous gouverner des cœurs ingouvernables ?

Made. A R G A N T E .

Mes Filles sont à moi.

L E C H E V A L I E R .

Sans contestation ;

Mais non jusqu'à régler leur inclination.

Comment voudriez-vous forcer celle d'un autre ,

Quand vous ne pouvez pas triompher de la vôtre ?

Made. A R G A N T E .

Suis-je pas la maîtresse ?

L E C H E V A L I E R .

Eh oui , de vos Ducats ;

Mais Maîtresse des cœurs ? ne le présumez pas ;

Ce sont des libertins qui suivent leur caprice.

Made. A R G A N T E .

Et je veux m'en venger.

L E C H E V A L I E R .

C'a rendons-nous justice.

Dorante jeune , riche , aimable par dessus ,

Vous épousera-t'il ? ne vous en flattez plus.

Made. A R G A N T E .

Et pourquoi vient-il donc m'en donner l'assurance ,

Me le proposer même ?

L E C H E V A L I E R .

Oh pourquoi !

Made. A R G A N T E .

Oui.

L E C H E V A L I E R .

Je pense

Qu'il vous l'a fait connoître amplement

Made. A R G A N T E.

Et par où ?

L E C H E V A L I E R.

Par où ? Voici le fait : le pauvre diable est fou.

Made. A R G A N T E.

Vous l'êtes donc aussi. Renoncer à Julie ,
Pour vouloir m'épouser , c'est la même folie.

L E C H E V A L I E R.

Distinguons , s'il vous plaît. Je suis gueux & cadet ,
Une Mere fort riche est justement mon fait.

Made. A R G A N T E.

Oui , vous aimez mon bien , & non pas ma personne.

L E C H E V A L I E R.

J'adore l'un & l'autre , adorable pouponne.
Vos traits & votre argent , votre argent & vos traits ,
Ont par leur union d'invincibles attraits.

Made A R G A N T E.

Mais Julie a du bien.

L E C H E V A L I E R.

Pas tant que vous , ma Reine ,
Vos billets au Porteur sont d'un poids qui m'entraîne
Et me fait succomber. Mes belles qualitez
Vous entraînent aussi. L'un par l'autre emportez ,
Moi tantôt le plus fort , vous tantôt la plus forte ,
Nous nous laissons aller au poids qui nous emporte ;
Et par ce mutuel & doux emportement ,
Nous nous trouvons liez indissolublement.

Made. A R G A N T E.

Indissolublement ! l'expression est belle.

L E C H E V A L I E R.

Oui.

Made. A R G A N T E.

Mais à mon oreille elle est un peu nouvelle.

L E C H E V A L I E R.

Je le crois bien , ma foi. Je viens de l'inventer
Exprès , pour vous surprendre & pour vous enchanter.

L'IRRESOLU,

Made. ARGANTE.

Vous y réüffiffez.

LE CHEVALIER.

Tout de bon, ma Princesse,

Je veux être pour vous un héros de tendresse,
 Vous me rendrez plus fou qu'un vieillard amoureux!
 Et nous nous piquerons d'extravaguer tous deux;
 Nous nous aimerons même après le mariage.

Made. ARGANTE.

Vous promettez beaucoup.

LE CHEVALIER.

Je tiendrai davantage

Made. ARGANTE.

Qui m'en fera garant ?

LE CHEVALIER.

Ma vive passion.

Made. ARGANTE.

Nos âges ont un peu de disproportion.

LE CHEVALIER.

Bon, trente ans plus ou moins, c'est une bagatelle.

Made. ARGANTE.

Mais enfin, je commence à n'être plus si belle,
 Du moins, à ce qu'on dit.

LE CHEVALIER.

Qui le dit a menti.

Vous avez mille apas : c'est un fait garanti
 Par mes yeux, par mon cœur. Malheur au téméraire,
 Au fat, qui m'osera soutenir le contraire.

(Mettant la main sur la garde de son épée.)

Ceci vous défendra contre le monde entier,
 Et de votre beauté je suis le Chevalier.

Made. ARGANTE.

Je n'y puis plus tenir, vous m'allez rendre folle.

LE CHEVALIER.

Et vous, vous m'enchantez; vous êtes mon idole.
 Vous me verrez toujours l'encensoir à la main.
 Quand nous marierons-nous ?

Made. A R G A N T E.

Peut-être dès demain.

L E C H E V A L I E R.

Dorante en même-tems épousera Julie.

Made. A R G A N T E *vivement.*

Ah ! ne m'en parlez plus.

L E C H E V A L I E R.

Auriez-vous la follie

De balancer encore entre Dorante & moi ?

Made. A R G A N T E.

Non pas : mais le dépit. . . .

L E C H E V A L I E R.

Mais le don de ma foi

N'est qu'à ce prix. Je veux vous avoir toute entière.

Et pour m'en assurer, la plus sûre manière,

C'est que de votre Amant vous fassiez un beau-fils.

Made. A R G A N T E.

Vous êtes donc jaloux ?

L E C H E V A L I E R.

Princesse, à votre avis

Ai-je tort ? Vous l'aimiez : mais s'il est votre gendre

Vous n'aurez rien sur lui désormais à prétendre.

Made. A R G A N T E.

Mais vous donnant parole. . . .

L E C H E V A L I E R.

Oui, parole : non, non,

Cela ne suffit pas; l'amour est un fripon.

Made. A R G A N T E.

Donnez moi, tout au moins, le tems de me résoudre.

L E C H E V A L I E R.

Pas un instant.

Made. A R G A N T E.

Bon Dieu, quel tyran !

L E C H E V A L I E R.

Que la foudre

M'écrase en ce moment, si je souffre un délai.

Décidez tout-à-l'heure, ou parbleu, je romprai.

L'IRRESOLU,

Made. ARGANTE *tristement.*

Puisque vous le voulez , dites lui qu'il espere.

LE CHEVALIER.

Je lui porte parole , & j'amene un Notaire.

Sans adieu , mon amour.

S C E N E I X.

Made. ARGANTE *seule.*

Mon amour ! après tout
 Ce garçon est aimable , & peut venir à bout
 De bannir de mon cœur l'infidèle Dorante.
 Qu'il y faudra d'efforts ! son image charmante
 Malgré moi me surprend , m'agite ; mais enfin....

S C E N E X.

Made. ARGANTE , PYRANTE.

P Y R A N T E.

Je viens de voir mon Fils dans un mortel chagrin.
 Voulez-vous empêcher un hymen si sortable ,
 Et ne prendrez-vous point un parti raisonnable ?
 Son humeur & la vôtre ont si peu de rapport ,
 Que si vous l'épousiez , je plaindrois votre sort.
 Songez-y bien, Madame, & souffrez qu'on vous dise...

Made. A R G A N T E.

Doucement. Vous m'allez lâcher quelque sottise ,
 Car je vous vois venir ; mais tous ces discours-là
 Ne me conviennent plus.

P Y R A N T E.

Pour finir tout cela ,
 Consentez que mon Fils épouse ce qu'il aime ,

Et songez qu'à votre âge...

Made. A R G A N T E.

A votre âge vous-même.

Ne le voilà-t-il pas sur mon âge aussi tôt ?

Je fais ce que je veux , je sçais ce qu'il me faut :

J'ai fait réflexion sur ce que je dois faire ,

Et j'ai plus de raison que vous , ni votre pere ,

Ni que tous vos ayeux.

P Y R A N T E.

Oh , je n'en doute point.

Made. A R G A N T E.

Et vous faites fort bien.

P Y R A N T E.

Mais revenons au point

Qui m'amene vers vous.

Made. A R G A N T E.

Donnez vous patience.

L'affaire , ce me semble , est assez d'importance.

Pour mériter , Monsieur , que j'y pense deux fois ,

Et l'on attendra bien ma réponse , je crois.

S C E N E X I.

Made. A R G A N T E , P Y R A N T E ,
L Y S I M O N.

L Y S I M O N.

A H ! vous voilà , Monsieur. Bonjour , Madame
Argante.

Vraiment je viens d'apprendre une chose plaisante.

Vous mariez mon Fils sans que j'en sçache rien.

Je viens vous dire moi , qu'il a trop peu de bien

Pour qu'il puisse épouser Julie ou Célimene ,

Et que...

Made. A R G A N T E.

Sur ce sujet ne foyez point en peine

Si mes Filles n'ont pas assez de bien pour lui,
 Peut-être pourra-t-on se résoudre aujourd'hui,
 A faire en sa faveur un si bon mariage,
 Que vous le trouverez fort à son avantage.

L Y S I M O N.

Et quel est la personne à qui vous prétendez ?...

Made. A R G A N T E.

Faut-il vous le dire ?

L Y S I M O N.

Oui.

Made. A R G A N T E.

Mon Dieu, vous m'entendez.

L Y S I M O N.

Point.

Made. A R G A N T E.

S'il n'épouse pas Célimene ou Julie.

Vous ne devinez pas à qui je le marie ?

L Y S I M O N.

En aucune façon.

Made. A R G A N T E.

Mais regardez-moi bien.

L Y S I M O N.

Eh bien, je vous regarde & ne devine rien.

Je suis las à la fin de tout ce badinage,

Et si...

Made. A R G A N T E.

Vous n'en sçavez pourtant pas davantage,

Et lorsque j'aurai pris mes résolutions,

Je vous informerai de mes intentions.

Adieu, Messieurs, Adieu, je suis votre servante.



S C E N E X I I.

P Y R A N T E , L Y S I M O N .

L Y S I M O N .

JE ne comprends plus rien à cette exrravagante.

P Y R A N T E .

Je m'en vais la rejoindre , & tâcher de sçavoir
Quels sont donc ses desseins. Je crois les entrevoir.
Mais si vous voulez croire un homme qui vous aime ,
Tâchez en tout ceci de prendre sur vous-même ,
Et suivez. . .

L Y S I M O N .

Oh Monsieur , gouvernez votre Fils ;
Je sçais que vous aimez à donner des avis ;
Et moi , comme il me plaît , je prétens me conduire.
C'est-là ma folie.

P Y R A N T E .

Oui ! Je n'ai rien à vous dire ;
Bien tôt par les effets nous pourrons voir , je crois ,
Qui se gouverne mieux , ou de vous , ou de moi.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

CELIMENE, NERINE.

NERINE.

OUI, j'ai si bien parlé, qu'enfin Madame Argante
A quitté le dessein de s'unir à Dorante,
Et par un effort triste & pour elle & pour vous,
Consent que de Julie il devienne l'Époux.
Le bon homme Pyrante est instruit de l'affaire,
La chose est résoluë, & j'ai vû le Notaire.

CELIMENE.

Il épouse ma Sœur ! Eh qui l'eût crû, dis-moi,
Après qu'il m'a donné sa parole & sa foi ?

NERINE.

L'aventure est cruelle, & franchement, j'admire...

CELIMENE.

Plus cruelle cent fois, que je ne le puis dire.
Car enfin (je te parle à present sans détour)
L'amour propre est blessé tout autant que l'amour.
Dorante m'étoit cher, sa perte m'est sensible ;
Mais de m'en consoler il me seroit impossible,
S'il ne me falloît point, pour surcroît de malheur,
De mes foibles attraits voir triompher ma Sœur.
C'est-là ce qui me tuë.

NERINE.

Ah ! bon, je suis ravie
Que vous soyez sensible une fois en la vie.

CELIMENE.

Je créve de dépit.

N E R I N E.

Et vous n'avez pas tort.

Jurez deux ou trois fois , cela soulage fort ,

Dit-on.

C E L I M E N E.

Pour un moment fais trêve au badinage.

Dis moi par où ma Sœur emporte l'avantage ?

Quoi donc ! pour m'effacer a-t'elle tant d'apas ?

N E R I N E.

Non. Elle a l'air coquet , & vous ne l'avez pas.

La beauté bien souvent plaît moins que les manières.

Les Belles autrefois étoient prudes & fières ,

Et ne pouvoient charmer nos sévères ayeux ,

Qu'en affectant un air modeste & vertueux.

Mais dans ce siècle-ci , c'est une autre méthode ;

Tout ce qui paroît libre est le plus à la mode.

Une Belle à present par des regards flatteurs ,

Tendres , insinuans , va relancer les cœurs ;

Et moins elle paroît digne d'être estimée ,

Et plus elle jouit du plaisir d'être aimée.

On veut se voir heureux dès qu'on est engagé ,

Et l'on traite à present l'amour en abrégé ;

Si bien qu'une beauté qui fuit cette méthode ,

Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.

C E L I M E N E.

Tu me fais concevoir ce qui fait mon malheur.

Mais j'ai tout employé pour cacher ma douleur ,

Et même , quand j'ai vu qu'on m'enlevoit Dorante.

J'ai sçu , sans balancer , paroître indifférente.

Cela ne suffit pas pour me venger de lui ,

Et je veux hautement le braver aujourd'hui.

N E R I N E.

Comment ?

C E L I M E N E.

Pour lui marquer que mon cœur le méprise ,

Je viens de projeter une grande entreprise.

L' I R R E S O L U ,
N E R I N E .

C'est....

C E L I M E N E .
De me marier au plutôt.

N E R I N E .

 Tout de bon ?

C E L I M E N E .

Dès ce soir , s'il se peut. J'ai plus d'une raison...

N E R I N E .

Vous marier si-tôt ? C'est le dépit peut-être....

C E L I M E N E .

Non , non ; c'est le moyen de lui faire connoître...

N E R I N E .

La vengeance est complète , & ce noble dépit
Vous donne une manière , un certain tour d'esprit
Qui vous sied mieux vingt fois que l'air de pruderie.
La peste , que l'amour vous a bien dégourdie !
Et quel est , s'il vous plaît , le mortel fortuné
Que pour ce prompt hymen vous avez destiné ?

C E L I M E N E .

Le Chevalier.

N E R I N E .

 Il doit épouser votre Mere.

C E L I M E N E .

J'empêcherai par-là qu'il ne soit mon Beau-pere.

N E R I N E .

Et vous résoudrez vous d'en faire votre Epoux.
Pauvre petit mouton ! j'y pensois comme vous.

C E L I M E N E .

D'une telle union je vois la conséquence.

N E R I N E .

Votre Mere en effet plaindroit peu la dépense.
Toute vieille qui prend un Mari de vingt ans ,
N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers comptans.
Avide des plaisirs que le fripon ménage ,
Pour lui plaire elle met tout son bien au pillage ,
Le drôle fait sa bourse , & vend cher ses faveurs ,

Tant qu'il ait ruiné la vieille & les mineurs.

C E L I M E N E.

Prévenons ce malheur , & . . .

N E R I N E.

J'ai fait votre affaire ;

Car le Chevalier vient d'offenser votre Mere.

Il vouloit tout d'abord qu'elle lui fît un don

De ses meilleurs effets ; mais moi , j'ai tenu bon ,

Et , selon mes avis , ma prudente Maîtresse

S'est réservé le droit de lui faire largesse ,

Selon qu'à son égard il se comporteroit ;

Prévoyant sagement qu'il la mépriseroit

Dès que du coffre fort elle le rendroit maître :

Mais lui , sans en démordre , a si bien fait connoître

Qu'il n'en vouloit qu'aux biens de la bonne Maman ,

Qu'à la fin rebutée , elle a changé de plan ;

Embrassant un parti plus conforme à son âge ,

Elle veut se borner aux douceurs du veuvage.

Et moi , j'ai si bien sçu la tourner , la plier ,

Qu'elle va vous donner enfin au Chevalier.

C E L I M E N E.

Je ferai mes efforts pour paroître contente ,

Heureuse si je puis mortifier Dorante.

N E R I N E.

Le voici ; laissez-moi lui parler un moment.

(*Dorante fait une profonde révérence à Célimene ,
qui n'y répond qu'en le regardant avec un air de
mépris. Elle sort.*)



 SCENE II.

DORANTE, NERINE.

NERINE à Dorante, qui paroît rêveur.

O N donne à votre choix un plein consentement.
 Vos vœux sont accomplis; & quoiqu'elle en soupire,
 Madame m'a chargé de venir vous le dire;
 Julie en est instruite, & je vais à l'instant
 Le dire à votre Pere, & le rendre content.

SCENE III.

DORANTE *seul.*

J E puis donc me flatter que j'épouse Julie...
 Mais l'épouser si-tôt, c'est faire une folie,
 Etant homme de guerre, & tout prêt à partir,
 A m'engager ainsi, puis-je donc consentir?
 A peine marié, si je quitte ma Femme,
 La longue liberté peut corrompre son ame.
 L'absence d'un Mari fait souvent son malheur,
 Et trop de confiance expose au deshonneur.
 Julie est sage: mais c'est être mal habile,
 Que de trop présumer de son sexe fragile;
 Et qui veut l'empêcher d'être foible & léger,
 Doit de l'occasion lui sauver le danger.
 Eh! quelle occasion plus belle que l'absence?
 Je frémis d'y penser. Mais sans extravagance
 Pourrois-je différer ou changer mon dessein?
 Non. Mes justes frayeurs me retiennent envain.
 Que je suis malheureux! A quoi bon tant de plaintes?
 J'imagine un moyen qui peut calmer mes craintes.

Embrassons un état , qui , loin de m'éloigner ,
 Me fasse en ma maison toujours vivre & régner.
 Je n'en connois aucun qui soit mieux mon affaire ,
 Que d'endosser la Robe , & d'être sédentaire.
 Un grave Magistrat est bien moins exposé ,
 Qu'un Guerrier par l'honneur toujours tyrannisé ,
 Et qui , cherchant au loin d'illustres aventures ,
 Souvent reçoit chez lui de honteuses blessures.
 Oui , la Robe convient à mon cœur délicat.
 Faisons donc au Plumet succéder le Rabat.
 J'en plairai moins peut-être à ma future Epouse ;
 Mais je sens dans mon ame un fond d'humeur jalouse ,
 Qui ne pourroit jamais souffrir l'éloignement ,
 Et qui de mon bonheur me feroit un tourment.
 M'y voilà résolu , je vais quitter l'Epée ,
 Et par -là ma frayeur se trouve dissipée.

S C E N E I V.

DORANTE, FRONTIN *qui traverse le*
Tbéâtre , portant l'équipage d'un homme de Robe.

D O R A N T E.

O U vas-tu donc , Frontin ?

F R O N T I N.

Je reviens à l'instant.

Je m'en vais équiper notre vieux Président.

D O R A N T E.

Mon Oncle a , ce me semble , assez de domestiques.

F R O N T I N.

Oui , mais qui ne sont pas assez bons politiques

Pour être sous sa main quand il en a besoin.

Votre Oncle est libéral , & sçait payer le soin

Que je prens de lui plaire. En ce noir équipage

Il s'en va visiter un grave personnage ,

304 L' I R R E S O L U ,
Chez qui cet attirail est décent & requis.
Ah ! qu'il est différent de celui d'un Marquis !

D O R A N T E.

Cela doit être. Attens.

F R O N T I N.

Monfieur, qu'allez-vous faire ?

Vous ôtez votre épée ?

D O R A N T E.

Oui, tiens.

F R O N T I N.

Sans vous déplaire,

Puis-je vous demander à quelle intention ?

D O R A N T E.

Donne-moi cette Robe ; & point de question.

Le Rabat.

F R O N T I N *d'un air étonné.*

Le Rabat ! Cette noire Perruque

La voulez-vous auffi pour vous couvrir la nuque ?

D O R A N T E *mettant la Perruque noire.*

Affurement. Cela ne me fiéra point mal.

F R O N T I N.

Non, pour aller en mafque, & pour courir le bal.

D O R A N T E.

Va chercher un miroir.

F R O N T I N.

Le bon homme Lyfandre,

Si vous m'amufez trop, fe laffera d'attendre.

D O R A N T E.

Eh bien, tu lui diras que je t'ai retardé.

(*Frontin fort.*)

J'aurai fous ce harnois l'air un peu trop guindé,

Ce me femble. N'importe. Un extérieur fage

Donne du relief aux nœuds du mariage.

Ma Femme en me voyant & grave & sérieux,

Sera plus refervée, & tout en ira mieux.

FRONTIN *aportant un miroir de toilette.*

Venez, la glace eft nette, & va, je vous affure,

Peindre fidèlement votre sombre figure.
 Vous paroissez déjà triste , froid & rêveur ;
 Et par ma foi , j'en ris du meilleur de mon cœur.

(*Il rit de toute sa force.*)

D O R A N T E.

N'en ri point tant , Frontin ; la Robe a son mérite.
 Je m'y trouve à ravir , & sa grace m'invite
 A briller désormais sous ce grave ornement.

F R O N T I N.

Bon , vous voulez railler.

D O R A N T E.

Très-sérieusement ;

Je veux changer d'état , la chose est résoluë.
 Cette Robe me plaît.

F R O N T I N.

Vous avez la berluë.

D O R A N T E.

Non ; j'achette une Charge , & me fais Conseiller.

F R O N T I N.

En voici bien d'un autre ! Il faut vous éveiller ,
 Car vous rêvez , je crois.

D O R A N T E.

Croi plutôt que je veille.

Le parti que je prens n'est pas une merveille ;
 Bien d'autres avant moi , d'aussi bonne maison ,
 M'en ont donné l'exemple.

F R O N T I N.

Oui , pour bonne raison.

Votre Oncle , je le sçais , a fait la même chose ;
 Mais quant à vous , Monsieur , je n'en vois pas la cause.
 Vous êtes jeune , brave , & dans votre métier
 Déjà fort avancé. Quoi ! pour se marier
 Faut-il prendre une Robe ?

D O R A N T E.

Oui , précaution sage.

F R O N T I N.

Ma foi , mon cher Patron , en fait de mariage

306 L' I R R E S O L U ,
Il faut s'attendre à tout. Vous aurez beau changer ,
La Robe & le Plumet courent même danger.
Un Mari doit glisser sur tout ce qu'il hazarde.
La vertu d'une Femme est la plus sûre garde ;
Elle veille bien mieux que les yeux d'un Epoux ,
Et dès qu'elle s'endort , on coëffe le jaloux.

D O R A N T E.

Tes fots raisonnemens...

F R O N T I N.

Voici votre future.

S C E N E V.

JULIE , DORANTE , FRONTIN.

J U L I E *accourant.*

ENfin , vous triomphez... Bon Dieu ! quelle
figure!

Que veut dire ceci ? Vous voilà tout changé !
Avez-vous , dites moi , le cerveau dérangé ?

F R O N T I N.

Vous avez deviné.

D O R A N T E.

Faquin , ce badinage

Pourroit sur votre dos attirer quelque orage.

Je suis déjà si las de vos mauvais discours...

J U L I E.

De cette vesperie interrompez le cours ,

Et dites-moi d'où vient votre métamorphose ?...

Non : sans que vous parliez , j'en pénètre la cause.

L'espoir de m'épouser vous met en belle humeur ,

Et pour me divertir... Mais vous me faites peur ,

Je vous en avertis. Quittez cet équipage ,

Il a je ne sçais quoi de triste & de sauvage.

D O R A N T E.

Si bien donc que la Robe a pour vous peu d'apas ?

J U L I E.

Je la respecte fort , mais je ne l'aime pas ;
C'est une vision qui me choque la vûë ,
J'aimerois cent fois mieux n'être jamais pourvûë
Que d'épouser un homme avec cet attirail.

F R O N T I N à *Dorante.*

C'est tout dire en trois mots pour sauter le détail.

D O R A N T E à *Julie.*

Pour moi , je ne vois pas d'où vous vient cette haine.

J U L I E.

Si la seule aparence & m'ennuye & me gêne ,
Jugez ce que l'effet produiroit sur mon cœur.

F R O N T I N *bas à Julie.*

Poussez.

J U L I E à *Dorante.*

Qu'avez-vous donc ? Vous voilà tout rêveur ;
Voyez ce que la Robe en un moment opere !
Ote-la lui , Frontin , ou je m'enfuis.

D O R A N T E.

J'espere

Que ce faux préjugé. . . .

J U L I E.

Vous vous mocquez , je crois ;
Préjugé ! Vien , Frontin.

F R O N T I N.

Quoi , Madame ?

J U L I E *lui ôte sa Robe & son Rabat.*

Aide-moi.

Préjugé ! Rendons lui la forme naturelle.

D O R A N T E *voulant empêcher Julie
de lui ôter sa Robe.*

Quoi donc ! Que faites-vous ?

J U L I E.

Comme épouse fidelle

Et prompte à vous servir , souffrez qu'en ce moment
Je vous marque mon zèle & mon empressement.

Ecoutez.

J U L I E.

Pas un mot. Je suis trop occupée.
Dépêchons-nous, Frontin.

(lui remettant l'épée au côté.)

Je vous rends votre épée,
Et de ma propre main je vous fais Chevalier.

FRONTIN lui mettant son chapeau.

Et moi, Sancho Pansa, je suis votre Ecuyer.

J U L I E le contemplant.

Ah ! je vous reconnois ! vous voilà sous les armes.
Et semblez à mes yeux avoir de nouveaux charmes.
Plus de Robe sur tout, & vive le Plumet.
Suivez-moi chez ma Mere, elle vous le permet,
Et m'a même ordonné que je vinssé vous prendre,
Pour vous mener chez elle, où je vais vous attendre.

D O R A N T E.

Mais. . . .

J U L I E.

Sans adieu.

S C E N E V I.

D O R A N T E, F R O N T I N.

F R O N T I N.

LA Robe a très-mal réussi ;
Aussi vous aviez l'air d'un amoureux transi.

D O R A N T E.

Me voilà pour toujours dégoûté de Julie. . . .

F R O N T I N.

Bon ! Vous n'y pensez pas. L'affaire est accomplie,
Ou du moins autant vaut.

Ah, je lis dans son cœur !

Un Epoux sérieux , affidu , lui fait peur ;
Sa présence déjà la gêne & l'incommode ,
Et si l'on veut lui plaire , il faut être à la mode.
Non , il n'en sera rien. Julie a mille attraits ,
Dont la force , il est vrai , m'enchaîne pour jamais ,
Je ne puis aimer qu'elle , & c'est ma destinée ;
Mais moi l'épouser ? Non. Puisqu'elle est obstinée
A mépriser l'état que je veux embrasser ,
De tout engagement je dois me dispenser.
Je cède aux mouvemens de mon ame allarmée.
Allons , partons , Frontin , & rejoignons l'Armée ;
Au milieu des périls j'éteindrai mon amour ,
Ou vivrai libre au moins jusqu'à mon dernier jour.

F R O N T I N.

Mais , Monsieur , s'il vous plaît , songez.....

D O R A N T E.

Point de langage :

Je pars dans quatre jours , songe à mon équipage.

S C E N E V I I.

F R O N T I N , U N L A Q U A I S.

L E L A Q U A I S.

D Onnez-moi , s'il vous plaît , tout ceci.

F R O N T I N.

De bon cœur.

Prends tout ton attirail , il nous porte malheur.

SCÈNE VIII.

FRONTIN *seul.*

M On Maître est, sans mentir, un homme bien étrange !

A toute heure il balance, à tout moment il change.
Ma foi, je ne sçais plus déformais qu'en penser.

SCÈNE IX.

NERINE, FRONTIN.

Deux nôces à la fois ! que nous allons danser !
Eh bien ! voilà ton Maître au comble de la joye ;
Et lorsque pour quelqu'un mon adresse s'emploie
Tout réüffit.

FRONTIN.

Pas trop. . .

NERINE.

Pas trop ! Mais dès ce soir

On signe le Contrat.

FRONTIN.

Peut-être. A te revoir,

Mon Enfant.

NERINE.

Où vas-tu ?

FRONTIN.

Je vais graisser mes bottes ;

Et bien tôt, affrontant vent, neige, pluie & crottes,
Nous courons à la gloire en dépit de l'amour.

NERINE.

Comment ! vous nous laissez ?

C O M E D I E. 311
F R O N T I N.

Adieu , jusqu'au retour.

Que Julie , après tout , ne soit point inquiète ,
Nous pouvons l'épouser quand la paix sera faite.

N E R I N E.

Quoi ! dans le même instant qu'on vient de s'accorder ?

F R O N T I N.

Quand nous nous marions , nous voulons résider ;
Et pour cause Epouser , partir dans la même semaine,
C'est pour peu de plaisir prendre bien de la peine.

N E R I N E.

Pourquoi donc tant presser , tant prier ?

F R O N T I N.

En effet ,

Mais quand on aime trop , on ne sçait ce qu'on fait :
On suit la passion ; la raison vient , tracasse ,
Et d'un cœur tout en feu fait un cœur tout de glace.

N E R I N E.

C'est-à-dire , Frontin , que Dorante est jaloux ,
Et n'ose en s'éloignant se confier à nous ?

F R O N T I N.

Oui , tu te mets au fait. Julie est belle & vive ,
On la laisse exposée à quelque tentative :
Et comme sur l'honneur nous ne badinons point ,
Nous craignons de nous voir quelque jour un Ajoint.

N E R I N E.

Un Ajoint ! Qu'est cela ?

F R O N T I N.

Ce mot n'est pas moderne :

Un Ajoint , c'est , ma chere , un Mari subalterne ,
C'est un Vicegérant , un blondin favori ,
Qui prend en tapinois la place du Mari.

N E R I N E.

Et si ! Craint-on cela quand on aime une Fille ?

F R O N T I N.

Peste ! Il dit que chez lui c'est un mal de famille.

Le bon homme , à coup sûr , fera bien affligé :
Ne ſaçant point encor que ſon Fils a changé,
Plein de joye il ſtipule avec notre Notaire ,
Lorsque Dorante ſonge à rompre cette affaire.
Je m'en lave les mains , & n'en veux plus parler.
Il brouille la fuſée , il peut la démêler.
C'eſt un homme incertain , dont la tête eſt fêlée ;
Allez tous deux au Diable , & j'en ſuis conſolée.

S C E N E X.

F R O N T I N *ſeul.*

L'Adieu me paroît tendre & touchant. Par ma foi,
J'en dirois tout autant à ſa place. Mais moi ,
Dois-je ſouffrir , au fond , des écarts de mon Maître ?
Allons voir le bon homme , il fixera peut-être...
Mais il vient.

S C E N E X I.

P Y R A N T E , L Y S I M O N ,
F R O N T I N .

Mais écoutez-moi donc.
P Y R A N T E .

L Y S I M O N .

Vous me parlez envain.

P Y R A N T E .

Croyez-moi.

L Y S I M O N .

Rien ne peut empêcher mon deſſein.
Toujours deſobéir ! toujours me contredire !
L'impudent ! il oſoit , ſans même m'en inſtruire ,
Epouſer une folle à cinquante ans paſſez !

P Y R A N T E .

P Y R A N T E.

Mais il n'y pense plus, &...

L Y S I M O N.

Ce n'est pas assez.

Je prétens le punir d'une telle insolence,
Et le faire enfermer.

P Y R A N T E.

Bon, bon, quelle aparence

Qu'après ? ...

L Y S I M O N.

J'ai sur cela voulu le quereller ;
Sçavez-vous de quel ton il vient de me parler ?

P Y R A N T E.

Son peu d'égard pour vous avec raison vous blesse,
Mais qui produit cela ? c'est le peu de tendresse
Que vous lui témoignez en chaque occasion.
Vous ne lui faites voir que de la passion,
A vos corrections l'emportement préside,
Et vous ne montrez point que la raison vous guide :
Or c'est la raison seule, & non l'emportement,
Qui tire les enfans de leur égarement.

L Y S I M O N.

Pour les spéculatifs ce discours fait merveilles,
Il enchante d'abord l'esprit & les oreilles ;
Veut-on le pratiquer ? on voit incontinent,
Que ce discours si sage est fort impertinent,

P Y R A N T E.

Point du tout, & mon Fils me prouve le contraire :

L Y S I M O N.

Eh, morbleu, vous cherchez en tout à lui complaire :
Mais s'il aimoit Julie à present malgré vous,
Que voulant l'épouser il vous mît en couroux,
Pourriez-vous vous flâter, pere prudent & sage,
De le forcer à rompre un pareil mariage ?

P Y R A N T E.

Je n'ai qu'à dire un mot, il y renoncera.

L'IRRESOLU,
LYSIMON.

Vous vous moquez de moi.

PYRANTE.

Non : quand il vous plaira

Je feindrai devant vous que je veux qu'il renonce
A l'hymen de Julie.

LYSIMON.

Eh bien , si sa réponse

Est qu'il obéira , j'ose vous protester
Que je veux désormais en tout vous imiter.
Aux desirs de mon Fils je souscrirai sans peine.

PYRANTE.

Il faudra donc lui faire épouser Célimene ;
Clitandre votre aîné n'a point encor d'enfans,
Il est toujours malade.

LYSIMON.

Il n'est pas encor tems...

PYRANTE.

Pour remettre un Ami dans la meilleure voye ,
Je veux bien de mon Fils suspendre un peu la joye.

(*A Frontin.*)

Il vient. Toi , ne dis mot.

FRONTIN *à part.*

Plaisant événement!

Son Fils n'obéira que trop facilement.

S C E N E X I I.

PYRANTE , LYSIMON , DORANTE ,
FRONTIN.

DORANTE *à son Pere.*

J E vous cherchois , Monsieur , pour vous prier
d'entendre...

PYRANTE.

Ecoutez-moi plutôt, je m'en vais vous surprendre.

Vous m'avez vû, mon Fils, jusques à ce moment
 Donner à vos desirs un plein consentement ;
 Pourrez-vous me marquer votre reconnoissance
 De toutes mes bontez, & de ma complaisance ?
 Le prix que j'en demande, est que, sans balancer,
 A l'hymen projeté vous veuilliez renoncer.
 Je viens de me brouiller avec Madame Argante.
 Ainsi préparez-vous à remplir mon attente.

L Y S I M O N à *Pyrrante*.

Bon, il n'en fera rien.

P Y R A N T E.

Patience, attendez.

D O R A N T E.

Je dois exécuter ce que vous commandez,
 Et j'ai de mon bonheur une marque certaine,
 Pouvant sur ce sujet vous obéir sans peine.

P Y R A N T E.

Mais il faut dès ce jour quitter cette maison.

D O R A N T E.

Dès ce jour ?

P Y R A N T E.

Oui, vraiment, & pour bonne raison.

F R O N T I N.

Vous pourriez différer... mais enfin il n'importe.
 Vous avez vos raisons pour presser de la sorte,
 Et ce qui vous convient est ma suprême loi.

P Y R A N T E.

Eh bien, qu'en dites-vous ?

L Y S I M O N.

Je suis tout hors de moi !

Votre système est bon, j'en vois tout le mérite,
 Et je veux desormais réformer ma conduite ;
 Je vais trouver mon Fils : mais daignez un moment
 M'aider de vos conseils dans ce commencement.

Venez. P Y R A N T E.

(*A Dorante.*)

Très-volontiers... Je reviens tout-à-l'heure.

L'IRRESOLU,
LYSIMON.

Ne perdons point de tems.

PYRANTE.

Je vous suis.

(*A Frontin.*)

Toi, demeure,

Pour le defabufer sur l'ordre . . .

FRONTIN.

Oui, Monsieur.

(*A part.*)

Je veux quelques instans le laisser dans l'erreur.

SCENE XIII.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Enfin, vous voilà libre, & selon votre envie,

Votre Pere consent que vous quittiez Julie.

Vous allez vous en voir éloigné pour jamais.

Voyez quelle bonté ! prévenir vos souhaits !

DORANTE *se promenant à grands pas.*

Tais-toi. Dès ce jour même il veut qu'on se sépare !

Cet empressement là me semble assez bizarre.

Il m'a parlé d'ailleurs avec une hauteur . . .

Quoi ! si de cet hymen je faisois mon bonheur,

Il exigeroit donc un entier sacrifice

Des plus tendres desirs ? . . . Ah ! c'est une injustice.

N'est-il pas vrai, Frontin ? Et j'attendois de lui . . .

A-t'il dit qu'il falloit la quitter aujourd'hui ?

Répons.

FRONTIN.

Vous m'avez dit de garder le silence ;

Je suis dans le respect & dans l'obéissance.

DORANTE.

Oh ! fais trêve une fois à tes fades discours.

(*Il s'arrête tout court.*)

Ne pouvoit-il pas bien attendre quatre jours ?

Parle donc ?... Non , tais-toi.

(*Il se jette dans un fauteuil.*)

Rapelons nos idées.

Cet ordre, dans le fond, s'acorde à mes pensées ;

Je dois partir bien-tôt & mon Pere a raison...

(*En se levant brusquement.*)

Mais quoi ! dès aujourd'hui quitter cette maison ?

Frontin.

F R O N T I N.

Délibérez, s'il faut que je réponde,

Car je suis discret, moi

D O R A N T E.

Que le Ciel te confonde !

(*Il réve.*)

Va-t'en trouver Julie.

F R O N T I N.

Oui.

D O R A N T E.

Non, reste en ce lieu.

F R O N T I N.

Soit.

D O R A N T E.

Je m'en vais lui dire un éternel adieu.

Ah ! jamais ma douleur ne pourra le permettre...

Aproche cette table. Il faut, par une lettre,

L'informer que mon Pere est cruel jusqu'au point

D'exiger....

F R O N T I N.

Pour le coup je ne me tairai point.

Car ne vouliez-vous pas rompre ce mariage ?

D O R A N T E.

Il est vrai, mais enfin je pouvois...

(*Il écrit.*)

F R O N T I N à part.

Il enrage.

318 L' I R R E S O L U ,
Ah ! que vois je , Monsieur ? vous vous attendrissez.
Vous écrivez trois mots , puis vous les effacez !

 D O R A N T E *après avoir écrit.*
Porte-lui ce billet , & fais-lui bien entendre
Que mon Pere . . . Attens donc. Avant que de le
 rendre ,
Tu diras . . .

(*Il reprend le billet ; après l'avoir lû , il le déchire.*)

 F R O N T I N .

 Bon , voilà le billet déchiré.

 D O R A N T E *avec transport.*
On veut m'en séparer , mais je l'épouserai.
Eloignez vous de moi , trop importuns scrupules ,
Fades raisonnemens & craintes ridicules.
Mon esprit suit mon cœur , l'amour est ma raison ;
Et la raison pour moi n'est plus qu'un noir poison.

 F R O N T I N .

Oui , oui , défaites-vous de cette tracassière.

 D O R A N T E .

Je m'en vais me jeter aux genoux de mon Pere
Et de Madame Argante , & si je n'obtiens rien ,
Pour faire mon bonheur , il est un sûr moyen.

 F R O N T I N .

Quel est-il , s'il vous plaît ?

 D O R A N T E .

 J'enlèverai Julie.

 F R O N T I N .

Fort bien. J'ai souhaité , Monsieur , toute ma vie ,
D'assister une fois à quelque enlèvement ,
Et je m'en vais avoir ce divertissement.



SCENE XIV.

DORANTE, JULIE, CELIMENE,
LE CHEVALIER, FRONTIN.

DORANTE *court au devant de Julie, & se jette à ses genoux.*

AH! prenez part, Madame, à l'excès de ma peine:
Si vous m'abandonnez, ma disgrâce est certaine.
Si vous m'aimez toujours, quoiqu'il puisse arriver.

JULIE.

Que faites vous ?

FRONTIN.

Madame, il va vous enlever.

JULIE.

M'enlever ?

FRONTIN.

Oui, sans doute, & dès ce moment même.

JULIE.

Votre discours me cause une surprise extrême ;
Tout conspire, Dorante, à contenter nos vœux,
Et l'hymen dès ce jour va nous unir tous deux.

DORANTE.

Dès ce jour ?

JULIE.

Oui, sans doute, & j'ai vû votre Pere
Signer notre contrat aussi-bien que ma Mere.

DORANTE.

Ah, Ciel! il m'avoit dit...

FRONTIN.

C'étoit pour faire voir

Combien sur votre esprit il avoit de pouvoir ;
Afin que Lyfimon reconnût dans la suite,
Qu'il doit de votre Pere imiter la conduite.

LE CHEVALIER.

Je sens de cet exemple un effet assez doux.

Mon Pere me marie en même-tems que vous.
 Au lieu de la Maman , on me donne Madame ,
 Et l'on traite la chose avec la bonne femme.

D O R A N T E à Célimene.

Et vous y consentez ?

C E L I M E N E.

Je fais tout mon bonheur
 De lui donner bien tôt & ma main & mon cœur.

SCENE DERNIERE.

PYRANTE, JULIE, CELIMENE,
 DORANTE, LE CHEVALIER,
 FRONTIN.

P Y R A N T E.

ENfin , graces au Ciel , j'ai fini mon ouvrage ,
 Nous venons de conclure un double mariage.

(A Dorante.)

J'ai pendant quelque tems troublé votre bonheur ,
 Mais vous allez sortir heureusement d'erreur ;
 Je n'ai jamais rien tant souhaité dans ma vie ,
 Que de pouvoir un jour vous unir à Julie.
 J'ai signé : tout est prêt. Suivez-moi promptement ,
 Et mêlez votre joye à mon ravissement.

(Ils sortent tous , hors Dorante & Frontin.)

F R O N T I N à Dorante.

Julie est toute à vous ; nous voilà hors de peine.

D O R A N T E après avoir révé.

J'aurois mieux fait , je crois , d'épouser Célimene.

Fin du cinquième & dernier Acte.

OEUVRES
DE MONSIEUR
DESTOUCHES,

DE

L'ACADEMIE FRANCOISE

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTEE DE PIECES
nouvelles, & mise en meilleur ordre.

TOME PREMIER.

SECONDE PARTIE.



A LA HAYE,
Chez BENJAMIN GIBERT, Libraire.

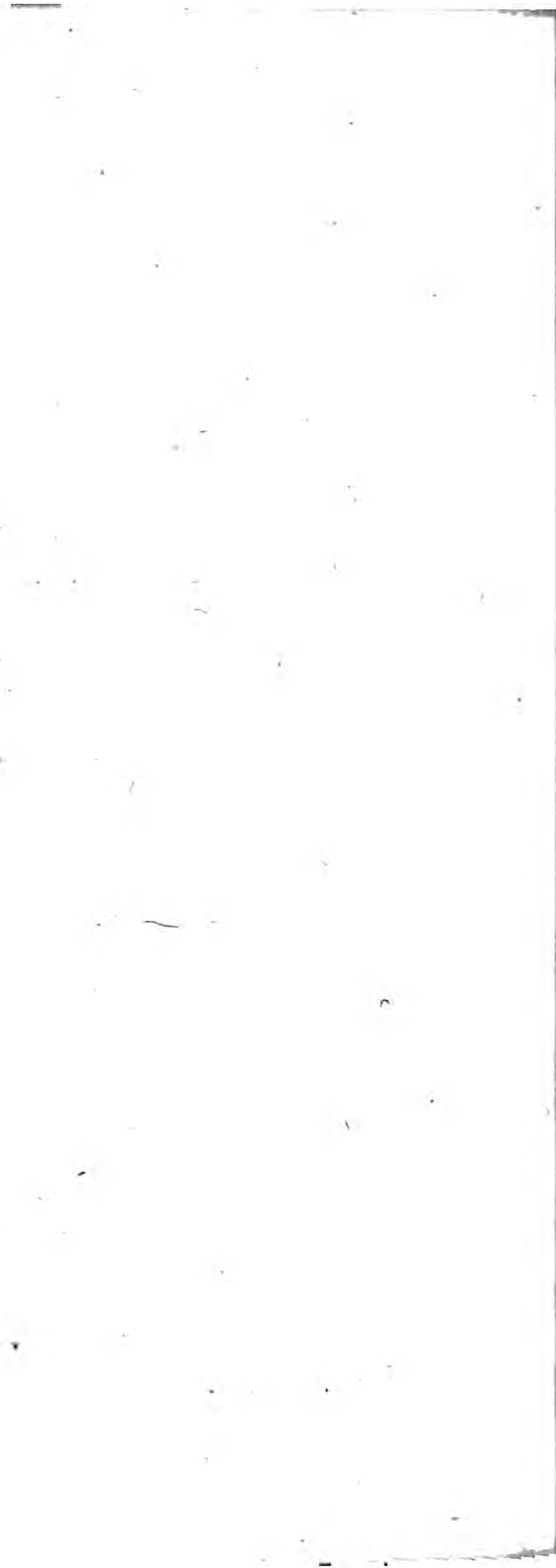
M. DCC. LI.

LE ME:

LE
MÉDISANT,
COMÉDIE.

Tome I.

P





A S O N

ALTESSE SERENISSIME

M A D A M E

LA DUCHESSE DU MAINE.

DIGNE Sang des plus grands Monarques,
Vous, en qui la faveur des Cieux
Fait admirer mille Dons précieux;
Vous, que doit épargner la cruauté des Parques,
Si nos vœux peuvent être exaucez par les Dieux,
PRINCESSE, descendez de votre rang suprême,
Pour écouter un jeune Nourisson
Des neuf Muses & d'Apollon,
Et daignez l'enhardir vous-même
A vous offrir un foible Don.
Vous ne savez que trop qu'il n'est plus de Corneilles,
Que Racine est dans le tombeau,
Que Moliere en mourant a brisé son pinceau;
Et si ce tribut de mes veilles
N'est pas un chef-d'œuvre nouveau,
Songez que la Nature, avare de merveilles,
Ne produit pas à tous momens
Ces sublimes esprits dont les rares ouvrages
De l'immortalité sont d'infailibles gages :

Il faut s'accommoder au tems.

*Pour moi , qui marche sur leurs traces ,
Mais qui les suis de loin , & toujours chancelant ,
Je crains à chaque pas de fatales disgraces ,
Je vois le précipice , & le vois en tremblant .
Je pourrois cependant d'une course rapide
Affronter la tempête , & craindre moins l'écueil ;
Déjà plus d'une fois à ma Muse timide*

Vous avez fait un doux accueil ;

*Vos éloges ont dû l'enfler d'un juste orgueil :
Elle n'ignore pas que le Dieu du Permesse ,
Les neuf Sœurs , & Minerve ont uni leurs efforts
Pour remplir votre esprit de leurs rares Trésors ,
Et que vous possédez cette immense richesse .*

Qu'outre mille Vertus que votre auguste rang

Fait éclater du Couchant à l'Aurore ,

Vous faites admirer encore

Une sincérité digne de votre sang .

Qu'ainsi , par une Loi qu'en tous lieux on observe ,

Vos Jugemens sont toujours confirmés ,

Et que tout mortel sans réserve ,

Doit estimer ce que vous estimez .

Oui , de si justes droits animent mon courage .

Que pourront en effet m'objecter mes Censeurs ?

Vous m'avez accordé votre auguste suffrage ,

Et pour m'en faire mieux ressentir les douceurs ,

Après avoir applaudi mon Ouvrage ,

Vous permettez qu'aux yeux de l'Univers

Je vous en fasse un humble hommage ;

C'est immortaliser & mon nom & mes vers .

D'ailleurs , oserai-je le dire ;

Je fais la guerre aux défauts des humains ,

Et les portraits qui partent de mes mains

Ont pour objet celui de les instruire

Par les traits égayez d'une vive satire .

Je tâche à pénétrer les replis de leurs cœurs ,

J'attaque ouvertement les modes & les mœurs .

*C'est cet objet plaisant , autant qu'il est utile ,
Qui vous fait approuver mes pénibles travaux :*

Exempte de tous les défauts ,

Vous voulez que l'Homme indocile

Soit corrigé des siens , sans faste & sans aigreur ;

Qu'il goûte en s'instruisant une douceur extrême ,

Et trouve dans le plaisir même

Ce qui peut redresser son esprit & son cœur.

Tels sont aujourd'hui les miracles .

Que font chez nous nos innocens spectacles .

D'un CURIEUX IMPERTINENT ,

*Que tout allarme , à qui tout fait ombrage ,
J'ai tracé la naïve & ridicule image :*

J'ai tâché même , en badinant ,

A faire d'un INGRAT la peinture odieuse ;

Et d'une main laborieuse

J'ai rassemblé les traits d'un esprit chancelant ,

D'un homme IRRÉSOLU qui toujours délibère ,

Et qui s'aveugle en tout , à force de lumière.

J'attaque ainsi le cœur & l'esprit tour à-tour.

Par le nouveau portrait que je vais mettre au jour ,

Aux MÉDISANS je déclare la guerre :

Peste maudite , & fleaux de la terre !

Esprits pernicieux , dont le malin effort

Voulant faire bair tous les objets qu'on aime ,

Détruit le plus parfait accord ,

Et noircit l'innocence même !

Pour arracher des Cœurs ce penchant odieux ,

J'ai ranimé l'effort de ma Muse endormie ;

Procurez à ses soins un destin glorieux ,

Vous , de la Médifance implacable ennemie :

Vous , qui par votre exemple , ainsi que par vos loix ,

L'avez de votre Cœur à jamais exilée ;

Et puisse mon Ouvrage être d'un si grand poids ,

Qu'en tous lieux désormais , honteuse & desolée ,

Ainsi qu'auprès de vous , elle perde la voix.

NERICAULT DESTOUCHES.

A C T E U R S

LE BARON.

LA BARONNE.

MARIANNE, Fille du Baron.

VALERE, Frere de Marianne.

DAMON, Amant de Marianne.

LEANDRE, Amant de Marianne.

Le Marquis de RICHE-SOURCE, autre Amant
de Marianne.

ISABELLE, Sœur de Riche-source.

LISETTE, Suivante de Marianne.

JAVOTTE, Suivante d'Isabelle.

LE MARQUIS, Pere de Léandre.

FRONTIN, Valet de Léandre.

UN ÉCUYER.

SIX LAQUAIS.

La Scène est à Paris dans la Maison du Baron.



LE
MÉDISANT,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.
LE BARON, LA BARONNE.

LE BARON.



H bien , sur ce sujet n'ayons point de querelle ;

Oui , ma Femme , autrefois vous fûtes jeune & belle ,

Et grace à vos vertus , le lardon scandaleux
Ne m'a point mis au rang des Epoux malheureux ;
Ou si mon front par vous a reçu du dommage ,
Je l'ignore , & pour moi c'est un grand avantage.

LA BARONNE.

Comment donc ! vous doutez ? ...

LE BARON.

Ah ! point d'emportement ,
Je m'en vais vous parler plus positivement ,

328 **L E M E D I S A N T ,**
Et je protesterai , s'il le faut , pour vous plaire ,
Que je suis seul exempt du malheur ordinaire :
Mais par vous cet honneur est mis à trop haut prix ,
Et je suis moins heureux que les autres Maris.

L A B A R O N N E .

Quoi le plaisir d'avoir la Femme la plus sage . . .

L E B A R O N .

Il n'est plus question de sagesse à votre âge ;
Ou celle dont il faut vous piquer à présent ,
C'est d'avoir un esprit facile & complaisant ,
Et d'adoucir par-là le poids de ma vieillesse :
Mais vous contrariez & querellez sans cesse ;
Jamais sur aucun fait nous ne sommes d'accord.

L A B A R O N N E .

Non , j'ai toujours raison ; vous avez toujours tort.
Devant tout l'Univers je le ferai connoître.

L E B A R O N .

En un mot comme en cent , je veux être le maître.

L A B A R O N N E .

Et moi , je veux qu'ici tout se fasse à mon gré.

L E B A R O N .

Le pouvoir d'un Mari doit être révééré.

L A B A R O N N E .

Le pouvoir d'une Femme est plus considérable ,
Lorsque la Femme en tout est la plus raisonnable.

L E B A R O N .

Et le prouvez-vous bien en voulant que Damon
Epouse notre Fille ? Il seroit . . .

L A B A R O N N E .

Fourquoinon ?

L E B A R O N .

Outre qu'il a besoin d'une riche alliance ,
Le croyez vous au fond digne de sa naissance ?
Jamais homme ne fut plus dangereux que lui :
Il donne un mauvais tour aux actions d'autrui ,
Tout le monde est en butte à ses traits satyriques ,

Et l'on craint en tous lieux ses malignes critiques.
 Ses Amis, s'il en a, n'en peuvent être exempts.
 D'autant plus dangereux dans ses traits médifans,
 Qu'il cache son venin & sa langue traîtresse
 Sous les dehors trompeurs d'une humble politesse.
 Fi, vouloir que ma Fille accepte un tel Epoux,
 C'est prétendre introduire une peste chez nous.

L A B A R O N N E.

Eh ! vous le haïssez faute de le connoître ;
 Mais pour moi, qui sçais mieux tout ce qu'il en peut
 être,
 Je soutiens...

L E B A R O N.

Eh morbleu ! je le connois trop bien ;
 Depuis qu'il est chez nous, je n'y connois plus rien,
 Contre moi ses discours vous aigrissent sans cesse,
 Nos Enfans n'ont pour nous ni respect, ni tendresse,
 Moi-même, il me prévient si souvent contre vous,
 Que je ne puis vous voir sans me mettre en courroux,
 Et qu'à tous les instans nous nous brouillons ensem-
 ble :

Des traits aussi marquez auroient dû, ce me semble,
 Vous le faire haïr autant que je le hais,
 Et remettre entre nous l'union & la paix ;
 Mais de votre amitié c'est envain qu'il abuse,
 Il a toujours raison, & c'est moi qu'on accuse.

L A B A R O N N E.

Donnez à mes desseins un plein consentement,
 Et vous verrez bientôt qu'il n'est point...

L E B A R O N.

Non vraiment,
 Je ne le donnerai sur aucun Mariage,
 Que lorsque de ma Fille il aura le suffrage ;
 Il faut la consulter.

L A B A R O N N E.

La consulter ? Pourquoi,
 Monsieur ? Prit-on le soin de me consulter, moi,

330 L E M E D I S A N T,
Lorsqu'il fut question de nous unir ensemble ?
Je veux que sur cela ma Fille me ressemble ;
Je ne vous aimois point ; cependant j'obéis ;
Et ma Fille prendra celui que je choisis.

L E B A R O N.

Oui, puisque vous parlez avec cette insolence,
Je vais avec rigueur user de ma puissance,
Et pour en revenir à mon premier dessein,
Marianne au Convent entrera dès demain.

L A B A R O N N E.

Au Convent ? nous verrons.

L E B A R O N.

Taisez-vous.

L A B A R O N N E.

Moi, métaire ?

J'aimerois mieux mourir.

L E B A R O N.

Vous ne pourriez mieux faire.

L A B A R O N N E.

Quoi ! vous avez le front de me traiter ainsi ?

L E B A R O N.

Par la mort . . .

S C E N E I I.

L E B A R O N , L A B A R O N N E ,
L I S E T T E .

L I S E T T E .

EH, bon Dieu ! quel desordre est ceci ?
On vous entend crier du milieu de la rue,
Pour mettre le hola je suis vite accourü,
Ne finirez-vous point ?

L E B A R O N.

Je changerai de ton

Si-tôt que j'aurois mis ma Femme à la raison.

L I S E T T E.

Bon ! c'est lui déclarer une guerre éternelle ?

L A B A R O N N E.

Je n'en démordrai point.

L E B A R O N.

La maudite femelle !

L A B A R O N N E.

Le vieux fou !

L E B A R O N.

C'est ainsi que je suis respecté ?

L A B A R O N N E.

Je ne reconnois point ici d'autorité.

L E B A R O N.

Que maudit soit celui qui fit notre assemblage !

L I S E T T E.

Admirables effets des nœuds du mariage !

Quelle docilité ! quel doux rapport d'humeurs !

Allons , dites-vous donc encor quelques douceurs.

L E B A R O N.

Ah , trêve , s'il vous plaît , à la plaisanterie ?

Je ne suis point d'humeur d'entendre raillerie.

L A B A R O N N E.

Ni moi de tout ceci je veux avoir raison ,

Ou je vais sur le champ deserter la maison.

L I S E T T E.

Ca de quoi s'agit-il ? D'où vient votre querelle ?

N'est-ce pas au sujet de Marianne ?

L E B A R O N.

Ouf, d'elle.

L I S E T T E.

Eh bien ?

L E B A R O N.

Nous avons mis en question d'abord

S'il falloit l'envoyer au Convent.

L I S E T T E.

C'est à tort.

332 L E M E D I S A N T ,
Que vous délibérez sur un sujet semblable.

L E B A R O N .

Et pourquoi, s'il vous plaît? je vous trouve admirable.

L I S E T T E .

Pour vingt raisons au moins.

L E B A R O N .

Vingt raisons ?

L I S E T T E .

Tout autant.

L E B A R O N .

Sçachons donc....

L I S E T T E .

Je m'en vais vous le dire à l'instant.

La première est, Monsieur, qu'elle n'en veut rien faire.

L E B A R O N .

Ma Fille n'troit pas au Couvent pour me plaire ?

L I S E T T E .

Oh , pour celui-là , non. Sur tout autre sujet
Vos ordres , j'en suis sûre , auront un plein effet ,
Elle agira toujours en Fille obéissante :
A l'égard du Couvent , elle est votre servante.

L E B A R O N .

Et quoi ! si j'en ai pris la résolution ?...

L I S E T T E .

Il ne lui manquera que la vocation
Et que la volonté ; sans cela , je vous jure ,
Que la chose seroit fort aisée à conclure.

L E B A R O N .

Mais l'a-t-elle dit ?

L I S E T T E .

Non , j'en juge par ses yeux.

L E B A R O N .

Par ses yeux ?

L I S E T T E .

Oui , vraiment. Dame ils parlent des mieux ,
Et vous ont dit cent fois...

L E B A R O N .

Quoi ?

Qu'elle n'est point faite
Pour l'éternel ennui d'une austère retraite,
Et qu'elle incline fort à la société.

L A B A R O N N E.

Je le crois ; & de plus , c'est-là ma volonté.

L I S E T T E à la *Baronne*.

Quoi ! c'est vous qui voulez qu'elle soit mariée ?

L A B A R O N N E.

Oui , moi.

L I S E T T E.

Sur ce pied-là , l'affaire est décidée.

L E B A R O N.

Comment donc , décidée ?

L I S E T T E.

Oui , cela passera.

Un Mari contredire une Femme ?

L E B A R O N.

On verra...

L I S E T T E.

Cela crôit vengeance ; Allons ; Monsieur , courage,
Il faut que nous tâtions un peu du mariage ,

L E B A R O N.

Eh bien soit ; sur ce point je veux bien vous céder.

L I S E T T E.

Ah ! voilà le moyen de vous raccommo-der.

L A B A R O N N E.

Point du tout.

L I S E T T E.

Point du tout ?

L E B A R O N.

Non , car cela fait naître

Un autre différend.

L I S E T T E.

Dites-le moi ; peut-être

Pourrai-je . . .

LE MEDISANT,
LA BARONNE.

Deux partis s'offrent tout à la fois.

LE BARON.

Est-ce nous qui devons de l'un d'eux faire choix,
Ou faut-il qu'en ceci Marianne choisisse ?

L I S E T T E.

Ceci mérite bien que l'on y réfléchisse.
Vous pensez sur cela tous deux différemment ?

LE BARON.

Oui.

L I S E T T E.

Je le crois.

LA BARONNE.

Cela se peut il autrement ?

L I S E T T E.

Entre gens mariez, ce seroit conscience.

LE BARON.

C'a, nous avons en toi beaucoup de confiance.

(à la Baronne.)

Juge-nous si tu peux. N'y consentez-vous pas ?

LA BARONNE.

(à Lisette.)

Volontiers. Mais prends garde à ce que tu diras.

L I S E T T E au Baron.

Votre avis ?

LE BARON.

Que le choix dépend de Marianne.

L I S E T T E à la Baronne.

Et le vôtre ?

LA BARONNE.

Pour moi, c'est ce que je condamne.

LE BARON.

Quoiqu'il en soit, morbleu, je suis ferme en ce point.

L I S E T T E.

Doucement, s'il vous plaît, ne nous emportons point.
Qui sont les deux Amans ?

C O M E D I E. 335
L A B A R O N N E.

Damon & Riche-source.

L E B A R O N.

L'un brille par son rang, & l'autre par sa bourse.

L I S E T T E.

Ah! j'entens bien : Madame est pour le Financier.

L A B A R O N N E.

Au contraire vraiment, je suis pour le premier.

L I S E T T E.

Bon. Prenons ce fauteuil.

L E B A R O N.

Pourquoi ?

L I S E T T E *s'asseyant.*

Ne vous déplaîse,

Il faut, pour bien juger, que l'on soit à son aise.

(*Elle touffe, crache, & puis prononce gravement.*)

Tout bien considéré ; Monsieur pour cette fois,

Faisant ceder Madame, usera de ses droits,

Et Marianne ainsi doit avoir la licence

De choisir, ou le bien, ou la haute paissance :

Mais pour dédommager Madame avec honneur

Du chagrin d'obéir une fois à Monsieur,

Déclarons que Madame en toute autre matiere

Pourra le contredire, & lui rompre en visiere,

Pour maintenir les droits des Femmes de ce tems.

Le cas ainsi jugé, hors de Cour sans dépens.

L A B A R O N N E.

Quoi ! vous avez le front, Madame l'insolente ? ...

L I S E T T E.

Respect à la Justice.

L A B A R O N N E.

Allons impertinente,

Sortez.

L E B A R O N *ôtant son chapeau.*

Non, s'il vous plaît, elle demeurera.

L A B A R O N N E *faisant la révérence.*

Excusez-moi, mon fils, elle décampera.

LE MEDISANT,
LE BARON.

Je prétens qu'elle reste.

LABARONNE.

Et je veux qu'elle sorte.

LE BARON.

Demeure ici, te dis-je.

LABARONNE.

Allons, passe la porte.

LISETTE.

Je voudrais de bon cœur tous deux vous contenter,
Et pouvoir tout ensemble & sortir & rester ;
Mais il faut que je suive ou son ordre ou le vôtre :
Voyez qui de vous deux l'emportera sur l'autre ;
Armez-vous, combattez tous deux en gens de cœur ;
Et le combat fini, j'obéis au Vainqueur.

LABARONNE.

Elle se rit de nous.

LE BARON.

Elle a raison, ma Femme.

LISETTE.

Il est vrai : Mais de grace, écoutez-moi, Madame.
Peut être Marianne aime-t-elle Damon,
En ce cas, il n'est plus de contestation :
Laissez-moi lui parler, je vous ferai connoître
Dans un petit moment tout ce qu'il en peut être :
Cependant faites trêve, & qu'il soit arrêté
Qu'on ne commettra plus d'acte d'hostilité ;
Donnez-vous les doux noms de *mon cœur*, de *ma mie*,
Et laissez pour un tems votre haine endormie,
Sauf à la réveiller tantôt sur nouveaux frais,
Si l'on ne convient pas d'une solide Paix.

LABARONNE.

C'est bien dit : Apprens donc le secret de son ame.
Allons, mon cher Epoux.

LE BARON.

Venez, ma chere Femme

(Ils s'embrassent.)

SCENE

S C E N E I I I.

L I S E T T E , *seule.*

CEci finira mal , & je crains tout de bon
 Que l'on ne nous oblige à l'hymen de Damon ;
 Mais il m'a si bien fait sentir sa médisance ,
 Qu'en traversant ses vœux j'en dois tirer vengeance ;
 Et c'est à quoi mes soins vont tous être employez.

S C E N E I V.

M A R I A N N E , L I S E T T E.

JE te cherchois , M A R I A N N E.

L I S E T T E.

Eh bien , vous me voyez ;

Que voulez-vous ?

M A R I A N N E.

Je viens par ordre de mon Pere ,
 Qui veut que je te parle au sujet d'une affaire
 Sur laquelle , dit-il , tu dois me consulter.
 De quoi s'agit-il donc ?

L I S E T T E.

C'est qu'on vient d'agiter
 Lequel des deux partis vous convient davantage ,
 Ou d'aller au Couvent , ou d'entrer en ménage.

M A R I A N N E.

Comment donc ? on a mis la chose en question ?

L I S E T T E.

Oui vraiment. Qu'avez-vous ?

M A R I A N N E.

Beaucoup d'émotion :

338 L E M E D I S A N T ,
Je tremble. Quel parti prétend t'on que je prenne ?

L I S E T T E.

La chose a demeuré fort long tems incertaine :
Chacun sur ce sujet pensoit différemment,
Et tous deux dispuoient avec emportement.

M A R I A N N E.

Juste Ciel ! Et dis-moi , n'étoit-ce point ma Mere
Qui parloit du Couvent ?

L I S E T T E.

Non , c'étoit votre Pere.

M A R I A N N E.

Je respire.

L I S E T T E.

J'ignore , à le voir si mutin ,
Sur quelle herbe Monsieur a marché ce matin :
Mais il n'a point encor montré tant de courage ;
Quand je suis arrivée il avoit l'avantage ,
Et , ce qu'on n'a jamais remarqué qu'aujourd'hui ,
Je l'ai vû sur le point d'être maître chez lui.
Doit-on jurer de rien , après cette aventure ?

M A R I A N N E.

Non.

L I S E T T E.

Comme ils souhaitoient cependant de conclure ,
On m'a prise pour Juge ; & moi , j'ai prononcé.

M A R I A N N E.

Qu'as tu dit ?

L I S E T T E.

Que Monsieur avoit fort bien pensé,
Que le seul nom d'Epoux vous causoit mille allarmes,
Et qu'un Couvent pour vous auroit bien plus de
charmes.

M A R I A N N E.

Ah Ciel ! tu m'as perduë.

L I S E T T E.

Eh quoi ! que dites-vous ?

Seriez-vous disposée à souffrir un Epoux ?

La phisionomie est , ma foi , bien trompeuse ;
 J'ai cru que vous vouliez être Religieuse ;
 J'en aurois juré même , & . . .

M A R I A N N E.

Que tu juges mal !

L I S E T T E.

Tout de bon ?

M A R I A N N E.

Ton arrêt va m'être bien fatal,

L I S E T T E.

Qu'est devenu le tems où la seule retraite
 Pouvoit , me disiez-vous , vous rendre satisfaite ?

M A R I A N N E.

Ah ! par le dépit seul ce dessein fut dicté.

L I L E T T E.

On vous avoit donc fait quelque infidélité ?

M A R I A N N E.

Tu te souviens du tems où je fus en Bretagne ?
 Lorsque j'y demeurai six mois à la campagne ,
 Il venoit chez ma Tante un jeune homme bien fait ,
 Riche , noble

L I S E T T E.

Il vous plut ?

M A R I A N N E.

Il me plut en effet.

Et bien-tôt il connut ma passion naissante.
 Comme il m'aima de même , il le dit à ma Tante ,
 Et la pressa si fort de nous unir tous deux ,
 Qu'elle fut disposée à seconder nos vœux.
 Elle en parla d'abord au Pere de Leandre ,
 C'est le nom du jeune-homme ; & bien loin de se
 rendre ,

Ayant d'autres desseins , il emmena son Fils.

L I S E T T E.

Le brutal !

M A R I A N N E.

Et jamais je ne l'ai vû depuis.

L E M E D I S A N T,
L I S E T T E.

Vous vouliez au Couvent pleurer cette disgrâce ;
Mais comme avec le tems votre douleur se passe,
Pour mieux vous consoler d'un Amant si chéri,
Vous croyez qu'il vous faut le secours d'un Mari,
N'est-ce pas ?

M A R I A N N E.

Je conviens de tout ce que tu penses.

L I S E T T E.

Oh ! j'ai sur tout cela de grandes connoissances.

M A R I A N N E.

Et tu veux qu'un Couvent ? ...

L I S E T T E.

Pour sonder votre cœur

J'ai voulu tout du long vous en faire la peur :
Mais j'ai très bien jugé dès votre plus jeune âge,
Que vous aviez les yeux tournés au mariage,
Et je l'ai si bien dit, que par cette raison,
On pense à vous donner Riche-source ou Damon.

M A R I A N N E.

Ma Mere est pour Damon, je n'en fais aucun doute.

L I S E T T E.

Il est vrai ; mais, Madame, écoutez-moi.

M A R I A N N E.

J'écoute.

L I S E T T E.

Je pense que Damon

M A R I A N N E.

Tu penses sagement ;

Lui seul peut réparer la perte d'un Amant ;
Il a beaucoup d'esprit & beaucoup de mérite.

L I S E T T E.

Mais ce n'est point pour lui que je vous sollicite ;
Riche-source vaut mieux, il faut dorénavant . . .

M A R I A N N E.

Ah ! ne m'en parle point.

Vous irez au Couvent.

M A R I A N N E.

Mais

L I S E T T E.

Pour vous y forcer j'ai plus d'une ressource.

M A R I A N N E.

Comment ! j'épouserois Monsieur de Riche-source ?

L I S E T T E.

Pourquoi non , s'il vous plaît ?

M A R I A N N E.

Tu me conseilles mal.

L I S E T T E.

Je conviens qu'il n'est point d'homme plus animal.

Il a l'esprit borné , mais il est franc , sincère ,

Bon ami , généreux , fait à ne point déplaire :

Il est puissamment riche , & s'est mis dans l'esprit ,

Que pour égaler tout , ce mérite suffit.

M A R I A N N E.

Moi , Femme d'un Bourgeois ! la chose est odieuse.

L I S E T T E.

Ce Bourgeois ennobli vous rendra trop heureuse.

Les titres de Damon vous feroient plus d'honneur ,

Mais j'aime mieux l'argent du moderne Seigneur.

Chez l'un on fera fier d'une illustre naissance.

Chez l'autre on brillera par la magnificence.

Grand train , riche équipage , habits toujours nouveaux ,

Belles maisons , gros jeu , bonne chère , cadeaux ;

Et vous éprouverez dans le siècle où nous sommes ,

Que les riches Bourgeois sont les bons Gentilshommes.

M A R I A N N E.

Non , je n'aurai jamais des sentimens si bas ,

D'un Seigneur indigent je fais bien plus de cas ,

Que d'un Gueux enrichi des misères publiques.

LE MÉDISANT,
L I S E T T E.

Vous donnez donc aussi dans les traits satyriques ?
Je ne m'étonne pas si Damon vous plaît tant ;
Car jamais on n'a vu d'homme si médisant.
Tout le monde le fuit , le craint & le déteste ,
Et son humeur pourra lui devenir funeste.
Avoir un tel Mari c'est un sort bien fatal.

M A R I A N N E.

Je vous défens tout net de m'en dire du mal,
Je l'estime : d'ailleurs il convient à ma Mere,
Et cela lui suffit pour ne vous craindre guere.
Adieu.

S C E N E V.

Q U E L I S E T T E *seule.*

Quelle arrogance ! Ah ! c'est trop m'insulter :
Pour rompre leur projet je m'en vais tout tenter,
Et joignant mes efforts aux ordres de son Pere,
Peut être qu'à la fin...

S C E N E V I.

LEANDRE *sous le nom de* LA FONTAINE,
L I S E T T E.

L E A N D R E.

P Eut-on , sans vous déplaire,
Vous prier de vouloir m'introduire céans ?

L I S E T T E.

Eh qu'y demandez-vous ?

L E A N D R E.

J'ai des ordres pressans
D'y chercher au plutôt une personne aimable ,

Vive , pleine d'esprit , d'une humeur agréable ,
Adroite s'il en fut ; & , sans vous offenser ,
Je crois que c'est à vous que je dois m'adresser.

L I S E T T E.

Vous me connoissez mal , je m'apelle Lifette ,
Et ne suis point du tout cette personne adroite
Dont on vous a vanté l'esprit & les apas :
Mais pour la bonne humeur je ne m'en défens pas.

L E A N D R E.

Dans cette modestie & rare & surprenante ,
Je pourrois méconnoître une fille suivante ,
Si dans le même instant votre air & votre esprit
Ne me confirmoient pas tout ce que l'on m'a dit.

L I S E T T E.

Vous aimez à railler.

L E A N D R E.

Si vous voulez , ma chere ,
Deux baisers prouveront que je suis fort sincere.

L I S E T T E.

J'aime mieux endurer votre éloge flatteur.
Mais de quoi s'agit il ?

L E A N D R E.

Je suis Ambassadeur ;
Et de plus , confident d'un jeune Gentilhomme ,
Qui voudroit être bien avec vous.

L I S E T T E.

Il se nomme ?

L E A N D R E.

Monsieur de Riche-source ; un Marquis nouveau né,
De votre Marianne Amant passionné.

L I S E T T E.

Soyez le bien venu.

L E A N D R E.

Pour abreger l'affaire ,
Il croit votre secours tout-à fait nécessaire :
Je viens ici chargé de ses instructions ,
Avec un plein pouvoir sur les conditions ,

Et comme il est plus riche en effets qu'en paroles,
Commençons le Traité par ces trente pistoles ;
C'est le préliminaire.

L I S E T T E.

Il me gagne le cœur.

Je ne puis refuser Monsieur l'Ambassadeur ,
Et nous aurons bientôt conclu notre alliance ,
S'il persiste à parler avec cette éloquence.

L E A N D R E.

J'entens , & parlerai toujours de mieux en mieux ;
Mais revenons au fait.

L I S E T T E.

Le cas est sérieux.

Pour tracer en deux mots le plan de cette affaire ,
Marianne dépend d'un Pere & d'une Mere.
Le Baron notre Maître est plein d'humanité ,
Mais Madame a céans toute l'autorité ;
Elle est Femme , & de là vous pouvez bien conclure ,
Que tout se fait céans sans raison ni mesure.

L E A N D R E.

Ainsi notre demande a réüssi fort mal ?

L I S E T T E.

Sans doute , & l'on apuye un dangereux Rival.

L E A N D R E.

Quel est-il ?

L I S E T T E.

C'est Damon : vous devez le connoître.

L E A N D R E.

Par-tout avec fureur il déchire mon Maître :
Mais il faut l'en punir ; & c'est bien commencer ,
Si dans cette recherche on peut le traverser.
Marianne avec nous fera d'intelligence ,
Je n'en scaurois douter.

L I S E T T E.

Perdez cette espérance ,

Car Damon a trouvé le chemin de son cœur.

Juste Ciel !

L I S E T T E.

Qu'avez-vous ? vous changez de couleur.

L E A N D R E.

J'apprens avec chagrin cette triste nouvelle.

L I S E T T E.

Monsieur l'Ambassadeur, modérez votre zèle ;

Nous ne devons encor desespérer de rien ,

Et pour tout rajuster je sçais un bon moyen.

L E A N D R E *l'embrassant.*

Vous me rendez la vie ; achevez de m'instruire...

L I S E T T E.

Un zèle si pressant mérite qu'on l'admire.

Votre Maître, ma-foi, sçait bien choisir ses gens ,

Et l'on rencontre peu de semblables Agens.

L E A N D R E.

Vous ne croiriez jamais combien je m'intéresse....

Mais puisque la Baronne est ici la Maîtresse,

Il faudroit la gagner.

L I S E T T E.

C'est mon intention :

Comme elle aime Valere à l'adoration ,

C'est ce Fils , pour qui seul on la voit complaisante ,

Qu'il faut intéresser dans l'affaire presente.

L E A N D R E.

Non , non , avec Damon Valere est trop lié. . .

L I S E T T E.

L'amour sçait déranger la plus forte amitié.

Pour en venir à bout , employons Isabelle.

L E A N D R E.

Qui ? la Sœur de mon Maître ?

L I S E T T E.

Oui, l'on dit qu'elle est belle ,

Bien faite , jeune , riche : A de si doux apas ,

Valere assurément ne résistera pas.

Qu'elle vienne chez nous pour rendre une visite

346 LE MÉDISANT,
A Marianne ; & moi , je sçaurai faire ensuite....

LEANDRE.

Je crains....

LISETTE.

Dans un projet plein de difficultez ,
Quand les plus sûrs moyens sont vainement tentez ;
Faites intervenir une Femme jolie ,
Et voilà sur le champ votre affaire accomplie.

LEANDRE apercevant Frontin.

Que veut cet homme-ci ? Le connoissez-vous ?

LISETTE.

Non ;

C'est l'Ami du Valet de Monsieur le Baron.
Il rode ici souvent. Il faut que je vous quite ,
Jusqu'au revoir ; sur-tout songez à la visite.

LEANDRE.

C'est ce que je m'en vais presser avec ardeur.
Bonjour , la Belle.

LISETTE.

Adieu , Monsieur l'Ambassadeur.

S C E N E VII.

LEANDRE, FRONTIN.

LEANDRE.

J E ne me trompe point, c'est Frontin , c'est lui-même ;

Comment est-il ici ? ma surprise est extrême !

FRONTIN.

Parbleu , plus je le vois , & plus je suis frappé.
Est-ce lui ? Non. Si fait. Oh je me suis trompé !
C'est pourtant-là son air , sa taille , son visage.
Mais où diable a-t-il pris ce grotesque équipage ?

LEANDRE.

Que cherches-tu céans ?

Ah ventrebleu c'est lui !

J'ai bien peur que mon dos ne pâtisse aujourd'hui.

L E A N D R E.

Que cherches-tu ? répons.

F R O N T I N.

Moi ? je cherche la porte.

L E A N D R E.

Demeure. Ah c'est donc toi !

F R O N T I N.

Non , le diable m'emporte.

L E A N D R E.

Allons , fortions d'ici : je prétens m'éclaircir...

F R O N T I N.

A d'autres.

L E A N D R E.

Marche donc.

F R O N T I N.

Je ne veux pas sortir.

L E A N D R E.

Tu ne veux pas ?

F R O N T I N.

Dehors je crains la bastonade ;

Ici vous n'oseriez me faire d'incartade ,

Ou je m'en vais crier comme un diable. On viendra ,

Et pour Leandre enfin on vous reconnoitra ;

C'est ce que vous craignez , je le vois bien.

L E A N D R E.

J'enrage.

F R O N T I N.

Moi , je suis dans mon fort , & veux en homme sage

Capituler ici. Jurez-moi votre foi

Que bâton , pieds , ni mains n'agiront point sur moi.

L E A N D R E.

Oui , je te le promets.

F R O N T I N.

Moi , je serai sincère.

LE-MÉDISANT,
LEANDRE.

N'es-tu pas en ces lieux envoyé par mon Pere ?

FRONTIN.

Depuis que vous avez deserté la maison ,
J'ai , pour vous retrouver , la charge d'espion.

LEANDRE.

Fort bien.

FRONTIN.

Ayant jugé que vous fuyez Lucrece ,
Pour venir à Paris chercher votre Maîtresse ,
Votre Pere m'envoye aussi tôt sur vos pas.
J'arrive , je vous cherche , & ne vous trouve pas.
De Marianne enfin découvrant la demeure ,
J'ai cru que je devois y roder à toute heure ;
Et pour m'y procurer un plus facile accès ,
Je me suis avisé de loger tout auprès.
Je m'informe sous main si l'on connoît Leandre ,
S'il vient ici souvent ; je n'en puis rien apprendre ,
Je ne sçavois que faire ayant perdu mes soins ,
Et je vous trouve enfin quand j'y pensois le moins.

LEANDRE.

Tout ce que tu me dis me paroît si sincère...

FRONTIN.

Je veux vous en convaincre en trompant votre Pere ,
Et je vous donne avis , pour prouver mon discours ,
Que le bon homme doit arriver dans deux jours.

LEANDRE.

Je l'ai prévu ; voilà pourquoi je me déguise.

FRONTIN.

Ne craignez de ma part trahison ni surprise.

LEANDRE.

J'ai tout lieu de le croire après de tels avis.
Jugeant bien qu'on viendroit me chercher à Paris ,
J'allai trouver Cleon , mon Ami dès l'enfance.
Comme avec Riche-source il a grande alliance ,
Et qu'il le voit souvent , nous convinmes d'abord
Qu'il m'offriroit à lui pour Valet. Je plus fort

A ce nouveau Seigneur , qui bien-tôt me confie
Un fait que j'avois sçu , c'est qu'il avoit envie
D'épouser Marianne , & qu'il cherchoit aussi
Quelque Agent fort adroit pour l'introduire ici.

F R O N T I N.

Fort bien : vous refusez une charge pareille ?

L E A N D R E.

Moi ? point. Mais avant tout, Frontin, je lui conseille
De sçavoir si la Belle a le cœur prévenu ;
Et pour entrer céans sans être reconnu ,
Je me charge du soin d'éclaircir le mystère.

F R O N T I N.

Gagner la Confidente est ce qu'il falloit faire.

L E A N D R E.

C'est à quoi j'ai pensé , me faisant un plaisir
De m'éclaircir moi-même , & de me découvrir
Si je trouvois encor Marianne fidelle ,
Pour chercher les moyens de m'unir avec elle.

F R O N T I N.

Avez-vous réüffi ?

L E A N D R E.

Trop bien , pour mon malheur ;

Et j'apprens qu'un Rival m'a dérobé son cœur.

F R O N T I N.

Que faire donc ?

L E A N D R E.

Je crains que l'on ne nous entende :

Sortons ; mais prens ceci.

(Il lui donne sa bourse.)

F R O N T I N.

Que l'Amour vous le rende.

Fin du premier Acte.

A C T E I I .

SCENE PREMIERE.

N L I S E T T E *seule.*
 O U S aurons de la peine à parer ce dessein,
 Si Valère au plutôt ne nous prête la main.
 Ah ! le voici, Monsieur . . .

SCENE II.

V A L E R E , L I S E T T E .

V A L E R E .

J E vais chez la Comtesse
 Qui veut m'entretenir d'une affaire qui presse.

L I S E T T E .

Cette Tante, Monsieur, vous aime tendrement.

V A L E R E .

Je n'en sçaurois douter. J'ai vu son Testament
 Qui me fait Légataire.

L I S E T T E .

Avec cet héritage

Vous pourrez contracter un riche mariage ,
 Et je sçais un parti qui vous conviendrait fort.

V A L E R E .

Ce n'est pas l'intérêt qui réglera mon sort,
 Je tiens qu'il faut aimer celle à qui l'on se donne.

L I S E T T E.

Connoissez-vous, Monsieur, une jeune personne
Que l'on nomme Isabelle ?

V A L E R E.

En aucune façon.

L I S E T T E.

La Sœur de Riche-source, & . . .

V A L E R E.

Je connois ce nom,
Il n'est point dans Paris de plus riche famille,
Gens d'honneur.

L I S E T T E.

N'avez-vous jamais vû cette Fille ?

V A L E R E.

Non, elle est au Convent : Mais bien des gens m'ont
dit

Qu'elle avoit mille apas, & même de l'esprit.

L I S E T T E.

Depuis un mois elle est dans le monde, & je pense
Qu'il ne tiendra qu'à vous qu'une double alliance...

V A L E R E.

Non, l'amour a déjà disposé de mon cœur,
Et tu sçais que Damon doit épouser ma Sœur.

L I S E T T E.

Ma foi, m'en croirez-vous ?

V A L E R E.

C'est une chose faite ;

S'il vient, tu lui diras qu'il m'attende, Lifette,
Que j'ai parlé pour lui, que ma Mere consent . . .

L I S E T T E.

Mais songez-vous ? . . .

V A L E R E.

Adieu, la Comtesse m'attend ;

Et de plus, je lui veux conter une aventure
Que j'eus hier au Bal.

L I S E T T E.

Monsieur, je vous conjure

352 L E M E D I S A N T ,
De vouloir m'accorder audience au retour.

V A L E R E .

Oui , je te le promets.

S C E N E I I I .

L I S E T T E *seule.*

JE vois fort peu de jour
Au dessein que j'ai pris ; mais par mes soins , peut-
être . . .

Si notre Ambassadeur au moins vouloit paroître ,
Je pourrois avec lui dans un autre entretien . . .
Oui , notre Ambassadeur ! Ah , je vous entens bien ,
Il est jeune , bien-fait , rempli de politesse ,
Il ne ressemble point à ceux de son espèce ,
Vous avez le goût fin ; Lisette , avouez-moi
Que ce jeune garçon vous plaît fort : Oui , ma foi ,
Je l'aime tout de bon. La réponse est naïve ,
Mais la raison voudroit . . . Oh pour moi je suis vive ,
Dès que mon cœur dit oui , ma raison le veut fort ,
Et je n'ai point de peine à les mettre d'accord.
Voici quelque fâcheuse , il faut faire retraite.

S C E N E I V .

L I S E T T E , J A V O T T E .

BON jour , la belle enfant , n'êtes-vous pas Lisette ?

L I S E T T E .

Pourquoi ?

J A V O T T E .

Je vous cherchois.

C O M E D I E. 353

L I S E T T E.

C'est moi-même, en effet.

J A V O T T E.

Et moi, je suis Javotte.

L I S E T T E.

Ah, vraiment, c'est bien fait!

Que me demandez vous ?

J A V O T T E.

J'avois impatience

De vous voir, & de faire avec vous connoissance.

L I S E T T E.

Et bien, vous m'avez vuë, & vous me connoissez,

Bon jour, bon soir, adieu.

J A V O T T E.

Comment, vous me laissez ?

L I S E T T E.

Oui, je cherche quelqu'un, & suis impatiente...

J A V O T T E.

Isabelle est céans, je suis sa Confidente ;

Je sçais pour quel sujet vous l'attirez ici,

Et sans moi ce dessein n'auroit pas réussi.

Elle avoit pour cela beaucoup de répugnance ;

La Fontaine employoit toute son éloquence

Pour la persuader, & pressoit vainement :

Et si ce garçon là persuade aisément.

L I S E T T E.

Quel est ce la Fontaine ?

J A V O T T E.

Eh mais, c'est ce jeune homme

Dont vous avez tantôt reçu certaine somme...

L I S E T T E.

La Fontaine est son nom ?

J A V O T T E.

Ne vous l'a-t'il pas dit ?

L I S E T T E.

Non, vraiment.

**L E M E D I S A N T ,
J A V O T T E .**

Avouez qu'il est garçon d'esprit.

L I S E T T E .

Il n'a point d'un Valet l'air grossier & rustique.

J A V O T T E .

Trouvez vous pas en lui je ne sçais quoi qui pique ?

L I S E T T E .

Oui , j'ai trouvé cela tout aussi-bien que vous.

J A V O T T E .

Ah ! si vous le voyiez aussi souvent que nous ,
Vous sentiriez bien mieux jusqu'où va son mérite.

L I S E T T E .

A ce que je puis voir vous en êtes instruite ,
Et par l'air empressé dont vous me le vantez . . .

J A V O T T E .

Vous connoîtrez bien-tôt ses bonnes qualitez.

L I S E T T E .

Et depuis quand est-il au Frere d'Isabelle ?

J A V O T T E .

Depuis près de huit jours. Il marque tant de zèle
Pour Monsieur le Marquis , & le flâte si bien ,
Que sans le consulter il n'exécute rien.

L I S E T T E .

Et vous avez déjà tous deux fait connoissance ?

J A V O T T E .

Je pourrai quelque jour vous faire confidence . . .

L I S E T T E .

Croyez-moi , vous pouvez me parler librement ,
Déjà vos intérêts me touchent vivement.

J A V O T T E .

Tout de bon ?

L I S E T T E .

Oui , ma foi.

J A V O T T E .

Mais je serois honteuse . . .

L I S E T T E .

Eh , si donc ! Ce n'est pas que je sois curieuse.

Je vous crois.

L I S E T T E.

Mais je vois tout ce qui s'est passé.

Vous l'aimez.

J A V O T T E.

Il est vrai.

L I S E T T E.

Bon, c'est bien commencé,

Achevez.

J A V O T T E.

Volontiers ; car je suis fort sincère.

L I S E T T E.

Ah, je m'en aperçois. Poursuivez votre affaire.

J A V O T T E.

Tantôt nous étions seuls, j'ai voulu m'aviser...

L I S E T T E.

De quoi donc ?

J A V O T T E.

De savoir s'il voudrait m'épouser.

L I S E T T E.

Vous êtes vive. Eh bien ?

J A V O T T E.

Eh bien, sans me rien dire,

Il ne m'a répondu qu'en s'étouffant de rire.

Pour moi, je n'en saurois deviner la raison,

Car je ne riois point, & parlois tout de bon.

L I S E T T E.

C'est qu'il en aime une autre.

J A V O T T E.

Eh vraiment, je m'avise...

N'est-ce point vous qu'il aime, & ma sotte franchi-
sé?...

L I S E T T E.

Moi ?

J A V O T T E.

Vous-même. Depuis qu'il est venu céans,

356 LE M E D I S A N T,
Il ne fait que parler de vous à tous momens.

L I S E T T E.

C'est pour se divertir.

J A V O T T E.

Vous voilà mon Amie ,

Ne me l'enlevez pas au moins , je vous en prie.

L I S E T T E.

Allez , vos intérêts sont en fort bonnes mains :

Songez à seconder seulement nos desseins ,

Et tâchez qu'Isabelle , en faveur de son Frere ,

Fasse tous ses efforts pour engager Valere.

J A V O T T E.

Je m'en vais la rejoindre , & parlerai des mieux ,

Pour que leur entrevuë ait un succès heureux.

S C E N E V.

L I S E T T E *seule.*

J E n'ai vû de mes jours une Fille si fotte ,
Et la Fontaine , au fond , est trop bon pour Javotte ;
Il m'aime assurément. Elle aura beau crier ,
Il me plaît , j'ai dessein de me l'aproprier ,
Et plutôt que plus tard. Mais le voici lui-même ;
Parlons. Le cœur me bat. Qu'on est sot quand on aime !

S C E N E V I.

L E A N D R E , L I S E T T E.

L E A N D R E *sans voir Lisette.*

J E viens de la revoir sans en être aperçu.
Qu'elle est belle !

L I S E T T E.

On lui plaît. Mais dès qu'il a paru

Je m'en suis aperçue , & je ne puis comprendre . . .

L E A N D R E *sans la voir.*

Mon cœur de tant d'apas ne sçauroit se défendre ,
Mais pour me taire encor j'ai de fortes raisons.

L I S E T T E *à part.*

Entre gens comme nous , faut-il tant de façons ?
Je ne dois pas pourtant m'expliquer la première ,
Et pour l'honneur du sexe , il faut faire la fière.

L E A N D R E *sans la voir.*

Parlerai je à Lisette ?

L I S E T T E.

Oh , pour le coup , je voi
Que le pauvre garçon est amoureux de moi.

L E A N D R E.

Avant que lui parler , il faut la mieux connoître ;
Je ne veux rien risquer.

L I S E T T E *se présentant à lui.*

Je risquerois peut-être

Autant que vous.

L E A N D R E.

Que vois-je ? On m'écoutoit.

L I S E T T E.

Fort bien.

Rassurez-vous , mon cher , & ne me cachez rien ;
Vous avez un secret à me dire.

L E A N D R E.

Et comment

Sçavez-vous ? . . .

L I S E T T E.

Vous parliez assez distinctement.

L E A N D R E *à part.*

Je me serai trahi. Quelle est mon imprudence !

(*A Lisette.*)

Il faut vous prévenir sur mon extravagance ;
Je rêve quelquefois en veillant.

L I S E T T E.

Croyez moi ,

J'entens à demi mot.

L E A N D R E .

Non, c'est de bonne-foi

Que je vous fais ici l'aveu de ma foiblesse.

L I S E T T E .

Vous avez dans le cœur un grand fonds de tendresse.

L E A N D R E .

Il est bien vrai souvent , admirez mon erreur ,
Je me crois tout - d'un - coup le fils d'un grand Sei-
gneur ,

Et me mets dans l'esprit, que pour voir ce que j'aime,
Il faut que je me cache avec un soin extrême;
Je me plains, je m'agite, & qui m'écouterait,
Pour ce que je crois être, à la fin me prendrait:
Si quelqu'un m'interrompt, je me connois sur l'heure,
Le grand Seigneur s'éclipse, & le Valet demeure.

L I S E T T E .

Vous me dépaisez avec beaucoup d'esprit,
Vous y tâchez au moins; mais ce que l'on m'a dit,
Ce que j'ai sçu par vous, me fait croire sans peine...
Allons, expliquons-nous, Monsieur de la Fontaine.

L E A N D R E à part.

Frontin m'aura trahi.

L I S E T T E

Pourquoi dissimuler ?

Dans ces occasions il n'est que de parler;
Et d'ailleurs c'est en vain qu'avec moi l'on se ca-
che,

Vous ne me direz rien déjà que je ne sçache.

L E A N D R E .

Comment donc ? Vous sçavez ? ...

L I S E T T E .

Faut il s'allarmer tant ?

Vous avez la pudeur d'un jeune adolescent.

L E A N D R E .

Vous m'embarrassez fort, il faut que je le dise.

L I S E T T E.

Moi, de votre embarras je suis aussi surprise.

L E A N D R E.

A moins qu'on n'ait parlé, je ne vois pas pourquoi
Vous pouvez démêler mon secret malgré moi.L I S E T T E *tendrement.*

C'est que nous devinons ce qui nous intéresse.

L E A N D R E.

Vous m'obligez beaucoup. Votre belle Maîtresse
En est donc informée ?

L I S E T T E.

Il n'est pas encor tems ;

Convenons de nos faits, & puis...

L E A N D R E.

Je vous entens.

Qu'exigez-vous de moi ?

L I S E T T E.

Que vous parliez sans feinte.

L E A N D R E.

Je vois bien qu'il le faut.

L I S E T T E.

Pour moi, qui suis atteinte

Du même mal que vous ; je balancerai peu
A vous en faire aussi le plus sincère aveu.

L E A N D R E.

Vous aimez donc, Lisette ?

L I S E T T E.

Autant qu'il est possible.

L E A N D R E.

Et puisque vous avez le cœur tendre & sensible,
Vous sçauvez compatir à mon sort rigoureux.

L I S E T T E.

De quoi vous plaignez-vous ? Vous êtes trop heureux.

L E A N D R E.

Trop heureux !

L I S E T T E.

Oui vraiment : Si l'amour vous transporte,

360 L E M E D I S A N T ,
L'ardeur qu'on sent pour vous , est du moins aussi
forte :

Car , pour moi , sans façon , je dis mes sentimens ,
Et par de vains discours je ne perds point le tems.

L E A N D R E .

Mais Damon est aimé.

L I S E T T E .

Ah , quelle extravagance !

Moi , j'aimerois Damon ?

L E A N D R E .

Qui vous dit que je pense

Que vous l'aimiez ?

L I S E T T E .

C'est vous.

L E A N D R E .

En aucune façon.

Je dis que Marianne a du goût pour Damon ,
Et c'est ce que tantôt vous m'assuriez vous même.

L I S E T T E .

Devez-vous vous fâcher que Marianne l'aime ?

L E A N D R E .

Juste Ciel ! vous pouvez m'outrager à ce point !
J'adore Marianne , & ne souffrirois point
De voir que dans son cœur un autre ait pris ma place ?

L I S E T T E .

Pour le coup vous rêvez. Eh dites-moi , de grace ,
Ces égaremens là vous prennent-ils souvent ?

L E A N D R E .

Vous m'offensez au moins. Songez dorénavant ,
Puisque vous avez sçu malgré moi me connoître ,
Que je puis quelque jour devenir votre Maître.

L I S E T T E .

Mon Maître ?

L E A N D R E .

Marianne à ma fidélité

Rendra peut-être un cœur que j'ai bien mérité.

L I S E T T E .

Vous fûtes autrefois aimé de ma Maîtresse ?

L E A N D R E.

Sans doute, & l'infidèle a trahi sa promesse ;
Mais non. Mon Pere seul m'a rendu malheureux ,
Et son cruel pouvoir nous sépara tous deux.

L I S E T T E *à part.*

De quel étonnement me trouvai je frappée !
C'est l'Amant de Bretagne , ou je suis fort trom-
pée :

Eclaircissons le fait , puisque j'ai commencé.
Ce garçon-là peut être a le cerveau blessé.

L E A N D R E.

Vous vous taisez.

L I S E T T E.

Tout franc, j'ai peine à vous entendre ;

Ou vous extravez , ou vous êtes Léandre.

L E A N D R E.

Sans doute , je le suis , & vous le sçaviez bien.

L I S E T T E.

Je vous jure ma foi , que je n'en sçavois rien.

L E A N D R E.

Vous aviez , disiez vous , découvert le mystère ,
Et j'ai cru que Frontin n'auroit pû vous le taire.

L I S E T T E.

C'est un mal-entendu. Je vous croyois Valet ,
J'enrage maintenant d'être si bien au fait ;
Je vois que désormais il faut changer de notte ,
Et je suis attrapée aussi bien que Javotte.

L E A N D R E.

Je ne le suis pas moins , comme vous le voyez.
Le hazard a voulu que vous me connussiez ;
Mais cachez mon secret à Marianne même.

L I S E T T E.

Oui , je veux vous servir avec un zèle extrême ,
Et du moins . . . Damon vient , il est si médifant ,
Que s'il nous voit ensemble , il va dans le moment

362 LE M E D I S A N T ,
Dire par-tout . . . Sortez.

LE A N D R E .

Il m'a vû : comment faire ?
D'ailleurs , je veux connoître à fond son caractère.

S C E N E V I I .

D A M O N , L E A N D R E ,
L I S E T T E .

J E viens mal à propos.

D A M O N .

L I S E T T E .

Pourquoi , Monsieur ?

D A M O N .

Pourquoi ?

Ma foi , ma chere enfant , tu le sçais mieux que moi.
Il te parloit de près. Je vois à votre mine
Que vous étiez d'accord. Là , n'en fais pas la fine.
Voilà certainement un garçon bien tourné.
Est-ce depuis long-tems que tu te l'es donné ?

L I S E T T E .

Monsieur , ne pouffons pas plus loin la raillerie.

D A M O N .

Ah ! tu dois la souffrir sur la galanterie ;
Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois ton goût ,
Et cet air de pudeur ne te sied point du tout.

L I S E T T E .

Il vous sied bien plus mal

D A M O N .

N'as-tu point vû Valère ?

Je pense qu'il devient aussi sot que son Pere.

L I S E T T E .

Quoi ! Valère , Monsieur , vous l'ajustez aussi ?

D A M O N .

Oh ! c'est par amitié que je le traite ainsi.

Depuis qu'il me néglige, & que l'on s'en empare,
 Il se rend d'une humeur difficile & bizarre ;
 Il veut être habile homme, il décide, il écrit,
 Et devient ridicule avec beaucoup d'esprit.
 Je suis sûr que déjà tu l'as senti toi-même.
 J'en suis au desespoir, car tu sçais que je l'aime,
 Et le plus grand chagrin qu'il puisse me donner,
 C'est qu'il prenne un travers à se faire berner.

L I S E T T E.

Il ne mérite pas cet excès de tendresse.

D A M O N.

Je vais gager qu'il est chez la vieille Comtesse.
 Leur commerce, entre nous, fait beaucoup de
 fracas.

L I S E T T E.

C'est sa Tante, pourquoi ne la verroit-t'il pas ?
 Il en doit recueillir un fort gros héritage.

D A M O N.

C'est elle qui le rend d'une humeur si sauvage.
 Le public en médit, & se trompe fort peu.

L I S E T T E.

Une Tante, je crois, peut aimer son Neveu.

D A M O N.

Je n'en disconviens pas ; mais on dit que Valère
 A des conditions sera son Légataire,
 Et que la vieille prude, âpre à ses intérêts,
 A mis dans le traité des articles secrets.

L I S E T T E.

A tourner tout en mal votre esprit se fatigue.

D A M O N.

Point ; on dit que c'est toi qui conduis cette intrigue.
 Valère m'en a fait mystère jusqu'ici,
 Mais par toi, mon enfant, j'en veux être éclairci.

L I S E T T E.

Pour qui me prenez-vous ?

D A M O N.

Pour une fille adroite

364 **L E M E D I S A N T ,**
A mener prudemment une affaire secrete.

L I S E T T E.

Et que n'ajoutez vous , pour orner ce discours ,
Que Marianne en moi trouve de bons secours ?
Qui médit d'un Ami , peut dauber sa Maîtresse.

D A M O N.

Non , je me sens pour elle une vive tendresse ,
Et si-tôt qu'une Belle est l'objet de nos vœux ,
Tous les défauts qu'elle a ne blessent point nos
yeux.

On les excuse au moins : mais , Lisette , à vrai dire ,
Si je puis l'épouser , comme je le desire ,
Vous vous séparerez. Tu me rendrois jaloux.

L I S E T T E.

Vous , qui me menacez , prenez bien garde à vous.

D A M O N.

Ah , je ne te crains plus.

L I S E T T E.

Mon Dieu , laissez-moi faire.

D A M O N.

Va , j'ai dans mon parti Marianne & sa Mere ,
Valère me seconde ; ainsi je ne crains point
Que tu puisses jamais me nuire sur ce point.

L I S E T T E regardant Léandre.

Hom ! je vois pour vos vœux un dangereux obsta-
cle ,

On peut vous supplanter sans faire un grand miracle.

L E A N D R E.

Marianne , il est vrai , vous a donné son cœur ;
Mais un autre prétend à ce même bonheur.
Et quoiqu'il voye ici que le vôtre s'apprête ,
Il vous disputera cette aimable conquête.

D A M O N.

Comment , le beau garçon , vous m'en voulez aussi ?
Est-ce pour un Rival que vous êtes ici ?

L E A N D R E.

Oui , c'est pour un Rival , mais un Rival à craindre.

C'est de quoi nous parlions ; puisqu'il ne faut plus
feindre ,

Nous allons contre vous faire un commun effort ,
Et c'est sur ce sujet que nous sommes d'accord.

A rompre vos projets me voilà préparée :
Point de quartier , morbleu , la guerre est déclarée.

D A M O N.

Que Lisette me plaît dans sa vivacité !
Ce petit air mutin augmente ta beauté ,
Il donne un agrément aux discours que tu lâches ,
Et tu n'as de l'esprit que lorsque tu te fâches.
Tu peux donc t'échaper autant que tu voudras ,
Bien loin de m'offenser tu me divertiras.

L E A N D R E.

Vous la poussez trop loin , & cette repartie
N'est pas . . .

D A M O N.

Ah , tu te mets aussi de la partie !
Mais je veux faire grace à ton zèle indiscret.
Ça , parlons de ton Maître & de votre projet ;
Je me fais , je t'assure , un plaisir très-sensible ,
De parler tête-à-tête à ce Rival terrible.

L E A N D R E.

Vous êtes Gentilhomme , il l'est.

D A M O N.

Cela suffit.

Est-il riche ?

L E A N D R E.

Oui.

D A M O N.

Bien fait ?

L E A N D R E.

Vous verrez.

D A M O N.

De l'esprit ?

Il est homme d'honneur , il a de la naissance ,
Voilà sur quoi je puis le vanter par avance.
Peut être son esprit y répond dignement ,
Mais je dois sur cela parler modestement.

D A M O N

Ah ! tu me mets au fait. C'est Damis , Dieu me damne.
Il fait le doucereux auprès de Marianne.
Voilà donc , mon enfant , ce dangereux Rival,
Il est de mes parens , je n'en dis point de mal ;
Mais au fond c'est un fou que tout le monde évite.
Un nom fort respectable est son plus grand mérite :
Insolent , indiscret , débauché , grand hableur ;
Plus poltron qu'une femme , & toujours querelleur.

L I S E T T E.

Pour prendre un tel Epoux Marianne est trop sage ,
Et j'empêcherois bien un pareil mariage.

L E A N D R E.

Damis n'est point celui dont il s'agit ici.
Mais ce mystère encor ne peut être éclairci.
Bien-tôt votre Rival en ces lieux doit paroître :
Il se fait estimer lorsqu'il se fait connoître :
Il n'est point insolent , indiscret , querelleur ,
Et de toutes façons sçait disputer un cœur.

S C E N E V I I I.

D A M O N , L I S E T T E.

C D A M O N.
E Valet me surprend , il faut que je l'avouë.

L I S E T T E.

Souvent on connoît peu ceux à qui l'on se jouë.

D A M O N.

Que je sçache du moins le nom de mon Rival ,
Je suis impatient . . .

D'en dire bien du mal.
Mais ce Valet m'attend : adieu , je me retire ,
Cas nous avons encor quelque chose à nous dire.

S C E N E I X.
D A M O N , M A R I A N N E.

D A M O N.
E Nfin je dois cesser de vous offrir mes vœux ;
O n me menace ici d'un Rival dangereux.

M A R I A N N E.
Sa Sœur , qui me paroît avoir bien du mérite ,
Est céans , & m'a fait une longue visite.
M'a parlé de son Frere , & dit de bonne foi ,
Qu'il feroit son bonheur de s'unir avec moi :
Mon Pere est survenu , tous deux traitent l'affaire ,
Et cherchent les moyens d'y disposer ma Mere.

D A M O N.
Mais son nom , s'il vous plaît ?

M A R I A N N E.
Riche-source.

D A M O N.

Comment ?

Parlez-vous tout de bon ?

M A R I A N N E.
Oui , sérieusement.

D A M O N.

Quoi ! c'est-là ce Rival duquel on me menace ,
Et qui doit m'obliger à lui céder la place ?

M A R I A N N E.
Oui , le voici lui-même.

D A M O N.

Oh le plaisant Rival !
Je vous déferai , moi , de cet Original.

 S C E N E X.

M A R I A N N E , D A M O N ,
R I C H E - S O U R C E .

M R I C H E - S O U R C E .
Adame . . . Me voici.

M A R I A N N E .

Vous ne pouviez mieux dire.

R I C H E - S O U R C E .

Ma Sœur vous a parlé , cela doit vous suffire ,
Et moi , j'ai dit deux mots à Monsieur le Baron ,
Qui veut que de mon cœur vous acceptiez le don
Par-devant un Notaire , &... par ainsi... Madame...
Vous voyez que dans peu . . . vous deviendrez ma
Femme.

D A M O N .

Ce début est galant , il enchante , il ravit.

R I C H E - S O U R C E .

Oh je sçais bien mon monde.

D A M O N .

Oui , c'est ce qu'on m'a dit.

R I C H E - S O U R C E .

Aussi j'ai tous les jours dix Auteurs à ma table :
Ils disent tous que j'ai de l'esprit comme un Diable.

D A M O N .

Ah , vous pouvez compter sur leur sincérité.

M A R I A N N E .

Ces Messieurs les Auteurs ne vous ont point flatté.

R I C H E - S O U R C E .

Ils me trouvent sur-tout certain air de noblesse
Qui frappe , qui saisit.

D A M O N .

Oui , votre politesse ,

Votre abord , vos discours , un esprit vif , orné ,

Tout fait voir à l'instant ce que vous êtes né.

RICHE-SOURCE.

Vous ne vous trompez pas, je suis d'une naissance...

SCENE XI.

MARIANNE, DAMON, RICHE-SOURCE, UN ECUYER.

M RICHE-SOURCE.
On Ecuier ?

L'ECUYER.

Monfieur.

RICHE-SOURCE.

Que tout mon train s'avance.

SCENE XII.

MARIANNE, DAMON,
RICHE-SOURCE, L'ECUYER,
SIX LAQUAIS.

E L'ECUYER.
Ntrez.

RICHE-SOURCE.

N'ai-je pas-là six coquins bien bâtis ?

Franchement, à ce train l'on connoît un Marquis.

Mais à propos, Madame, avez-vous vû mon Suisse ?

Quelle moustache ! Mais j'ai pris à mon service

Certain Valet-de-chambre, adroit, sobre, prudent,

Beau, bien fait, plein d'esprit : J'en fais mon confident,

Il doit avoir parlé de ma part à Lifette ;

De mon amour pour vous il fera l'interprète,

Car moi, je ne sçais point parler sur ce ton-là.

R 5

LE MEDISANT,
Le connoissez-vous ?

M A R I A N N E.

Non.

R I C H E - S O U R C E.

Je crois qu'il vous plaira.

D A M O N.

Par un Ambassadeur expliquer sa tendresse,
C'est s'introduire en Prince auprès d'une Maitresse.
Monsieur de Riche-source, il le faut avouer,
A de ces procédés qu'on ne peut trop louer ;
Voilà sur ma parole un noble Gentilhomme.

R I C H E - S O U R C E.

Marquis, as-tu besoin de quelque grosse somme ?

D A M O N.

Très-obligé, Marquis.

R I C H E - S O U R C E.

Les gens de qualité
Sont souvent sans espèce, & moi, sans vanité,
J'en ai toujours beaucoup, & j'en puis faire preuve.

D A M O N.

C'est que votre noblesse est encor toute neuve.

R I C H E - S O U R C E.

Elle est de bon alloi.

D A M O N.

Dites-moi, s'il vous plaît,
Combien, quand vous prêtez, prenez-vous d'inté-
rêt ?

R I C H E - S O U R C E.

Le plaisir d'obliger fait tous mes avantages.

D A M O N.

Votre Pere autrefois a bien prêté sur gages.
Et je sçais que du tems qu'il étoit Sous-fermier,
Il passoit dans Paris pour un grand Usurier.

M A R I A N N E.

Le Pere d'un Marquis Sous-fermier !

R I C H E - S O U R C E.

Médisance.

Regardez : ai-je l'air d'un produit de Finance ?

Mon Pere , je le sçais , ne pouvoit pas citer
Un grand nombre d'Ayeux dont il pût se vanter ;
Mais il m'a toujours dit qu'il étoit Gentilhomme.

D A M O N.

Il paya sa noblesse une assez bonne somme ,
Pour dire que le titre en étoit bien acquis.

R I C H E - S O U R C E.

Enfin , quoi qu'il en soit , me voilà bien Marquis ,
Et j'en sçais plus de vingt qui font figure en France ,
Qui doivent , comme moi , ce titre à la Finance.
D'ailleurs ma Mere étoit de si bonne maison...

D A M O N.

Pour cet article là vous avez bien raison !
Oubliez votre Pere , & vous renommez d'elle.

R I C H E - S O U R C E.

Soit ; mon Marquisat est un Marquisat fémelle ;
La Défunte m'a fait pour soutenir son rang.

D A M O N.

Vous pouvez être au fond d'un très-illustre sang.
Beaucoup de grands Seigneurs en entrant dans le
Monde ,

Trouvoient de la Maman la ressource féconde :
Elle étoit libérale ; & si belle d'ailleurs...

R I C H E - S O U R C E.

Oh parbleu ! je suis fils d'un de ces grands Seigneurs.
Mais laissons ce discours , aussi bien il m'ennuye ;
Je suis noble de reste en dépit de l'envie ,
Pour pouvoir aspirer à me voir votre Epoux.
On va vous apporter étoffes & bijoux ,
Et deux mille louis offerts dans cette bourse ,
Vous diront que je sors d'une assez bonne source.

M A R I A N N E.

Ah Ciel ! que m'offrez-vous ?

R I C H E - S O U R C E.

Et pourquoi donc ce cri ?

Vous vivrez trop contente avec un tel Mari.
Par les meubles, le train, les habits, les livrées,
Vous obscurcirez tout, jusqu'aux Femmes titrées.
On les verra de vous médire chaque jour,
Et pourtant s'empresse à vous faire la Cour.
Vous tiendrez Table ouverte, & sa délicatesse
Attirera chez vous le Marquis, la Duchesse,
Le Duc, le Prince même, en un mot tous les Grands,
Des Festins délicats Convives très-friands.
Qu'un pied plat aujourd'hui fasse de la dépense,
On oublie à l'instant son obscure naissance.

R I C H E - S O U R C E .

Morbleu, je puis lui faire un sort plus gracieux
Qu'un Marquis qui ne peut compter que ces Ayeux.
Votre Pere d'ailleurs m'a donné sa parole.

M A R I A N N E .

Je ne vous aime point.

R I C H E - S O U R C E .

Mais vous êtes donc folle?

D A M O N .

Rempportez vos presens, mon cher Marquis.

R I C H E - S O U R C E .

Pourquoi?

D A M O N .

Madame est résoluë à me donner sa foi ;
Moi, je fais mon bonheur de m'unir avec elle :
Voilà tout le mystère.

R I C H E - S O U R C E .

Ah, ah, Mademoiselle,

Vous avez le cœur pris ? N'importe, malgré vous

D A M O N .

Cessez votre poursuite, ou craignez mon courroux.

R I C H E - S O U R C E .

Moi ?

D A M O N .

Vous.

RICHE-SOURCE met la main sur la garde de son épée ;

Et voyant que Damon va faire de même , il dit :

Hola , mes gens !

M A R I A N N E voyant que Damon va pour
attaquer Riche-source.

Damon , qu'allez-vous faire ?

R I C H E - S O U R C E.

Par la morbleu ! je vais m'en plaindre à votre Pere.

S C E N E X I I I.

M A R I A N N E , D A M O N.

S D A M O N.
Il n'a que ce secours , le danger n'est pas grand.

M A R I A N N E.

On me l'avoit bien dit , vous êtes médisant ,
Et vous l'avez poussé d'une étrange manière.

D A M O N.

Le dépit m'a contraint à lui rompre en visière ;
Je ne sçaurois souffrir qu'on traverse mes vœux ;
Et je craindrois bien moins si j'étois plus heureux.
Vous ne répondez point à l'ardeur qui m'anime.

M A R I A N N E.

Je vous l'ai déjà dit , vous avez mon estime ;
Soyez-en satisfait.

D A M O N.

Je me flatte qu'un jour
Je pourrai mériter l'estime avec l'amour.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LISETTE.

LE BARON.

OUI, contre nos projets ma Femme se soulève.
Elle veut disputer sans relâche ni trêve :
Chaque instant en fournit un sujet tout nouveau.

Qu'une méchante Femme est un pesant fardeau !

LISETTE.

En vérité, Monsieur, c'est votre pure faute :
Vous deviez lui tenir la bride un peu plus haute,
Et ne permettre pas que bravant un Epoux,
Elle osât usurper un plein pouvoir sur vous.
Allons, Monsieur, il faut vaincre votre foiblesse ;
Madame a trop long-tems été votre maîtresse ;
Soyez homme une fois, & pour vous seconder,
Quand je devrois sortir, je vais tout hazarder.

LE BARON.

J'ai commencé tantôt au sujet de ma Fille.

LISETTE.

Oui, vous aviez tout l'air d'un Pere de famille.
Que cela vous sied bien ! vous marquez dans vos yeux
Je ne sçais quoi de mâle, un air impérieux . . .
A vous voir on eût dit que vous étiez le maître.

LE BARON.

Oh parbleu ! desoûmais j'ai résolu de l'être.
Ma foi, Monsieur Damon, vous sortirez d'ici,
Et vous, Monsieur mon Fils, vous sortirez aussi,

Ou vous épouserez la Sœur de Riche-source.
Pour vous , ma chere Fille . . .

L I S E T T E.

Arrêtez votre course ,
Vous vous échauffez trop pour la premiere fois.

L E B A R O N.

Non , Lifette , j'étois un sot en bon François.

L I S E T T E.

Vous vous reconnoissez , j'en tire un bon augure.

L E B A R O N.

Ton projet est fort bon , & je prétens conclure.

L I S E T T E.

Fort bien.

L E B A R O N.

Malgré ma Femme.

L I S E T T E.

Oui , Monsieur le Baron.

L E B A R O N.

Ce double mariage enrichit ma maison.
Si mes Enfans y font la moindre résistance ,
Ils verront ce que c'est qu'un Pere qu'on offense.

L I S E T T E.

Bon , tant mieux.

L E B A R O N.

C'est à moi de commander céans.

L I S E T T E.

D'accord.

L E B A R O N *avec emportement.*

Et la raison , c'est que je le prétens.

(*En riant.*)

Hem , n'est-ce pas parler comme il faut à ma Femme ?

L I S E T T E.

Oui , mais je suis Lifette , & ne suis pas Madame.

L E B A R O N.

Je lui dirai bien pis.

L I S E T T E.

Vous ? vous n'en ferez rien.

LE MEDISANT,
LE BARON.

Taisez-vous, insolente.

L I S E T T E.

Ah ! voilà qui va bien.

Quand on soutient ses droits , vous voyez comme
on brille.

LE BARON.

Mais Lisette , après tout , donnerai-je ma Fille
A ce nouveau Marquis ? C'est un sot franchement.

L I S E T T E.

Et qu'importe ? Un Mari doit l'être absolument.

Mais marions toujours Isabelle à Valere :

Ensuite. . . Le voici , parlez-lui bien en Pere.

S C E N E I I.

LE BARON, VALERE,
L I S E T T E.

A LE BARON *gravement.*
Prochez-vous , mon Fils.

L I S E T T E.

Bon , c'est bien débiter.

LE BARON.

Voyons si vous aurez le front de résister
Au dessein que j'ai pris touchant votre personne.

V A L E R E.

Je ne sçais qu'obéir à ce qu'un Pere ordonne.

L I S E T T E *bas au Baron.*

Allons ferme , Monsieur , poussez-le comme il faut.

LE BARON *à Lisette.*

Ai-je bien pris mon ton ?

L I S E T T E.

Encore un peu plus haut.

LE BARON *encore plus gravement.*
Pour votre Sœur & vous j'ai des desseins en tête ,

Il faut qu'à m'obéir l'un & l'autre s'apprête.
Je m'en vais m'expliquer. Sur-tout plus de Damon,
Ou bien préparez-vous à quitter la maison.

V A L E R E.

Mais contre mon Ami quel sujet vous irrite ?

L E B A R O N.

Son caractère.

V A L E R E.

Au reste, il a tant de mérite...

L E B A R O N.

Médifant comme il est, pour trancher en deux mots,
Fut-il parfait d'ailleurs, il a mille défauts.

V A L E R E.

Ce penchant n'est, Monsieur, qu'un défaut de jeu-
nesse.

Comme il m'écoute assez, je l'en reprends sans cesse,
Et j'espère...

L E B A R O N.

Espérez autant qu'il vous plaira,
Pour ma Fille, jamais il ne l'épousera.

L I S E T T E *gravement.*

Monsieur de Riche source est destiné pour elle,
Et nous vous marions à sa Sœur Isabelle.

V A L E R E.

A sa Sœur ? Ah, Monsieur, ne me l'ordonnez pas !

L E B A R O N.

Comment donc ? elle est riche, elle a beaucoup
d'apas.

V A L E R E.

Je le crois; mais enfin un obstacle invincible,
Rend pour moi désormais cette affaire impossible.

L E B A R O N.

Impossible ?

V A L E R E.

Sans doute.

L E B A R O N.

Et pourquoi ?

LE MEDISANT,
VALERE.

J'aime ailleurs.

L I S E T T E.

Ah ! si vous n'avez pas de prétextes meilleurs,
Vous prendrez à coup sûr la Femme qu'on vous
donne.

V A L E R E.

Non ; je pourrai plutôt.

L E B A R O N.

Et quelle est la personne

Qui vous plaît ?

V A L E R E.

Je ne sçais.

L E B A R O N.

Vous vous mocquez de moi.

V A L E R E.

Non , mon Pere , je parle ici de bonne foi ;
Celle qui m'a charmé m'est encore inconnuë.

L I S E T T E.

Bon , bon , il extravague.

L E B A R O N.

Où l'avez-vous donc vûë ?

V A L E R E.

Je la vis hier au Bal , où son déguisement
Me cacha quelque tems un objet si charmant ?
Mais sa danse , son air , & sa taille parfaite ,
Porterent à mon cœur une atteinte secrete.
Je voulus lui parler , pour voir si son esprit
Répondoit dignement à tout ce que j'ai dit ;
Sa conversation me toucha davantage ,
Et je brûlois de voir les traits de son visage ;
Lorsqu'un homme inconnu tout rempli de fureur ,
Par un trait singulier me causa ce bonheur.

L E B A R O N.

Vous nous contez , mon Fils , de rares aventures.

V A L E R E.

Il s'emporte contre elle aux plus basses injures.

Que ne lui dit-il point ? J'arrête ce brutal ,
 Et notre différend alloit troubler le Bal.
 L'Inconnuë aussi tôt , pour finir la querelle ,
 Se démasque : A mes yeux elle paroît si belle ,
 Que ses charmans traits s'emparent de mon cœur ,
 Et contre l'insolent redoublent ma fureur :
 Mais si-tôt qu'il la voit : Excusez moi , Madame ,
 Lui dit-il , je croyois que vous fussiez ma Femme ;
 Je sçais qu'elle est ici pour certain rendez-vous.
 Et sans rien ajouter , il s'éloigne de nous.

L I S E T T E.

Un Mari pour si peu faire un vacarme horrible !

V A L E R E.

A mon empressement la Belle fut sensible ;
 Mais craignant quelque éclat elle sortit d'abord ,
 Et pour la retrouver je fis un vain effort.
 Cependant sa beauté présente à ma pensée ,
 Par aucun autre objet n'en peut être effacée.

L E B A R O N.

Tout ceci n'est , mon Fils , qu'un galimathias ,
 Chimère de jeune homme , & je n'en fais nul cas.
 Il n'y paroîtra plus dans deux jours , & ce terme...

V A L E R E.

Souffrez qu'à vos genoux....

L E B A R O N.

Lifette....

L I S E T T E.

Tenez ferme.

V A L E R E *lui baisant les mains.*

Mon Pere , révoquez une si dure loi.

L E B A R O N.

(A Lifette.)

Levez-vous ? Le fripon m'attendrit malgré moi.

L I S E T T E.

Laissez-moi lui parler à l'écart.

L E B A R O N.

Soit. Valere ,

Ecoutez ses avis , vous ne sçauriez mieux faire.

(*Valere & Lisette vont au fond du Théâtre ;
Valere tourné du côté de Lisette , qui lui
parle d'action.*)

S C E N E I I I.

ISABELLE , LE BARON,
VALERE , LISETTE,
JAVOTTE.

P ISABELLE à Favotte.
Our me persuader tes soins sont superflus.

JAVOTTE.

Demeurons un moment.

ISABELLE.

Tu ne me retiens plus.

LE BARON sans les voir.

S'entêter de la sorte !

JAVOTTE.

Ecoutez donc , Madame.

ISABELLE.

Tout se résout céans par l'ordre d'une Femme,
Et son peu de raison me fait voir aisément
Que mon Frere s'attache ici très-vainement.

(*Au Baron.*)

Vous me voyez , Monsieur , tout-à fait rebutée ;
Ma proposition vient d'être rejetée ;
Madame la Baronne à votre volonté
Opose un autre hymen par elle projeté ;
Mon Frere lui déplaît : il seroit inutile. . . .

LE BARON.

Non , jamais on n'a vû Femme plus indocile ;
Mais c'est de mes bontés trop long-tems abuser
Je connois mon pouvoir , & je veux en user.
Monsieur de Riche-source épousera ma Fille.

Pour vous, si vous voulez entrer dans ma famille,
Je vous offre mon Fils, qui sera trop heureux....

ISABELLE.

Tant de bontés, Monsieur, nous honorent tous deux;
Daignez les conserver en faveur de mon Frere.
Mais pour moi, je n'ai point de réponse à vous faire,
Si ce n'est que mon cœur, libre jusqu'à présent,
Ne se sent pour l'hymen encore aucun penchant.

LISETTE à Valere.

C'est elle, approchons-nous.

VALERE.

La chose est superfluë.

LE BARON à Isabelle..

Peut-être que mon Fils...

ISABELLE.

Non, je suis résoluë

A ne point m'engager sans inclination.

LISETTE à Valere.

Mais voyez-la du moins. Quelle obstination!

LE BARON.

Valere, ici.

ISABELLE apercevant Valere.

Javotte!

JAVOTTE.

Eh bien?

ISABELLE.

Quelle aventure!

VALERE reconnoissant Isabelle.

Que vois-je!

LISETTE.

Ils font tous deux une étrange figure!

Comment! se regarder sans se dire un seul mot?

(A Valere.)

Saluez donc Madame?

LE BARON.

Ah! mon Fils n'est qu'un sot.

LE MEDISANT,
ISABELLE *au Baron.*

Monfieur eft votre Fils ?

V A L E R E *à Lifette.*

Madame eft Ifabelle ?

L E B A R O N *à Ifabelle.*

Vraiment oui , c'eft lui même.

L I S E T T E *à Valere.*

Et , oui , Monfieur , c'eft elle.

I S A B E L L E *à Favotte.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.

V A L E R E.

Je ne fçais où j'en fuis.

L I S E T T E.

Oh ça , fans compliment ,

L'extafe où je vous vois , qu'eft-ce qu'il fignifie ?

Eft-ce inclination , ou bien antipathie ?

V A L E R E.

Mon cœur eft maintenant d'accord avec mes yeux ;

Et je ferois , Madame , au comble de mes vœux ,

Si l'hymen. . .

L I S E T T E.

Alte-là ? votre réponse eft claire.

Allons , Madame , à vous.

I S A B E L L E.

Je dépens de mon Frere ,

C'eft à lui , non à moi , d'ordonner de mon fort.

L I S E T T E.

(*Au Baron.*)

Ah ! voilà qui va bien. Il faut faire un effort ;

C'eft à vous maintenant à vous rendre le maître.

Ces deux personnes-ci vous font affez connoître

Qu'elles ont dans le cœur des difpofitions

A fe rendre bien-tôt à vos intentions ;

L E B A R O N *à Ifabelle.*

M'y voilà réfolu , fi vous voulez foufcrire. . .

I S A B E L L E.

Je vous ai dit , Monfieur , ce que je pouvois dire.

Je n'ai plus que mon Frere; il dispose de moi.

L I S E T T E à Valere.

L'affaire est faite, allons, donnez lui votre foi.

I S A B E L L E.

Remettons ce discours, je suis trop interdite.

Adieu.

J A V O T T E à Lisette.

Jusqu'au revoir.

L I S E T T E.

Comme elle prend la fuite!

V A L E R E.

Je vous suivrai du moins.

I S A B E L L E.

Non : je vous le défens,

Et je veux être à moi pendant quelques momens.

(Elle sort.)

S C E N E I V.

LE BARON, VALERE,
L I S E T T E.

LE BARON.
C E changement m'étonne, & votre complaisance...

L I S E T T E.

Ceci n'est point l'effet de son obéissance.

LE BARON.

Comment ?

L I S E T T E.

Je m'y connois : ils s'en vouloient d'ailleurs.

L'amour avoit pris soin de disposer leurs cœurs.

Monsieur tout interdit, la Belle aussi frappée...

C'est la Dame du Bal, ou je suis fort trompée.

V A L E R E.

E.le-même, & voilà ce qui fait que tous deux...]

LE M E D I S A N T,
LE B A R O N.

(*La Baronne entre & écoute.*)

L'aventure me charme & tient du merveilleux.
Ainsi vous n'aurez plus de peine à me complaire,
Et c'est vous qui devez disposer votre Mere.
A ne s'oposer point. . . .

V A L E R E.

Je ferai mon devoir.

Et mon penchant s'accorde avec votre pouvoir.

S C E N E V.

LE B A R O N , LA B A R O N N E ,
V A L E R E , L I S E T T E .

L A B A R O N N E .

S On pouvoir ! Qu'est ce donc que tout ceci veut
dire ?

Est-ce que contre moi tout le monde conspire ?
Avez-vous si bien fait , Monsieur mon cher Epoux,
Que vous ayiez ligué votre Fils avec vous ?

L I S E T T E *au Baron.*

Courage , l'ennemi vient vous livrer bataille ;
Défendez-vous. Frappez & d'estoc & de taille.

L E B A R O N *à Lisette.*

Ne me quitte pas.

L I S E T T E .

Non.

L A B A R O N N E .

Je vois d'où vient cela.

Vous consultez en tout cette coquine-là.
C'est elle qui vous gâte.

L I S E T T E *d'un air simple.*

Ah ! Madame , au contraire

Monsieur vouloit sans vous terminer une affaire ;
Et moi , je lui disois , qu'avant de la finir ,

Il falloit vous forcer au moins d'y consentir.

L A B A R O N N E.

Me forcer ! moi ?

L I S E T T E.

De plus , Monsieur , m'a fait entendre ,
 Qu'ayant cédé ses droits , il alloit les reprendre ;
 Que honteux qu'une Femme eût tout pouvoir céans ,
 Il vouloit à son gré marier ses Enfans ,
 Qu'il donnoit Riche-source à sa Fille , & Valere
 A sa Sœur Isabelle. Et moi , toute en colere ,
 J'ai dit... que ces projets étoient pleins de raison ;
 Mais que pour Gendre , vous , vous choisissiez Damon :
 Qu'en cela , comme en tout , vous seriez la maîtresse.

L A B A R O N N E.

Ah , je vous en répons.

L I S E T T E.

Quoi ! j'aurois la foiblesse ,
 Quand il faut établir & ma Fille & mon Fils ,
 De suivre son caprice , & non pas mon avis ?
 M'a répliqué Monsieur. J'y donnerai bon ordre ,
 Et je réglerai tout sans qu'elle y puisse mordre ;
 Ou si son arrogance ose me traverser ,
 Je sçais par quels moyens il faut la rabaïsser.

(Elle regarde le Baron.)

C'a voyons donc comment vous soutiendrez la chose ;
 Ai-je dit , mais toujours défendant votre cause.
 Monsieur a persisté. Voilà le résultat :
 Vous êtes en présence , entre vous le débat.

L A B A R O N N E.

Vraiment , je viens d'entendre un récit admirable ;

(Au Baron.)

Quoi ! tout ce qu'elle a dit seroit-il véritable ?

L E B A R O N *embarrassé.*

A peu-près.

L I S E T T E *vivement.*

A peu-près ! Je ne ments pas d'un mot.

386 LE MEDISANT,

(*Au Baron.*)

Allons donc.

LE BARON.

Eh bien oui , j'ai long-tems fait le sot ,
Mais je ne serai plus l'esclave de ma Femme :
Songez à m'obéir.

L I S E T T E.

Vous l'entendez , Madame.

L A B A R O N N E.

(*Au Baron.*)

Oui , je l'entens fort bien. Je sçais depuis long-tems ,
Que le Ciel m'a soumise à vos commandemens ;
Et contre mon avis , en Pere de famille
Vous pouvez marier Valere & votre Fille ,
Je sçaurai respecter les décrets d'un Epoux.

LE BARON.

Voilà du fruit nouveau !

L I S E T T E *à part.*

La griffe est là-dessous.

L A B A R O N N E.

Mais vous trouverez bon qu'en vous laissant le maître,
A vos yeux désormais je cesse de paroître ,
Et qu'avant d'accomplir la séparation ,
Je donne à mes enfans ma malédiction.

LE BARON.

Oh , j'empêcherai bien. . .

L A B A R O N N E *avec emportement.*

La chose est résoluë.

Il faut qu'on nous sépare , ou bien que l'on me tuë.
Oui , merci de ma vie , ou l'on m'assommera ,
Ou jamais un Mari ne me commandera.

LE BARON.

J'aime mieux mon repos que mon Fils , ni ma Fille,
Et vous laissez le soin de régler ma famille. (*Il sort.*)

L A B A R O N N E *à Valere.*

Mon Fils , gardez vous bien d'un hymen odieux ,
Ou ne vous présentez jamais devant mes yeux.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

VALERE, LISETTE.

LISETTE.

Voilà, je vous l'avouë, une maîtresse Femme!

VALERE.

Je crains peu son couroux. Dans le fond de son ame
Elle est au désespoir d'empêcher mon projet,
Et tout mon embarras vient d'un autre sujet.

LISETTE.

Damon vient.

VALERE.

Laisse-nous.

SCENE VII.

DAMON, VALERE.

DAMON.

Par quel humeur bizarre

Depuis un tems, Ami, nous deviens-tu si rare?

On a beau te chercher, on ne te trouve pas.

Quoi! la vieille Comtesse a-t-elle tant d'apas,

Qu'il faille à tes Amis te dérober pour elle?

Parbleu, j'irai tantôt lui faire une querelle.

Qu'elle permette au moins que nous t'ayons le jour.

VALERE.

Tu veux absolument donner un mauvais tour

Aux affiduitez que j'ai pour la Comtesse:

Tu sçais que ses bienfaits méritent ma tendresse.

DAMON.

Mais du moins instruits moi de vos conventions.

Il n'est rien de plus pur que ses intentions.
Elle veut que je puisse avec magnificence,
Par le bien que j'aurai soutenir ma naissance,
Et croit que me laisser , à moi seul , tout le bien,
C'en sera le plus noble & le plus sûr moyen.
Moi , pour la confirmer dans une telle idée ,
Et bannir des parens dont elle est obsédée ,
Je lui rends chaque jour mille soins assidus.

D A M O N .

Et ne lui rends-tu point quelque chose de plus ?

V A L E R E .

Tu crois ? . . .

D A M O N .

Nous sommes seuls , il faut ne me rien taire.

Parle.

V A L E R E .

Sur mon honneur , voilà tout le mystère.
Après un tel serment , tu me connois trop bien ,
Pour croire qu'en ceci je te déguise rien.

D A M O N .

Je me suis donc trompé d'une manière étrange !
Et . . .

V A L E R E .

Les mauvais esprits prennent toujours le change.

D A M O N .

Oui , ta Mere en ceci le prenoit comme moi.

V A L E R E .

Elle a pû soupçonner la Comtesse ?

D A M O N .

Oui , ma foi.

Nous en avons raillé plus de vingt fois ensemble.
La Baronne , entre nous , n'est pas ce qu'il te semble.
Son maintien réservé n'est qu'affectation ,
Et malgré tout l'éclat de sa dévotion ,
Je n'ai jamais connu Femme plus médisante :
Epoux , Enfants , Amis , Parens , sur-tout la Tante ,

Rien ne peut échaper à ses traits mordicans.
 Quoique son bien aimé, souvent à tes dépens
 Elle se divertit, & se donne carrière.

V A L E R E.

Que dit elle de moi ?

D A M O N.

Que tu tiens de ton Pere.
 Elle est au désespoir, & se veut bien du mal
 De t'avoir copié sur cet original.

V A L E R E.

Oh laissons ce sujet, & parlons d'autre affaire.
 Sur l'hymen de ma Sœur j'ai pressenti ma Mere,
 Elle est très favorable à notre intention,
 Et voit avec plaisir ton inclination.

D A M O N.

Point. Lorsque je lui dis du bien de Marianne,
 Elle applaudit tout haut, mais son cœur me con-
 damne ;

Ses discours, ses regards, tout marque son dépit,
 Et je ne puis jamais apaiser son esprit,
 Qu'en avouant qu'elle a des restes de jeunesse,
 Qu'elle mérite encor que pour elle on s'empresse ;
 Elle ajoute à cela, que le Baron est vieux,
 Qu'elle sçait un parti qui me conviendrait mieux
 Que ta Sœur ; en un mot, elle me fait entendre
 Qu'elle m'aimeroit mieux pour Amant que pour
 Gendre.

V A L E R E.

Mais quand d'autres que toi font demander ma Sœur,
 Elle refuse tout, & même avec aigreur.

D A M O N.

C'est pour dépaïser...

V A L E R E.

N'en dis pas davantage ;
 Je ne puis plus souffrir un discours qui l'outrage,
 Et tout autre que toi dans ce même moment
 Verroit à quel excès va mon ressentiment.

Tu prends le sérieux ?

V A L E R E.

Ai-je tort ? Considere

Ce qu'un pareil discours dès l'instant même opere.
J'ai cru jusqu'à présent que ma Mere m'aimoit,
Je croyois encor plus, c'est qu'elle m'estimoit;
Et tu me fais penser, juge de ma surprise,
Qu'elle ne m'aime point, & qu'elle me méprise.

D A M O N.

Oui ; mais par son portrait que je te fais ici,
En revanche tu peux la mépriser aussi.

V A L E R E.

La consolation est grande, je l'avouë,
C'est un trait merveilleux & digne qu'on le louë.
Vois jusqu'à quel point t'aveugle ton penchant,
Et rougis avec moi d'un trait aussi méchant.
Nul ne peut t'effacer par le talent de plaire,
Mais tu fais éclater un mauvais caractère ;
Je ne m'étonne plus qu'on s'empresse à te fuir,
Ton mérite ne sert qu'à te faire haïr,
Et de tous tes Amis, par un sort trop funeste,
Je suis presque le seul à présent qui te reste.

D A M O N.

Parbleu ! tu le prends-là sur un fort joli ton.
Qu'à ton âge il sied mal de faire le Caton !
C'est ce que je disois ce matin à Julie.
Valere a de l'esprit, mais son esprit ennuye ;

V A L E R E.

Je te suis obligé de ta sincérité.

D A M O N.

Tu devrois dès long tems en avoir profité.
C'est pourtant ce qu'on ose apeller médifance.
Dire sur un chacun librement ce qu'on pense ;
Chercher le ridicule, & lire au fond des cœurs ;
Peindre, ce qu'on y voit, des plus vives couleurs ;
Discerner les motifs, & peser le mérite ;

Faire la guerre aux fots , démasquer l'hypocrite ;
 Voilà ce que je fais , je ne m'en défends point ,
 Plût au Ciel que chacun m'imitât sur ce point ,
 Oui , cette liberté , cette exacte Justice
 Corrigeroit les fots , & détruiroit le vice.

V A L E R E.

Il est beau de vouloir corriger son prochain ;
 Mais pour y réussir user d'un tour malin. . . .

D A M O N.

C'est par-là qu'on corrige , autrement on ennuye.
 Tel rit quand on le prêche , & craint la raillerie ;
 Sans moi ce vieux Abbé , parent de Lyfidor ,
 Sous ses faux cheveux blonds se farderoit encor.
 Ce petit Magistrat , qui toujours pindarise ,
 Se croiroit adoré de la vieille Belise ,
 Si je ne l'eusse pas averti plaisamment ,
 Qu'elle avoit de Damis payé le Régiment.
 Un couplet de Chanson que j'ai dit dans le monde
 A fait voir de Lycas la malice profonde ,
 Et que depuis qu'il doit sa fortune à Cliton ,
 Il le fait à la Cour passer pour un fripon.
 J'ai mis ce plat Auteur qui louë à toute outrance ,
 Au point de n'imposer qu'aux benêts qu'il encense ;
 N'est-ce pas par mes traits que nos petits Marquis
 N'osent plus au Théâtre étaler leurs habits ?
 Notre jeune Lycandre avec sa face éthique ,
 Vouloit passer par-tout pour habile critique ;
 Il ne parloit jamais que d'Actrices & d'Acteurs ,
 Et d'un ton décisif il frondoit les Auteurs ;
 Par caprice il blâmoit ou bien crioit miracle ,
 Et ridiculement se donnoit en spectacle ;
 Je l'ai si bien berné , plaisanté là-dessus ,
 Qu'il s'enivre à présent & ne décide plus.
 La prude Célimene , en public vertueuse ,
 Avec son Intendant est très peu scrupuleuse :
 Le monde , à qui la Dame avoit trop imposé ,
 Par les soins que j'ai pris en est désabusé ;

C'est-là rendre au public un utile service.

V A L E R E.

Non, dis plutôt que c'est lui prouver ta malice;
Je te le dis ici pour la dernière fois,
Toi même tu te nuis bien plus que tu ne crois.

S C E N E V I I I.

M A R I A N N E, D A M O N,
V A L E R E.

M A R I A N N E.

QU'avez-vous fait, Damon, quelle est votre imprudence !

On se plaint en tous lieux de votre médisance;
Tous nos meilleurs Amis, & les vôtres aussi,
Déchaînez contre vous, viennent en foule ici,
Et font tous leurs efforts pour vous en faire exclure,

Croyant que notre hymen est prêt à se conclure.
Riche-source, offensé des discours d'aujourd'hui,
Fait agir ses parens, offensés comme lui.
Ils sont puissans, ma Mere en est intimidée,
Et pourroit à la fin être persuadée.
Mon Pere, qui tantôt n'osoit lui résister,
Prétend de son dessein la faire désister;
Et si vous n'obtenez au plutôt son suffrage,
Il pourra mettre obstacle à notre mariage.

V A L E R E.

Voilà ce qu'ont produit tes bons mots & tes traits.

D A M O N *après avoir rêvé.*

Je veux être écrasé si je médis jamais.

V A L E R E.

Ne fais point de sermens, l'effort est trop pénible:
Promets-nous seulement d'y faire ton possible.

D A M O N.

Mon possible ? Oh parbleu , je vous répons de moi ;
 Je ferois encor plus pour vous donner ma foi.
 Et d'ailleurs , je connois par mon expérience ,
 Quels inconvéniens produit la médifance.
 Tout ce que tu m'as dit n'est que trop confirmé :
 Je suis las d'être craint , & je veux être aimé.

V A L E R E.

Il ne tiendra qu'à toi , si tu tiens ta promesse.

M A R I A N N E.

C'est le plus sûr moyen de gagner ma tendresse.

D A M O N.

Et je pourrois encor médire après cela !
 Que le Ciel . . .

V A L E R E.

Doucement.

D A M O N.

Mais . . .

V A L E R E.

Demeurons-en là.

Je crains . . .

D A M O N.

De mes sermens Valère se défie ?

V A L E R E.

Oui.

D A M O N.

Si j'y manque , Ami , que je perde la vie.

Oui , je vais travailler à réparer le mal
 Que j'ai fait en suivant un penchant trop fatal.

M A R I A N N E.

Allez donc voir mon Pere , & lui faites connoître ;
 Que de vous même enfin vous vous rendez le maître.
 A gagner son estime employez vos efforts.
 Dites-lui le projet qu'en ce moment . . .

D A M O N.

Je fors
 Pour le chercher. Ami , si tes soins me secondent ,

Doutes-tu qu'à mes vœux les effets ne répondent ?

Tu connois bien ton Pere , & sa facilité

Pourroit même passer pour imbécilité.

Oui. Par son peu d'esprit , & sa foiblesse extrême,

Il ne sçait jamais prendre un parti de lui-même ;

Il veut être mené. Pour en venir à bout ,

Nous prendrons le parti de le flatter sur tout.

La louange est un mets qui le touche & l'enchanté :

Pour lui la plus grossière est la plus excellente.

D'ailleurs , il hait ta Mere ; en dire un peu de mal ,

C'est lui faire à coup sûr un plaisir sans égal.

V A L E R E.

Comment ! j'irois pour toi médire de ma Mere ?

D A M O N.

Non , je prendrai ce soin.

V A L E R E.

L'aimable caractère!

Puisque pour ton bonheur nos soins sont superflus,

Fais ce que tu voudras , je ne m'en mêle plus.

D A M O N.

J'ai tort ; mais prescrite-moi ce qu'il faut que je fasse.

Il fuit sans m'écouter. Ah ! permettez de grace ,

Que je suive ses pas , pour calmer son courroux.

S C E N E I X.

M A R I A N N E *seule.*

Q Uel Ami ! juste Ciel ! quel Amant ! quel
Epoux !

Je n'avois pû l'aimer ; mais je croyois sans crime

Lui pouvoir accorder la plus parfaite estime ;

Et je m'étois flattée au moins , en l'épousant

De conserver mon rang , & de fuir le Couvent

Mais je ne vois que trop. . . .

S C E N E X.

M A R I A N N E , L I S E T T E .

L I S E T T E .

M Adame vous demande.

M A R I A N N E .

Quoi ?

L I S E T T E .

Je parle assez haut , je crois , pour qu'on m'entende.

Je vous dis . . . Vous rêvez ?

M A R I A N N E .

Ah , j'en ai bien sujet !

L I S E T T E .

Vos vœux vont cependant avoir un plein effet :
Si vous avez Damon , n'êtes-vous pas contente ?

M A R I A N N E .

Hélas !

L I S E T T E .

Vous soupirez ? Je suis intelligente.
Ce soupir signifie un tendre souvenir.

M A R I A N N E .

Lisette , je voudrais un peu t'entretenir.

L I S E T T E .

Je le souhaite aussi , courez chez votre Mere ;
Quand vous aurez fini , nous parlerons d'affaire.*Fin du troisième Acte.*

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Oui, Monsieur, je l'ai vû tout comme je vous
vois.

LEANDRE.

Mon Pere ?

FRONTIN.

Oui.

LEANDRE.

Tu l'as vû ?

FRONTIN.

Vous mocquez-vous de moi,
De me faire vingt fois dire la même chose ?

LEANDRE.

Mon Pere est arrivé !

FRONTIN.

Mais, Monsieur, si je l'ose,
Je vous dirai tout franc que vous extravaguez.

Pourquoi m'interroger sur ce que vous sçavez ?

LEANDRE.

Je suis au désespoir.

FRONTIN.

Je n'y sçauois que faire ;
Le cas est vrai pourtant.

LEANDRE.

Que t'a-t-il dit, mon Pere ?

F R O N T I N.

Bien des choses ; d'abord il a voulu sçavoir ,
Comme vous jugez bien , si j'avois pû vous voir ;
J'ai dit que j'avois pris une peine inutile ,
Et qu'on ne vous pouvoit trouver en cette Ville.

L E A N D R E.

Qu'a-t'il répondu ?

F R O N T I N.

Rien. Il s'est mis à pleurer.

L E A N D R E.

A pleurer !

F R O N T I N.

Des deux yeux ; je puis vous assurer
Qu'il se repent bien fort de la dure contrainte ...

L E A N D R E.

Que dit-il de Lucrece ?

F R O N T I N.

A vous parler sans feinte ;

Je doute qu'il vous presse encor sur son sujet.

L E A N D R E.

Comment ! tu crois cela ?

F R O N T I N.

Je le crois , en effet.

L E A N D R E.

En sçais-tu la raison ?

F R O N T I N.

Il vient de me la dire.

Il vous souvient du jour qu'il voulut vous prescrire
Pour signer le Contrat ?

L E A N D R E.

Je dois m'en souvenir.

F R O N T I N.

Vous lui promîtes tout , pour ne lui rien tenir ;
Ce jour étant venu , vous fîtes le malade ;
On le crut , mais le soir on sçut votre escapade.

L E A N D R E.

Qu'est-il besoin ? ...

**L E M E D I S A N T ,
F R O N T I N .**

Jugez de notre étonnement ;
On vous attend un jour , deux jours , mais vainement.

L E A N D R E .

Eh bourreau ! viens au fait.

F R O N T I N .

Donnez vous patience.

Enfin , quand du retour on n'a plus d'espérance ,
Lucrece au désespoir verse un torrent de pleurs.

L E A N D R E .

Que m'importe !

F R O N T I N .

On s'empresse à calmer ses douleurs ;
La gloire l'aiguillonne , elle se tranquillise ;
Puis chante , danse , rit , à la fin vous méprise.

L E A N D R E .

Ah ! tant mieux.

F R O N T I N .

Mais l'amour rapelle son dépit ,
Qui jusques à tel point la presse , la saisit ,
Que par le prompt effet de sa noire furie . . .

L E A N D R E .

Comment donc , elle meurt ?

F R O N T I N .

Non , elle se marie.

Quel courage , Monsieur !

L E A N D R E .

Peste soit du Faquin !

J'ai craint que ce récit n'eût une triste fin.

F R O N T I N .

Vous perdre , & pour Epoux prendre un vieux asth-
matique ,

N'est-ce pas-là pour elle une fin bien tragique ?

L E A N D R E .

Mon Pere n'a plus lieu de traverser mes vœux.

F R O N T I N .

Non : mais tout est céans fort contraire à vos feux :

Damon & la Baronne ont fait le diable à quatre,
Et le Mari, dit-on, n'ose plus les combattre.

L E A N D R E.

Je le crois; mais j'espère au pouvoir de l'Amour,
Et Lifette me flatte encor d'un doux retour.

F R O N T I N.

Montrez-vous.

L E A N D R E.

Attendons.

F R O N T I N.

C'est un point nécessaire :

Car enfin, que sçait-on ? si Monsieur votre Pere,
Voyant qu'il n'a de vous aucun avis par moi,
Alloit venir ici ?

L E A N D R E.

Le crois-tu ?

F R O N T I N.

Je le crois.

Voulez-vous qu'il vous trouve en ce bel équipage ?

L E A N D R E.

Je sçaurai l'éviter, & je serois peu sage

Si je désabusois Riche-source d'abord ;

Sa poursuite céans m'est nécessaire encor.

Aux yeux de Marianne il faut enfin paroître,

Mais sans me découvrir à mon prétendu Maître.

Il vient, as-tu porté chez toi tous mes habits ?

Je te l'avois dit.

F R O N T I N.

Oui.

L E A N D R E.

Vas y donc, je te suis.



SCENE II.

LEANDRE, RICHE-SOURCE.

RICHE-SOURCE.

BRaver à tous momens un homme de ma trempe !
 Quoi ! morbleu , devant lui prétend-il que je
 rampe ,

Et se croit-il en droit de me traiter en fat ,
 Et de m'exclure ainsi pour un vieux Marquisat ?

LEANDRE.

Vous parlez de Damon ?

RICHE-SOURCE.

Ah , c'est toi , la Fontaine !

Oui , je veux m'en venger , ou mourir à la peine.
 Nous nous mesurerons. Il va voir aujourd'hui ,
 Que je suis par le cœur aussi noble que lui.

LEANDRE.

Quel est votre dessein ?

RICHE-SOURCE.

Mon dessein ? De me battre.

Un contre un , deux à deux , ou quatre contre qua-
 tre ,

Comme il voudra : je dois réparer mon honneur ,
 Et rabaisser l'orgueil de ce petit Seigneur.

Vois-tu bien cette épée ?

LEANDRE.

Ah , quelle énorme brette !

RICHE-SOURCE.

Je l'atteindrai de loin ce mignon de toilette ;
 Dès qu'il verra cette arme il parlera plus bas ,
 Je t'en répons.

LEANDRE.

Ma foi , ne vous y fiez pas.

Damon a du courage , & la plus longue épée

N'est rien , si par le cœur elle n'est secondée.

R I C H E - S O U R C E.

Du cœur ! en manque-t'on lorsque l'on est Marquis ?

L É A N D R E.

Quelquefois.

R I C H E - S O U R C E.

Je suis donc un lâche , à ton avis ?

L É A N D R E.

Non. Mais il faut un peu vous consulter vous-même.

R I C H E - S O U R C E.

Sur quoi ?

L É A N D R E.

Vous sentez vous une valeur extrême ?

L'avez-vous éprouvée en quelque occasion ?

R I C H E - S O U R C E.

Bon , je me suis battu vingt fois comme un Lion.

L É A N D R E.

L'épée à la main ?

R I C H E - S O U R C E.

Non ; mais je te proteste . . .

L É A N D R E.

Ah , c'est au pistolet.

R I C H E - S O U R C E.

Au pistolet ! La peste ,

Je crains trop l'arme à feu. J'ai fait vingt fois assaut

Contre mon Maître d'Arme & contre son Prevôt :

Je sçais pousser de Tierce , & de Quarte , & de Quinte.

L É A N D R E *mettant l'épée à la main.*

Oui : mais cet objet ci donne bien plus de crainte ,

Quand Damon en fureur s'avancera sur vous.

(*Il lui allonge une Botte , & Riche-source fuit.*)

Ah ! ah !

R I C H E - S O U R C E.

Oh ! j'ai déjà perdu tout mon courroux.

A te dire le vrai , cette pointe me choque ,
 Je sens à son aspect ma valeur équivoque :
 Qui voudra se signaler en ces nobles combats ;
 Mais quand la pointe en est , je ne m'y frotte pas.

L E A N D R E .

N'allez donc point vous battre.

R I C H E - S O U R C E .

Ah , morbleu , c'est dommage !

Car , un fleuret en main , je me sens du courage.
 Maistoi , tu me parois un fort brave garçon :
 Tu pourrois me venger.

L E A N D R E .

Et de quelle façon ,

Monsieur ?

R I C H E - S O U R C E .

J'ai mon Cousin le Comte de Bienville ,
 Qui dans peu de Province arrive en cette Ville ;
 Sa personne à coup sûr n'est point connue ici.
 T'y connoît-on ?

L E A N D R E .

Moi ? point. Quel sujet ?...

R I C H E - S O U R C E .

Le voici.

Si tu veux du Cousin faire le personnage ,
 Et t'offrir sous son nom dans un riche équipage ,
 Tu pourras à coup sûr m'être d'un grand secours :
 J'irai dire au Baron que depuis quelques jours
 Ce Cousin est ici ; & qu'ayant vû sa Fille ,
 Il brûle autant que moi d'entrer dans sa famille :
 Que ma seule poursuite arrêtoit son dessein.
 Mais que , comme je vois que je m'empresse en vain ,
 Que pour moi Marianne a de la répugnance ,
 Que d'ailleurs mon Cousin est de haute naissance ,
 Riche , bien fait , j'ai pris la résolution
 De lui céder ma place & ma prétention.

L E A N D R E .

Qu'en résultera-t'il ?

Le Baron est facile ;

Il a puira d'abord le Comte de Bienville.
Tu paroîtras. Damon , enragé contre toi ,
Prétendra te traiter comme il m'a traité , moi :
C'est alors qu'il faudra signaler ta vaillance ,
Le rosser comme un Diable , & hâter ma vengeance.

LEANDRE.

Ce projet me paroît assez bien inventé.

RICHE-SOURCE.

Il ne tiendra qu'à toi qu'il soit exécuté.

LEANDRE.

J'y consens volontiers.

RICHE-SOURCE.

Que ma joye est extrême !

LEANDRE.

Vous servir en ceci , c'est me servir moi-même.

RICHE-SOURCE.

Pourquoi ?

LEANDRE.

Vous en sçauvez quelque jour la raison.

Je vais me préparer. Allez voir le Baron ;
Il faut tout au plutôt entamer cette affaire.
Vantez bien le Cousin.

RICHE-SOURCE.

C'est ce que je vais faire.

SCENE III.

LEANDRE , VALERE.

J'AI pu VALERE *entre en rêvant.*
lui pardonner ! Ah ! je dois en rougir.

LEANDRE *sans le voir.*

A Marianne enfin je puis me découvrir
Sans que l'on me connoisse , & toute ma ressource . . .

404 L E M E D I S A N T ,
V A L E R E *aperçoit Leandre.*

Que cherchez-vous ici ?

L E A N D R E .

Monseigneur de Riche-source ;

Mon Maître.

V A L E R E .

Comment , vous êtes son Valet ?

L E A N D R E .

Oui , Monsieur.

V A L E R E .

Je vous plains.

L E A N D R E .

C'est sans aucun sujet.

Quoi que la servitude ait de desagréable ,
Elle n'a rien chez lui qui ne soit suportable.

V A L E R E .

Rarement de son Maître un Valet parle ainsi ;
Votre réponse veut que je m'explique ici.
Je ne vous ai pas plaint de servir un tel Maître ,
Mais je plains votre état ; & sans trop vous connoître ,
Par votre air , vos discours , je juge tout d'abord
Que vous mériteriez , sans doute , un meilleur sort.

L E A N D R E .

Vous m'honorez beaucoup. En effet , je puis dire
Que je n'étois pas né pour servir ; j'en soupire :
Mais peut-être qu'un jour je serai plus heureux ,
Et que l'amour aussi comblera tous vos vœux ,
Vous aimez Isabelle , Isabelle vous aime.

V A L E R E .

Comment le sçavez-vous ?

L E A N D R E .

Je le sçais d'elle-même ,

Ou du moins de son Frere ; & cette aimable Sœur
Vient de lui confier le secret de son cœur.
Je vous dirai bien plus.

V A L E R E .

Quoi donc ?

C'est qu'Isabelle
Avoit cru qu'aujourd'hui vous viendriez chez elle.

V A L E R E.

Ah ! faut-il qu'un Ami ! . . .

L E A N D R E.

Je vois votre embarras :
Vous ménagez Damon ; il ne mérite pas
Que pour lui vous fuyiez une aimable Maîtresse ,
Digne objet de vos soins & de votre tendresse.

V A L E R E.

Je vais lui protester . . .

L E A N D R E.

Différez un moment.

V A L E R E.

Pourquoi ?

L E A N D R E.

C'est que Clitandre est chez elle à présent.

V A L E R E.

Clitandre ?

L E A N D R E.

Il est ami de Damon : je m'étonne . . .

V A L E R E.

Je connois fort son nom , mais non pas sa personne.

L E A N D R E.

C'est ce Mari jaloux , qui , hier au soir au Bal ,
Crut qu'elle étoit sa Femme , & la traita si mal.

V A L E R E.

Ah ! qu'entens-je ?

L E A N D R E.

Il a sçu que c'étoit Isabelle ,
Et s'est venu d'abord excuser auprès d'elle.
Du fracas qu'il a fait il accuse Damon ,
Dont un avis secret l'avoit mis en soupçon :
Il dit que c'est à tort qu'on accusoit sa Femme ,
Qui s'est justifiée ; & cette jeune Dame ,
Sçachant que c'est Damon qui vouloit l'outrager ,

406 L E M E D I S A N T ,
Veut le perdre céans , afin de se vanger.

V A L E R E .

Quelqu'indigne qu'il soit de l'apui de ma Mere ,
Je m'en vais le presser d'apaiser cette affaire.
Adieu , faites qu'ici je puisse vous revoir.

L E A N D R E .

Je ressens vos bontez , & je sçais mon devoir.

S C E N E I V .

L E A N D R E , L I S E T T E .

L I S E T T E .

A H vraiment , voici bien une autre Comédie ,
Il nous vient un Mari de Basse-Normandie.
Qui diable est ce Cousin qu'on va nous presenter ?
Ce Comte de Bienville est propre à tout gâter.
Le Baron qui connoît son bien & sa naissance ,
Vient de faire serment d'user de sa puissance
Pour conclure avec lui , s'il le veut , dès ce jour ;
Et ceci pourroit bien vous perdre sans retour.
Vous deviez l'empêcher.

L E A N D R E .

L'empêcher ? au contraire ,

Je serai le Cousin.

L I S E T T E .

Vous ?

L E A N D R E .

Moi.

L I S E T T E .

J'entens l'affaire ,

L E A N D R E .

Je reviens à l'instant , gardez bien le secret ,
Et sur-tout préparez le succès du projet :
Vous sçauvez les raisons . . .

Je comprends votre adresse :
Allez , je vais sonder le cœur de ma Maîtresse.

S C E N E V.

L I S E T T E *seule.*

O N ne peut rien de mieux , & nous pourrons
sçavoir . . .

S C E N E V I.

M A R I A N N E , L I S E T T E.

A H , Lifette ! M A R I A N N E.

L I S E T T E.

Quoi donc ?

M A R I A N N E.

Je suis au desespoir ;

Tu sçais qu'on me propose un nouveau Mariage.

L I S E T T E.

Vraiment , j'y vois pour vous un fort gros avantage.

M A R I A N N E.

Du jour au lendemain je me livrerai , moi ,

Sans connoître celui qui recevra ma foi ?

L I S E T T E.

Ne vous allarmez point , je vous répons d'avance ,

Que vous aurez tous deux bien-tôt fait connoissance.

M A R I A N N E.

D'un grand nom , d'un grand bien je fais fort peu de

cas ,

Si le cœur & l'esprit ne les relèvent pas.

**L E M E D I S A N T ,
L I S E T T E .**

Trouvez-vous en Damon de quoi vous satisfaire ?

M A R I A N N E .

Lifette, avec douleur , j'y vois tout le contraire.
J'avois cru tout au moins le pouvoir estimer ,
Ayant perdu celui qui m'avoit sçu charmer ;
Mais je l'ai mal connu. Plus notre hymen s'aprête ,
Et moins je m'aplaudis d'une telle conquête.
Faut-il t'avouer tout ? je sens incessamment
Mon cœur s'intéresser pour mon premier Amant.
Je voulois par l'oubli punir le sien , Lifette ;
Mais plus il me néglige , & plus je le regrette.

L I S E T T E .

Ma foi , vous me charmez , quand vous parlez ainsi :
Peut être votre Amant n'est-il pas loin d'ici ;
J'ai des pressentimens dont je veux vous instruire ;
Et j'avois négligé tantôt de vous les dire.

M A R I A N N E .

Non : j'ai lieu de penser que Léandre me fuit ,
Lifette.

L I S E T T E .

Cependant je l'ai vû cette nuit.

M A R I A N N E .

Cette nuit ?

L I S E T T E .

En dormant. Je fais de jolis songes
Quelquefois , & souvent ce ne sont point mensonges.
Je gage qu'à l'instant je vous fais son portrait.

M A R I A N N E .

Voyons ?

L I S E T T E .

Il m'a paru fort grand & fort bien fait.

M A R I A N N E .

Bon : ensuite ?

L I S E T T E .

Il avoit une perruque blonde ,
De grands yeux , & les dents les plus belles du monde :

Une

Une bouche vermeille , un teint vif & charmant ;
 Les traits fort réguliers , un air tendre & touchant ,
 Un fort beau son de voix , une jambe très-fine ,
 Un air aisé , mais noble.

M A R I A N N E.

Ah Ciel ! je m'imagine

Que je le vois encor ; le voilà tel qu'il est.
 Te parloit-il de moi ?

L I S E T T E.

Croyez vous , s'il vous plaît ,
 Qu'il me fût aparu s'il n'eût eu rien à dire ?
 Il faut voir de quel air il contoit son martire.

M A R I A N N E.

Pour qui ?

L I S E T T E.

Pour vous , Madame.

M A R I A N N E.

Ah , douce illusion !

Mais Lucrèce ?

L I S E T T E.

Est l'objet de son aversion.

M A R I A N N E.

Il l'a donc épousée ?

L I S E T T E.

Il est vrai , par l'usage .

Que rarement l'Amour survit au Mariage :
 Mais ce n'est point cela qui vous rend votre Amant ;
 On l'a sur ce sujet pressé très-vivement :
 La veille de la nôce il s'est mis en campagne ,
 Pour venir à Paris du fond de la Bretagne.
 J'ai rêvé tout cela.

M A R I A N N E.

Que n'en vois-je l'effet ?

L I S E T T E.

Bon : j'ai songé de plus , qu'il s'étoit mis Valet ,
 Pour dépaïser ceux qui le cherchent peut être ,
 Et pour venir céans sans se faire connoître.

L E M E D I S A N T,
M A R I A N N E.

Quelle fidélité! Mais pourquoi me flâter?
Tout ceci n'est qu'un songe.

L I S E T T E.

Il peut s'exécuter.

M A R I A N N E.

Et ce Cousin, Lifette?

L I S E T T E.

Il faut vous en défaire,

A moins que, par hasard, il n'ait de quoi vous plaire.

M A R I A N N E.

Tu peux compter d'avance...

L I S E T T E.

Eh! ne jurons de rien.

M A R I A N N E.

Pourquoi?

L I S E T T E.

J'ai vû quelqu'un qui m'en a dit du bien.

M A R I A N N E.

Il n'importe.

L I S E T T E.

Et selon ce que j'en viens d'apprendre,

Il peut fort bien tenir la place de Léandre.

M A R I A N N E.

Après ce que tu fais, c'est vouloir m'outrager,

Que de croire qu'un autre...

L I S E T T E.

Et moi, je vais gager,

Que vous applaudissant de vous en voir aimée,

Si tôt qu'il paroîtra vous en serez charmée.

M A R I A N N E.

Ah! finissons, de grace, un semblable discours!

J'attendois de ta part un utile secours:

Mais puisqu'à mon amour tu te montres contraire,

J'ai honte de l'aveu que je viens de te faire.

Pourquoi de mon Amant viens-tu m'entretenir,

Si pour d'autres que lui tu veux me prévenir?

L I S E T T E.

C'est que ce Cousin-là mérite bien qu'on l'aime.

M A R I A N N E.

Non , Lifette, fût-il plus beau que l'Amour même ,
Plus charmant que Léandre , & c'est dire encor plus ,
Ses soins pour l'effacer seroient tous superflus.

L I S E T T E.

Ah vraiment s'il sçavoit ce que je viens d'entendre ,
Il auroit bien tôt pris le parti qu'il doit prendre !

M A R I A N N E.

Empêche , si tu peux , qu'il ne vienne me voir.

L I S E T T E.

Je n'en ai le dessein , ni même le pouvoir ;
Mais je vous promets bien que je m'en vais l'in-
struire.

De tout ce qu'à l'instant vous venez de me dire.

S C E N E V I I.

M A R I A N N E *seule.*

C'Est beaucoup d'avoir pû la porter à ce point ,
Et s'il est galant homme il n'insistera point.

S C E N E V I I I.

L E B A R O N , M A R I A N N E.

L E B A R O N.

M A Fille , vous sçavez quel Epoux je vous don-
ne ,

On en dit mille biens ; mais il doit en personne
Venir ici tantôt , à ce que l'on m'a dit :

Voyez s'il vous convient ; vous avez de l'esprit ,

Et vous en jugerez beaucoup mieux que tout autre ;

Ma résolution suivra de près la vôtre :
 Vous ne serez contrainte en rien sur son sujet ;
 Mais si vous le goûtez , je suivrai mon projet.
 Hors Damon que j'exclus , & que je dois exclure ,
 Sans avoir votre aveu je ne veux rien conclure.

M A R I A N N E.

Et moi , loin d'abuser de toutes vos bontez ,
 Je ne me réglerai que sur vos volontez.

L E B A R O N.

C'est bien répondre : Adieu , je sors pour une affaire,
 Où Lyfimon m'écrit que je suis nécessaire.
 Un de ses bons Amis est arrivé chez lui ,
 Et fouhaiteroit fort me parler aujourd'hui.
 Je vais voir ce que c'est , & reviens tout à l'heure.

S C E N E I X.

M A R I A N N E , L I S E T T E.

P L I S E T T E.
 Place , place au Cousin.

M A R I A N N E.

Il vient donc ?

L I S E T T E.

Oui. Je meure

Si j'ai jamais rien vû de si charmant. Ma foi,
 Si vous n'en voulez point , je le prendrai pour moi.



S C E N E X.

M A R I A N N E , L E A N D R E ,
L I S E T T E .

L E A N D R E .

DOis-je chercher , Madame , ou fuir votre présence ?

Puis je me presenter après six mois d'absence ?

M'avez vous oublié ? Me reconnoissez-vous ?

M'est-il permis encor d'embrasser vos genoux ?

M A R I A N N E .

Dans quel étonnement cet incident me plonge !

Je doute si je veille.

L I S E T T E .

Ai-je fait un bon songe ?

M A R I A N N E .

Lifette , soutiens moi.

L I S E T T E .

D'où vient cette vapeur ?

Est-ce que le Cousin vous fait si grande peur ?

L E A N D R E .

Ouvrez les yeux , Madame , ou votre Amant expire.

M A R I A N N E .

Ah , Léandre ! est-ce vous ?

L E A N D R E .

Je n'ose vous le dire.

M A R I A N N E .

C'est Léandre : Mes yeux le trouvent en vous ,

Et mon cœur me le dit par des transports si doux . . .

L E A N D R E .

O Ciel ! en ma faveur vous parle t'il encore ?

M A R I A N N E .

Je vous aime toujours.



**LE MEDISANT,
LEANDRE.**

Et moi, je vous adore.

Mais puis-je me flâter d'être cher à vos yeux,
Lorsque vous écoutez un Rival odieux ?

MARIANNE.

Mais vous, qu'un Pere avoit destiné pour un autre,
En doutant de mon cœur, me gardez-vous le vôtre ?
Etes-vous libre encor ?

LEANDRE.

J'aurois péri cent fois

Plutôt que d'obéir à de si dures loix :

Oui, je suis tout à vous.

MARIANNE.

Et moi, je vous déclare

Que je mourrai cent fois plutôt qu'on nous sépare :
Je vous vois, vous m'aimez, je vous donne ma foi,
Que nul autre que vous ne l'obtiendra de moi.

LEANDRE.

Des maux que j'ai soufferts trop douce récompense !
Vous me rendez le jour me rendant l'espérance.

LISETTE.

Comment donc, ce Cousin est Léandre en effet ?

MARIANNE.

Tu le sçavois, Lifette.

LISETTE.

Oui, vous êtes au fait.

Mon songe, que tantôt vous aviez peine à croire,
Est une vérité : voilà toute l'histoire.

Par ce détour adroit j'ai trouvé le moyen

De sonder votre cœur en vous ouvrant le sien.

Vous vous aimez toujours, la chose est très-certaine ;

Songez à vous unir par une étroite chaîne.

Mais pour venir à bout d'un si juste dessein,

Le mal est qu'il faut faire encor bien du chemin.

S C E N E X I.

M A R I A N N E , L E A N D R E , R I -
C H E - S O U R C E , L I S E T T E .

R I C H E - S O U R C E à *Marianne.*

Puisque je n'ai pas pû vous donner dans la vuë,
Vous allez demain du moins être pourvuë ;
Mon Cousin . . . Le voici ! Peste qu'il est paré !
Comment le trouvez-vous ?

M A R I A N N E .

Il est fort à mon gré.

R I C H E - S O U R C E .

Quoi ! sérieusement ?

L I S E T T E .

Oh la chose est très-sûre ;

Dès qu'on sera d'accord , ils sont prêts à conclure.

R I C H E - S O U R C E à *Marianne.*

Tout de bon ?

M A R I A N N E .

Oui , Monsieur.

R I C H E - S O U R C E .

Vertubleu , le Cousin

En peu de tems , me semble , a bien fait du chemin.

M A R I A N N E .

Vous avez des Parens d'un mérite suprême ;

A peine les voit-on , qu'aussi-tôt on les aime.

L I S E T T E .

Oh , pour cela , Monsieur est bien aparenté.

Mais n'admirez-vous pas sa générosité ?

Il vous offre sa main , ce don vous importune :

Il veut , bon-gré malgré , faire votre fortune.

Que fait-il ? il vous donne un Cousin , un Epoux ,

Que l'amour tout exprès avoit formé pour vous.

416 L E M E D I S A N T ,
En vérité , Monsieur , ce procédé m'enchanté.

 M A R I A N N E .
Vous verrez à quel point j'en suis reconnoissante ,
Et combien vos presens me sont chers.

 R I C H E - S O U R C E .

Cet aveu...

 L I S E T T E .
N'auriez - vous point pour moi quelque arriere Ne-
veu ?

J'aime bien vos Parens.

 R I C H E - S O U R C E .

L'eau te vient à la bouche.

(*A Marianne.*)

Enfin pour ce garçon vous n'êtes point farouche ?

 M A R I A N N E .

Si je l'ai pour Epoux , vous comblerez mes vœux .

 L E A N D R E *lui baisant la main.*

Vous me charmez , Madame , & je suis trop heu-
reux . . .

 R I C H E - S O U R C E *le tirant.*

Monsieur mon cher Cousin , vous allez un peu vite ;
Bride en main , s'il vous plaît , ou retournez au gîte.

 L E A N D R E .

De quoi vous plaignez vous , vous l'avez souhaité ?

 R I C H E - S O U R C E .

Oui , mais je vois ici certaine privauté
Dans un premier abord , que j'ai peine à comprendre ;
Et . . .

 L I S E T T E .

C'est la sympathie , on ne peut s'en défendre.
Il est des nœuds secrets , il est . . .

 R I C H E - S O U R C E .

J'ai le chagrin

De voir que de plein - faut on se livre au Cousin ;
Et moi , tout franc , je jouë un fort sot personnage.

 L E A N D R E *tirant Riche source à l'écart.*

Je fais bannir Damon , que faut - il davantage ?

Si vous parlez encore , adieu notre projet.

R I C H E - S O U R C E .

Mais puis-je lui laisser épouser mon Valet ?

Car au train qu'elle prend , elle est Fille à le faire.

L E A N D R E .

Ne vous allarmez pas , je conduirai l'affaire

A son point , & bien-tôt . . .

S C E N E X I I .

M A R I A N N E , D A M O N , L E A N -
D R E , R I C H E - S O U R C E ,
L I S E T T E .

D A M O N à *Marianne*.

M Es soins ont réussi ,

Valère en ma faveur s'est enfin radouci ,

Et j'ai si bien promis de ne jamais médire ,

Qu'il n'empêchera point le bonheur où j'aspire.

Que vois - je ? Riche - source est encore en ces
lieux ?

R I C H E - S O U R C E .

Oh , je ne suis pas prêt à faire mes adieux ,

Et voilà mon Cousin , qui , charmé de Madame ,

Vient aussi de lui faire un aveu de sa flâme.

Nous allons l'épouser , l'un ou l'autre s'entend ;

Car tous deux à la fois ce seroit trop.

D A M O N .

Comment !

C'est-là votre Cousin ?

R I C H E - S O U R C E .

Oui , mon Cousin lui-même ,

Beau , jeune , bien tourné , d'une valeur extrême ;

Il vous en convaincra bien-tôt par les effets.

Ah ! ah ! de vos Parens vous faites vos Valets ?
 Mais je suis maintenant au fait de cette affaire :
 Monsieur étoit Neveu de défunt votre Pere ;
 Et par cette raison je ne m'étonne pas
 Si vous l'avez tiré d'un étage si bas.
 Heureusement pour vous , il est d'une figure
 A cacher aisément une naissance obscure.
 Des Financiers Marquis j'admire le bonheur ,
 Ils ont mille Parens qui leur font peu d'honneur :
 Mais pour les déguiser leur méthode est si fine ,
 Qu'on ignore bien-tôt d'où vient leur origine.
 Cependant je suis las de pareils concurrens ;
 Renvoyez ce Marquis & ses nobles Parens :
 Ou si vous refusez de punir leur audace ,
 Je sçaurai les contraindre à me laisser la place.

L E A N D R E *fièrement.*

Doucement , s'il vous plaît, vous me connoissez mal.
 Je vous ai ce matin menacé d'un Rival ;
 Vous le voyez en moi , prêt à vous satisfaire . . .

R I C H E - S O U R C E .

Sçachez qu'il est Neveu de Madame ma Mere ,
 Noble par conséquent tout aussi-bien que vous.

L E A N D R E .

Je me ferai bien-tôt connoître aux yeux de tous ,
 Et mon nom . . .

R I C H E - S O U R C E .

Pour trancher un discours inutile ,
 C'est, Monsieur , mon Cousin le Comte de Bienville.

D A M O N .

Lui ? Comment vous osez vous donner un tel nom ?
 Vous voulez imposer à Monsieur le Baron ?
 Certes , je suis surpris d'une telle impudence ;
 Le Comte de Bienville est de ma connoissance ,
 Et nous avons servi tous deux en même tems . . .

R I C H E - S O U R C E .

Ce diable d'homme là connoît tous mes Parens.

D A M O N.

Le Comte de Bienville est un basset fort mince,
 Qui sent de deux cens pas le Noble de Province ;
 Homme de peu d'esprit , assez plein de valeur,
 Fort grand fripon au jeu , du reste homme d'honneur.
 Le voici tel qu'il est , puisqu'il faut vous instruire . . .

M A R I A N N E.

Vous aviez tant promis de ne jamais médire.
 Adieu , je ne puis plus vous voir à tous momens
 Déchirer tout le monde , & fausser vos sermens.

D A M O N.

Madame , permettez que je me justifie.

M A R I A N N E.

Vous me parlez en vain.

D A M O N.

Il y va de ma vie ;

(A Léandre)

Je ne vous quitte point. Nous nous verrons tantôt ,
 Et je sçaurai vous faire expliquer comme il faut.

L E A N D R E.

Loin de vous éviter , je m'en vais vous attendre.

S C E N E X I I I.

L E A N D R E , R I C H E -
 S O U R C E .

L E A N D R E.

Vous voyez que Damon n'a plus rien à prétendre ;
 Mais je crains la Baronne ; & pour parer ses
 coups ,

Il faut gagner Valère , & qu'il parle pour nous.

R I C H E - S O U R C E .

Comment faire ?

LE MEDISANT,
LEANDRE.

Allons voir un moment Isabelle,
Et tâchons de le faire expliquer avec elle.

RICHE-SOURCE.

C'est bien dit ; jusqu'au bout je suivrai mon projet,
Et je suis trop heureux d'avoir un tel Valet.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

QUOIQUE nous ne puissions encor bien nous
connoître,

Et que notre amitié ne fasse que de naître,
Je vous dirai pourtant qu'en cette occasion
Vous marquez trop de crainte & trop d'affliction.

LE MARQUIS.

Puis je trop m'affliger, lorsque je considère
Que ma dureté seule a causé ma misère,
Et le malheur d'un Fils qui méritoit d'avoir
Un Pere qui sçût mieux user de son pouvoir ?
Ah ! j'ai trop mérité la douleur qui m'accable !
Il aimoit votre Fille autant qu'elle est aimable ;
Pour vaincre, pour forcer son inclination,
J'ai tout fait, tout tenté : Vaine précaution !
Il m'a trompé ; mais loin de blâmer sa conduite,
Je conviens qu'il me rend les maux que je mérite.

LE BARON.

J'espère que bien-tôt vous en verrez la fin.

LE MARQUIS.

Puisqu'il n'est point céans, vous l'espérez en vain ;
A d'éternels regrets sa fuite me condamne.

LE BARON.

Je vais sur ce sujet parler à Marianne :
Elle sçait que ma Femme a fait choix de Damon.

422 L E M E D I S A N T,
Et veut le soutenir contre droit & raison :
Ce motif a pû seul l'engager au silence ;
Et Léandre d'ailleurs craignant votre vengeance ,
A pû venir céans , & se cacher si bien ,
Qu'ils se soient vûs tous deux sans qu'on en ait sçu rien.

L E M A R Q U I S.

Plût au Ciel !

L E B A R O N.

Je m'en vais éclaircir ce mystère :
Pour en venir à bout je sçais ce qu'il faut faire.

L E M A R Q U I S.

Moi, je vais un moment rejoindre Lysimon ,
Nous reviendrons ensemble.

L E B A R O N.

Allez.

S C E N E I I.

L E B A R O N , D A M O N.

D A M O N *à part.*

C'Est le Baron.

Je veux adroitement gagner sa confiance.

(*Au Baron.*)

Puis je vous demander un moment d'audience ,
Monsieur ?

L E B A R O N.

(*A part.*)

Très volontiers. J'entrevois son dessein.
Il veut me régaler aux dépens du prochain.

D A M O N.

J'ai toujours eu pour vous un dévouement sincère ,
Et vous respecte encor comme mon propre Pere.

L E B A R O N.

Très-obligé, Monsieur.

C O M E D I E
D A M O N.

423

Vous le méritez bien.

L E B A R O N *à part.*

Il a beau me flâter, il n'avancera rien.

D A M O N.

En effet, qui pourroit n'en user pas de même ?

On voit briller en vous un mérite suprême.

Tout ce que vos Ayeux ont eu séparément,

L'honneur, la probité, l'esprit, l'entendement,

La droiture du cœur, la vertu, le courage;

Tout cela forme en vous un parfait assemblage,

Qui vous fait en tous lieux à tel point admirer,

Qu'un flâteur sur cela ne peut exagérer.

L E B A R O N *à part.*

Ce discours jusqu'ici ne peut blesser personne.

D A M O N.

Quoique vous rejétiez tout l'encens qu'on vous donne,

Que votre modestie une fois seulement,

De ce que vous valez convienne franchement.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je sçais qu'on l'irrite,

Dès qu'on veut devant vous louer votre mérite ;

Mais il faut, dût sur moi tomber votre courroux,

Que je vous dise ici ce que j'admire en vous.

L E B A R O N *à part.*

Ce garçon-là vraiment a de la politesse.

(*Haut.*)

Finissez votre éloge.

D A M O N.

Oh ! je ne puis sans cesse

Me priver du plaisir d'encenser vos vertus.

L E B A R O N.

Vous vous êtes bien tard avisé là-dessus.

D A M O N.

C'est que . . .

L E B A R O N.

Je sçais fort bien que vous aimez ma Fille :

Vous avez jusqu'ici ménagé ma Famille ;

A ma Femme sur-tout vous faites votre cour ;
Vous ne m'avez pas dit un mot jusqu'à ce jour.

D A M O N.

Je craignois d'offenser Madame la Baronne.

L E B A R O N.

Comment donc l'offenser !

D A M O N.

O l'étrange personne !

Veut-on marquer pour vous quelque ménagement ,
C'est vouloir encourir tout son ressentiment ;
Vous lui laissez ici l'autorité suprême ,
On cherche son apui ; blâmez vous en vous même.

L E B A R O N.

(*A part.*) (*Haut.*)

Il a parbleu raison. Je suis un pauvre esprit.

D A M O N.

C'est ce qu'à tout moment la Baronne me dit.

L E B A R O N.

L'insolente !

D A M O N.

Après tout. Est il rien plus infame ,
Que d'être absolument gouverné par sa Femme ?
C'est l'unique défaut que je voyois en vous.
J'en ai gémi cent fois. Il me sera plus doux
De tenir mon bonheur d'un homme respectable ,
Monsieur , que d'une Femme aussi déraisonnable.

L E B A R O N.

Vous la connoissez bien !

D A M O N.

Si je la connois , moi ?

Voulez-vous que je parle ici de bonne foi ?

L E B A R O N.

Vous me ferez plaisir.

D A M O N.

J'entrevois avec peine

Jusques où vont pour vous son mépris & sa haine.
A toute heure du jour elle médit de vous.

Cela me met souvent dans un si grand couroux...

L E B A R O N.

C'est un Diable.

D A M O N.

Il est vrai. Je lui faisois entendre.

Qu'il falloit votre aveu pour être votre Gendre.

Son orgueil fut si bien piqué de ce discours,

Que nous fumes broüillés pendant deux ou trois
jours ;

Et je ne pus jamais finir notre querelle ,

Qu'en avoüant tout net que vous dépendiez d'elle ;

Bien résolu pourtant de ne conclure point,

Si je n'obtenois pas votre aveu sur ce point.

L E B A R O N.

C'est que vous sentez bien qu'au fond je suis le maître.

D A M O N.

Non, vous ne l'êtes pas, mais vous devriez l'être.

L E B A R O N.

Me diriez-vous cela devant ma Femme.

D A M O N.

Bon !

Je ferois dès l'instant exclus de la maison.

Sur ses droits prétendus vous sçavez qu'elle est vive ;

Et par droit de *Dévot* elle est vindicative.

Quelle dévotion qui ne peut corriger

La colére, l'orgueil, l'ardeur de se venger !

Qui ne met dans l'esprit, égards, ni bienféance,

Foule aux pieds les devoirs, usurpe la puissance,

Et qui n'a d'autre effet qu'un grave extérieur,

Laisant les passions les maîtresses du cœur !

L E B A R O N.

La voilà trait pour trait.

D A M O N.

Si cela vous irrite...

L E B A R O N.

Oh, point ; vous la louez comme elle le mérite.

Si je puis une fois faire un effort sur moi,

426 L E M E D I S A N T ,
Je la rangerai bien.

D A M O N .

Vous m'excusez , je crois ,
De ce que je me prête à son humeur bizarre ,
Puisque mes sentimens , qu'ici je vous déclare ,
Sont tels que vous devez en être satisfait.

L E B A R O N .

Oui , Monsieur , j'en serois fort content en effet ;
Et je sens que bien-tôt vous m'aurez gagné l'ame ,
Si vous ne médifiez jamais que de ma Femme.

D A M O N .

Oh , je ne médis plus , j'ai pris cela sur moi.

L E B A R O N .

Et que faites vous donc ? parlons de bonne-foi.
Jamais où vous serez on ne vivra tranquille.
Ma Femme ne veut point du Comte de Bienville ,
Elle vient même encore de me jurer tout net ,
Qu'elle ne démordroit jamais de son projet ;
Pour ne point m'emporter j'ai gardé le silence ,
Mais à la fin , parbleu , je perdrai patience.
Pour ne nous point forcer à quelque éclats fâcheux ,
Daignez porter ailleurs & vos soins & vos vœux ;
C'est moi qui vous en prie , & qui vous fais excuse ,
Si . . .

D A M O N .

Mais puis je souffrir qu'un fripon vous abuse ?

L E B A R O N .

Comment donc , on m'abuse ?

D A M O N .

Oui , je puis le prouver ,
Et je le prouverai , quoi qu'il puisse arriver.
Ce Cousin prétendu qu'on vous offre pour Gendre ,
Sous un nom supposé cherchoit à vous surprendre.
Moi , qui connois le Comte , & qui l'ai vû cent fois ,
J'ai confondu tantôt l'Imposteur , & je vois . . .

L E B A R O N .

Oh , oh ! quel homme donc est-ce que ce peut être ?

D A M O N.

Je ne sçais , mais dans peu je prétends le connoître ,
 Cependant , ce qui doit vous surprendre aujourd'hui ,
 Marianne paroît avoir du gout pour lui :
 L'intrigue à débrouïller est assez difficile ;
 Mais enfin ce n'est point le Comte de Bienville.

L E B A R O N.

Certes , vous me donnez un avis important ,
 Adieu , Monsieur , j'en vais profiter à l'instant.

(A part.)

C'est notre jeune Amant , je n'en fais aucun doute.

(Il sort.)

S C E N E I I I.

D A M O N *seul.*

J'Ai le plaisir au moins de les mettre en déroute.
 Le bon homme a saisi l'avis avec ardeur.

S C E N E I V.

D A M O N , L A B A R O N N E.

M D A M O N.
 Adame , vous sçauvez.

L A B A R O N N E.

Ecoutez-moi , Monsieur.

Ma Fille . . . je n'ai pas la force de le dire . . .
 Asseyons-nous de grace , il faut que je respire.

(Ils s'assoyent.)

D A M O N.

Qu'a donc fait Marianne ?

L A B A R O N N E.

Ah , j'en mourrai , je crois.

L E M E D I S A N T,
D A M O N.

Vous m'effrayez beaucoup.

L A B A R O N N E.

Croirez-vous, Monsieur ?...

D A M O N.

Quoi ?

L A B A R O N N E.

Qu'elle vient de me dire, à moi, qui suis sa Mere..

Oh, je l'assommerois, tant je suis en colere.

D A M O N.

Qu'a-t-elle dit enfin, ne puis je le sçavoir ?

L A B A R O N N E.

Que son Pere céans avoit un plein pouvoir.

D A M O N.

Son Pere ? Quel blasphême !

L A B A R O N N E.

Et qu'en Fille bien sage

Elle avoit résolu, touchant son Mariage,

De suivre ses avis & son intention.

Est-ce donc là le fruit de l'éducation

Que j'ai toujours pris soin de lui donner moi-même ?

S C E N E V.

VALERE, LA BARONNE, DAMON.

L E V A L E R E *à part.*
LE voici justement, & ma joye est extrême
De les trouver ensemble. Il faut les écouter.

D A M O N.

Plus que jamais, Madame, il faut leur résister.

L A B A R O N N E.

De mon autorité je me verrois déchuë !

Un Mari m'ôteroit la puissance absoluë !

D A M O N.

Gardez-vous de souffrir un affront si sanglant.

Par bonheur le Baron est un homme indolent.

L A B A R O N N E.

Que trop.

D A M O N.

Depuis dix ans il radote , & surpasse
Tous ceux...

L A B A R O N N E.

Depuis dix ans ? Ah ! vous lui faites *grace*.
Il radote , Monsieur , du moment qu'il est né.

D A M O N.

Jusques à ce moment vous l'avez gouverné ;
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il veut faire le *Maître*,
Quoiqu'il s'y prenne mal en effet , il croit l'être.

L A B A R O N N E.

Il croit l'être ?

D A M O N.

Il affecte un air de gravité ,
Et vient de me parler d'un ton d'autorité...

L A B A R O N N E.

D'autorité ?

D A M O N.

Comment ! il faut l'entendre dire.

L A B A R O N N E.

Que dit-il ce vieux fou ?

D A M O N.

Bon , il n'en faut que rire.

L A B A R O N N E.

Mais enfin ?

D A M O N.

Qu'il prétend vous matter à tel point ,
Que même devant lui vous ne parlerez point.

L A B A R O N N E.

Je ne parlerai point ? ô le plaissant visage !

D A M O N.

Prétendre faire taire une Femme si sage !

L A B A R O N N E *se levant avec fureur*.

Allons , Monsieur , allons.

LE MÉDISANT,
D A M O N.

Où voulez-vous aller ?

L A B A R O N N E.

Où ? chercher mon Epoux & ne point déparler.

(Elle retombe dans le fauteuil.)

Je vois trop d'où lui vient une telle insolence,
Mes Enfans l'ont gâté par leur obéissance ;
C'est d'eux que vient l'affront qu'on me fait au-
jourd'hui.

D A M O N.

Ils n'ont aucun respect ni pour vous , ni pour lui,
Et leur obéissance est une hypocrisie ,
Pour mener leurs desseins selon leur fantaisie.
Valère vous méprise , & vous l'avez gâté.
Pour moi , d'un tel Ami je suis fort dégoûté.
Il adore Isabelle.

L A B A R O N N E.

Ah , l'indigne !

D A M O N.

Et je gage

Qu'il prétend malgré vous faire ce mariage.
Il me l'a dit.

L A B A R O N N E.

Aimer une Fille sans nom !

D A M O N.

Cette Fille de plus est fort sotte , dit-on ;
Mais sotte glorieuse , & qui , sous un air prude ,
Cache une humeur fort libre , un esprit aigre & rude,
Qui vous contredira du matin jusqu'au soir ,
Et qui , par ses grands biens , prétendra vous valoir.

L A B A R O N N E.

Ah , que l'humeur Bourgeoise est ici bien dépeinte !

D A M O N.

Pour Marianne , il faut que j'en porte ma plainte.
Je l'aime , & ses défauts n'ont point trompé mes yeux ;
C'est un esprit changeant , léger , capricieux.
Elle a fait voir tantôt son ame toute nue ;

Un Valet déguisé lui donne dans la vûë ;
S'il s'offroit un Parti d'un étage plus bas ,
Je pense que pour elle il auroit plus d'apas.

L A B A R O N N E.

Mais n'est-ce point plutôt un Gendre qu'on suppose
Pour nous dépaïser ? Examinons la chose.

Je soupçonne en ceci quelque dessein secret ,
Lifette aura sans doute inventé ce projet ;
Et mon Mari n'osant aller à force ouverte ,
Ils sont tous de concert. . .

D A M O N.

L'intrigue est découverte ;

C'est cela justement.

L A B A R O N N E.

Je vous rejoins dans peu :
Je vais pourvoir à tout , & nous verrons beau jeu.

S C E N E V I.

D A M O N , V A L E R E.

T D A M O N.
E voilà ! d'où viens-tu ?

V A L E R E.

J'écoutois.

D A M O N à part.

Ah , qu'entends-je !

V A L E R E.

Vous nous avez à tous départi la louange.
Le portrait d'Isabelle est d'un beau coloris ,
Et celui de ma Sœur m'a frappé , m'a surpris.
Tous vos coups de pinceau sont autant de miracles.

D A M O N.

Comme de toutes parts on me fait mille obstacles....

V A L E R E.

De vos nouveaux sermens voilà donc tout l'effet ?

432 **L E M E D I S A N T,**
Pour le coup nous romprons.

D A M O N.

Comment donc ?

V A L E R E.

C'en est fait,

Je vais offrir ma main à l'aimable Isabelle.

D A M O N.

Tu cherchois un prétexte à me faire querelle :
Le voilà , je t'ai mis au comble de tes vœux.

V A L E R E.

C'est moi qu'il faut blâmer ?

D A M O N.

Le fait n'est point douteux :

Ton cœur me sacrifie à ce qu'il trouve aimable,
Et s'il n'aimoit pas tant , je serois moins coupable.

V A L E R E.

Quoi ! vous osez encore ? . . .

D A M O N.

Finissons : aussi-bien

J'appréhende l'effet d'un pareil entretien.

Contre moi vous formez une secrète ligue ;

Mais nous aurons bien-tôt démêlé cette intrigue.

Malgré tous vos efforts , en dépit de ta Sœur ,

J'espère que bien-tôt j'en serai possesseur ,

Puisque tout me trahit , mon Ami , ma Maîtresse ,

Plus de ménagement , plus de délicatesse.

Adieu Valere.

V A L E R E.

Adieu.



CENE

SCÈNE VII.

VALÈRE *seul.*

Non, non, plus de retour,
Une telle amitié doit céder à l'amour.

SCÈNE VIII.

VALÈRE, LISETTE.

LISETTE.
D'Amour fort d'avec vous, il se plaint, il murmure;
Qu'est-ce qui s'est passé?

VALÈRE.

Lisette, je te jure,
Que de lui pour jamais me voilà dégagé.

LISETTE.

J'entends: ce galant homme a reçu son congé.

VALÈRE.

Tu l'as dit. J'abandonne un Ami de la sorte.

LISETTE.

Il n'a donc qu'à chercher le chemin de la porte.
Tantôt en bonne forme, & très-distinctement,
Nous l'avons régalé du même compliment.
Si Madame pouvoit...

VALÈRE.

J'ai du crédit sur elle,
Je la détromperai. Je cours chez Isabelle,
Et veux...

LISETTE.

Pour la trouver vous n'irez pas bien loin,
Elle est chez votre Sœur. Nous avons pris le soin.

434 L E M E D I S A N T,
De lui rendre visite ; & l'avons amenée
Pour venir avec nous passer l'après dînée.

V A L E R E.

Je vois bien que le Ciel la destine pour moi.
Et je vais lui offrir , & mon cœur , & ma foi.

S C E N E I X.

J A V O T T E , L I S E T T E.

E Nfin me voilà seule avec vous , je respire.

L I S E T T E.

Comment donc ? Avez-vous quelque chose à me dire ?

J A V O T T E.

Oui , je veux vous parler sur l'état où je suis.
L'amour me cause bien du trouble & des ennuis.

L I S E T T E.

Diantre !

J A V O T T E.

Vous me voyez dans une peine extrême.
Je suis jalouse.

L I S E T T E.

Oh , oh ! de qui donc ?

J A V O T T E.

De vous même.

Tantôt en me parlant vous m'avez plû d'abord ,
Mais je suis sur le point de vous haïr bien fort.

L I S E T T E.

L'aveu n'est point fardé. D'où viendrait cette haine ?

J A V O T T E.

Perfide ! vous m'avez enlevé la Fontaine :
Je le cherche par-tout , mais envain , & je vois . . .

L I S E T T E.

Quoi donc ! Suis-je obligée à vous le trouver , moi ?

S C E N E X.

MARIANNE, ISABELLE, VALERE,
LISETTE, JAVOTTE.

DE QUOI s'agit-il donc ?
VALERE.

LISETTE.

D'une importante affaire,

Et je vais en deux mots découvrir le mystère.

Javotte vient ici de me faire un apel ;

Il n'a tenu qu'à moi de me battre en duel.

VALERE.

Tu railles.

LISETTE.

Non, ma foi : La chose est sérieuse,

D'un jeune adolescent Javotte est amoureuse ;

Elle croit que je veux lui dérober son cœur

Et me le redemande avec beaucoup d'ardeur.

VALERE.

Laissons ce badinage, & parlons d'autre chose,

Madame accepte enfin l'hymen qu'on lui propose,

Je touche au doux instant qui doit combler mes vœux,

Lifette, si ma Sœur veut bien me rendre heureux.

LISETTE.

Il s'agit d'épouser le Frere de Madame ?

VALERE.

C'est le prix qu'elle met au bonheur de ma flâme :

Mais ma Sœur se refuse à nos communs souhaits.

LISETTE.

Dame écoutez, chacun songe à ses intérêts,

Vous avez vos raisons, & nous avons les nôtres.

Mais il faut accorder les unes & les autres :

Et voici votre Pere, avec qui nous verrons

De quel biais en ceci nous nous ajusterons.

S C E N E X I.

LE BARON, LE MARQUIS,
 MARIANNE, ISABELLE,
 VALERE, LISETTE,
 JAVOTTE.

LE BARON *au Marquis.*

Où , tout ce qu'il m'a dit a beaucoup d'aparence,
 Et l'on peut . . .

LE MARQUIS.

J'en conçois quelque foible espérance,
 Mais ne nous flattons point , & tâchons de sçavoir..

MARIANNE *apercevant le Marquis.*

Ah, Lisette!

LISETTE.

Quoi donc ?

MARIANNE.

Je suis au désespoir.

Tout est perdu ! Je vois le Pere de Léandre.

VALERE.

Que craignez-vous , ma Sœur ?

LISETTE.

Ah ! vous allez l'apprendre.

LE BARON *au Marquis.*

Voici ma Fille.

LISETTE *à Marianne.*

Il faut user d'adresse ici.

Laissez moi , s'il vous plaît , ménager tout ceci.

LE MARQUIS *au Baron.*

Je n'ose l'aborder.

MARIANNE.

Que je crains sa présence !

I S A B E L L E à *Javotte.*

Du trouble où je les vois que faut il que je pense ?

L E B A R O N.

Aprochons.

L E M A R Q U I S à *Marianne.*

Vous voyez un Pere malheureux,

Dont l'injuste caprice a traversé vos vœux ;

Mais si le repentir peut adoucir la haine ,

Vous devez m'excuser & terminer ma peine.

Contre moi vos apas ont révolté mon Fils ,

Il me craint , il me fuit : Je n'en suis point surpris.

Qui vous aime une fois doit vous aimer sans cesse.

J'approuve que mon Fils vous marque sa tendresse ,

Qu'il abandonne tout pour vous chercher ici ;

Mais de son sort au moins que je sois éclairci ;

C'est de vous seulement que je pourrai l'apprendre.

L E B A R O N.

C, a ma Fille , parlez : avez-vous vû Léandre ?

M A R I A N N E.

Je pourrois...

L I S E T T E.

Doucement. Qu'avez-vous résolu ?

Nous avons vû Léandre , & ne l'avons pas vû.

L E B A R O N.

Que veut dire cela ?

L I S E T T E.

La chose est toute claire.

Si Monsieur avec nous veut entrer en affaire ,

Nous avons vû Léandre , & nous le ferons voir ;

Mais s'il veut contre nous user de son pouvoir ,

Nous ne l'avons pas vû : n'est-il pas vrai , Madame ?

L E M A R Q U I S.

Vous me voyez tout prêt à couronner sa flâme ,

Et je ferai , Madame , au comble de mes vœux ,

Si l'on veut consentir à vous unir tous deux.

L I S E T T E.

Point de surprise au moins.

LE MEDISANT,
LE MARQUIS.

Vous verrez par l'issue...

L I S E T T E.

Il viendra donc bien-tôt s'offrir à votre vûë,
Et dès qu'il apprendra ce doux consentement,
Vos yeux seront témoins de son ravissement.

LE MARQUIS.

Qu'on le cherche, de grace.

L I S E T T E.

Il n'est pas loin. Peut-être

Viendra-t-il de lui-même. Il est avec son Maître.

LE MARQUIS.

Son Maître ?

L I S E T T E.

Oui, vraiment : c'est un fort bon Valet,
Monsieur de Riche-source en est très-satisfait.

I S A B E L L E.

Que dit-elle ?

L I S E T T E à Isabelle.

Sçachez, pour vous tirer de peine,
Que le Fils de Monsieur est votre la Fontaine.

I S A B E L L E.

Quoi ! se faire Valet ? ...

L I S E T T E.

Oui, Valet pour l'amour ;

Allez, vous l'allez voir plus beau que le beau jour.

J A V O T T E.

Vraiment, me voilà bien.

L I S E T T E au Marquis.

Tenez, voici Javotte,

Qui prétend l'épouser.

J A V O T T E.

Je ne suis pas trop sotté.

S C E N E X I I.

LE BARON , LE MARQUIS , VALERE ,
 MARIANNE , ISABELLE , LISETTE ,
 JAVOTTE , RICHESOURCE .
 L É A N D R E .

S RICHESOURCE *au Baron.*
 Serviteur. Le Cousin va paroître à vos yeux ,
 Et si vous l'honorez d'un accueil gracieux ,
 Nous chasserons Damon , ou je me donne au diable ,

L É A N D R E *au Baron.*

Mon Cousin m'a flatté d'un accueil favorable ,
 Et je viens vous marquer. . . Ah Ciel !

L E M A R Q U I S .

Me fuyez-vous ?

Léandre , mon cher Fils.

L É A N D R E .

Puisque d'un nom si doux
 Vous m'honorez encore , il m'est permis , mon Pere ,
 D'espérer de fléchir enfin votre colere.

(*Il se jette à ses genoux.*)

En faveur de l'amour j'implore vos bontés ;
 Sans lui j'aurois toujours suivi vos volontés ;
 Mais s'il a fait le crime , il vous demande grace.

L E M A R Q U I S .

Le crime est pardonné , votre respect l'efface ,
 Embrassez-moi , mon Fils.

R I C H E - S O U R C E .

Que veut dire ceci ?

L E B A R O N .

On va vous expliquer tout ce mystère ci.
 Mais , Monsieur le Marquis , puisque sans répu-
 gnance

Vous voulez avec nous conclure une alliance. . .

**LE MEDISANT,
RICHE-SOURCE.**

Son Pere est un Marquis, je n'y comprends plus rien.

L I S E T T E.

Jusques à ce moment l'affaire tourne bien.

LEANDRE à Riche-source.

**J'adorois Marianne, & j'avois sçu lui plaire,
Au bonheur de mes feux mon Pere étoit contraire :
Pour rompre un autre hymen qu'il m'avoit proposé,
Sous l'habit de Valet je me suis déguisé,
Pardonnez-moi, Monsieur, cette feinte innocente,
Et daignez. . .**

R I C H E - S O U R C E.

**Par ma foi, la chose est trop plaisante,
Et me réjoût trop pour en être offensé.
D'ailleurs, je suis content si Damon est chassé.**

L E B A R O N.

**C'est ce que je voudrois du meilleur de mon ame ;
Mais pour y réussir il faut gagner ma Femme.
J'espere avec le tems que nous serons d'accord,
Du moins j'y veux tâcher par un nouvel effort :
Mais si j'y réussis, Valere aime Isabelle,
Voudrez-vous consentir qu'il s'unisse avec elle ?**

R I C H E - S O U R C E.

**C'est trop d'honneur pour nous, j'approuve ce des-
sein,
Si la Baronne y tope, on conclura demain.**



S C E N E X I I I.

LE BARON, LA BARONNE, VALERE,
 MARIANNE, LISETTE, JAVOTTE,
 LE MARQUIS, RICHE-SOURCE,
 ISABELLE, LEANDRE.

L A B A R O N N E.
JE me réjouis fort de vous voir tous ensemble,
 Et je vois à peu près quel sujet vous assemble.

L E B A R O N.
 Vous verrai-je toujours traverser mes desseins ?

L A B A R O N N E.
 Au contraire, je viens pour y donner les mains ;
 Et pourvû que Damon ne soit point notre Gendre,
 J'approuve tout le reste.

L E B A R O N.
 Oh, oh ! peut on apprendre
 Quel motif cause en vous un si prompt changement ?

L A B A R O N N E.
 Cette Lettre en fait voir le premier fondement,
 Elle va vous causer une juste tristesse.
 Lisez, mon Fils, elle est de ma Sœur la Comtesse.

V A L E R E lit.
Plusieurs personnes de mes Amies viennent de m'avertir, ma Sœur, des bruits affreux que Damon a répandus dans le monde, tant par ses discours, que par des Vers qui me deshonorent, & que je vous envoie, sur l'amitié que j'ai toujours eue pour Valere mon Neveu, & sur les dispositions que j'ai faites en sa faveur. J'en suis tellement saisie, que je n'ai pas la force d'aller chez vous ; mais je vous avertis d'avance, que s'il épouse ma Nièce, & que si Valere ne rompt pas avec lui pour toujours, j'ai résolu de le priver de ma succession.

L E M E D I S A N T ,
L A B A R O N N E .

Ce n'est pas tout encore , il m'attaque aussi , moi ,
Et je ne puis cacher l'avis que j'en reçois .
Je viens de voir ici la Femme de Clitandre ,
Qui , par divers écrits qu'elle vient de me rendre ,
Et par divers témoins , m'a prouvé clairement ,
Que Damon de nous tous médit également ,

(*Au Baron.*)

Il publie à la Cour , aussi bien qu'à la Ville ,
Que vous n'êtes qu'un sot & qu'un vieux imbécile ;
S'il n'eût fait que cela , le mal seroit petit ;
Mais , dire que je suis un dangereux esprit ,
Que je l'aime , & qu'afin qu'il soit dans ma famille ,
Et pour cacher mon jeu , je lui donne ma Fille :
Ah ! c'est un trait si noir , qu'il n'est point de danger
Où je ne m'exposasse afin de m'en venger .

L E B A R O N .

Vous voyez à présent qu'une mauvaise langue . . .

L A B A R O N N E .

Vous allez commencer quelque sotte harangue .

S C E N E D E R N I E R E .

L E B A R O N , L A B A R O N N E , D A M O N ,
L E M A R Q U I S , V A L E R E , L I S E T T E ,
I S A B E L L E , J A V O T T E , L E A N D R E ,
M A R I A N N E , R I C H E - S O U R C E .

A L A B A R O N N E à Damon .
AH ! vous voilà , Monsieur .

L E M A R Q U I S la retenant .

Madame , croyez-moi ,

Il fera trop puni de tout ce que je vois .
Et pour votre vengeance il suffit qu'il aprenne
Qu'il perd votre amitié , que vous fuyez la sienne ;
Que Léandre , mon Fils , qui paroît devant lui ,

A sçu plaire à Madame , & l'épouse aujourd'hui.

L E B A R O N.

Point d'explication. Pour terminer l'affaire
Suivez-moi , je vais faire avertir mon Notaire,
Et par un double hymen , que nous aprouvons tous,
Nous comblerons les vœux de ces jeunes Epoux.

(*Il sort avec le Marquis , Léandre & Marianne.*)

D A M O N à la Baronne.

Quel est donc ce discours , & que veut-on m'appren-
dre ?

L A B A R O N N E.

Allez le demander à votre Ami Clitandre ,
A sa Femme , à mon Frere , enfin à tout Paris ;
Et de ce changement vous ferez peu surpris.

D A M O N.

Je vous l'ai déjà dit , chacun ici conspire
Pour vous tromper , Madame , afin de me détruire.
Jamais

L A B A R O N N E.

Il n'est plus tems de tenir ce discours ,
Et je vous dis adieu , s'il vous plaît , pour toujours.

(*Elle sort.*)

R I C H E - S O U R C E.

Adieu , noble Marquis.

(*Il s'enfuit.*)

V A L E R E emmenant Isabelle.

Je plains votre disgrâce ;
Mais , accusez-vous seul de tout ce qui se passe.
Heureux si ce revers , qui doit vous affliger ,
D'un penchant odieux pouvoit vous corriger !

J A V O T T E.

Bonjour , Monsieur Damon.

L I S E T T E.

(*lui faisant une profonde révérence.*)

Je suis votre Servante.

D A M O N la retenant.

Tu me crois affligé ; mais , contre ton attente ,

444 **L E M E D I S A N T,**
Aprends que tout ceci ne me fait nul dépit.
Valere n'est qu'un fat, je l'ai toujours bien dit.
Son Pere est moins que rien. Pour Madame sa Mere,
Je ne suis point surpris de la voir en colere,
Car je l'ai démasquée assez habilement.
Marianne a besoin d'un Mari complaisant.
Je n'étois pas son homme : ainsi, loin qu'on m'o outrage,
Mon front, quand je la perds, se sauve du naufrage.

L I S E T T E.

Si vous êtes content, nous le sommes donc tous,
Mais faites-nous l'honneur de n'entrer plus chez
nous.

F I N.



**LE TRIPLE
MARIAGE
COMÉDIE.**

A C T E U R S

ORONTE, Vieillard.

ISABELLE, Fille d'Oronte.

VALERE, Fils d'Oronte.

CLEON, Mari d'Isabelle.

NERINE, Suivante d'Isabelle.

LA COMTESSE de la Ruffardiére.

JULIE, Femme de Valére.

CELIMENE, Femme d'Oronte.

PASQUIN, Valet de Valére.

L'ÉPINE, Valet de Cléon.

JAVOTTE, petite Fille.

TROUPE de Danseurs & de Danseuses.

La Scène est à Paris dans la Maison d'Oronte.



LE TRIPLÉ
MARIAGE,
COMÉDIE.

SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE *seul.*



NON, je ne puis être parfaitement heureux. J'avois une Femme, elle est morte. Je l'ai pleurée pour la forme, tandis que je me réjouissois en secret d'être délivré d'un Tyran qui contrôloit toutes mes actions, & qui vouloit disposer de mon cœur après vingt-deux ans de mariage. Je croyois que sa mort me laisseroit libre; je suis esclave de mes Enfants, qui m'obligent à me contraindre, & à garder des bienséances sur lesquelles je n'oserois passer sans me faire timpaniser par la Ville. J'ai un Fils plus grand que moi: Quelle mortification pour un Pere qui n'est pas dans le goût de renoncer au monde! J'ai une Fille aimable & bien faite; elle ne veut point se faire Religieuse. Il faut donc la marier. La fâcheuse nécessité pour un Pere qui aime son bien plus que sa Fille! Je tâche de les amuser encore quelque tems, pour me donner celui d'arranger mes affaires à ma fantaisie.

S C E N E I I.
O R O N T E , N E R I N E .

N E R I N E .

QU'est-ce que cela veut dire , Monsieur ? Je viens de voir là-bas je ne sçais combien de gens qui s'enyvrent. Quels gossiers ! Ils ont déjà vidé plus de trente bouteilles , & ils se plaignent qu'on les laisse mourir de soif. Qui sont donc ces gens-là ?

O R O N T E .

Ce sont des Danseurs & des Musiciens.

N E R I N E .

Il boivent comme des Templiers.

O R O N T E .

Eh bien , ne font-ils pas leur métier ?

N E R I N E .

Sur-tout quand ils boivent aux dépens d'autrui. J'aurois dû les reconnoître à cela. Mais , Monsieur , par quelle fantaisie , s'il vous plaît , faites-vous venir chez vous toute cette Troupe bachique ? Est-ce que vous donnez le Bal ce soir ?

O R O N T E .

Oui , mon enfant , je veux donner une espèce de Bal chez moi , ou plutôt un petit Concert mêlé de danse. C'est pour cela que j'ai fait venir ces Danseurs & ces Musiciens.

N E R I N E .

Envoyez donc dire qu'on leur ôte le vin : car s'ils continuent comme ils ont commencé , vous serez obligé de les faire emporter chez eux.

O R O N T E .

Va , ne te mets point en peine ; plus ils boivent , mieux ils s'accordent.

COMEDIE.
NERINE.

449

A la bonne-heure : Et comment avez-vous pû vous résoudre à faire chez vous un semblable apâreil , vous qui étiez ennemi juré de ces sortes de divertissemens ?

ORONTE.

J'ai mes raisons pour cela ; & on les sçaura , peut-être avant qu'il soit peu. D'ailleurs , comme ma Fille sort d'une longue maladie , j'ai cru qu'un petit divertissement comme celui là , contribueroit beaucoup à sa convalescence.

NERINE.

Il est vrai que la Musique & la Danse ont quelque chose de récréatif ; mais je ne crois pas que ce soit là précisément ce qu'il faudroit à Mademoiselle votre Fille , pour rétablir entièrement sa santé.

ORONTE.

Oh je te vois venir. Tu veux dire qu'il lui faudroit un Mari.

NERINE.

Sans doute ; un Mari est un baume spécifique , qui rétablit les forces d'une Fille languissante.

ORONTE.

Je connois la mienne , elle est trop vertueuse , .

NERINE.

Eh pour être vertueuse , est ce qu'on souhaite moins un Epoux ? Au contraire , c'est la vertu d'une Fille qui cause son empressement pour le mariage. Celles qui ne sont pas scrupuleuses , s'en passent bien plus aisément. Je vais vous prouver cela.

ORONTE.

Je n'ai que faire de tes preuves.

NERINE.

Suposé , par exemple , que vous ayiez un long chemin à faire pendant les chaleurs de l'Eté.

ORONTE.

Eh bien ?

450 LE TRIPLE MARIAGE,
NERINE.

Et qu'il vous soit expressement défendu de boire ,
jusqu'à ce que vous soyez arrivé au gîte , où l'on vous
attend avec d'agréables rafraîchissemens.

ORONTE.

Belle supposition !

NERINE.

N'est-il pas vrai , que si , malgré ce qui vous est
prescrit , vous entrez dans quelque Cabaret sur la
route , vous aurez moins d'empressement d'arriver ,
que si vous aviez scrupuleusement observé la dé-
fense ?

ORONTE.

J'en demeure d'accord.

NERINE.

Voilà justement le portrait d'une Fille qui s'est
émancipée. Isabelle , au contraire , est le Voyageur
qui observe la loi qu'on lui a imposée , mais que
son exactitude scrupuleuse réduit à la dernière ex-
trémité. Songez - y bien , Monsieur : on ne peut
pas toujours soutenir la soif , & il ne faut pas met-
tre une Fille dans la nécessité de se rafraîchir sur la
route.

ORONTE.

Tu as beau dire ; je ne crois point que ce soit
un pareil empressement qui ait causé la maladie
d'Isabelle.

NERINE.

Cependant les Médecins y ont perdu leur La-
tin ; & c'est plutôt par miracle que par leurs re-
mèdes qu'elle est sortie d'un état si périlleux. Je
ne l'ai point quittée. Elle soupiroit jour & nuit. El-
le répandoit souvent des larmes. Elle tomboit dans
une langueur , dans un anéantissement , qui faisoient
craindre pour sa vie. Morbleu , Monsieur , je m'y
connois : Ce sont-là les symptômes d'une maladie
dont l'amour est la cause.

ORONTE.

Tu crois qu'elle a quelque inclination dans le cœur ?

NERINE.

Je n'en doute point.

ORONTE.

Allons , allons , cela ne peut pas être. Je suis sûr qu'elle ne sçait pas même ce que c'est qu'une inclination.

NERINE.

A vingt-cinq ans elle ignoreroit cela , dans un siècle où les Filles sont si prématurées ? Eh si donc , vous n'y pensez pas.

ORONTE.

Garde - toi de lui dire un mot sur ce sujet. Tu pourrais lui faire venir des idées qu'elle n'a point du tout.

NERINE.

Oh , je gage qu'elle a l'imagination aussi vive que moi.

ORONTE.

Je vais songer à notre petit divertissement.

SCÈNE III.

NERINE *seule.*

IL a beau dissimuler ; mes discours l'ont frappé ; mais je n'ose encore espérer . . .



S C E N E I V.

I S A B E L L E , N E R I N E .

M I S A B E L L E .
 On Pere fort d'ici Que disoit-il ?

N E R I N E .

Nous avons parlé de votre maladie. Nous nous sommes réjouis de votre convalescence.

I S A B E L L E .

N'a t'il été question que de cela seulement ?

N E R I N E

Vous voulez sçavoir s'il ne parle point de vous marier ?

I S A B E L L E .

Ne devoit-il pas y penser ?

N E R I N E .

Il est vrai que vous êtes encore Fille ; & quand on l'est si long-tems , on court risque de l'être toujours. J'ai fait faire à Monsieur votre Pere de belles réflexions sur ce sujet.

I S A B E L L E .

T'a-t'il paru dans des dispositions plus favorables à mon égard ?

N E R I N E .

Point du tout. Il veut croire que vous n'êtes encore qu'un enfant , & que vous ne pensez non plus au mariage que votre petite Sœur Javotte.

I S A B E L L E .

Feuë ma Mere m'avoit bien prédit , que si elle mouroit la premiere , je courois risque de n'être mariée de long tems.

N E R I N E .

Nous ne voyons que trop l'accomplissement de sa prédiction. Mort de ma vie , Mademoiselle , il

faut faire un effort.

I S A B E L L E.

Quel effort veux-tu que je fasse ?

N E R I N E.

Déclarer vos sentimens à Monsieur votre Pere. Lui dire tout net , qu'il se trompe lourdement dans l'opinion qu'il a de vous , & que vous êtes trop honnête Fille pour pouvoir l'être plus long tems.

I S A B E L L E.

Je n'aurai jamais la force de lui faire une pareille déclaration.

N E R I N E.

Il faut donc que vous ayez la force de ne vous point marier , & d'attendre patiemment que le bonhomme soit défunt.

I S A B E L L E.

J'ai pris ma résolution sur cela.

N E R I N E.

Il y auroit encore un autre parti à prendre. Mais vous n'aurez jamais ce courage-là.

I S A B E L L E.

Quel seroit ce parti ?

N E R I N E.

De jetter les yeux sur quelque honnête homme. De convenir de vos faits avec lui , & de vous marier en votre petit particulier.

I S A B E L L E.

Tu me donnes un conseil comme celui-là ?

N E R I N E.

Ma foi , Mademoiselle , il faut s'aider dans la vie. Quand un Pere a aussi peu d'attention que le vôtre , il est permis de pourvoir soi-même à ses petites nécessitez , quand cela se fait en tout bien & en tout honneur. Vous avez beau faire la réservée , je suis sûre que vous aimez Cléon.

I S A B E L L E.

Que j'aurois de choses à te dire , si j'étois per-

454 LE TRIPLE MARIAGE,
suadée de ta discrétion !

N E R I N E.

Je suis Fille , mais je sçais garder un secret : Cependant, puisque vous en doutez , je ne veux rien sçavoir.

I S A B E L L E.

Après les preuves que tu m'as données de ton affection , je me flâte que tu ne voudras point me perdre ; car tu me perdrais en effet , si tu allois révéler ce que j'ai résolu de te confier.

N E R I N E.

Je vous jure que vos intérêts me sont plus chers que les miens.

I S A B E L L E.

Je t'avouë premierement , que j'aime Cléon de tout mon cœur.

N E R I N E.

Je m'en étois bien doutée.

I S A B E L L E.

Que je lui ai promis de l'aimer toute ma vie.

N E R I N E.

Voilà ce qu'il ne faut jamais promettre ; une Fille sur-tout ne doit jamais s'engager à cela.

I S A B E L L E.

Pourquoi ?

N E R I N E.

Parce qu'il y a cent contre un à parier , qu'elle ne tiendra point sa parole.

I S A B E L L E.

Je tiendrai la mienne à Cléon.

N E R I N E.

Vous ne voulez donc pas l'épouser ?

I S A B E L L E.

Au contraire , je lui ai juré de n'épouser jamais que lui.

N E R I N E.

Ma foi , Mademoiselle ; il y a long tems que l'Amour & le Mariage ont fait divorce , & qu'ils ont

juré de n'habiter plus ensemble. Je compte plus sur leurs sermens que sur les vôtres.

I S A B E L L E.

Cesse de plaisanter ; Cléon & moi nous trouverons moyen de les remettre en bonne intelligence.

N E R I N E.

Je le souhaite. Est-ce-là tout ce que vous avez à me dire ?

I S A B E L L E.

Je tremble à t'avouer le reste.

N E R I N E.

Oui ! oh ! j'ai bien peur que vous ne vous foyez défaltérée en chemin.

I S A B E L L E.

Qu'est-ce que cela signifie ?

N E R I N E.

Vous le sçavez : poursuivez seulement.

I S A B E L L E.

Comme Cléon est d'une naissance égale à la mienne, & que d'ailleurs il a du bien considérablement, nous convînmes qu'un de ses Amis pressentiroit mon Pere, sans lui nommer cependant la personne dont il étoit question, pour sçavoir s'il seroit disposé à me donner en mariage à un homme qui me conviendrait parfaitement.

N E R I N E.

Bon ! *Nescio vos ?*

I S A B E L L E.

Je ne sçauois te dire avec quelle dureté il répondit à l'Ami de Cléon. En un mot, il lui fit connoître, qu'il refuseroit absolument tous les partis qui se présenteroient.

N E R I N E.

Mort de ma vie, voilà un Pere qui mériteroit bien que sa Fille se mariât toute seule !

I S A B E L L E.

Aurois-tu pris ce parti ?

456 LE TRIPLE MARIAGE,
NERINE.

Moi ? Je me serois mariée dix fois pour une.

ISABELLE.

Eh bien , ma pauvre Nérine , j'ai prévenu tes conseils. Je suis la Femme de Cléon. Ce mariage s'est fait secrètement ; mais de l'aveu de ma Tante , chez qui je voyois Cléon tous les jours. Hélas , mon bonheur ne dura pas long tems. Mon Pere s'allarma des fréquentes visites que je faisois à ma Tante. Il m'ordonna de les cesser ; il défendit à Cléon de paroître céans. J'en fus au desespoir , & mon chagrin me jetta dans une maladie qui m'a pensé faire mourir.

NERINE.

Je suis ravie de sçavoir tout cela , & je veux vous aider . . . mais que vois-je ?

S C E N E V.

ISABELLE, NERINE, CLEON,
L'EPINE , *en habit de Danseurs.*

L'EPINE étant yvre.

Allons , Monsieur , du courage ; il faut faire main-basse sur ces deux Filles-là.

CLEON.

Tais-toi , Maraut , songe à demeurer dans le respect.

L'EPINE.

Ma foi , j'ai bien bû. Le respect & le vin ne vont guères de compagnie.

CLEON.

Je crains que cet yvrogne-là ne dérrange mes projets. Que je suis malheureux d'avoir besoin de toi !

ISABELLE.

Qui sont ces gens-là Nérine ?

NERINE.

N E R I N E.

Ce sont deux de ces Danseurs que Monsieur votre Pere a fait venir. Ils se sont habillez pour venir vous divertir , aparemment.

L' E P I N E.

Oui , mes Princesses , nous allons vous donner un petit moment de récréation.

N E R I N E.

Je connois ce visage-là.

L' E P I N E.

Visage ! oh , visage vous-même.

C L E O N à l'Epine.

Te tairas-tu ?

I S A B E L L E.

Qu'entens je ? C'est la voix de Cléon. C'est lui que j'aperçois. Ah Ciel !

C L E O N.

Ne vous effrayez point , ma chere Isabelle ; oui , c'est Cléon qui se presente devant vous , & qui a franchi des obstacles insurmontables pour se procurer le plaisir de vous voir.

I S A B E L L E.

Vous ne pouviez me surprendre plus agréablement. Ma joye est si grande , que j'ai peine à parler ; mais elle est cruellement traversée par la peur que j'ai que mon Pere ne vous surprenne.

C L E O N.

Ne vous allarmez pas , je vous en conjure , ce déguisement me cache si bien à ses yeux , qu'il ne soupçonnera point que je sois ici ; outre qu'il m'a vû trop rarement pour me reconnoître en cet état.

I S A B E L L E.

Et comment avez-vous fait , pour vous introduire céans ?

C L E O N.

J'ai sçu qu'il faisoit venir chez lui des Danseurs & des Musiciens. Je les ai engagez par quelque

458 **LE TRIPLE MARIAGE,**
aigent à m'y introduire comme un de leurs camarades. J'ai cru qu'il étoit à propos que l'Epine fût de la partie pour figurer avec moi. Il ne danse pas mal : Je m'en tire passablement bien , & nous devons paroître l'un & l'autre dans le petit divertissement qu'on a préparé.

N E R I N E.

Et comment l'Epine pourra t'il vous seconder ? Il est si yvre qu'il ne peut pas se soutenir.

L' E P I N E,

Que cela ne vous embarrasse point. Je n'ai jamais l'esprit si présent que quand j'ai bien bû. Ma foi , j'étois né pour être Musicien.

N E R I N E.

Il y paroît , tu t'es fort bien accommodé là-bas.

I S A B E L L E.

Cet homme-là vous découvrira infailliblement.

L' E P I N E.

Eh si donc. Est-ce que je ne sçais pas bien que Monsieur votre Pere , sauf correction , est un brutal qui ne veut pas que vous voyiez mon Maître , & que mon Maître a une rage d'amour qui l'oblige à vous voir malgré Monsieur votre Pere ! Par conséquent il faut que mon Maître vous voye , sans que Monsieur votre Pere le voye : & moi , comme un discret Confident , il faut que je vous voye tous deux sans rien voir. Allons , mes enfans , profitons de l'occasion. Voilà la partie quarrée. Faites tous deux la belle conversation , pendant que je m'amuserai avec cette friponne-là.

I S A B E L L E.

Votre Valet me cause de terribles inquiétudes.

C L E O N à l'Epine.

Maraut , si tu me fais découvrir , je te donnerai cent coups de bâton quand nous serons dehors.

(A Isabelle.)

Je ne pouvois plus vivre sans vous voir , ma chere Isabelle.

L'ÉPINE.

Ni moi , sans t'embrasser , ma chere Nérine.

CLÉON.

Puisque le Ciel me procure ce bonheur , il sera suivi de cette parfaite félicité après laquelle je soupire depuis si long-tems ; mais ne me faites plus appréhender pour votre vie , c'est la grace que je vous demande à genoux.

ISABELLE.

Oui , je vous le promets. Levez-vous , Cléon : si on vous surprenoit en cet état , tout seroit perdu.

CLÉON.

Non , je ne me relèverai point que vous ne me juiez...

NERINE.

Paix ; j'entens quelqu'un.

S C E N E V I.

ISABELLE , CLÉON , NERINE ,
L'ÉPINE , JAVOTTE.

JAVOTTE.

AH , ah , ma Sœur , je vous y attrape ! Un homme à vos genoux ! Cela est fort joli vraiment. Eh là , là , patience.

ISABELLE.

Je suis au desespoir. Elle ira tout dire à mon Pere.

L'ÉPINE.

Peste soit de la petite Carogne.

NERINE.

Que cherchez-vous ici , Mademoiselle ?

JAVOTTE.

Vous ne m'y attendiez pas. Vous avez chacun

460 LE TRIPLE MARIAGE,
le vôtre , pendant qu'on me laisse toute seule ;
moi.

I S A B E L L E.

Que voulez vous donc dire , petite écervelée ?

J A V O T T E.

Et oui , oui , petite écervelée. Ce Monsieur là
ne vous disoit pas des douceurs ? Celui-ci ne ca-
ressoit pas Nérine ? Qu'ils sont rusez !

L' E P I N E.

Parlez donc , petite Fille ; si je vous prens , je
vous donnerai le fouet.

J A V O T T E.

Le fouet ? Ah , ah ! Voyez donc.

L' E P I N E.

Oui , le fouet. Allons , qu'on m'apporte des verges
tout-à-l'heure.

J A V O T T E.

Mais voyez donc cet yvrogne - là qui veut me
donner le fouet.

L' E P I N E.

Yvrogne ! voilà une petite masque qui connoît
bien ses gens.

N E R I N E.

Ecoutez , petite Fille , n'allez pas vous aviser de
dire quelques sottises ; c'est Monsieur votre Pere qui
a fait venir ces Messieurs.

J A V O T T E.

Je sçais bien qu'il les a fait venir ; mais c'est
pour danser , & non pas pour vous faire l'amour.

I S A B E L L E.

Comment , vous avez l'insolence ?...

J A V O T T E.

Allez , allez , je commence déjà à m'y connoître.
Faire le langoureux , se jeter à genoux , baiser
tendrement les mains , lancer des regards mou-
rans ; cela s'apelle faire l'amour , car je le sçais
bien.

C L E O N.

Voilà une petite personne bien dangereuse.

J A V O T T E.

J'ai surpris aussi ce matin mon Papa qui faisoit de même.

N E R I N E.

Votre Papa ?

J A V O T T E.

Oui vraiment. Il falloit voir comme il faisoit le jeune homme. Je ne lui en ai rien dit , mais je la lui garde bonne , & je lui reprocherai cela quand je serai grande , & qu'il voudra m'empêcher d'avoir un Amant.

N E R I N E.

Voilà la plus méchante petite peste que j'aye jamais connue.

J A V O T T E.

Vous êtes bien fâchez , vous autres , de ce que je vous ai découverts ; car il ne tient qu'à moi de vous faire endêver , & de me venger de ma Sœur , qui me traite comme une enfant , & qui veut être mariée avant moi.

I S A B E L L E.

Eh bien , vous passerez la première , ne dites rien.

J A V O T T E.

Bon , je passerai la première ! Vous aurez bien cette patience-là. Allons , allons , ma Sœur , prenez vite ce Monsieur là pour votre Mari , afin qu'on me donne bien - tôt la permission d'en choisir un pour moi.

I S A B E L L E.

Ne vous ai-je pas dit que Monsieur est un Danseur , & qu'il ne me convient pas . . .

J A V O T T E.

Et oui , un Danseur. Quel Danseur !

N E R I N E.

Assurément.

462 LE TRIPLE MARIAGE,
JAVOTTE.

Il a beau se cacher avec son masque , je sçais qui il est.

I S A B E L L E.

Allez , vous êtes folle.

J A V O T T E.

Eh non , je ne l'ai pas vû là bas qui bûvoit avec les Musiciens ; je ne l'ai pas écouté , sans qu'il y prît garde : il leur disoit qu'il leur donneroit bien de l'argent ; qu'il vouloit passer pour un de leurs Camarades ; qu'il seroit si fâché , si fâché , si mon Papa le voyoit. Oh puisqu'il craint tant mon Papa , il faut que ce soit votre Amant , car mon Papa ne veut pas que vous en ayiez ; il a grand tort , car je crois que cela est fort divertissant.

I S A B E L L E.

Que je suis malheureuse !

J A V O T T E.

Allez , allez , ne craignez rien , ma Sœur ; faites vos petites affaires en repos. Je vais empêcher que mon Papa ne vienne ici quand il sera rentré ; mais à condition que vous m'aidez aussi quand je serai grande.

I S A B E L L E.

Je vous en donne ma parole.

N E R I N E.

Et moi aussi.

S C E N E V I I.

I S A B E L L E , C L E O N , L' E P I N E ,
N E R I N E.

N E R I N E.

VOilà une petite Fille qui promet beaucoup.
Un enfant de dix ans débrouiller une intrigue

aussi secrette !

I S A B E L L E.

Je vous avoue que je suis dans une véritable inquiétude , & je crois qu'après ce qui nous vient d'arriver , il est à propos que vous sortiez d'ici.

N E R I N E.

Et moi , je soutiens que cela n'est pas nécessaire. Comptez que la petite Fille ne dira rien. Ah ! qu'elle sera bonne à marier ! Que de talens elle aura pour dépaïser un jaloux ! Ce sera du bien perdu , car les Maris en ce país ci sont les meilleures gens du monde , & il ne faut pas beaucoup de finesse pour les attraper.

I S A B E L L E.

En vérité , Nérine , tu ferois bien mieux de songer à nous secourir , que de faire des réflexions aussi ridicules.

N E R I N E.

Puisque vous le voulez , je vais éclairer la petite Fille de si près , qu'elle ne parlera point à Monsieur votre Pere.

I S A B E L L E.

Je t'en aurai beaucoup d'obligation.

N E R I N E.

Par ma foi , le voici lui-même.

I S A B E L L E.

Ah ! nous sommes découverts !

L' E P I N E.

Garre les étrivières.

S C E N E V I I I.

ISABELLE, CLEON, ORONTE,
NERINE, L'EPINE.

O R O N T E.
Bonjour, ma Fille, comment te portes tu ?

I S A B E L L E.

Pas trop bien aujourd'hui, mon Pere.

N E R I N E.

Je gage que c'est Mademoiselle Javotte qui vous envoie ici.

O R O N T E.

Au contraire, elle ne vouloit pas que j'y vinisse. Elle m'a dit qu'Isabelle étoit sortie avec toi, pour aller faire quelques emplettes au Palais.

N E R I N E.

C'est que nous avons parlé de cela devant elle; mais Mademoiselle a changé de résolution, parce qu'elle est un peu indisposée, & comme elle a beaucoup de goût pour la danse, j'ai fait venir ici ces Messieurs, pour la réjouir en attendant votre petit divertissement.

O R O N T E.

Tu as fort bien fait.

N E R I N E.

Ils se sont habillez pour rendre la chose plus touchante.

O R O N T E.

Ils ont fort bon air l'un & l'autre.

L' E P I N E.

Monfieur, fans vanité, nous sommes assez bien campez sur nos jambes.

(Il tombe sur Oronte.)

O R O N T E.

Pas trop bien , à ce qu'il me paroît.

N E R I N E.

Ils sont si yvres tous deux , qu'ils n'ont pas la force de former un pas. Je vous avois bien prédit que cela arriveroit.

L' E P I N E.

Franchement , Monsieur Oronte , vous avez bien le meilleur vin qui soit dans Paris ; & si je n'étois pas aussi sobre que je suis , je m'en serois donné jusqu'aux gardes.

O R O N T E.

Il me semble que vous ne l'avez pas trop épargné.

L' E P I N E.

C'est pour vous mieux divertir. Le vin me donne une force , une souplesse . . . Voulez-vous danser une petite Entrée avec moi , Monsieur Oronte ?

O R O N T E.

Non , mon enfant , vous ferez mieux d'aller dormir , en attendant que la Compagnie soit venue.

L' E P I N E.

Vous êtes homme de bon conseil. Tope à dormir.

O R O N T E.

Je crois que l'autre n'est pas si yvre que celui-ci , car il ne dit mot.

L' E P I N E.

Il n'en pense pas moins. Mon Maître a le vin triste.

O R O N T E.

Comment donc son Maître ?

L' E P I N E.

Eh oui , parbleu , je ne suis que son Prévôt , afin que vous le sçachiez. C'est le premier homme du monde ; & si vous voulez , il montrera à danser à Mademoiselle votre Fille.

466 LE TRIPLE MARIAGE,
ORONTE à Isabelle.

Serois-tu dans le goût d'apprendre de lui ?

ISABELLE.

Je n'osois vous le proposer, mon Pere : mais si vous y consentiez, cela me feroit le plus grand plaisir du monde.

ORONTE.

J'y consens volontiers. Je vous retiens pour montrer à ma Fille : elle a déjà de bons principes.

L'EPINE.

Tant pis. Mon Maître veut toujours commencer ses Ecolieres.

CLEON *faisant l'ivrogne.*

Ne vous mettez pas en peine ; je lui donnerai toute ma science.

ORONTE.

Et le plutôt que vous pourrez, je vous en prie. Je viens de prendre la résolution de la marier, & je veux qu'elle danse à sa Nôce.

NERINE.

Et à qui la donnez vous, s'il vous plait ?

ORONTE.

A un de mes meilleurs Amis, avec qui j'ai étudié autrefois.

NERINE.

Avec qui vous avez étudié ? Fi donc, vous vous mocquez.

ORONTE.

Comment ? ne me disois-tu pas tantôt qu'elle seroit bien aise d'être mariée ?

NERINE.

Oui, Monsieur ; mais croyez vous de bonne foi, qu'un homme qui a étudié avec vous, soit capable de lui rendre la santé ?

ORONTE.

Monsieur Michaut s'offre de la prendre sans que je lui donne rien. Sa proposition me convient. Il doit venir ici tout-à-l'heure, & je m'en vais le recevoir.

SCÈNE IX.

ISABELLE, CLEON, NERINE,
L'ÉPINE.

L'ÉPINE à Isabelle.

Madame Michaut, je suis votre très-humble
serviteur.

CLEON.

Traître, est-il tems de plaisanter ?

ISABELLE.

Ah ! Cléon, qu'allons-nous devenir ?

CLEON.

Quel parti prendre dans une si terrible conjonc-
ture !

ISABELLE.

Nérine, aide-nous de tes conseils.

NERINE.

Je suis aussi embarrassée que vous, & ce que
vous m'avez déclaré tantôt, augmente encore mes
inquiétudes.

ISABELLE.

Ah ! si mon Frere étoit à Paris ! Il m'aime, mon
Pere a beaucoup d'égards pour lui : nous lui confie-
rions notre secret, & il pourroit nous secourir ; mais
il est à la campagne depuis huit jours, & nous ne sça-
vons quand il sera de retour.

L'ÉPINE.

Parbleu, vous voilà bien embarrassés ! J'ai trouvé
un moyen pour vous tirer d'affaire.

CLEON.

Quels conseils peux-tu nous donner dans l'état où
te voilà ?

468 LE TRIPLE MARIAGE,
L'ÉPINE.

Le vin me donne de l'esprit à moi. Silence ; je vais parler.

CLEON.

Voyons.

L'ÉPINE.

Premièrement , il faut que Mademoiselle s'explique avec Monsieur Oronte , & qu'elle lui dise avec beaucoup de politesse & de douceur : Monsieur mon Pere , vous ne sçavez plus , ni ce que vous dites , ni ce que vous faites.

NERINE.

Beau début !

L'ÉPINE à Cléon.

En second lieu , vous parlerez , vous , à ce vieux Roquentin qu'on veut faire épouser à Mademoiselle.

CLEON.

Eh bien , que lui dirai-je ?

L'ÉPINE.

Vous le prierez très-honnêtement , car je veux de l'honnêteté par-tout , moi ; de sortir d'ici tout le plutôt qu'il pourra ; mais à condition qu'il n'y rentrera jamais.

CLEON.

Le beau compliment !

L'ÉPINE.

Il pourra fort bien arriver qu'il n'en voudra rien faire ; tant mieux.

CLEON.

Comment tant mieux ?

L'ÉPINE.

Oui vraiment , nous en ferons plutôt défait. Car sur le refus qu'il fera de passer la porte , nous le ferons sortir par les fenêtres.

CLEON.

Eh , tais-toi , maraut , & laisse-nous en repos ,

(*Pasquin crie derriere le Theatre, Tayaut, Briffaut,
& on donne du Cor.*)

N E R I N E.

J'entens quelqu'un. C'est la voix de Pasquin.

I S A B E L L E.

Ah, si c'est lui, mon Frere n'est pas loin.

N E R I N E à Isabelle.

Retournez à votre appartement, Mademoiselle : vous, Messieurs, allez joindre vos prétendus Camarades. Je veux sonder Pasquin, & sçavoir de lui, si Valère n'a point quelque inclination. En ce cas, vos intérêts sont communs, & je veux vous unir tous ensemble, pour déranger les projets de Monsieur votre Pere.

I S A B E L L E.

C'est bien dit ; il faut la laisser agir ; ses soins peuvent nous être utiles.

C L E O N.

Tu peux compter sur une récompense proportionnée aux services que tu nous rendras.

S C E N E X.

N E R I N E, P A S Q U I N *en habit de Chasseur, avec un Cor-de-casse.*

T P A S Q U I N *crie en entrant.*
Ayaut, Tayaut, Briffaut.

N E R I N E.

A te voir dans cet équipage, il n'est pas difficile de deviner d'où tu viens. Que je suis aise de te revoir, mon cher Pasquin ! T'es-tu bien diverti ? Parle donc.

P A S Q U I N *crie encore.*

Tayaut, Tayaut, Briffaut.

470 LE TRIPLE MARIAGE,
NERINE.

Eh ! à quoi bon ce bruit de chasse ? as-tu perdu l'esprit , mon enfant ?

PASQUIN.

Non , ma chere , je suis aussi sage que de coutume. Monsieur Oronte n'est il pas ici ?

NERINE.

Oui.

PASQUIN.

Assurément.

NERINE.

Assurément. Il trouvera fort mauvais que tu fasses un pareil vacarme.

PASQUIN *courant autour du Théâtre.*

Tayaut , Tayaut.

NERINE.

Eh , mort de ma vie , finis donc , & ne m'étourdis pas davantage ! Quelle diable de musique est ce là ?

PASQUIN

Crois-tu que Monsieur Oronte m'ait entendu ?

NERINE.

Sans doute , & tous les voisins aussi. (*On donne du Cor.*) Mais qu'entens je ? Autre bruit de Chasse. Est ce que nous sommes au tems des Fées , & m'auroit-on tout d'un coup transportée dans un bois ?

PASQUIN.

Ah , ma chere , je voudrois te tenir en fin fond de forêt.

NERINE.

Pourquoi , pour me couper la gorge ?

PASQUIN.

Non , mon enfant , tu n'en mourrois pas.

(*On donne encore du Cor.*)

NERINE.

On redouble. Que veut dire tout ceci ?

PASQUIN.

C'est mon Maître qui chasse dans l'antichambre

de Monsieur son Pere.

N E R I N E.

Expliquez moi donc ce que cela signifie.

P A S Q U I N.

Cela signifie que nous voulons faire du bruit.

N E R I N E.

Est - ce que ton Maître veut insulter son Pere ?
Rêvez-vous ? Etes vous possédés ?

P A S Q U I N.

Oh donne toi patience , & tu sçauras tout.

N E R I N E.

Dépêche-toi donc. De quoi s'agit-il ?

P A S Q U I N.

De faire croire à Monsieur Oronte que nous sommes allés à la campagne pour une grande partie de chasse. Nous venons de faire entrer au logis deux mulets tout chargés de gibier.

N E R I N E.

Deux mulets ? Quels braconniers ! Vous avez donc dépeuplé tout le país ?

P A S Q U I N.

Vraiment oui ; nous n'avons rien laissé à la Vallée ni chez les Rôtisseurs.

N E R I N E.

Que diantre veux-tu dire ?

P A S Q U I N.

Que nous ne venons point du Château de Clitandre , comme nous voulons le persuader au Pere de mon Maître Nous n'avons été qu'à un Village à demi lieue de Paris , & nous n'y avons pas seulement tué un moineau.

N E R I N E.

Qu'avez-vous donc fait là pendant huit jours.

P A S Q U I N.

La peste, nous avons fait de la bonne besogne; mais c'est un secret qu'il ne m'est pas permis de te révéler.

472 LE TRIPLE MARIAGE;
NERINE.

Pourquoi?

PASQUIN.

Parce que mon Maître m'a défendu d'en parler; & c'est pour cela que je meurs d'envie de te la dire. Oh le pesant fardeau qu'un secret! Voici ce que c'est. Mon Maître..... Alte-là, Monsieur Pasquin, vous allez faire une sottise.

NERINE.

Tu aurois quelque chose de réservé pour moi? Pour ta Maîtresse?

PASQUIN.

Je demeure d'accord que cela n'est pas dans les règles; mais je songe en même-temps que ma Maîtresse est Fille. Qui dit Fille, suppose une personne incapable de se taire, & forcée à révéler le plus grand secret, ou à crever dans les vingt-quatre heures.

NERINE.

N'appréhende rien. Je suis plus forte qu'un homme, moi, sur la discrétion. Parle, ou je romps avec toi.

PASQUIN.

Tu me prends par mon endroit sensible. Allons, il faut parler. Les plus grands hommes font des folies pour ces animaux-là. Personne ne peut-il nous entendre?

NERINE.

Non, si tu ne cries bien fort.

PASQUIN.

Diable, ce ne sont pas ici des jeux d'enfant.

NERINE.

Comment donc?

PASQUIN.

Si on découvrait le mystère, mon Maître pourroit être deshérité; cela va-là-tout-au-moins.

NERINE.

Diantre!!

Et moi , tout au contraire je pourrois hériter d'une centaine de coups de bâton. Je n'aime point ces aubeines-là.

NERINE.

Tu ne fais qu'irriter ma curiosité. D'où venez-vous ?

PASQUIN.

Nous venons. . . . malepeste , voici le bonhomme. Il faut que je le dépaise adroitement sur ce sujet. Laisse-nous ; j'irai te rejoindre tout à l'heure.

S C E N E X I.

ORONTE , PASQUIN.

MORONTE *sans voir Pasquin.*
ME jouer de la sorte !

PASQUIN *à part.*

Il paroît en colére.

ORONTE *sans le voir.*

Me débiter avec effronterie une pareille histoire !

PASQUIN *à part.*

Serions-nous découverts ?

ORONTE *toujours sans le voir.*

Avoir l'audace de soutenir qu'il vient du Château de Clitandre !

PASQUIN *à part.*

La mine est éventée.

ORONTE *à part.*

Je voudrois bien sçavoir si ce maraut de Pasquin aura aussi l'insolence de me soutenir cette imposture.

PASQUIN *à part.*

Il n'y manquera pas.

474 LE TRIPLE MARIAGE,
ORONTE *l'apercevant.*

Plâit-il ? Ah, vous voilà ! Je suis bien-aïse de vous trouver ici, Monsieur le coquin.

PASQUIN.

Bon jour, Monsieur ; comment vous portez-vous ?

ORONTE.

Ce ne sont pas-là tes affaires.

PASQUIN.

Pardonnez-moi, Monsieur, l'intérêt que je prens à votre chere santé, fait que dans le moment que je suis éloigné de vous, mon cœur prévenu des sentimens de la plus vive tendresse se livre à des inquiétudes, dont l'excès tendre & passionné . . . Enfin vous vous portez bien, & je m'en réjouis.

ORONTE.

Traître, il n'est pas question de tout ce galimatias, & il faut que tu me dises . . .

PASQUIN.

Tout ce qu'il vous plaira. De quoi s'agit-il ?

ORONTE.

De me faire sçavoir où mon Fils a passé toute la semaine.

PASQUIN.

Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit ?

ORONTE.

Il m'a dit que c'étoit au Château de Clitandre.

PASQUIN.

Eh bien, c'est la vérité.

ORONTE.

Ne l'avois-je pas prévu qu'il me soutiendrait cela ?

PASQUIN.

Oui, je le soutiens, & je le soutiendrai. Quand je dis la vérité, je ne crains personne.

ORONTE.

J'admire l'effronterie de ce pendart.

PASQUIN *voulant s'esquiver.*

Oh, puisque vous vous fâchez . . .

Demeure, ou je t'affomme.

PASQUIN.

Y a t-il quelque chose pour votre service ? Vous n'avez qu'à parler

ORONTE.

Et toi, tu n'as qu'à choisir de deux choses que je vais te proposer.

PASQUIN.

Voyons.

ORONTE.

Deux pistoles, ou vingt coups de bâton.

PASQUIN.

Le choix n'est pas difficile. Je prends les deux pistoles.

ORONTE.

Les voici.

PASQUIN.

Grand merci, Monsieur. Je vous donne le bon jour.

ORONTE.

Tu t'en vas ?

PASQUIN.

Oui vraiment. N'ai je pas choisi ?

ORONTE.

Et m'as-tu dit ce que je voulois sçavoir ?

PASQUIN.

Quoi, Monsieur ?

ORONTE.

Où vous avez passé toute la semaine ? Je sçais que ce n'est point au Château de Clitandre. Sa Tante la Comtesse de la Truffardiere en arrive ; elle y a demeuré pendant quinze jours, & elle vient de me dire que mon Fils n'y avoit point paru.

PASQUIN.

Elle n'oseroit soutenir cela devant moi.

ORONTE.

C'est ce qu'il faut voir ; elle est encore ici.

476 LE TRIPLE MARIAGE,
PASQUIN.

Oh, puisqu'elle est encore ici, je n'ai rien à dire. Je n'irai pas démentir en face une personne de sa condition.

ORONTE.

Tu veux me faire prendre le change, mais tu n'y réuffiras pas. Je suis sur mes gardes. Allons, parle-moi naturellement.

PASQUIN.

Oh, volontiers : c'est mon caractère à moi que de parler naturellement.

ORONTE.

Le bon Apôtre !

PASQUIN.

Or donc, pour vous dire la vérité....

ORONTE.

Le traître va mentir ; mais compte que cela ne servira de rien ; je sçais d'où vous venez.

PASQUIN.

Si vous le sçavez, pourquoi le demandez-vous ?

ORONTE.

C'est que j'ai intérêt de sçavoir les choses de ta propre bouche.

PASQUIN.

Eh ! si Monsieur, où est l'honneur ? où est la probité ? Je veux de la bonne foi dans le commerce. Avouez-moi que vous ne sçavez rien, sinon, je ne dirai mot.

ORONTE.

Tu ne diras mot ? Je te rosserai.

PASQUIN.

Ce seront des coups perdus. J'ai des épaules à l'épreuve de tout. Je suis de race de Sergent, & jamais les coups de bâton n'ont fait peur aux illustres de ma famille.

ORONTE.

Voilà un infigne maraut !

PASQUIN.

C'est moi qui ai intérêt de vous faire avouer que vous ignorez pleinement où nous avons été.

ORONTE.

Pourquoi ?

PASQUIN.

C'est que je suis sensible à l'honneur. Je veux pouvoir me vanter de vous avoir mis au fait , & d'avoir bien gagné votre argent.

ORONTE.

Eh bien , je demeure d'accord que tout ce que je fais , c'est que vous ne venez point d'où vous dites.

PASQUIN.

Vous ne sçavez que cela ?

ORONTE.

Non, en vérité.

PASQUIN.

Tant mieux. Je veux que la peste m'étouffe si je vous en dis davantage.

ORONTE.

Tu ne parleras pas ?

PASQUIN.

Voilà votre argent. Je suis en droit de me taire.

ORONTE *tenant la canne.*

Et moi en droit de t'affommer.

PASQUIN *tendant le dos.*

Frapez. Je vous ferai voir que je ne dégénere point de l'intrépidité de mes Ancêtres.

ORONTE.

Son impudence me rend immobile , & je ne sçais plus où j'en suis. Je t'ordonne de sortir de ma maison , & de ne paroître jamais devant mes yeux.

SCENE XII.

PASQUIN *seul.*

MA foi, j'ai soutenu là un rude assaut, mais je m'en suis tiré galamment. Allons chercher mon Maître; il est nécessaire de l'instruire..... Le voici justement.

SCENE XIII.

VALERE, PASQUIN,

QU'as-tu Pasquin?
VALERE.

PASQUIN.

Rien; ce n'est qu'un volée de coups de bâton que j'ai pensé recevoir pour l'amour de vous.

VALERE.

Pour l'amour de moi? Et qui est le maraut qui a voulu te traiter de la sorte?

PASQUIN.

C'est Monsieur votre Pere.

VALERE.

Je ne comprends rien à ce discours. Est ce que tu plaisantes?

PASQUIN.

Non vraiment. La Tante de Clitandre vient d'assurer Monsieur Oronte que nous n'avons pas approché du Château de son Neveu.

VALERE.

Ah, la vieille folle! Elle a juré de me desesperer. Ce n'est pas encore-là tout le mal qu'elle me fait.

COMEDIE.

479

PASQUIN.

Je sçais qu'elle a le diable au corps.

VALERE.

Tu n'ignores pas qu'elle m'aime depuis deux ans , & qu'elle veut absolument que je soupire pour elle.

PASQUIN.

Cela est vrai Je vous ai un peu aidé à la tromper , & vous en avez tiré d'assez bonnes nipes.

VALERE.

La voici qui va me persécuter encore.

PASQUIN.

Laissez moi faire , je vais lui donner son congé.

SCENE XIV.

LA COMTESSE, VALERE,
PASQUIN.

LA COMTESSE.

EH bien , Monsieur , vous avez donc résolu de me désespérer ?

VALERE.

Moi , Madame ! je n'ai nulle intention de vous faire de la peine.

PASQUIN.

Il ne songe pas seulement que vous foyez au monde.

LA COMTESSE.

Je ne le sçais que trop. Qu'est-ce donc que cette partie de chasse que vous venez de faire ?

VALERE.

Madame , avec votre permission , je n'ai point de compte à vous rendre.

180 LE TRIPLE MARIAGE,
LA COMTESSE.

Tu n'as point de compte à me rendre , petit scélérat ! Je te ferai bien parler. Il faut que tu me dises tout-à l'heure où tu as été pendant huit jours. Oseras-tu soutenir que c'est au Château de Clitandre ? Je t'y attendois , infidèle , & je me flattois que l'amour t'y feroit voler.

P A S Q U I N.

Madame , il avoit prié l'amour de l'y conduire , mais par malheur ils ont manqué le chemin , & ils se sont égarés tous deux.

L A C O M T E S S E.

Et deviez-vous le suivre , Ingrat , puisqu'il vous conduisoit en des lieux où je n'étois pas ?

P A S Q U I N.

Il ne sçavoit pas les chemins , Madame , ni moi non plus. L'amour est aveugle , à ce que j'entens dire ; quand on le prend pour guide , on est sujet à se fourvoyer.

L A C O M T E S S E.

Tout ce galimathias est inutile ; je veux qu'il réponde lui-même à mes questions.

V A L È R E.

Il vous sied bien , Madame , de me faire des reproches , après avoir fait tout ce qu'il falloit pour me broüiller avec mon Pere. Si mon absence vous avoit causé de l'inquiétude , il falloit vous expliquer avec moi. Je vous aurois éclaircie de tout : mais après le tour que vous venez de me faire , je vous déclare que vous ne sçauvez rien.

L A C O M T E S S E.

Je ne sçaurai rien ? Tu t'expliqueras , ou je t'étranglerai.

P A S Q U I N.

Laissez-le là , Madame , c'est un petit opiniâtre qui ne parlera point , je vous en réponds. Je vais vous dire naïvement ses pensées , moi.

L A

LA COMTESSE.

Eh bien, parle : Je te récompenserai de ta sincérité.

PASQUIN.

Vous avez beaucoup de tendresse pour lui ?

LA COMTESSE.

Cela ne peut pas s'imaginer. J'en perds l'esprit, mon pauvre Pasquin.

PASQUIN.

Cela est visible. Vous voudriez qu'il y répondît par une tendresse égale à la vôtre ?

LA COMTESSE.

N'ai-je pas lieu d'y prétendre ?

PASQUIN.

Il y a du pour & du contre dans cette affaire-là. Il connoît vos sentimens pour lui. Il en est pénétré de reconnoissance. Avec cela, Madame, je gage cent louis contre vous, qu'il ne pourra jamais vous aimer.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer, Monsieur le Coquin ! Je ne sçais qui me tient que je ne t'arrache les yeux.

PASQUIN.

Doucement, s'il vous plaît. Ce n'est pas moi qui suis insensible à vos charmes. Au contraire, je les trouve tout à fait piquans, quoiqu'ils ne soient pas de la dernière édition.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer ! Me dit-il vrai, perfide ?

VALERE.

Madame... en vérité... Je suis dans la confusion, & si mon cœur étoit... Pasquin, explique tout cela à Madame la Comtesse.

LA COMTESSE.

Il ne pourra jamais m'aimer !

482 **LE TRIPLE MARIAGE ,**
 P A S Q U I N .

Non , Madame , mais c'est votre faute , & ce n'est pas la sienne.

L A C O M T E S S E .

C'est ma faute ! Après tout ce que j'ai fait ?

P A S Q U I N .

Cela est vrai ; nous n'en disconvenons pas. Mais il dit que vous avez dans la physionomie tant de noblesse , tant de majesté , je ne sçais quoi de si grave & de si imposant , qu'elle ne peut lui inspirer que de l'estime & du respect. L'amour ne se frotte point à des personnes si vénérables.

L A C O M T E S S E .

Si ma physionomie lui inspire du respect , mes regards ont dû lui inspirer de l'amour.

P A S Q U I N .

Voilà de quoi nous ne convenons pas.

L A C O M T E S S E .

Vous n'en convenez pas !

V A L E R E .

Tenez , Madame , je vous ai trop d'obligation , & je suis trop galant homme pour ne vous pas parler sincèrement. Souffrez donc que je vous désabuse , & que je vous dise avec tout le respect que je vous dois

L A C O M T E S S E .

N'acheve pas , perfide , je vois où tend ce discours.

P A S Q U I N .

Mais aussi vous avez tort , Madame.

L A C O M T E S S E .

J'ai tort ! Moi j'ai tort ! Et en quoi , s'il vous plaît ?

P A S Q U I N .

Vous avez tort d'être venue au monde une vingtaine d'années avant lui. Pourquoi diable vous pressiez-vous si fort. Puisque vous deviez l'aimer

C O M E D I E.

483

avec tant de tendresse , il falloit prendre si bien vos mesures , qu'il vint au monde cinq ou six ans avant vous.

L A C O M T E S S E.

Cela dépendoit-il de moi ?

V A L E R E.

Non , Madame : mais il ne dépend pas plus de moi de vous aimer.

L A C O M T E S S E.

Il ne falloit donc point me tromper par de fausses protestations.

P A S Q U I N.

Ce n'est pas à lui qu'il faut vous en prendre.

L A C O M T E S S E.

Et à qui donc ?

P A S Q U I N.

C'est à Monsieur son Pere , qui le laisse manquer de tout. Vous vous êtes offerte à le secourir dans ses besoins. L'occasion étoit pressante. Il s'est vû contraint à profiter de votre générosité. Pour récompense vous avez voulu des marques d'amour. Le pauvre garçon a fait auprès de vous une dépense incroyable en soupirs & en protestations. Vous traitez cela de bagatelle , & il n'a point d'autre monnoye à vous donner.

L A C O M T E S S E *à Valere.*

Vous ne dites mot à tout cela , Monsieur.

V A L E R E.

Ma foi , Madame , qui ne dit mot , consent.

P A S Q U I N *à la Comtesse.*

Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous venger de lui ?

L A C O M T E S S E.

Tu me feras plaisir , car je suis outrée.

P A S Q U I N.

Et moi qui vous parle , je suis en fureur contre lui. Eloignons-nous un peu.

484 LE TRIPLE MARIAGE;
VALERE.

Que diable va-t-il lui dire ?

PASQUIN.

Ce n'est pas tout-à fait la qualité que vous cherchez dans un Mari.

LACOMTESSE.

Je ne veux qu'un Mari qui m'aime & qui m'adore.

PASQUIN.

Eh bien , je suis votre homme ; je vous épouserai si vous voulez.

LACOMTESSE.

Retire-toi , malheureux.

PASQUIN.

Je vous vengerai mieux qu'un autre.

LACOMTESSE.

Retire-toi , te dis-je. Je sçais un moyen plus sûr pour punir cet infidèle.

PASQUIN.

C'est de quoi je doute bien fort.

VALERE.

Et qu'ai-je lieu d'appréhender ?

LACOMTESSE.

Tout. Je vais t'épouser malgré toi.

VALERE.

M'épouser ! Ah , Madame , seriez-vous assez cruelle pour cela ?

LACOMTESSE.

Oui , perfide , je viens de te demander à ton Pere. Je lui ai offert de te prendre sans un sol. Ma proposition lui convient , il l'accepte : ainsi je serai vengée de façon ou d'autre. Si tu lui désobéis , j'aurai la satisfaction de te faire deshériter. Si tu prends le parti de m'épouser , tu en seras au désespoir , aussi-bien que la Rivale que tu me préfères. Je sçais que tu me mépriseras quand je serai ta Femme ; mais je me connois ; je suis aimable , je le serai toujours , & je trouverai mille gens de bon goût

qui seront trop heureux de me consoler. Adieu ,
 Monsieur , faites vos petites réflexions , mais met-
 tez-vous en tête que je vous épouserai : je l'ai ju-
 ré , cela fera ; c'est moi qui vous le dis , & qui suis
 votre très humble servante.

S C E N E X V.

V A L E R E , P A S Q U I N ,

P A S Q U I N.

Elle est Femme à le faire , comme elle le dit au
 moins.

V A L E R E.

Dans quel embarras me jette cette vieille folle !

S C E N E X V I.

V A L E R E , I S A B E L L E , N E R I N E ,
 P A S Q U I N.

A H , mon Frere , que j'ai besoin de votre secours !

V A L E R E.

Ah , ma Sœur , que j'ai besoin de vos conseils !

I S A B E L L E.

Mon Pere me met au désespoir.

V A L E R E.

Mon Pere me veut faire mourir de douleur.

I S A B E L L E.

Il prétend que j'épouse Monsieur Michaut.

V A L E R E.

Il veut que je me marie avec la vieille Comtesse.

I S A B E L L E.

Il faut que je périsse si je lui obéis.

486 **LE TRIPLE MARIAGE,**
V A L E R E.

Il faut que j'expire si je ne lui résiste pas.

N E R I N E.

Voilà qui débute bien. Jusqu'ici vos fortunes sont pareilles , ne se ressemblent-elles point encore par d'autres circonstances ?

V A L E R E.

Ah, Nérine, ma Sœur est moins à plaindre que moi. Si elle n'a pas la force de résister, elle en fera quitte pour vivre quelque tems malheureuse avec un Mari qu'elle fera en droit de haïr; mais mon sort est si cruel, que je ne sçaurois suivre les ordres de mon Pere, ni lui déclarer les raisons qui m'en empêchent.

N E R I N E.

Nous sommes dans le même cas.

V A L E R E.

Comment donc ?

N E R I N E.

Expliquez vous un peu plus clairement, & nous nous rendrons plus intelligibles.

I S A B E L L E.

Mon Frere, ne me déguisez rien, je vous en conjure.

V A L E R E.

Ah, ma Sœur, je n'oserois parler; la moindre indiscretion me perdrait.

N E R I N E.

C'est tout de même ici; un mot lâché mal-à propos, est capable de gâter toutes nos affaires.

I S A B E L L E.

Croyez-vous, mon Frere, que je sois capable de vous trahir ?

V A L E R E.

Puisqu'il faut ne vous rien celer, ma Sœur... Pasquin, dis-lui ce qui s'est passé, je n'ai pas la force de l'avouer moi-même.

Moi , Monsieur , réveler un secret ! Vous me prenez pour un autre.

V A L E R E.

Tout ce que je vous avoueraï en général , c'est que je ne puis plus me marier désormais.

I S A B E L L E.

Hélas , mon Frere , il ne m'est pas plus permis qu'à vous , de consentir au mariage qu'on me propose.

V A L E R E.

La dureté de mon Pere m'a contraint à prendre de certaines résolutions , dont je ne puis ni ne veux me dédire.

I S A B E L L E.

La même raison m'a mis dans la nécessité de consentir à des engagemens que rien ne peut rompre désormais.

V A L E R E.

Je suis marié , ma Sœur.

I S A B E L L E.

Je suis mariée , mon Frere.

V A L E R E.

Ah Ciel ! quel est votre Epoux ?

I S A B E L L E.

C'est Cléon.

V A L E R E.

Cléon ! Je le connois. Il est de mes Amis.

I S A B E L L E.

Et quelle est la Femme que vous avez prise ?

V A L E R E.

C'est Julie.

I S A B E L L E.

Je la connois aussi ; c'est une fort aimable personne.

N E R I N E.

Voilà la confidence achevée.

488 **LE TRIPLE MARIAGE,**
I S A B E L L E.

Quel parti prenez-vous , mon Frere ?

V A L E R E.

De m'exposer à tout , plutôt que de rompre mes
engagemens : & vous , ma Sœur ?

I S A B E L L E.

De mourir , plutôt que de manquer à ma foi.

N E R I N E.

Voilà Monsieur votre Pere , avec la Comtesse &
Monsieur Michaut.

V A L E R E.

Je tremble.

I S A B E L L E.

Je n'en puis plus.

S C E N E X V I I.

**ORONTE, LA COMTESSE, ISABELLE,
MR. MICHAUT, NERINE,
VALERE, PASQUIN.**

O R O N T E à la Comtesse.

LEs voici l'un & l'autre ; je vais les faire con-
sentir aux projets que nous avons formez.

L A C O M T E S S E.

C'est ici qu'il faut vous servir de toute votre au-
torité.

Mr. M I C H A U T.

Pour moi , je ne prétends point à la main d'Isa-
belle , si elle ne me la donne point de bon cœur.

O R O N T E à Valere.

Ah ! c'est donc vous , Monsieur le Chasseur ?
Quand retournez-vous au Château de Clitandre ?

V A L E R E.

Mon Pere , si vous voulez m'écouter. . . .

O R O N T E.

Je n'ai rien à écouter. Pour réparer la faute que vous avez faite, il faut que vous vous disposiez à m'obéir.

V A L E R E.

Si ce que vous m'ordonnerez m'est possible, il n'y a rien que je ne fasse....

S C E N E X V I I I.

ORONTE, LA COMTESSE, ISABELLE,
MR. MICHAUT, VALERE, NERINE,
PASQUIN, JAVOTTE.

J A V O T T E.

M On Papa, il y a ici je ne sçais combien de Masques qui viennent d'entrer, parce qu'ils ont entendu les violons : ils sont tout à-fait plaisans ; voulez-vous qu'on les fasse venir ici ?

O R O N T E.

Ils seront les bien-venus. Dans un jour comme celui-ci, il ne faut songer qu'à ce qui peut donner de la joye.

S C E N E X I X.

Marche de Personnes masquées.

ORONTE, LA COMTESSE, ISABELLE,
MR. MICHAUT, VALERE, NERINE,
ISABELLE, PASQUIN, JAVOTTE,
JULIE, CLEON & L'EPINE.

LA COMTESSE *après que la Marche est finie.*

L'Assemblée n'est pas nombreuse, mais e le est tout-à-fait agréable. Aprochez-vous de moi,

490 LE TRIPLE MARIAGE,
Valere : voici un jour bien heureux pour vous.

ORONTE.

Affûrement. Plus qu'il ne mérite.

LA COMTESSE.

Vous êtes instruit de mes intentions.

VALERE.

Madame.

LA COMTESSE.

Enfin , je vous épouse. Tous vos Rivaux vont crever de jalousie ! mais vous méritez bien de triompher. Au reste , Monsieur votre Pere consent à notre mariage.

Mr. MICHAUT à Isabelle.

Et il m'a promis aussi , Mademoiselle , que j'aurois le bonheur de vous épouser.

ORONTE à Valere.

Répondez donc.

LA COMTESSE.

Il est si transporté de joye , qu'il n'a pas la force de me remercier.

Mr. MICHAUT.

Mademoiselle ne me paroît pas si joyeuse de la nouvelle que je lui aprends.

ORONTE.

Nous parlerons de cela tantôt ; Madame , fongons à notre divertissement.

LA COMTESSE.

Non pas , s'il vous plaît , je veux finir , & on ne dansera que quand on m'aura mise en train de danser , moi.

VALERE.

Puisque vous êtes si pressée de finir , Madame , je prendrai la liberté de vous dire , avec la permission de mon Père , que je ne veux point du tout me marier.

LA COMTESSE.

Tout cela est inutile.

V A L E R E.

J'ai beaucoup de respect pour vous , Madame ,
mais c'est tout ce que votre personne peut m'inspirer.

O R O N T E.

Il n'est pas question ici , ni d'amour , ni de respect. Les propositions que me fait Madame , sont si avantageuses pour vous & pour moi , que vous ne sçauriez mieux faire que de l'épouser.

V A L E R E.

Quoi ! faut-il que l'intérêt vous oblige à me rendre malheureux ? Jetez sur moi des yeux de Pere , & ne desespérez pas un Fils qui se jette à vos genoux , & qui est résolu de mourir plutôt mille fois , que de se laisser sacrifier si impitoyablement.

O R O N T E.

Leve-toi , fripon , tu m'attendris.

V A L E R E.

Je ne me leverai point que vous n'écoutez les raisons . . .

O R O N T E.

Je crois qu'elles ne sont pas mauvaises ; mais j'ai donné ma parole à Madame ; oh ça , je ne veux point te contraindre à l'épouser , mais je te prie de t'y résoudre pour l'amour de moi. Pourrois-tu refuser à ton Pere une grace qu'il te demande , lorsqu'il est en droit de te faire obéir ?

V A L E R E.

Je prens le Ciel à témoin que je vaincrois tout-à-l'heure ma répugnance , pour répondre à un procédé si doux & si obligeant , s'il dépendoit encore de moi de vous complaire en ceci ; mais vous me forcez à vous dire , & même devant tout le monde , que je ne suis plus libre , & que ma foi est engagée pour jamais.

O R O N T E.

Pour jamais ! sans mon consentement ?

V A L E R E.

Ne vous en prenez qu'à vous-même de la démar-

492 **LE TRIPLE MARIAGE,**
che hardie que je viens de faire. Vous n'avez jamais voulu me marier. J'ai pris une Femme sans votre aveu. Mon Oncle & tous mes Parens me l'ont conseillé : & c'est en leur presence que j'épousai Julie , il y a huit jours.

O R O N T E.

Je suis bien-aïse de sçavoir cela , Monsieur le coquin , je sçais les mesures que je dois prendre.

V A L E R E.

Toutes vos mesures seront inutiles. Je prie le Ciel de me confondre si je prens jamais une autre Femme que Julie. Il n'y a rien à redire à cette alliance. Tout le monde connoît Julie pour une personne sage & vertueuse ; elle a de la naissance , & plus de bien qu'il n'en faut pour nous faire subsister l'un & l'autre sans vous être à charge. Toute la terre sera pour nous.

O R O N T E.

J'enrage d'être contraint d'avouer qu'il a raison , & que je ne puis , sans injustice , desapprouver ce mariage.

L A C O M T E S S E.

Oh bien , je le ferai casser , moi , puisque vous êtes assez fou pour le confirmer.

V A L E R E.

Et de quel droit , Madame , s'il vous plaît ?

L A C O M T E S S E.

De quel droit , scélérat ? Ah ! tu ne le sçais que trop !

M r M I C H A U T.

Croyez moi , Madame la Comtesse , avalez doucement la pillule.

L A C O M T E S S E.

Patience : il m'époussera , ou je le ferai enlever.

(Elle sort.)

O R O N T E.

Laiïsons la dire C'est une Femme qui parle. Nérine , allez chercher Julie. Il faut faire les choses de bonne grace , quand il n'y a pas moyen de s'en dispenser. Je vais lui dire moi-même que je

la reconnois pour ma Belle-fille.

J U L I E. *se démasquant.*

Me voici , Monsieur ; souffrez que je reçoive ce titre précieux , & que je vous proteste que je ferai tout mon possible pour le mériter.

O R O N T E.

Ah , ah ! ma Belle fille étoit de la mascarade ! Soïez la bien venue , Madame. Il n'est pas nécessaire que je vous dise rien de plus , & vous avez entendu tous nos discours.

J U L I E.

Je suis pénétrée de vos bontez , Monsieur , & vous ne vous repentirez point. . .

V A L E R E.

Quelles actions de graces ne vous dois-je point , mon Pere !

O R O N T E.

Laissons-là les complimens. Divertissons nous pour célébrer ce Mariage , & celui de ma Fille avec Monsieur Michaut.

N E R I N E à Isabelle.

Allons , à vous , Mademoiselle , il faut sauter le fossé.

I S A B E L L E.

Puisque vous êtes en train de pardonner , mon Pere , & que vous avez tant d'indulgence pour mon Frere & pour Julie , souffrez que je vous demande pour moi la même grace.

O R O N T E.

Comment donc ?

I S A B E L L E.

Je n'aime point Monsieur. Ne me contraignez pas à l'épouser , si ma vie vous est chere. J'ai pensé la perdre dans une longue maladie , qui n'a été causée que par le refus que vous avez fait de me donner à Cléon. Mais comptez que je vais mourir à vos genoux , si vous ne confirmez pas aussi notre mariage.

494 LE TRIPLE MARIAGE ;
O R O N T E.

Si je ne confirme pas votre mariage ! Est-ce que vous l'auriez aussi épousé secrètement ?

I S A B E L L E.

C'est avec une extrême confusion que je vous l'avoue. Oui , mon Pere , Cléon est mon Epoux : il y a plus de six mois que je suis sa Femme , & ma Tante , qui a bien voulu nous unir ensemble . . .

O R O N T E.

Mon Oncle , ma Tante ! Parbleu , je suis bien redevable à mon Frere & à ma Sœur du soin qu'ils prennent de mes Enfants. Voilà une affaire où il y a encore moins de remede qu'à l'autre , Monsieur Michaut ; & je ne puis faire rompre ce mariage sans deshonorer ma Fille.

Mr M I C H A U T.

J'ai n'ai donc qu'à prendre congé de l'honorable Compagnie. *(Il sort.)*

O R O N T E.

Allons , allons , je vois bien qu'il en faut passer par-là. Qu'on avertisse Cléon que je le reçois pour mon Gendre , à condition qu'il n'aura mon bien qu'après ma mort.

C L É O N *se démasquant.*

J'accepte cette condition du meilleur de mon cœur , & je suis trop heureux que vous daigniez m'accorder Isabelle , qui m'est cent fois plus précieuse que tous les biens du monde.

O R O N T E.

Ah ! Monsieur le Maître à danser , vous montriez donc à ma Fille sans ma permission ! Oh ça , mes enfants , je vous pardonne vos folies ; mais à condition que vous me pardonneriez les miennes.

V A L E R E.

Comment donc , mon Pere ?

O R O N T E.

Je me suis marié secrètement aussi , moi qui vous parle.

C O M E D I E.
P A S Q U I N.

495

Sans notre consentement ?

O R O N T E.

Je ne voulois point déclarer cette affaire , de peur de vous chagriner ; mais voici l'occasion de nous excuser tous mutuellement.

V A L E R E.

Faites-nous voir notre Belle-mere , & nous la recevrons avec tout le respect & toute la tendresse que nous vous devons.

O R O N T E.

Elle est aussi de la mascarade , & c'est pour elle que j'avois fait la fête. Daignez vous montrer, Madame , & recevoir ces jeunes Epoux pour vos Enfants.

C E L I M E N E *se démasquant.*

Je suis trop heureuse d'entrer dans une si aimable famille. J'espère qu'ils seront aussi contents de moi que si j'étois leur propre Mere.

P A S Q U I N.

Nérine , donnerons nous notre consentement à ce dernier mariage-là ?

N E R I N E.

On pourroit le critiquer. Mais allons , il faut publier une Amnistie générale.

J A V O T T E.

Mon Papa , j'ai encore une grace à vous demander.

O R O N T E.

Comment , morbleu , petite friponne , vous êtes-vous aussi mariée secrettement ?

J A V O T T E.

Non , mon Papa ; je ne veux l'être que de votre main ; mais je vous prie que ce soit bien-tôt.

O R O N T E.

Nous verrons. Parbleu , c'est une rage qui a gagné toute ma famille.

496 LE TRIPLE MARIAGE,
PASQUIN.

L'Assemblée s'impatiente. Commençons le Divertissement.

DIVERTISSEMENT.

PASQUIN chante.

Chantons, chantons des nœuds secrets,
Formez par l'Enfant de Cybère.

LE CHOEUR.

Chantons, chantons des nœuds secrets,
Formez par l'Enfant de Cybère.

NERINE.

Quand on veut des plaisirs parfaits,
Il faut les goûter & se taire.

LE CHOEUR.

Chantons, &c.

ISABELLE.

Vivez beureux, Amans discrets,
Les Amans d'aujourd'hui ne vous ressemblent guère.

LE CHOEUR.

Chantons, &c.

PREMIERE ENTRE'E.

MADemoiselle SALLE' chante.

Vous qui, sans rien aimer, cherchez toujours à
plaire,

Vous croyez vivre en liberté;

Apprenez que ce bien si vanté

N'est qu'un bonheur imaginaire.

Mille Tyrans nous bravent tour-à-tour:

*La Fortune , l'Amour , le Dieu du Mariage ;
Mais de quelque côté que notre cœur s'engage ,
Vivons toujours sous les Loix de l'Amour ;
Il adoucit le plus rude esclavage .*

S E C O N D E E N T R E E .

O R O N T E *chante.*

J' *Ai goûté les douceurs d'un assez long veuvage .
Ma Femme étoit un vrai dragon ,
Et quand elle partit j'écoutai la raison ,
Qui voulut me défendre un second Mariage :
J'avois juré de fuir cet écueil dangereux .
Malgré tous mes sermens , l'Hymen encor m'engage ,
Et près de deux beaux yeux ,
A soixante ans j'ai fait naufrage .*

B R A N L E .

Premier Couplet.

P*rofitez du tems des Amours ,
Tendre & brillante jeunesse .
Livre vous à la tendresse ,
Songez que les momens sont courts ;
Bien-tôt la froide vieillesse
Succède au printems de nos jours .*

I I .

*Voulez-vous d'aimables instans ,
Même après le Mariage ,
Fuyez l'ordinaire usage ;
Suivez la mode du vieux tems ;*

LE TRIPLE MARIAGE,
L'Amour se platt en ménage,
Tant que les Maris sont Amans.

I I I.

Où sont-ils ces tendres Epoux ?
Ils ne sont plus à la mode.
Jamais la vieille méthode,
Ne pourra revivre chez nous.
La nouvelle est plus commode.
On n'est ni tendre, ni jaloux.

I V.

Autrefois après leur printems,
Les Belles faisoient retraite ;
Mais aujourd'hui la Coquette
Veut toujours avoir des Amans.
Quand elle est vieille, elle achette
Ce qu'elle vendoit à vingt ans.

V.

Empressez à vous divertir
Nous cherchons l'art de vous plaire :
Toujours la critique amere :
Craint de nous y voir réussir.
Pour la forcer à se taire,
Messieurs, daignez nous applaudir.

Fin du Divertissement.

LA BELLE
ORGUEILLEUSE,

O U

L'ENFANT GÂTÉ,

COMEDIE.

EN VERS, ET EN UN ACTE.

A C T E U R S,

Madame ARGANTE.

PULCHERIE, } Filles de Madame Ar-
SOPHIE, } gante.

MR DE BONACCUEIL, Frere de Ma-
dame Argante.

LE MARQUIS,

LE COMTE,

DORANTE,

MR DE NEUFCHATEAU,



Amans de
Pulcherie.

LISETTE Femme-de-chambre de Mada-
me Argante.

La Scène est à Paris, chez Madame Argante.



LA BELLE
ORGUEILLEUSE,
O U
L'ENFANT GÂTÉ,
C O M E D I E.

SCENE PREMIERE.

Monfieur DE BONACCUEIL , LISETTE.

LISETTE.



H, Monfieur, vous voilà revenu de Cham-
pagne.

Mr DE BONACCUEIL.

Oui; mais avec regret j'ai quitté ma campa-
gne,

Où la belle faifon m'invitoit à refter.

A mon bon naturel je n'ai pû réfifter.

Quoique ma folle Sœur m'ait joué mille pièces,

Son intérêt m'est cher, fes Filles font mes Nièces;

Je les aime toujours, & veux absolument

Affurer au plutôt leur établiffement.

Je travaille fur-tout à celui de l'aînée

Qui s'éloigne un peu trop de fa vingtième année,

Et qui reffe à pourvoir, dont je fuis très marri.

502 LA BELLE ORGUEILLEUSE,
Toute Fille à cet âge a besoin d'un Mari.

L I S E T T E.

Je ne le sçais que trop.

Mr DE BONACCUEIL.

Oh, je te crois.

L I S E T T E.

J'espère

Que vous voudrez aussi me tenir lieu de Pere.

Mr DE BONACCUEIL.

Va, va, j'y penserai.

L I S E T T E.

Le plutôt vaut le mieux.

J'ai de fortes raisons...

Mr DE BONACCUEIL.

Je les vois dans tes yeux,

Friponne : Mais songeons à ma chere Sophie.

L I S E T T E.

C'est votre bien-aimée.

Mr DE BONACCUEIL.

Oui, je te le confie.

Elle est ma favorite, & l'a bien mérité.

Il ne lui manque rien qu'un peu plus de beauté.

Quels talens ! Quel esprit ! Je l'estime, je l'aime.

Parce que je suis sûr qu'elle est la Raison même ;

Qu'elle joint la sagesse à l'agréable humeur,

Le fin discernement à la bonté du cœur ;

Digne de recevoir l'encens de tous les hommes,

Si nous ne vivions pas dans le siècle où nous sommes ;

Siècle injuste, pervers, où le goût fasciné

Par l'extérieur seul est d'abord entraîné.

L I S E T T E.

Ah, que vous dites vrai !

Mr DE BONACCUEIL.

N'est ce pas une honte

Que de tant de mérite on ne fasse aucun compte ;

Qu'à l'aimable Sophie, on préfère une Sœur

Qui n'a d'autre talent qu'un minois enchanteur ;

Qui gâte une Beauté parfaite & surprenante,
 Par une humeur hautaine & même impertinente,
 Et par un esprit vain, dont l'idiot orgueil,
 A l'hommage d'un Roi feroit un froid accueil?

L I S E T T E.

Ouf ; mais le pis de tout , c'est que sa sotte Mere
 (Pardonnez si je suis avec vous si sincère)
 L'idolâtre , la perd , l'aplaudit ; qui plus est ,
 Lui permet de parler , d'agir comme il lui plaît ;
 Et loin de s'oposer à mille extravagances ,
 Semble se faire honneur de ses impertinences.
 La modeste Sophie à chaque occasion
 Exposée , au contraire , à son aversion ,
 N'en reçoit que rebuts , que duretez , qu'injures ;
 Ce qui cause céans mille secrets murmures.
 J'en ai le cœur percé : je n'y puis plus tenir.

Mr DE BONACCUEIL *attendri.*

Et la pauvre Sophie ?

L I S E T T E.

Elle a sçu se munir

D'un fonds de patience incroyable , invincible,
 Qu'elle a l'art de pousser jusques à l'impossible.
 Mais je lis dans son cœur , malgré tous ses efforts ;
 Elle pleure en dedans , & ne rit qu'en dehors.

Mr DE BONACCUEIL.

Et voilà ce qu'on voit dans plus d'une famille.

On porte jusqu'au Ciel une idole de Fille ,
 Tandis qu'à sa fortune on immole ses Sœurs
 Que pour elle on condamne à la retraite , aux pleurs.
 Je veux bannir d'ici cette erreur trop commune ,
 Et de ma pauvre Nièce empêcher l'infortune.
 Va la chercher ; dis lui que je l'attens ici.
 Corbleu , nous allons voir . . .

L I S E T T E.

Ah , Monsieur ! la voici.

S C E N E I I.

Mr DE BONACCUEIL, SOPHIE,
L I S E T T E.

Mr DE BONACCUEIL.

Viens, ma chere Sophie, embrasse moi. Ta Mere
Est une extravagante, & je veux, en bon Frere,
Redresser aujourd'hui son esprit fourvoyé.

L I S E T T E.

Oh ! ma foi, tout le vôtre y doit être employé,
Et s'il en vient à bout, c'est tout ce qu'il peut faire.

S O P H I E.

Lisette, taisez-vous, & respectez ma Mere ;
Je ne sçaurois souffrir qu'on ose la blâmer.
Si d'elle plus que moi ma Sœur se fait aimer,
Dois-je trouver mauvais, & voir comme une injure ;
Les effets d'un penchant qu'inspire la nature ?
Ne suit on pas ses loix, parlons de bonne foi,
En aimant une Sœur plus aimable que moi ?
Ma Mere a le goût bon. Je vois que tout le monde,
Loïn de le condamner, l'approuve & le seconde.
Tout ce qui vient ici court encenser ma Sœur,
Sans qu'on daigne me dire un seul mot de douceur.
Je ferois donc en vain valoir le droit d'aînée :
Pour vivre dans l'oubli je sens que je suis née ;
J'en ai pris le parti sans aigreur & sans fiel,
Et n'ai de volonte que les ordres du Ciel.

Mr DE BONACCUEIL.

Le Ciel ordonne-t'il qu'une Mere bizarre
Par un aveugle instinct se conduise & s'égare,
Prodigue à votre Sœur tout ce qui peut flâter,

Et

Et n'ufe de fes droits , que pour vous maltraiter ?
 Je ne puis plus souffrir cet injuste partage.
 La plus rare beauté n'est qu'un frêle avantage ,
 Qu'un éclat passager , qui , bien qu'éblouissant ,
 Après avoir brillé , souvent meurt en naissant :
 C'est un feu qui s'éteint au moment qu'il enflame.
 Mais la bonté du cœur , mais la beauté de l'ame ,
 L'esprit & les talens , sont des dons précieux ,
 Qui n'étant point bornez à fasciner nos yeux ,
 Nous inspirent pour eux un penchant légitime ,
 Et sont l'objet constant d'une éternelle estime.
 Voilà ce qui pour toi m'a toujours fait pencher ,
 En faveur de ta Sœur on a beau me prêcher ,
 Et tu veux vainement justifier ta Mere ;
 En admirant l'effet de ton bon caractère ,
 Contre elle mon esprit n'en est que plus aigri.
 Je veux absolument t'assurer un Mari ;
 Et plutôt que plus tard.

S O P H I E.

Mon Oncle , rien ne presse.

L I S E T T E.

Mon Dieu , pardonnez-moi.

Mr. DE BONACCUEIL.

Ce point-là m'interresse

Plus que toute autre affaire , & je vais

S O P H I E.

Vos bontez

N'attireront sur moi que mille duretez.

Paroissez occupé de ma Sœur Pulchérie ;

Dites que vous voulez qu'enfin on la marie ;

Insistez seulement sur cet article-là ,

Vous réussirez mieux.

L I S E T T E.

Je conviens de cela.

Mais votre Sœur , encor plus vaine que sa Mere ,

Veut devenir Duchesse , & c'est là sa chimère.

Tome I.

Z

506 LA BELLE ORGUEILLEUSE ;
Mr DE BONACCUEIL.
Duchesse !

L I S E T T E.

Oui, Monsieur. Sa sotte vanité
Ose même aspirer à la Principauté.
Bien loin de s'en cacher, elle le dit sans cesse.
J'en ai mille témoins.

Mr DE BONACCUEIL.

Oh ! parbleu, ma Princesse,
Je m'en vais vous laver la tête comme il faut,
Et je ferai tomber votre orgueil de son haut.

S O P H I E.

Mon Oncle, au nom du Ciel, modérez votre bile ;

Mr DE BONACCUEIL.

Non. Je n'aurai pas fait un voyage inutile.
De tout ce que j'apprends je suis honteux, confus ;
Je prétends au plutôt réformer tant d'abus.

(*Mad. Argante entre, & entend les trois
Vers suivans.*)

C'est à moi de guider & la Mere & la Fille ;
Et je suis, après tout, le Chef de la famille.
Ma Nièce ose aspirer à la Principauté !

S C E N E I I I.

Mad. ARGANTE, Mr BONACCUEIL,
SOPHIE, LISETTE.

Mad. ARGANTE *paroissant brusquement.*

DE quoi vous mêlez-vous ?

Mr DE BONACCUEIL,

C'est fort bien débuté.

(*D'un ton haut.*)

Ma Sœur.

Mad. ARGANTE *du même ton.*

Mon Frere.

Mr. DE BONACCUEIL.

Oh oh ! Vous faites bien la fière !

Mad. ARGANTE *fierement.*

Je fais ce que je dois.

Mr. DE BONACCUEIL.

Est-ce-là la manière

Dont vous traitez ?...

SOPHIE *à Lisette.*

ô Ciel ! Ils vont se quereller.

Mr. DE BONACCUEIL *à Mad. Argante.*

Taisez-vous quand je parle.

Mad. ARGANTE.

Et moi, je veux parler.

Revenez-vous ici pour y faire le maître ?

Mr. DE BONACCUEIL.

Si je ne le suis pas, désormais je veux l'être.

Mad. ARGANTE.

C'est ce qu'il faudra voir.

Mr. DE BONACCUEIL.

Et ce que vous verrez,

Ou de vos procédez vous vous repentirez.

Je sçais comment punir votre vanité fole,

Et ne viens point chez vous encenser votre Idole

Mad. ARGANTE.

Mon Idole !

Mr. DE BONACCUEIL.

Oui, ma Sœur, votre Idole. Oh parbleu,

Vous osez me morguer, mais nous verrons beau jeu ;

Et je vous apprendrai qu'une Mere bien sage,

Doit faire de son cœur un plus juste partage.

SOPHIE.

Mon Oncle.

Mr. DE BONACCUEIL.

(*à Sophie.*) (*à Mad. Argante.*)

Taisez-vous. Vous vous corrigerez,

508 LA BELLE ORGUEILLEUSE ;
Ou bien...

Mad. ARGANTE à Sophie.
Le beau sermon que vous me procurez.

SOPHIE.

Moi, Madame ?

Mad. ARGANTE.

Oui, vous. Vous.

Mr DE BONACCUEIL.

C'est tout le contraire.

Avez-vous oublié que vous êtes sa Mere ?

Mad. ARGANTE.

Je voudrais le pouvoir.

SOPHIE *tendrement.*

Eh, que vous ai-je fait ?

Mad. ARGANTE *froidement.*

Rien. Vous me déplaitez ; voilà tout.

Mr DE BONACCUEIL.

En effet ;

Quand on a dit cela, l'on a tout dit.

Mad. ARGANTE.

Sans doute.

Mr DE BONACCUEIL.

Ecoutez-moi, ma Sœur.

Mad. ARGANTE.

Eh bien, je vous écoute.

Mr DE BONACCUEIL.

Je vois que Pulcherie a pris tout votre cœur,

Et qu'il n'en reste rien pour son aimable Sœur.

Mad. ARGANTE *avec un souris dédaigneux.*

Aimable !

Mr DE BONACCUEIL.

Aimable : Oui, je le soutiens encore.]

Mad. ARGANTE *d'un ton ironique.*]

Oh, vous avez raison, tout le monde l'adore.

Mr DE BONACCUEIL.

S'il ne l'adore pas, il devrait l'adorer

On cherche la plus belle, on vient l'idolâtrer ;

Mais, sçavez-vous pourquoi ? C'est que ceux qui raisonnent

Sont en très-petit nombre, & que les fots foisonnent;
On ne voit que cela. Voilà vos partisans,
Voilà les gens qu'en foule on voit venir céans.
Mais moi, dont le bon sens fait la Philosophie;
Qui vois le vrai mérite éclater en Sophie;
Qui connois son esprit, sa vertu, son bon cœur,
Je l'adopte pour Fille, & vous laissez sa Sœur.
Vous pouvez, j'y consens, en faire une Duchesse,
Et même l'élever jusqu'au rang de Princesse,
Mais Sophie est à moi. Je reclame son bien,
Auquel j'ai résolu de joindre tout le mien.

Mad. ARGANTE *d'un air effrayé.*

Tout le vôtre ?

Mr. DE BONACCUEIL.

Oui, ma Sœur. Lui tenant lieu de Pere,
Je songe à la pourvoir, & j'en fais mon affaire.

Mad. A R G A N T E.

Vous serez si cruel à l'égard de sa Sœur ?

Mr. DE BONACCUEIL.

Je partage mes biens, comme vous votre cœur.
Toutefois, pour prouver que je suis équitable,
Je vous donne le tems d'être plus raisonnable.
Je n'ai pas encor pris mon parti sans retour,
Mariez Pulchérie avant la fin du jour;
Devant sa Sœur aînée on veut bien qu'elle passe,
Et pour l'amour de vous je lui fais cette grace.
Mais si dès ce jour même elle ne choisit pas
Quelqu'un de ces Benêts charmez de ses apas,
Sophie aura demain tous mes biens en partage;
Et je sçaurai la rendre aussi riche que sage.
M'entendez-vous, ma Sœur ? J'ai parlé : Choisissez.

Mad. A R G A N T E.

Je vais voir Pulchérie, & reviens.

Mr. DE BONACCUEIL.

Finissez ;

510 LA BELLE ORGUEILLEUSE,
Revenez au plutôt me rendre sa réponse ,
Et suivant le raport , à l'instant je prononce.

S C E N E I V.

Mr DE BONACCUEIL, SOPHIE,
L I S E T T E.

A Mr DE BONACCUEIL.
la fin j'ai pourtant rabattu son caquet ,
(*Dorante paroît & sans les
voir , il se mire & s'ajuste.*)

Et bien-tôt nous sçaurons. . . Que veut ce freluquet ?

L I S E T T E.

C'est un des soupirans de votre belle Nièce.
Un Robin Petit-maître.

Mr DE BONACCUEIL.

Il est tout d'une pièce.

Qu'il a l'air aprêté !

L I S E T T E.

Son esprit & son corps
Assujettis à l'art , ne vont que par ressorts.
Il arrange avec soin sa vaste chevelure ,
Puis il va concerter son air & son allure.

Mr DE BONACCUEIL.

Hom le Fat !

S O P H I E.

Dans sa pompe il veut nous aborder.

L I S E T T E.

A son Pere , à son Oncle il vient de succeder.
Riche comme un Crésus , & plus aimable encore ,
Si nous voulons l'en croire , il poursuit , il adore
La fiere Pulcherie , & s'en croit adoré ,
Lorsque d'un regard même il n'est pas honoré.

S O P H I E.

Il ne nous voit donc pas ?

L I S E T T E.

Quoi ! cela vous étonne ?

Il ne voit jamais rien que sa chere personne.

Mr DE BONACCUEIL,

Le voilà qui commence enfin à s'ébranler.

S O P H I E.

Voyons s'il daignera seulement me parler.

S C E N E V.

DORANTE, Mr. DE BONACCUEIL,
S O P H I E, L I S E T T E.L I S E T T E.
Lifette, un mot.

L I S E T T E.

Monsieur, que vous plaît-il ?

D O R A N T E.

Ma chere,

Puis-je voir Pulchérie ?

L I S E T T E.

Elle est avec sa Mere.

D O R A N T E.

Est-il jour là-dedans ?

L I S E T T E.

Oui.

D O R A N T E.

Bon, je vais entrer.

(Il fait quelques pas & revient.)

M'a-t-on demandé.

L I S E T T E.

Non. Je puis vous affurer

Que l'on a demandé... ni souhaité personne.

D O R A N T E.

Ni souhaité, ma chere ? Ah ! ce discours m'étonne.
J'aurois pensé qu'au moins on m'auroit souhaité.

512 LA BELLE ORGUEILLEUSE,
L I S E T T E.

Si vous l'avez pensé, vous vous êtes flatté.
D O R A N T E *solérisant.*

Flatté !

L I S E T T E.
Très-sûrement.

D O R A N T E.

La folle ! Et moi, je gage
Qu'on brûle de me voir.

Mr DE BONACCUEIL à *Sophie.*

Le fade personnage !

Voudra t-il bien au moins nous jeter un coup d'œil ?

D O R A N T E à *Lisette.*

Quel est cet homme là ?

L I S E T T E.

Monfieur de Bonaccueil,

Le Frere de Madame.

D O R A N T E.

Un Campagnard, fans doute ?

Il en a l'air.

L I S E T T E.

Paix donc. Je crois qu'il vous écoute.

D O R A N T E.

Ma foi, tant pis pour lui. N'est-ce pas là la Sœur
De Pulcherie ?

L I S E T T E.

Eh oui.

D O R A N T E *prenant du tabac.*

Je fuis son Serviteur.

L I S E T T E.

Voulez-vous lui parler ?

D O R A N T E.

Je n'ai rien à lui dire.

Fais-lui mes complimens ; entends tu ?

(*Il fort en faisant une froide révérence à Sophie.*)

SCENE VI.

Mr DE BONACCUEIL, SOPHIE,
L I S E T T E.

L I S E T T E à Sophie.

JE soupire
De voir que l'on vous traite avec tant de mépris.

S O P H I E.

Moi, j'en ris de bon cœur.

L I S E T T E.

Vous en riez ?

S O P H I E.

J'en ris,

Te dis-je.

L I S E T T E.

Mais enfin . . .

S O P H I E.

Veux-tu que je m'afflige
De voir qu'un beau visage ait l'effet du prestige,
Et que, charmant les yeux par un brillant éclat,
Il attire d'abord les hommages d'un Fat ?
Si l'on voit triompher la Beauté dangereuse
De l'ame la plus noble & la plus généreuse,
A plus forte raison met-elle dans ses fers
Une ame du commun, un esprit de travers.
La Beauté sçait sur tout étendre son empire;
La Nature le veut, il faut bien y souscrire.
Ma Sœur brille, m'offusque: Eh, peut-être qu'un jour
L'esprit & le bon sens auront ici leur tour,
Et que dès le moment qu'elle en fera partie,
Quelque ame avec la mienne assez bien assortie,
Ressemblera pour moi, par la réflexion,
Ce qu'inspire souvent l'aveugle passion.

514 LA BELLE ORGUEILLEUSE,
Ayons donc patience. Il faut que Pulchérie
Après tout son triomphe à la fin se marie.
Dès qu'elle aura dit Oui, son règne finira,
Et j'espère qu'alors le mien commencera.

Mr. DE BONACCUEIL.

On ne peut mieux parler, & ma foi je t'admire.
Mais peut-être en secret ton pauvre cœur soupire.
N'aimes-tu point quelqu'un ? Parle de bonne foi.
Tu n'as rien de caché pour elle ni pour moi.

S O P H I E.

Oui j'aime, & je l'avoue.

Mr. DE BONACCUEIL.

Ah ! cet aveu me charme.

Il me cause pourtant une soudaine allarme.

S O P H I E.

Pourquoi, mon Oncle ?

Mr. DE BONACCUEIL.

Eh mais... Je crains fort que ta Sœur
De celui qui te plaît ne t'ait ravi le cœur.
Il pourroit, comme un autre, être aveugle & fantasque.
L'aime t'il ?

S O P H I E.

Helas oui.

Mr. DE BONACCUEIL *frapant du pied.*

Maugrebleu de la masque !

S O P H I E.

Lifette le sçait bien.

L I S E T T E.

Vraiment oui, je le sçai,
Et j'en fis hier encore un très-fâcheux essai.
Je lui vantai long-tems votre parfait mérite,
Il m'en parut frapé : Votre Sœur vint ensuite,
Adieu mon homme. Zèle & discours superflus !
Dès qu'il vit Pulchérie il ne m'écouta plus.

Mr. DE BONACCUEIL *en colère.*
Tu sortiras d'ici, dangereuse Sorcière.

(à Sophie.)

Voilà pour ta constance une triste matière.
 Mais enfin quel est donc cet Amant trop aimé ?
 Ce petit Magistrat ? Ce fat si parfumé
 Que nous venons de voir ?

S O P H I E.

Lui ! Le Ciel m'en préserve.

Pour un plus digne objet ma Raison me conserve.
 Elle seule a produit le tendre attachement
 Qui peut me rendre heureuse & qui fait mon tourment :
 Et j'espère qu'enfin elle aura la puissance
 De m'en faire goûter la juste récompense.
 Car il n'est pas possible , ou du moins je le croi ,
 Qu'un homme que l'estime a prévenu pour moi ,
 Me préfère long-tems une beauté bizarre ,
 Pour qui son foible cœur malgré lui se déclare ,
 Par un charme fatal dont il se sent surpris ,
 Et pour laquelle au fond , il n'a que du mépris.
 J'ai des pressentimens dont la douceur me flatte :
 Une belle ame est juste , & n'est jamais ingrate.

Mr. DE BONACCUEIL.

Tu me préviens pour lui. Je veux sçavoir son nom.

S O P H I E.

Vous le connoissez.

Mr. DE BONACCUEIL.

C'est ?

S O P H I E.

Le Marquis de Vernon.

Mr. DE BONACCUEIL *d'un air joyeux.*

Lui ?

S O P H I E.

Lui-même.

Mr. DE BONACCUEIL.

Ma foi , j'en ai l'ame ravie ,
 Et sans sçavoir ton goût je t'ai déjà servie.

S O P H I E.

Comment donc ?

516 LA BELLE ORGUEILLEUSE,
Mr. DE BONACCUEIL.
Ce Marquis est mon ami.
L I S E T T E.

Tant mieux.

Mr. DE BONACCUEIL.
Mon Voisin.

L I S E T T E.

Bon.

Mr. DE BONACCUEIL.

Sur lui j'avois jetté les yeux,
Connoissant son mérite & sa rare prudence,
Pour que nous formassions ensemble une alliance
Jugeant, que comme nous, il s'en feroit honneur,
Je t'avois proposée à ce jeune Seigneur.

S O P H I E avec vivacité.

Qu'a-t'il répondu ?

Mr. DE BONACCUEIL.

Rien.

L I S E T T E.

La réponse est touchante.

Mr. DE BONACCUEIL.

Je vois d'où cela vient ; C'est que ta Sœur l'enchanté ;
Qu'incertain du succès qu'aura sa passion ,
Et peut être goûtant ma proposition ,
Il veut , ne répondant que par des révérences ,
Etre maître d'agir selon les occurrences.

L I S E T T E.

Cela se pourroit bien.

Mr. DE BONACCUEIL.

Enfin nous allons voir.

Ma Sœur se voit forcée à décider ce soir ;
Si l'on prend le Marquis, nous en prendrons un autre.

S O P H I E.

Mon Oncle, mon projet est différent du vôtre.
J'épouse le Marquis, ou j'épouse un Couvent.

Mr. DE BONACCUEIL.

Dans de pareils projets on se trompe souvent.

C O M E D I E.

517

Il faut être , ma Nièce , un peu moins décisive.

S O P H I E.

Pardonnez , si je suis si franche & si naïve.

A mon gré , le Marquis est un homme parfait.

Qui peut lui succéder dans mon cœur ?

L I S E T T E.

En effet ,

Je ne connois que lui parmi notre Jeunesse ,

Qui puisse mériter cet excès de tendresse ;

Mais , après tout , il faut . . .

(Mr de Neufchâteau paroît.)

Mr DE BONACCUEIL.

Quel est cet homme-ci ?

L I S E T T E.

Eh , tenez , c'est encore un Amoureux transi.

Un Fermier-général.

Mr DE BONACCUEIL.

Quoi ! si jeune ?

L I S E T T E.

A cet âge ,

Et riche à millions , il est doux , poli , sage ,

Et sans nulle fierté.

Mr DE BONACCUEIL.

Pour sage , je le croi ,

Cela se peut fort bien ; mais doux , poli , ma foi.

Cet homme est un prodige : & j'admire qu'en France

On ait pû parvenir à polir la Finance.

L I S E T T E.

Le fait est vrai pourtant ; il va vous le prouver



S C E N E V I I.

Mr DE BONACCUEIL, SOPHIE,
Mr DE NEUFCHATEAU,
L I S E T T E.

Mr DE NEUFCHATEAU , *après avoir fait une
profonde révérence à Mr de Bonaccueil
& d Sophie , dit à Lisette :*

Pourrois-je voir Madame ?

L I S E T T E.

Oui.

Mr DE NEUFCHATEAU.

Je viens la trouver

Pour sçavoir d'elle enfin ce qu'il faut que j'espère.

Mr DE BONACCUEIL *à Sophie.*

Pour obtenir la Fille il courtise la Mere ,

A ce que je puis voir.

S O P H I E *en riant.*

C'est s'y prendre fort bien.

Mr DE BONACCUEIL.

Ma foi, mon cher Monsieur, vous n'y gagnerez rien.

Mr DE NEUFCHATEAU.

La raison, s'il vous plaît ?

Mr DE BONACCUEIL.

C'est que ma Sœur est fole,

Et ma Nièce encore plus. Comptez sur ma parole.

Mr DE NEUFCHATEAU.

Ah, Monsieur! Etes-vous Monsieur de Bonaccueil ?

Mr DE BONACCUEIL.

Moi-même. Vous voyez l'Ennemi de l'orgueil,

Le Frere toutefois d'une Sœur arrogante,

Dont la Fille cadette est une impertinente.

Mr DE NEUFCHATEAU.

De grace , traitez mieux une rare Beauté
Que l'on ne sçauroit voir sans en être enchanté.
Elle est fière , il est vrai ; mais digne d'être Reine ,
N'a t'elle pas le droit d'en paroître un peu vaine ?
Oui , dans sa fierté même elle a certains apas ,
Qui font qu'un Amant souffre , & n'en murmure pas.
Voilà ce que je sens.

Mr DE BONACCUEIL.

Je vous en félicite.

Si la soumission près d'elle est un mérite ,
Elle doit reconnoître un si modeste amour.
Mais qui fait ce fracas ?

L I S E T T E.

C'est le Comte du Tour.

Vous ne trouverez pas celui-ci si modeste.

S C E N E V I I I.

Mr DE BONACCUEIL , SOPHIE ,
LE COMTE DU TOUR , Mr DE
NEUFCHATEAU , LISETTE.

LE COMTE à *Mr de Neufchâteau.*

QUoi ! je te trouve ici ? Je sçais qu'on t'y déteste.
Veux-tu perdre ton tems toujours à soupirer ?
Va , crois-moi , mon Ami , tu peux te retirer.
L'aimable Pulcherie , aussi fière que belle ,
Veut des titres , mon cher , & j'en ai vingt pour elle.
Mais les tiens , quels sont ils ? Des millions ? Ma foi ,
Qui n'a que ce mérite , en a fort peu , je croi.

Mr DE NEUFCHATEAU.

Je le crois comme vous. Mais souffrez que je pense
Qu'un grand bien nous tient lieu de titres , de naissance,
Lorsque ne gâtant point ni l'esprit , ni le cœur ,

520 LA BELLE ORGUEILLEUSE,
Il nous sert de moyen pour vivre avec honneur;
Pour être généreux, sans orgueil & sans faste,
Et d'un Riche insolent paroître le contraste.
Si l'on ne peut citer une foule d'Ayeux,
On s'en fait croire digne; & cela vaut bien mieux,
Que le stérile honneur d'une naissance illustre,
Sans moyen ni desir d'en augmenter le lustre.

Mr DE BONACCUEIL.

C'est très bien répondu.

LE COMTE *d'un ton haut.*

Monseu de Neufchâteau,

Vous me parlez d'un ton qui me paroît nouveau.

Mr DE BONACCUEIL.

Je parle en général. Vous ferois-je une offense,
En osant contre vous embrasser ma défense?

LE COMTE.

Ecoute, mon Ami, je te dois de l'argent,
Et tu m'as secouru dans un besoin urgent,
Mais ne t'en prévaut pas. Bien-tôt je me marie
Pour libérer mes biens; & sçache, je te prie,
Que les gens de mon rang sont faits pour emprunter,
Comme les Financiers sont faits pour nous prêter.

Mr DE NEUFCHATEAU.

J'ignorois ce droit-là.

LE COMTE.

Je te l'aprens. Lisette,

Entre-t'on?

LISETTE.

Oui, Monsieur.

LE COMTE.

Tant mieux. Je fais retraite.

(*A Mr de Neufchâteau.*)

Ou je conclus. Crois-tu qu'on me laisse échaper?
Pour moi, je n'en crois rien.

Mr DE NEUFCHATEAU.

Vous pouvez vous tromper.

COMEDIE.
LE COMTE.

521

Moi, me tromper !

Mr DE NEUFCHATEAU.

Oui, vous. Chacun a son mérite.

Vous comptez sur le vôtre, & moi, je vous imite.

LE COMTE *lui frappant sur l'épaule.*

Viens, mon pauvre garçon. Je te plains, par ma foi ;
Et je m'en vais t'apprendre à t'égalier à moi.

(*Ils sortent tous deux.*)

S C E N E I X.

Mr DE BONACCUEIL, SOPHIE,
L I S E T T E.

L I S E T T E.

LEs voilà partis.

Mr DE BONACCUEIL.

Ouais ! Tout court à Pulcherie.

Pas un mot seulement à ma pauvre Sophie.

Je me lasse à la fin de ce manège-là.

Je vais voir le Marquis.

S O P H I E *d'un air ému.*

Ah, bondieu ! le voilà.

Comme le cœur me bat !

Mr DE BONACCUEIL.

Mon Enfant, prends courage.

Si le Marquis est jeune, il est encor plus sage.

L I S E T T E.

Oui, mais contre l'écueil la sagesse échoûra.

Mr DE BONACCUEIL.

Moi, je crois qu'à la fin elle triomphera :

Voyons.

S C E N E X.

Mr DE BONACCUEIL, SOPHIE,
LE MARQUIS, LISETTE.

Mr DE BONACCUEIL *courant embrasser le
Marquis.*

AH, vous voilà ! J'en ai bien de la joye.
Un moment tête à-tête il faut que je vous voye ,
Et j'ose me flâter que nous nous entendrons ,
Lorsque tous deux à fond nous nous expliquerons.
Vous êtes bien distrait !

LE MARQUIS *d'un air inquiet.*

Excusez...

Mr DE BONACCUEIL.

Je parie

Que vous brûlez de voir ma Nièce Pulcherie.

LE MARQUIS.

Il faut vous l'avouer , ses charmes m'ont frappé ,
Et , malgré moi , mon cœur en est tout occupé.

Mr DE BONACCUEIL.

Malgré vous ?

LE MARQUIS.

Oui , je parle ici sans artifice ;

Je devrois à sa Sœur rendre plus de justice ;

Pour elle ma raison me parle à tous momens.

SOPHIE *d'un air froid.*

Il faut que notre cœur règle nos sentimens.

Si-tôt qu'il a parlé , la raison doit se taire.

LE MARQUIS.

Je ne le sens que trop , & n'en fais point mystère ,

Quoiqu'au fond très-honteux qu'il m'impose la loi ,

De céder au penchant qui triomphe de moi.

J'en rougis à vos yeux. Pardonnez lui son crime ;

Comptez qu'il sent pour vous la plus parfaite estime.
Dont jamais . . .

S O P H I E *en souriant.*

Vous perdez de précieux instans.

Vos Rivaux sont ici ; profitez mieux du tems ,
Marquis , pour obtenir la juste préférence
Dont vous êtes en droit de former l'espérance.
Ma Sœur va décider sur le choix d'un Epoux ;
Allez faire valoir vos droits à ses genoux.
Pour peu qu'elle ait de sens , elle vous doit la gloire
De vous faire goûter une pleine victoire.

L E M A R Q U I S *après l'avoir regardée
tendrement.*

En dépit de moi même , il faut vous obéir.
Que de justes raisons pour vous de me haïr !
Mais vous en soupçonner, c'est vous faire une offense,
Et vous ne me devez que de l'indifférence.

(*Il sort lentement en regardant Sophie de tems
en tems.*)

L I S E T T E *au Marquis.*

Bon soir.

S C E N E X I.

Mr DE BONACCUEIL , SOPHIE,
L I S E T T E.

Mr DE BONACCUEIL.

L E traître sort , & ne m'écoute pas.

L I S E T T E.

Non. La sagesse est folle.

Mr DE BONACCUEIL.

Il revient sur ses pas,

Suivi de ses Rivaux.

LA BELLE ORGUEILLEUSE,
S O P H I E.

Ma Sœur va donc paroître.

L I S E T T E.

Madame nous l'amene.

Mr DE BONACCUEIL.

On a conclu peut-être,

Et nous allons sçavoir le choix que l'on a fait.

L I S E T T E.

Aucun d'eux cependant n'a l'air bien satisfait.

S C E N E X I I.

Mr DE BONACCUEIL, Mad. ARGANTE,
SOPHIE, PULCHERIE, DAMON, LE
COMTE, Mr DE NEUFCHATEAU,
LE MARQUIS, LISETTE.

Mad. A R G A N T E.

M On Frere, j'ai parlé.

Mr DE BONACCUEIL.

Pour qui cette Déesse

S'est-elle déclarée ?

Mr DE NEUFCHATEAU.

En vain chacun s'empresse

A sçavoir ce qu'il doit espérer de ses feux ;

Elle ne nous répond que d'un air dédaigneux.

Mr DE BONACCUEIL à Mad. Argante.

Voilà donc tout le fruit de votre remontrance ?

Mad. A R G A N T E.

Rien ne peut l'obliger à rompre le silence.

Mr DE-BONACCUEIL.

(A Pulcherie.)

Je la ferai parler, moi. Je veux qu'au plutôt...

P U L C H E R I E d'un air fier.

Doucement, s'il vous plaît, ne parlons pas si haut.

Mr DE BONACCUEIL.

Comment!

PULCHERIE.

Je hais le bruit , il m'est insupportable.

Mr DE BONACCUEIL.

Mon Dieu, qu'elle est mignone & qu'elle est agréable!

PULCHERIE à Mad. Argante d'un
ton ironique.

Mon Oncle est très-plaisant , je ne le croyois pas.

Mais priez-le de prendre un ton un peu plus bas.

Mad. ARGANTE d'un air suppliant.

Mon Frere...

Mr DE BONACCUEIL la contrefaisant.

Eh bien , ma Sœur ?

Mad. ARGANTE.

Ayez la complaisance...

Mr DE BONACCUEIL.

De quoi ? de me soumettre à son impertinence ?

PULCHERIE.

Quelle grossièreté ! peut-on la soutenir ?

Je fors.

Mr DE BONACCUEIL l'arrêtant.

Non , avec vous je veux m'entretenir.

Venons au fait : au fait.

Mad. ARGANTE à son Frere.

Calmez-vous , je vous prie.

Mr DE BONACCUEIL ôtant son chapeau.

Soit. Daignez m'écouter , divine Pulcherie ;

Permettez que votre Oncle , en toute humilité ,

Vous conjure d'avoir un peu moins de fierté ,

D'être un peu plus docile , un peu plus complaisante.

Votre Mere à ma voix joint sa voix suppliante.

Elle n'exige pas que vous obéissiez ,

Dieu l'en garde. Elle est prête à tomber à vos pieds ,

Pour obtenir de vous , sa chere Souveraine ,

Que sur un choix enfin vous décidiez en Reine.

526 LA BELLE ORGUEILLEUSE ,
(A Mad. Argante.)

N'est-ce pas-là le ton dont il faut lui parler ?

P U L C H E R I E.

Quand on a de l'esprit , on aime à l'étaler.

C'est ce que fait Monsieur. Qu'il gronde ou qu'il
plaisante ,

Sa conversation est toujours amusante.

Continuez. Prenez le ton qu'il vous plaira ,

Et soyez assuré qu'il me divertira.

Mr DE BONACCUEIL.

Comment donc ! avec moi vous faites la railleuse ?

P U L C H E R I E.

C'est pour vous imiter.

Mr DE BONACCUEIL.

La petite orgueilleuse !

Est-ce-là le respect ? . . .

P U L C H E R I E.

Parlez honnêtement ,

Et je vous répondrai plus convenablement.

Mr DE BONACCUEIL.

Ventrebleu ! finissons , & changeons de manière.

P U L C H E R I E.

Le ton d'autorité me rend encor plus fière ,

Je vous en avertis. C'est mon aversion.

Mr DE BONACCUEIL à la Compagnie.

Admirez les effets de l'éducation.

Voilà pour vous , ma Sœur , un illustre trophée.

Mad. A R G A N T E.

Par vous mal à-propos je suis apostrophée.

Pulcherie est très sage , & cette qualité

Lui donne , à mon avis , une juste fierté.

Sa fierté vous répond de sa bonne conduite ,

Et vous démontre assez que je l'ai bien instruite.

Mr DE BONACCUEIL.

Tout au mieux. Ces Messieurs vous en feront témoins.

Et vous remercièrent de l'effet de vos soins.

Mad. A R G A N T E.

Ah , cessons de railler.

Mr DE BONACCUEIL.

Avez vous , je vous prie ,

De mes intentions informé Pulcherie ?

Mad. A R G A N T E.

Oui vraiment.

Mr DE BONACCUEIL.

Qui peut donc l'empêcher de choisir ?

P U L C H E R I E.

Vous me permettez bien d'y penser à loisir.

Mr DE BONACCUEIL.

A loisir ! Tout à l'heure , ou je vous deshérite.

De ces quatre Messieurs pesez bien le mérite ,

Et choisissez celui qui vous convient le mieux.

D A M O N *à Pulcherie.*

Sans doute que sur moi vous jetterez les yeux.

P U L C H E R I E *d'un air dédaigneux.*

Sur vous , Monsieur ?

D A M O N.

Je puis espérer cette gloire ,

Ce me semble.

P U L C H E R I E.

Et surquoi ?

D A M O N.

C'est que j'ai lieu de croire

Que de fortes raisons parlent en ma faveur.

P U L C H E R I E.

Je ne les connois pas.

D A M O N *lui faisant la révérence.*

Vous me faites honneur.

Puisque mon espérance étoit si téméraire ,

Quel est donc mon défaut ?

P U L C H E R I E.

Celui de me déplaire.

D A M O N.

Dites m'en la raison , j'en suis très-curieux ?

528 LA BELLE ORGUEILLEUSE,
PULCHERIE.

C'est qu'un homme de Robe est horrible à mes yeux.
DAMON.

D'autres yeux me verront sans nulle répugnance.
Mr DE BONACCUEIL.

Voilà pour les Robins : venons à la Finance.
PULCHERIE.

A la Finance ! Ah, si !

Mr DE BONACCUEIL.

Pourquoi vous récrier ?

PULCHERIE.

Pourquoi ? Moi, devenir Femme d'un Financier ?
Je voudrois bien sçavoir si l'argent est un titre.

Mr DE BONACCUEIL.

En est-il un plus beau ?

PULCHERIE.

Brifons sur ce chapitre,

De grace.

Mr DE NEUFCHATEAU.

Mais songez que je suis en état

D'acquérir, si je veux, & le rang & l'éclat.

Quiconque est riche est tout, a dit le Satyrique.

Vous aurez sur mon cœur un pouvoir despotique ;

Mes biens vous porteront jusques où vous voudrez,

Et selon vos desirs vous en disposerez.

Je puis vous offrir tout, excepté la naissance,

Que l'on voit trop souvent languir dans l'indigence,

Eprouvant à regret que les titres pompeux,

Dépourvûs de moyens, ne rendent point heureux.

Le vrai bonheur consiste, à ce que j'entens dire,

A pouvoir parvenir à ce que l'on desire ;

Or avec la richesse, on n'a qu'à souhaiter,

Et l'on parvient à tout quand on peut l'acheter.

PULCHERIE.

Moi, je n'estime rien de ce que l'on achete,

La naissance & le bien sont ce que je souhaite ;

L'un sans l'autre, pour moi, n'est ni touchant ni beau,

Et

Et je ne puis souffrir un homme tout nouveau ,
 Quand on se méfallie on doit mourir de honte ;
 Et j'en mourrois.

Mr DE BONACCUEIL.

Et deux. A vous , Monsieur le Comte.

D A M O N à *Mr de Neufchâteau.*

De cette affaire-ci voyons le dénouement.

L E C O M T E.

Je vois bien que je touche à mon heureux moment.
 Il m'étoit réservé pour augmenter ma gloire ;
 Et devant mes Rivaux j'obtiens la victoire.
 Soyez en donc témoins , pauvres disgraciez.
 Dès demain nos deux cœurs feront associez ,
 Charmante Pulcherie. Oui , dès demain , ma Belle ,
 Nous ferrerons les nœuds d'une chaîne éternelle.

P U L C H E R I E.

Qui vous a dit cela ?

L E C O M T E.

Qui me l'a dit ? Vos yeux ,
 Qui m'honorent souvent d'un accueil gracieux.
 Et bannir ces Messieurs , n'est-ce pas faire entendre
 Que votre cœur m'en veut , qu'il est prêt à se rendre ?

P U L C H E R I E.

Vous concluez très-mal. Ne reste-t'il que vous
 Sur qui jeter les yeux pour en faire un Epoux ?

L E C O M T E.

Mais je sçais à quel point vous êtes délicate ;
 C'est ce qui m'encourage , & c'est ce qui me flatte.
 Pouvez-vous espérer de faire un meilleur choix ?

P U L C H E R I E.

N'en doutez pas , Monsieur. Déjà plus d'une fois
 Je vous l'ai déclaré ; mais trop plein de vous-même ,
 Vous voulez , malgré moi , croire que je vous aime :
 Et je veux , malgré vous , vous détromper si bien ,
 Qu'une fois pour toujours vous n'en croyiez plus rien.
 Soyez donc assuré , si je me détermine ,
 Que ce n'est point à vous que mon cœur se destine.

530 LA BELLE ORGUEILLEUSE ;
Je m'explique , je crois , intelligiblement.

L E C O M T E.

Oh , rien n'est moins obscur que votre compliment ;
Et jusqu'au moindre mot il est plein d'énergie.
Vous attendez de moi quelque triste élegie ,
Des plaintes , des soupirs , des reproches , des pleurs ;
Et que , pour terminer mes tragiques douleurs ,
Ouvé du fier arrêt que nous venons d'entendre ,
J'aïlle en sortant d'ici me noyer ou me pendre :
Mais , ô fiere Beauté , vous m'en dispenserez.
Je laisse à ces Messieurs , que vous désespérez ,
Tout l'honneur d'une fin si digne de mémoire.
Pour moi , qui ne suis pas sensible à cette gloire ,
Loin qu'à vos cruautés je songe à m'immoler ,
Je vais chercher ailleurs de quoi m'en consoler.

(Il sort en chantant.)

D A M O N à *Pulchérie*.

Je ne suis pas friand de l'honneur qu'il me cede ,
Et j'espère guérir par un plus doux remede.

(Il sort.)

Mr D E N E U F - C H A T E A U.

Pour moi , qui de moi-même avois peu présumé ,
Je ne suis pas surpris de n'être pas aimé ;
Cependant j'espérois qu'une immense richesse
Pourroit en votre cœur apuyer ma tendresse.
C'étoit mon seul mérite. Il peut briller ailleurs ,
Car il est à la mode , & touche bien des cœurs ;
Oui , les cœurs les plus grands & du plus haut étage ;
Mais puisque vous l'offrir c'est vous faire un outrage ,
Et qu'il n'excite en vous que haine & que mépris ,
Je vais voir si quelque autre en connoît mieux le prix.
Adieu , Madame.

S C E N E X I I I.

Mr DE BONACCUEIL, Mad. ARGANTE,
PULCHERIE, SOPHIE, LISETTE,
LE MARQUIS.

Mr DE BONACCUEIL.

ET trois. Sans compter deux mille autres;
Dont les justes mépris ont bien payé les vôtres.
Voyons si le Marquis aura le même fort.
Vous gardiez-vous pour lui ? Ferez-vous bien l'effort
D'accepter à la fin son rang & sa personne ?
Songez-y. Vous seriez trop modeste & trop bonne,
N'est-il pas vrai ?

P U L C H E R I E.

Mon Oncle, il ne faut point railler.
Si quelqu'un à mes yeux a jamais sçû briller,
C'est Monsieur.

S O P H I E *à part.*

Juste Ciel ! Que je suis malheureuse !

P U L C H E R I E.

Mais, dût-on me traiter de vaine, d'orgueilleuse.
Le bonheur où mes vœux ont toujours aspiré,
C'est d'avoir un Mari plus hautement titré.

Mr DE BONACCUEIL.

J'entends. Vous l'aimeriez s'il vous faisoit Duchesse,
Et vous l'adoreriez, s'il vous faisoit Princesse ;
Mesurant prudemment votre inclination,
Pour le plus ou le moins, sur la condition.

P U L C H E R I E.

Vous l'avez deviné. Voilà mon caractère.

Mr DE BONACCUEIL.

Il est tendre & touchant.

532 LA BELLE ORGUEILLEUSE ;
P U L C H E R I E.

Je parle sans mystère.

Afin de terminer des propos superflus ,
Et que de me pourvoir vous ne vous mêliez plus.

L I S E T T E à Mr. de Bonaccueil.

Je vous l'avois bien dit.

Mr. DE BONACCUEIL.

Si bien , mon adorable ,

Qu'un Marquis est pour vous un parti méprisable.

P U L C H E R I E.

Pour méprisable , non. Mais Monsieur est d'un sang

A pouvoir obtenir encore un plus haut rang ,

Je sçais qu'il l'obtiendra pour peu qu'il sollicite ;

Et s'il y réussit , je connois son mérite ,

Il n'aura pas de peine à me déterminer ;

Mais ce n'est qu'à ce prix que je veux me donner.

Mr. DE BONACCUEIL.

C'est votre dernier mot aparamment ?

P U L C H E R I E.

Sans doute.

Mr. DE BONACCUEIL au Marquis.

Eh bien , que dites-vous à tout cela ?

L E M A R Q U I S.

J'écoute.

Mr. DE BONACCUEIL.

(à Pulbérie.)

Je vous entens , mon cher. Si bien donc , entre nous ,

Qu'il faut être au moins Duc pour être votre Epoux ?

P U L C H E R I E.

Rien n'est plus assuré.

Mr DE BONACCUEIL.

Vous avez l'ame fiere.

Et j'en fais compliment à votre sage Mere.

Mad. A R G A N T E.

Mais , mon Frere , après tout , pourrois je la forcer

A penser autrement qu'elle ne peut penser ?

Mr. DE BONACCUEIL.

Ce seroit conscience, & vous seriez barbare.

(à Pulchérie.)

Princesse, votre humeur hautement se déclare ;

La mienne va tout haut se déclarer aussi,

Et cela sera fait en deux mots. Les voici.

Ma Sœur est une folle, & vous une arrogante.

Je pourrois vous traiter même d'impertinente ;

Mais pour être si franc je suis trop circonspéct.

Et j'appréhenderois de manquer de respect.

Je me bornerai donc à vous bien faire entendre,

Qu'à ma succession vous cessiez de prétendre :

Dès cet instant, ma Reine, il faut y renoncer.

PULCHERIE *fièrement.*

Faite comme je suis, j'ai de quoi m'en passer.

Je conviens qu'à ma Sœur elle est plus nécessaire,

Et par votre secours elle aura de quoi plaire.

Mad. ARGANTE.

C'est fort bien dit.

PULCHERIE,

Le bien ne sçauroit me tenter,

Dès qu'il faut, pour l'avoir, se laisser insulter,

Et souffrir qu'à l'insulte on joigne la menace.

Je n'ai plus rien à dire, & je quitte la place.

Adieu.

Mad. ARGANTE à Mr. de Bonaccueil.

Vous avez tort, & ma Fille a raison.

Mr. DE BONACCUEIL.

Je m'en vais devant vous lui demander pardon,

Suivez-moi. Vous verrez une scène plaisante.

Mad. ARGANTE.

Mais

Mr. DE BONACCUEIL.

Il faut que je crève ou que je me contente.

LISETTE à Sophie.

Ceci vous intéresse, & je vais écouter

Tout ce qui se dira, pour vous le rapporter (*elle les suit.*)

S C E N E X I V.

S O P H I E , L E M A R Q U I S .

V O U S ne les suivez pas ?
 S O P H I E *en souriant.*

L E M A R Q U I S .

Non, charmante Sophie.

S O P H I E .

Charmante ! Ah ! vous croyez parler à Pulchérie.

L E M A R Q U I S .

Je suis dans mon bon sens. Je ne parle qu'à vous,
 Aujourd'hui votre Amant, & demain votre Époux.

S O P H I E .

Enfin, grace au dépit, je vous parois aimable.
 Mais, mon régime, je crois, ne sera pas durable.
 Un regard de ma Sœur va le faire finir.

L E M A R Q U I S .

Ah, je vous rends justice, & je veux la punir.

S O P H I E .

Vous vous flattez, Marquis, & je suis peu crédule.

L E M A R Q U I S .

Un si prompt changement semble un peu ridicule.
 Mais sur moi la Raison peut bien plus que l'Amour.
 Vous la ferez enfin triompher sans retour ;
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que mon cœur s'y prépare.
 Je vois briller en vous un mérite si rare,
 Que je me suis cent fois reproché vivement,
 De n'avoir pas pour vous un tendre attachement.
 Ce que je viens de voir, ce que je viens d'entendre,
 Fait qu'à votre vertu je brûle de me rendre.
 Je gardois le silence, & projettois tout bas
 De vous donner le prix sur d'indignes apas.
 Dont l'éclat séduisant vous valoit mon hommage.
 Enfin, j'ai scû me vaincre, & je fors d'esclavage.

S O P H I E.

Vous le croyez du moins. Pour moi je n'en crois rien.

Soyez en défiance , & consultez-vous bien.

Vous tachez de me faire un tendre sacrifice ;

C'est le dépit qui parle , & je me rends justice.

Seule je puis passer , chacun en est d'accord ,

Mais la comparaison me fera toujours tort.

Si je plais un moment , aussi-tôt on me quite ,

Et quand ma Sœur parolt , adieu tout mon mérite.

L E M A R Q U I S.

Je jure...

S O P H I E.

Doucement.

L E M A R Q U I S

Et le Ciel m'est témoin...

S O P H I E.

Sauvez-vous un parjure , & n'allez pas plus loin.

L E M A R Q U I S.

Que j'expire à vos yeux si je ne suis sincère.

Permettez....

S O P H I E.

Jurez donc , si cela peut vous plaire.

L E M A R Q U I S.

Non , je ne jure plus. J'ai de meilleurs moyens

De vous convaincre enfin que je romps mes liens ,

Pour être tout à vous , sans trouble & sans partage.

S O P H I E.

En êtes-vous bien sûr ?

L E M A R Q U I S.

C'est à quoi je m'engage.

S O P H I E.

Fort témérairement.

L E M A R Q U I S.

Ecoutez-moi.

S O P H I E.

Parlez.

A a 3

LA BELLE ORGUEILLEUSE ,
LE MARQUIS.

Nous sommes quatre Amans , & tous quatre exilés ;
Parce que notre rang n'est pas assez sublime
On a daigné pourtant me marquer quelque estime ,
Et j'emportoïs le prix si j'eusse été titré.

S O P H I E.

C'est ce que devant moi l'on vous a déclaré.

LE MARQUIS.

Et ce qui m'a guéri. Cette folle manie
M'a fait de votre Sœur connoître le génie.
Par un parfait amour je voulois la toucher :
Mais sans le plus haut rang rien ne peut l'attacher ;
Et cette vanité dont elle se fait gloire
Me donnant sur moi même une pleine victoire ,
M'a fait dans le moment concevoir le dessein
De me venger d'un cœur si frivole & si vain.
Faut-il vous en donner une preuve constante ?
Il ne tenoit qu'à moi de la rendre contente ,
Car je viens d'obtenir ce rang si souhaité ,
Ce rang , seul digne prix de sa rare beauté.

S O P H I E.

Qu'entens-je !

LE MARQUIS.

J'aportoïs cette heureuse nouvelle,
Quand sa présomption m'a révolté contre elle.
La Raison , l'équité secondant mon couroux ,
M'ont forcé de me taire , & m'ont parlé pour vous.

S O P H I E.

Vous pouvez à ce point vous faire violence !
Et pouvant être heureux , vous gardez le silence !

LE MARQUIS.

Je m'en fais , je l'avouë , un plaisir délicat.
On ne cherchoit en moi qu'un fastueux éclat :
Je voulois voir sans lui ma flame triomphante :
Vous ne le cherchiez pas , & je vous le présente.

(Il se met à genoux.)

Je le mets à vos pieds , heureux & satisfait ,

COMÉDIE.

537

De rendre à la vertu l'honneur qu'elle m'a fait.
Car vous m'aimez, Sophie, & j'ai sçu par Lisette...

SOPHIE.

Je ne me plaindrai pas de sa langue indiscrette,
Si toujours la raison vous parle en ma faveur;
Mais je crains ma Rivale, & je crains votre cœur.
Hélas! pour le reprendre elle n'a qu'à paroître.

LE MARQUIS.

Vous le connoissez mal, & vous l'allez connoître.

SOPHIE.

Je crois qu'il est sincère autant que généreux,
Mais il peut se tromper, & nous tromper tous deux.

S C E N E X V.

SOPHIE, LE MARQUIS, LISETTE.

LISETTE.

JE viens vous raconter la plus bizarre scène...

LE MARQUIS.

Tu peux t'en dispenser, car j'ai rompu ma chaîne.
De Pulcherie enfin je vais punir l'orgueil.
Va trouver de ma part Monsieur de Bonaccueil.
Et dis-lui....

LISETTE.

Quoi, Monsieur?

LE MARQUIS.

L'agréable nouvelle

Que j'aprens.

LISETTE.

Volontiers. Mais, Monsieur, quelle est-elle?

LE MARQUIS.

Dis-lui qu'au rang de Duc on vient de m'élever.

LISETTE.

Bon, bon, vous plaisantez.

LA BELLE ORGUEILLEUSE,
LE MARQUIS.

Tien, pour le lui prouver
Porte-lui cette Lettre. Il n'aura qu'à la lire,
Elle confirmera ce que je lui fais dire.

L I S E T T E *prenant la Lettre.*
Puisque la chose est sûre il ne tient plus qu'à vous
De fixer Pulchérie & d'être son Epoux.

L E M A R Q U I S.
J'en suis persuadé.

L I S E T T E.
Quelle est donc la manière
Dont vous voulez punir cette Beauté si fiere ?

L E M A R Q U I S.
Tu le sçauras bien-tôt.

L I S E T T E.
J'en sçais un bon moyen ;
Et si votre projet s'accorde avec le mien...

L E M A R Q U I S.
Dépêche-toi, Lisette, & reviens nous redire.
L'effet qu'aura produit la Lettre qu'on va lire.

S C E N E X V I.

LE MARQUIS, SOPHIE.

L E M A R Q U I S.
L'Effet en sera prompt, & me sera fatal.

L E M A R Q U I S.
Pourquoi de mes desseins augurez-vous si mal ?
De grace, laissez-moi ménager ma vengeance,
Et daignez m'honorer de votre confiance.

S O P H I E.
Sur tout autre sujet vous l'auriez pleinement ;
Mais qui veut se venger, aime encore vivement.
L'amour agit en vous bien plus que la justice.

COMEDIE.
LE MARQUIS.

539

Vous défier de moi c'est me mettre au supplice.
Votre Sœur à mes yeux vient de vous outrager :
Ce n'est pas moi , c'est vous que je prétens venger.
Je suis bien informé de l'excès de vos peines ;
Je veux avec éclat vous tirer de vos chaînes.
J'aime le nouveau rang dont je suis revêtu ,
Parce qu'il va servir à venger la vertu ,
En punissant l'orgueil qui l'a trop outragée.

S O P H I E.

Verrez-vous de sang froid Pulchérie affligée ?

L E M A R Q U I S.

A vous dire le vrai , je craindrois sa douleur ,
Si j'étois sûr , au fond , de posséder son cœur.
Mais le premier venu sçauroit s'en rendre maître ,
Revêtu du haut rang où ce cœur brûle d'être.
Personne ne l'occupe , il est tout à l'orgueil ,
Et ce n'est qu'aux Grandeurs qu'il fait un tendre
accueil.

Il s'est trop déclaré pour pouvoir me reprendre.
Oui , de sa vanité je sçaurai me défendre.
Ce n'est pas la Beauté qui m'impose la loi ;
Un bon cœur a cent fois plus de charmes pour moi :
Je sçais qu'il est en vous. Pour ma délicatesse ,
C'est un attrait vainqueur qui le fera sans cesse ;
Au lieu que la Beauté qui d'abord ma surpris ,
N'ayant point cet apui , perdroit bien-tôt son prix.

S O P H I E.

Je crois qu'en ce moment vous pensez de la sorte.
Près de moi , la Raison me paroît la plus forte ,
Mais auprès de ma Sœur la voix lui baissera ,
Elle sera muette , & l'Amour parlera.
Fuyez , si vous voulez assurer ma victoire.

L E M A R Q U I S.

Non , je ne fuirai point , il y va de ma gloire ,
Il y va de la vôtre ; & cette lâcheté

540 LA BELLE ORGUEILLEUSE ,
S O P H I E .

Eh , mon Dieu , moins de gloire , & plus de sûreté.
L E M A R Q U I S .

Douter de ma raison , douter de sa constance ,
C'est vous faire injustice , & me faire une offense.
S O P H I E .

Ah , voici ma Rivale ! ô dangereux moment !

SCENE DERNIERE.

Mad. ARGANTE , Mr DE BONACCUEIL ,
S O P H I E , P U L C H E R I E ,
L E M A R Q U I S , L I S E T T E .

Mr DE BONACCUEIL *au Marquis.*

Monsieur le Duc , on vient vous faire compliment.
Avec un vrai plaisir nous avons lû la Lettre ;
Ma Nièce la relit , & va vous la remettre.

Mad. A R G A N T E .

Je joins sincèrement mon compliment au sien.

L I S E T T E .

Sincèrement aussi je hazarde le mien.

Monseigneur permet-il que je le félicite ?

L E M A R Q U I S .

Je suis ravi de voir . . .

P U L C H E R I E *lui rendant la Lettre.*

Voilà votre mérite

Décoré des honneurs que je lui souhaitois ;

Mais votre procédé me surprend. Je comptois

Que si vous parveniez à ce bonheur extrême ,

Vous viendriez d'abord m'en informer vous-même :

Votre message est rare , & d'un goût tout nouveau.

Mr DE BONACCUEIL .

Son procédé vous choque , & je le trouve beau ,

Moi , qui vous parle .

C O M E D I E.
P U L C H E R I E.

541

En quoi ?

Mr DE BONACCUEIL.

C'est qu'il est très-modeste.

PULCHERIE *d'un ton railleur.*

Ah fort bien !

Mr DE BONACCUEIL.

Très-louable.

PULCHERIE.

Et très-bizarre. Au reste

Monsieur a ses raisons pour en user ainsi ,
Moi , pour m'en offenser j'ai les miennes aussi ;
Ma gloire en est blessée : & si je lui pardonne ,
Il faudra que je sois bien facile & bien bonne.

Mad. ARGANTE *au Marquis.*

En effet , vous deviez dès le premier instant.
Venir mettre à ses pieds votre titre éclatant ,
En faire à sa beauté , l'hommage le plus tendre ,
Et par ce procédé la forcer à se rendre.

PULCHERIE.

J'avois lieu de m'attendre à cet empressement :
Mais vous voulez , je crois , que je pense autrement ,
Et votre Dignité sans doute vous fait croire ,
Que venir me l'offrir c'est blesser votre gloire :
Que pour vous mériter on doit vous prévenir.
Et que par quelque avance il faut vous obtenir :
Défaites-vous , Monsieur , de cette erreur insigne :
Ma main peut être à vous , je vous en trouve digne ,
Mais malgré le haut rang où vous êtes monté ,
Si vous voulez m'avoir , implorez ma bonté.

LE MARQUIS.

Non , Madame , jamais , quelque rang que j'obtienne ,
Le don de votre foi ne doit payer la mienne ,
Je ne mérite point ce retour gracieux ;
Et si jusques à vous j'osai lever les yeux ,
J'avoue ingénuement que je fus téméraire ,
Et qu'un Monarque seul doit tâcher de vous plaire.

542 LA BELLE ORGUEILLEUSE,
Je vais donc vous venger en vous ôtant mon cœur.
Pour vous en délivrer je l'offre à votre Sœur,
Si ce foible présent lui paroît digne d'elle.

(*A Sophie.*)

Daignez-vous l'accepter ?

L I S E T T E à *Sophie.*

Allons, Mademoiselle.

Faites-vous cet effort.

Mad. A R G A N T E au *Marquis.*

Vous vous moquez, je crois.

L E M A R Q U I S.

Non, croyez que je parle ici de bonne foi.

Mad. A R G A N T E.

Vous avez beau parler, je ne sçaurois vous croire.

(*Regardant Sophie d'un air de mépris.*)

L'emporter sur sa Sœur ? Elle ? Elle auroit la gloire
D'avoir la préférence ?

L E M A R Q U I S.

Elle-même, & demain,

Si son Oncle y consent, je lui donne ma main.

Mr. D E B O N A C C U E I L.

Qui, moi ! Si j'y consens ? Je donnerois ma vie,
Pour assurer ainsi le bonheur de Sophie.

L E M A R Q U I S.

Si c'en est un pour elle, il vous coûtera peu ;

Votre consentement suivi de son aveu

Mr. D E B O N A C C U E I L.

Ma Nièce aprochez-vous. Votre main dans la sienne.

(*A Mad. Argante.*)

Mad. A R G A N T E.

Mariez votre Enfant, j'ai marié la mienne.

Mr. D E B O N A C C U E I L.

Je l'empêcherai bien.

Vous ? Vous l'empêcherez ?

Elle est sous mon pouvoir, & vous l'éprouverez.

S O P H I E à *Mad. Argante.*

Souffrez qu'à vos genoux

Je suis au désespoir.

Mr. DE BONACCUEIL *prenant Sophie.*

Adieu , Madame Argante ,
Soyez sage , & signez sans vous faire presser ,
Si non , nous sçaurons bien comment vous y forcer.

Mad. A R G A N T E *embrassant Pulcherie.*

Hélas ! ma chere Enfant , ta Sœur sera Duchesse.

Mr. D E B O N A C C U E I L .

Eh bien dépêchez vous d'en faire une Princesse.

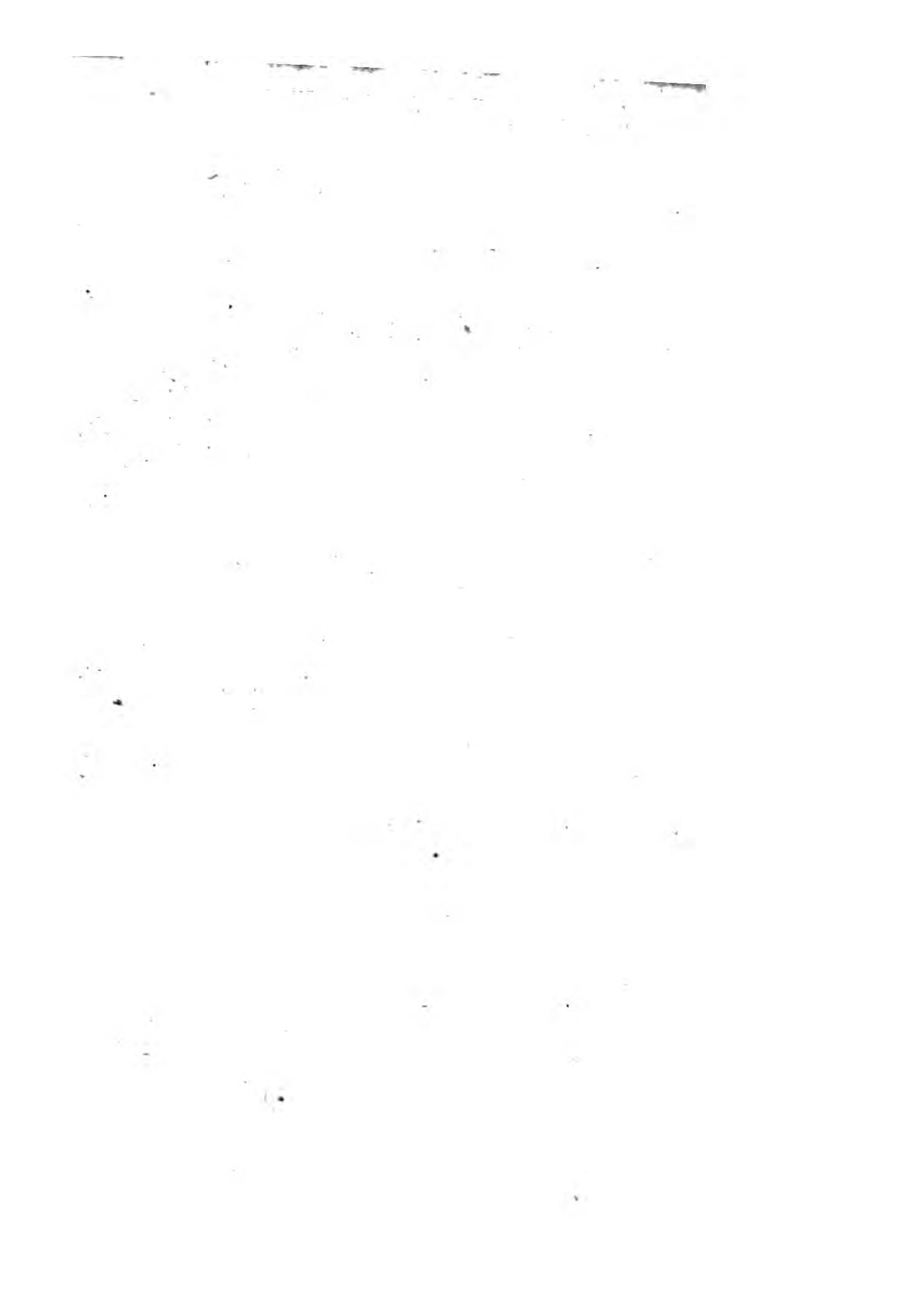
(*Au Marquis & à Sophie.*) (*A Pulcherie.*)

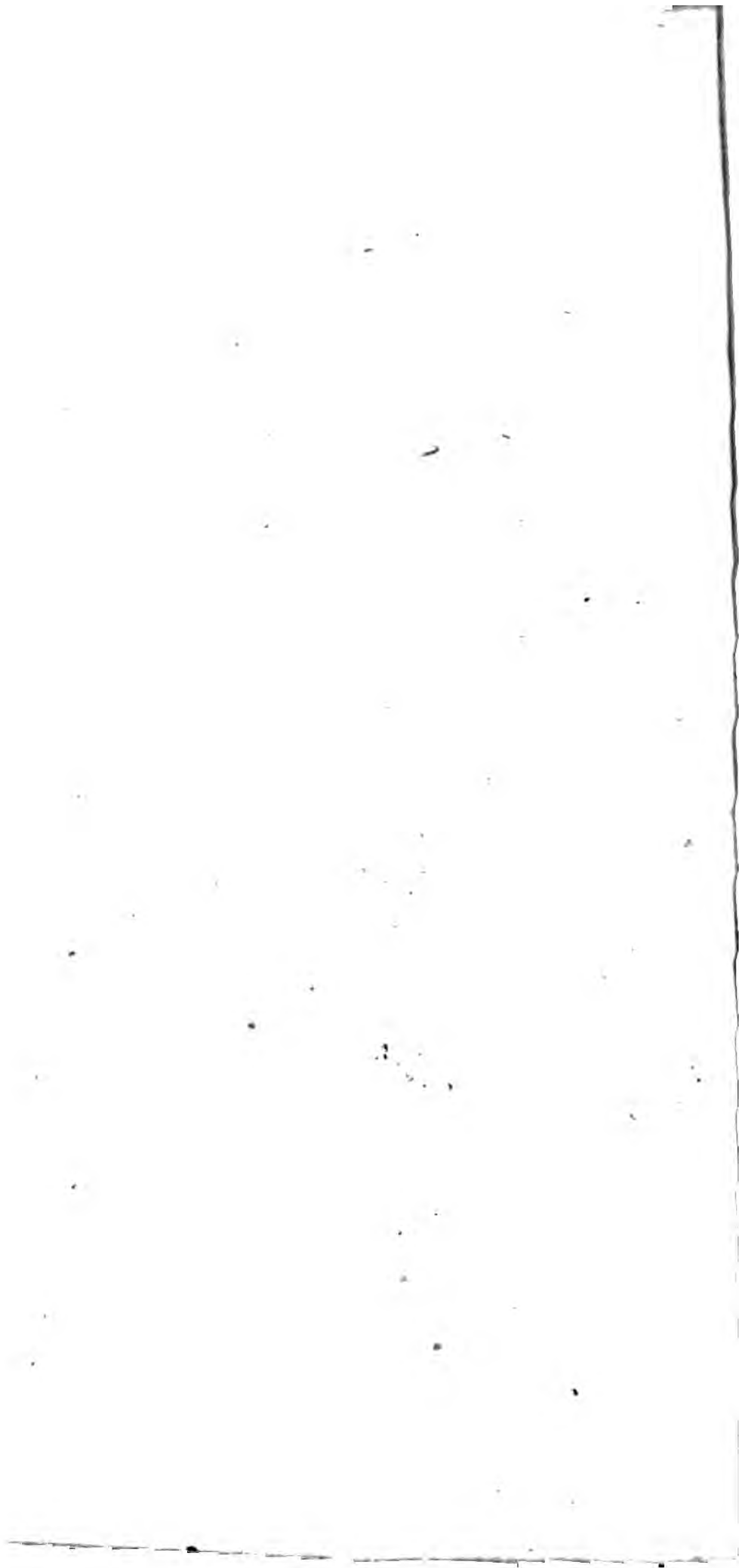
Venez tous deux chez moi. Vous , souvenez-vous
bien ,

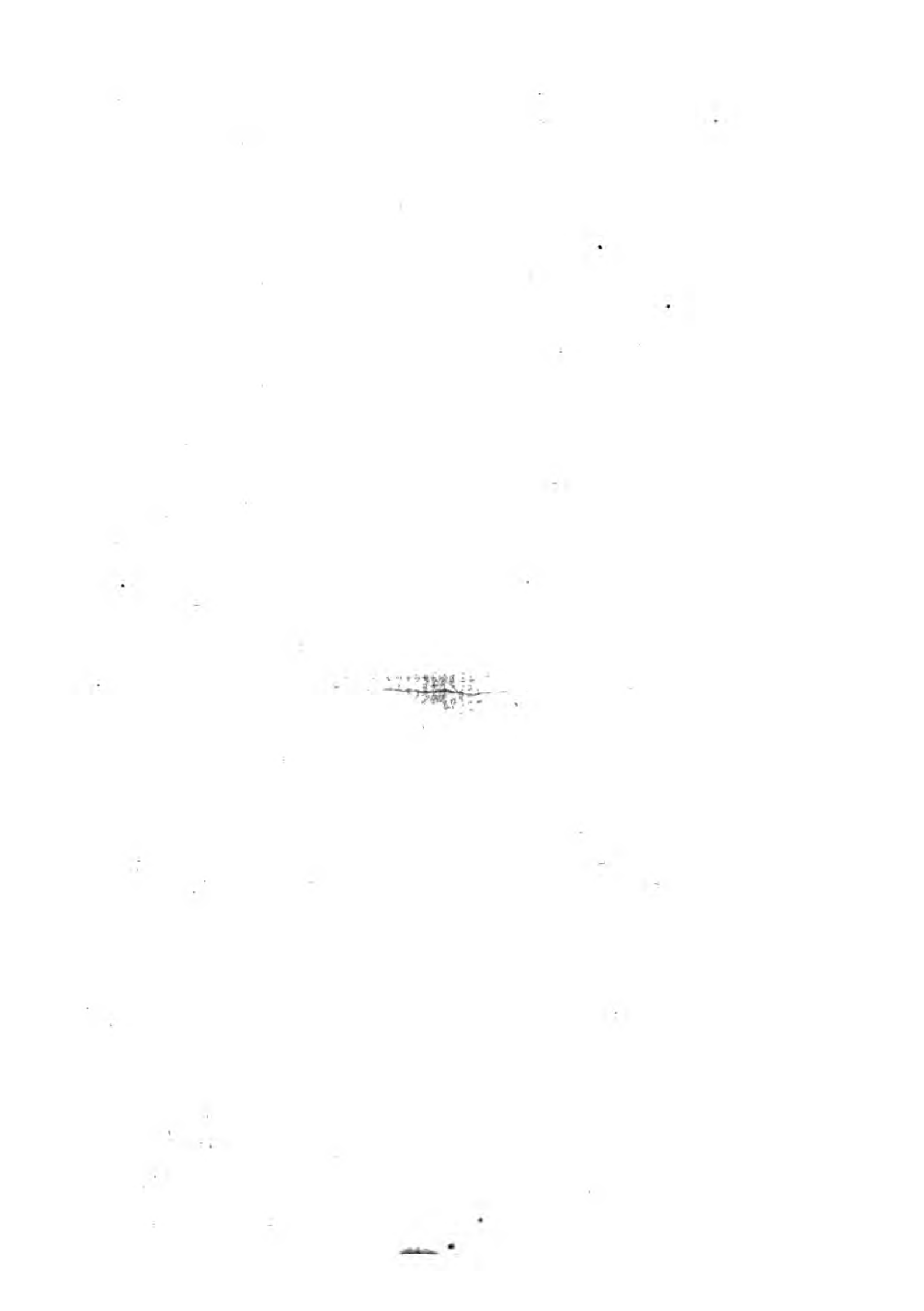
Que qui veut avoir tout , n'attrape jamais rien.

Fin du premier Tome.

73740728







100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

100

10/70

8 parts in 4

M/1-

Vet. Fr. II A. 1110



**ZAHAROFF
FUND**

Rebacked D+W 6/1984



